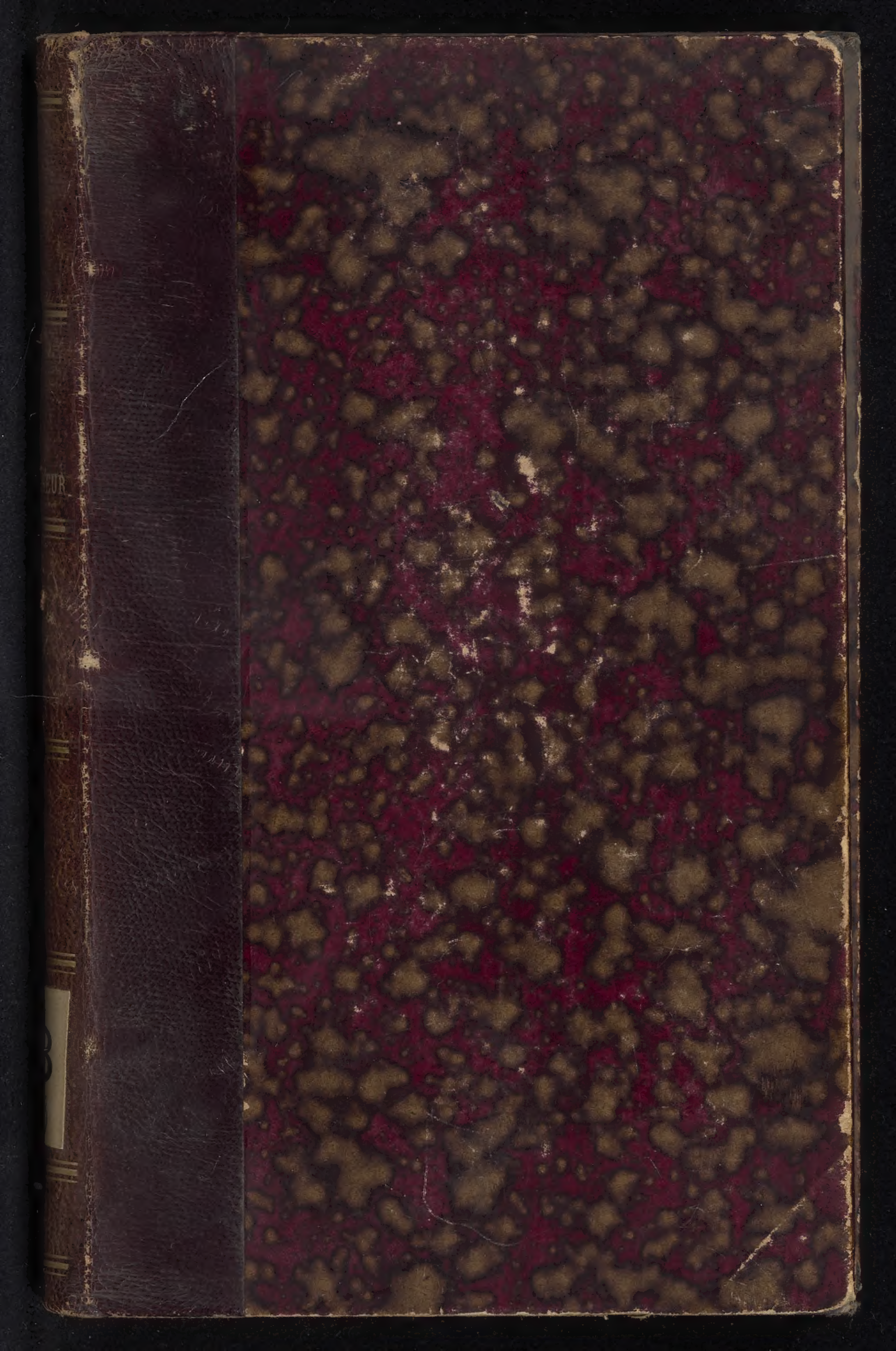
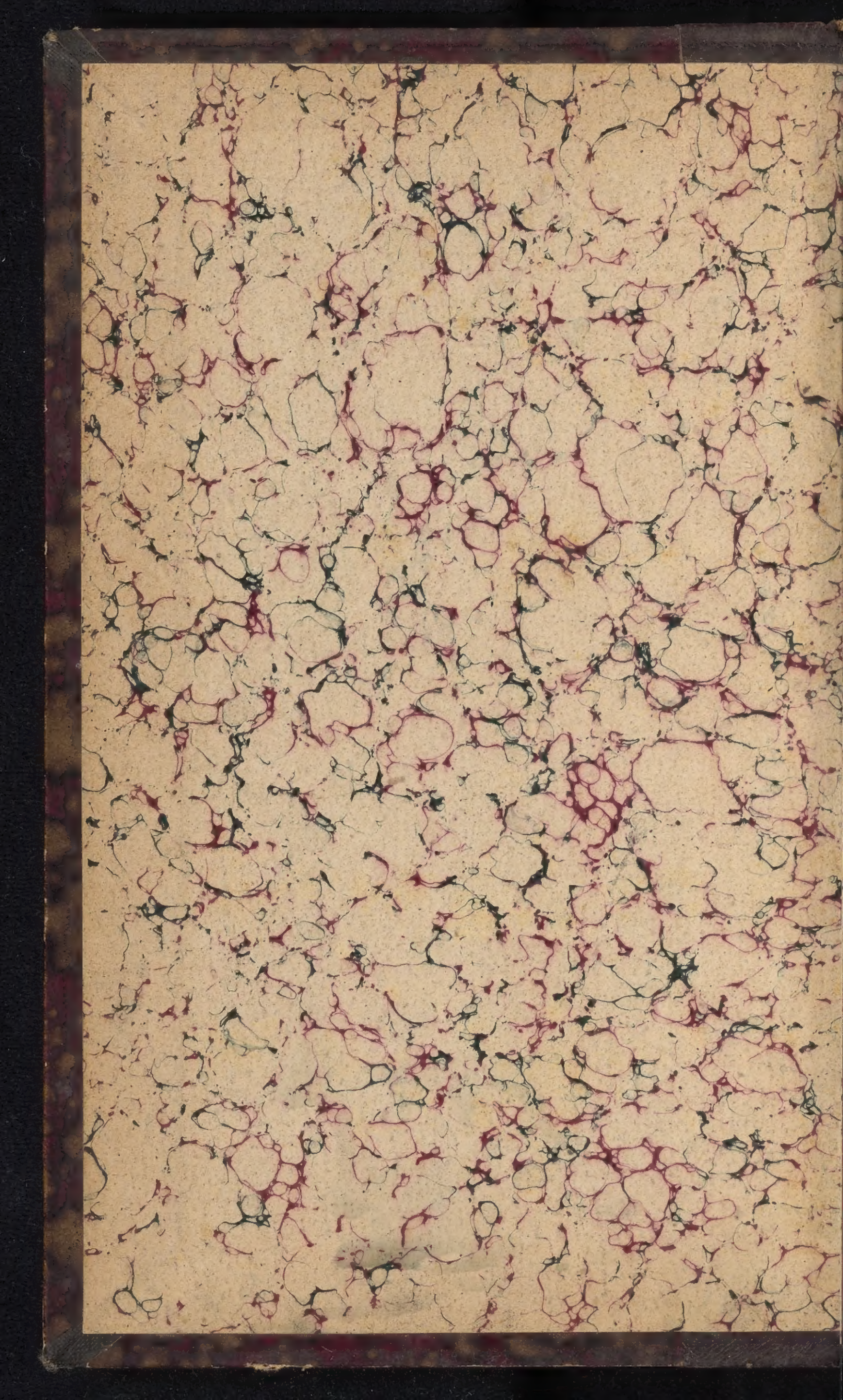
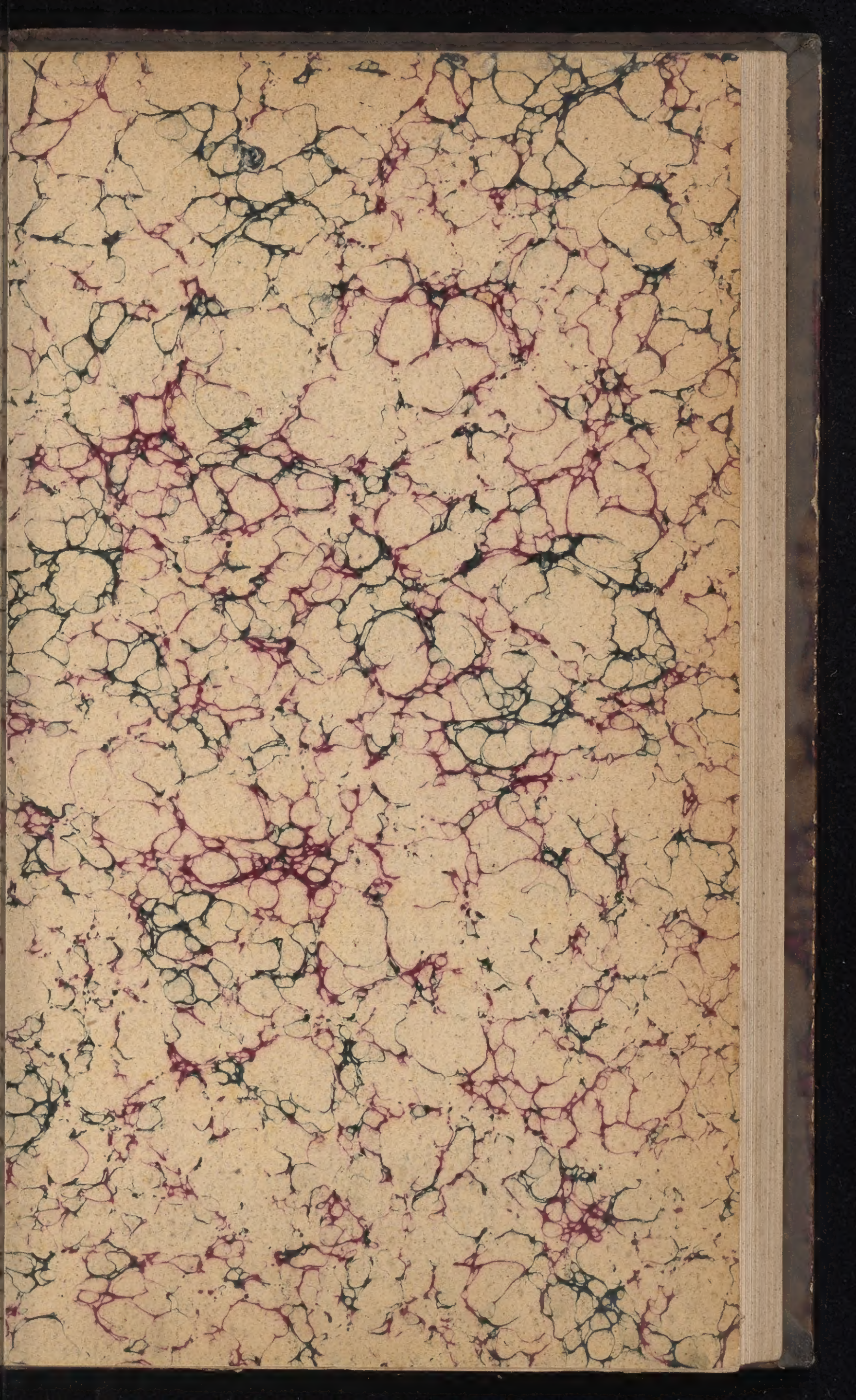






HISTOIRE DE LA VIE
DE NOTRE-SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST



MÊME LIBRAIRIE.

DE

LA CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU N.-S. JÉSUS-CHRIST

Par le R. P. J.-B. SAINT-JURE, de la Comp. de Jésus

Nouvelle édition, revue sur les meilleures éditions

5 beaux volumes in-12.................. 10 fr. 50

L'HOMME RELIGIEUX

PAR LE R. P. J.-B. SAINT-JURE

de la Compagnie de Jésus

NOUVELLE ÉDITION, REVUE AVEC SOIN SUR L'ÉDITION DE 1673

Par un prêtre du diocèse de Verdun

4 beaux vol. in-12....................... 7 fr.

MÉDITATIONS

SUR LA VIE ET LES MYSTÈRES

DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Pour tous les jours et les fêtes principales de l'année

Par le Vén. P. NICOLAS LANCICIUS, de la Comp. de Jésus

TRADUITES DU LATIN EN FRANÇAIS

Par le R. P. FRESSENCOURT

de la même Compagnie.

A. M. D. G.

3e édition. 2 volumes in-18 jésus........ 5 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.

HISTOIRE DE LA VIE
DE NOTRE-SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST

DEPUIS SON INCARNATION JUSQU'A SON ASCENSION

DANS LAQUELLE ON A CONSERVÉ ET DISTINGUÉ LES PAROLES
DU TEXTE SACRÈ SELON LA VULGATE

AVEC DES LIAISONS, DES EXPLICATIONS ET DES RÉFLEXIONS

PAR LE PÈRE DE LIGNY
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Édition augmentée d'un précis de ce qui est contenu dans les *Actes des Apôtres* et d'une table analytique des matières.

TOME SECOND.





LIBRAIRIE CATHOLIQUE
PERISSE FRÈRES
Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38
BOURGUET-CALAS ET Cie, SUCCESSEURS

HISTOIRE

DE LA VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

DEPUIS SON INCARNATION JUSQU'A SON ASCENSION.

SECONDE PARTIE

DEPUIS LA MISSION DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES JUSQU'A L'ASCENSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE XXXIX.

Election, mission et instruction des soixante-douze disciples — Leur retour. — Noms écrits dans le ciel. — Heureux les yeux qui ont vu Jésus-Christ ! son joug est doux, et son fardeau est léger. — Amour de Dieu et du prochain. — Bon Samaritain. — Marthe et Marie.

On croit communément que Jésus partit alors de Jérusalem pour retourner en Galilée. Soit avant son départ, soit après son arrivée, car on ne trouve rien qui le décide, ni si ce fut pour la Judée ou pour la Galilée qu'était destinée la nouvelle mission qu'il fit faire en ce temps-là ; de quelque manière que ce soit, il est écrit

« qu'après cela le Seigneur choisit soixante-« douze autres disciples, et *qu*'il les envoya « deux à deux devant lui dans toutes les villes « et dans tous les lieux où lui-même devait « aller (1); et il leur disait » comme il avait dit aux apôtres lorsqu'il les avait envoyés exercer le même ministère : « A la vérité la moisson est « grande, mais le nombre des ouvriers est pe-« tit. Priez donc le maître de la moisson d'en-« voyer des ouvriers à sa moisson. Allez, *ajou-« ta-t-il encore*, voici que je vous envoie comme « des agneaux au milieu des loups. Ne portez « avec vous ni bourse, ni sac, ni souliers, et « sur le chemin ne saluez personne (2). En quel-« que maison que vous entriez, commencez par « dire : La paix soit sur cette maison ; et s'il y « a là un enfant de paix, votre paix s'arrêtera « sur lui, sinon elle reviendra à vous. Demeu-« rez au reste dans la même maison, buvant et « mangeant de ce qui s'y trouve : car l'ouvrier « mérite sa récompense. Ne passez point d'une

(1) Il devait bientôt les suivre en personne. A présent il les suit encore, mais par sa grâce. Car, dans la conduite ordinaire de Dieu, la prédication, dit saint Grégroire, marche devant, et le Seigneur vient habiter dans nos âmes après que la parole sainte lui a préparé les voies. Ainsi tous les prédicateurs peuvent être appelés les précurseurs de Jésus-Christ.

(2) Ce discours du Sauveur n'est que la répétition de la première partie de celui qu'il fit aux apôtres, page 243 et suivantes du tome I[er], où l'on renvoie pour les éclaircissements. Il y a cependant de légères différences. Ces mots, par exemple, *Ne saluez personne*, ne se trouvent que dans celui-ci. Ils n'interdisent que les civilités qui pourraient causer un retardement considérable, et non le salut donné en passant et sans s'arrêter. C'est comme si nous disions, si vous rencontrez quelqu'un de connaissance, ne vous arrêtez pas à faire de longs compliments.

« maison à une autre ; et en quelque ville que « vous entriez, si on vous y reçoit, mangez de « ce qu'on vous servira (3). Guérissez les ma- « lades qui y seront, et dites-leur : Le royaume « de Dieu est proche de vous. Mais, en quelque « ville que vous entriez, si on ne vous y re- « çoit point, allez dans les rues, et dites : Nous « secouons contre vous jusqu'à la poussière qui « nous est demeurée de votre ville (4). Sachez « néanmoins, *devez-vous leur dire encore en les « quittant*, sachez que le royaume de Dieu est « proche. Je vous déclare qu'au dernier jour

(3) Un de nos beaux esprits, que la religion ne comptera jamais parmi ses panégyristes, a dit pourtant que le christianisme est plein de bon sens. Il a bien dit, s'il n'a pas cru avoir fait une découverte. Pour appliquer ce mot, rien n'est plus raisonnable que cet ordre donné aux disciples : *Mangez de ce qu'on vous servira.* S'il est bon, mangez-le avec actions de grâces ; s'il ne l'est pas, avec résignation. Il serait de mauvais exemple qu'un apôtre parût délicat sur la nourriture ; mais, en supposant qu'il demeure dans les bornes de la sobriété, il y aurait du scrupule à refuser, comme trop délicates, les viandes qu'on lui sert. L'apostolat est comme la guerre, où l'on est tantôt bien, et tantôt mal. Il faut savoir, comme saint Paul, y profiter de l'abondance et y souffrir la disette. Un jour répare l'autre, et sert à conserver les forces nécessaires pour supporter les travaux pénibles du ministère. Une raison de plus, c'est qu'en s'abstenant de toucher aux mets présentés, on contristerait les hôtes charitables qui se font un devoir de religion de traiter de leur mieux ceux qui la prêchent avec tant de sueurs et de fatigues. Je ne sais si cette raison seule n'aurait pas suffi pour empêcher Jésus de jeûner à la table de Marthe et de Marie.

(4) Ailleurs, tome premier, page 246, note 3, cette poussière est secouée pour servir de témoignage contre les habitants ; ici c'est en signe de détestation. En la secouant, les disciples leur déclarent qu'ils ne veulent rien emporter de leur ville maudite, de peur que la malédiction qu'elle s'est attirée ne demeure attachée à la poussière même qu'ils en emporteraient, et ne les suive jusque hors de ses limites.

« Sodome sera traitée moins rigoureusement que « cette ville-là.

« Alors il commença à reprocher aux villes « où il avait fait plusieurs miracles, qu'elles « n'avaient point fait pénitence. Malheur à toi, « Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde ! car, si « les miracles qui ont été faits chez vous avaient « été faits dans Tyr et dans Sidon (5), il y a « longtemps qu'elles auraient fait pénitence « dans le sac et dans la cendre. Mais aussi je « vous dis qu'au jour du jugement il y aura « moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que « pour vous. Et toi, Capharnaüm, est-ce que « tu t'élèveras jusqu'au ciel ? tu seras abîmée « jusqu'aux enfers. Car, si les miracles qui « ont été faits chez toi avaient été faits dans « Sodome, peut-être subsisterait-elle encore « aujourd'hui. » La raison de ces différents trai-

(5) Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas accordé à ceux qui en auraient profité ces grâces abondantes qu'il prodiguait à ceux qui en ont abusé ? C'est ici un de ces jugements de Dieu dont il faut adorer la profondeur sans chercher à la pénétrer. Ce que l'on doit croire, c'est 1° que les habitants de Tyr et de Sidon n'étaient pas prédestinés, puisque Dieu ne leur a pas donné les grâces qui les auraient certainement sauvés ; 2° quoiqu'ils n'aient pas eu ces grâces, dont l'effet est certain, qu'ils seront cependant justement condamnés, parce qu'ils auront eu les secours nécessaires et suffisants pour s'abstenir des crimes qui seront le juste sujet de leur condamnation ; 3° que ceux qui auront eu des secours surabondants seront jugés avec plus de rigueur que ceux qui n'en auront eu que de suffisants ; que l'enfer de chrétien sera donc plus rigoureux que celui de l'idolâtre ; et, en général, que les crimes commis en feront moins la différence que les grâces méprisées ou rejetées, puisque avec de plus grands crimes, tels que furent ceux de Sodome, et avec de moindres grâces, on sera moins sévèrement puni qu'avec de moindres crimes et de plus grandes grâces.

tements se trouve dans les paroles suivantes que le Sauveur adresse aux disciples : « Celui, leur « dit-il, qui vous écoute, m'écoute; celui qui « vous méprise, me méprise; et celui qui me « méprise, méprise celui qui m'a envoyé; » paroles qui nous apprennent que mépriser Dieu dans la personne de ses envoyés, c'est le plus grand de tous les crimes, puisque c'est celui de tous qui sera le plus rigoureusement puni.

« Or, les soixante et douze revinrent tout « joyeux *des succès de leur mission.* Seigneur, « disaient-ils, les démons mêmes nous sont as-« sujettis par la vertu de votre nom. Jésus leur « dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme « un éclair. » On ne convient pas du sens de cette mystérieuse parole : veut-elle dire que lorsque les disciples chassaient les démons par la vertu du nom de Jésus, le Sauveur voyait le chef des légions infernales tomber de la région supérieure de l'air, d'où il exerçait sa tyrannie sur le genre humain? ou bien se rappelait-il en ce moment celui de la première chute de Lucifer, lorsqu'en punition de sa révolte, cet esprit superbe fut précipité du haut des cieux au fond de l'abîme? Si, de ces deux sens, le premier paraît le plus naturel, le second n'est pas sans vraisemblance; car, quoique les disciples reconnussent qu'ils n'avaient rien fait qu'au nom de leur maître, et qu'ils lui rapportassent la gloire de leurs succès, ils pouvaient cependant en concevoir une secrète complaisance. En reconnaissant que l'on n'est que l'instrument de Dieu, on peut s'enorgueillir encore d'avoir été préféré au reste des humains pour servir d'instrument à de

grandes choses. Ainsi, soit que ce fût pour réprimer l'orgueil naissant des disciples, ou seulement pour le prévenir, l'exemple de Satan ne pouvait venir ici que fort à propos : ce qui suit ne paraît pas s'écarter de cette explication. « Voi-« là, *continue le Sauveur*, que je vous ai donné le « pouvoir de marcher sur les serpents et sur les « scorpions, et sur toutes les forces de l'enne-« mi (6), sans en recevoir aucun mal ; cependant « ne vous réjouissez pas de ce que les démons « vous sont soumis, mais réjouissez-vous (7) « de ce que vos noms sont écrits au ciel (8). »

(6) Les serpents et les scorpions sont appelés *les forces de l'ennemi*, parce que tout ce qui est malfaisant dans la nature sert d'instrument au démon pour nuire aux hommes.

(7) Réjouissez-vous davantage de ce qui est solide que de ce qui est éclatant, de ce qui est durable que de ce qui est passager, de ce qui rend agréable à Dieu que de ce qui fait paraître grand aux yeux des hommes. Le moindre degré de vertu vaut mieux que le pouvoir de ressusciter les morts.

(8) Les noms peuvent être écrits au ciel, ou par la prédestination, ou par la justice actuelle. Écrits de la première manière, ils y demeureront toujours, parce que les décrets absolus de Dieu sont immuables. De la seconde manière ils peuvent être effacés, parce que l'homme peut perdre la justice qui lui donnait droit au royaume du ciel. Or, de laquelle de ces deux manières Jésus-Christ dit-il aux disciples que leurs noms sont écrits dans le ciel ? C'est ce que l'on ignore ; et, le Sauveur ne s'étant pas expliqué davantage, il y aurait de la témérité à prononcer affirmativement pour l'une ou pour l'autre. Le plus probables, c'est qu'il leur apprend seulement que leurs noms sont écrits au ciel à titre de justice. S'il leur avait déclaré qu'ils étaient prédestinés, cette faveur, une des plus grandes que Dieu puisse faire en ce monde, aurait été accordée aux disciples, et refusée aux apôtres, ce qui n'est pas à présumer. Il est bien vrai que ceux-ci étaient confirmés en grâce, et que leur prédestination était certaine : mais ils n'en avaient pas la certitude, et ils croyaient toujours qu'ils pouvaient pécher et se perdre : nous en avons la preuve dans saint Paul. On ne peut pas douter raisonnablement qu'il ne

Le meilleur de tous les maîtres ne pouvait pas être insensible aux progrès que faisaient ses chers disciples dans la connaissance des choses du ciel. « A l'heure même Jésus tressaillit de « joie dans un mouvement du Saint-Esprit, et « dit : Je vous bénis, mon Père, Seigneur « du ciel et de la terre, de ce que vous avez « caché ces choses aux savants et aux sages, et « que vous les avez révélées *aux simples et* au « petits (9). Oui, mon Père, *vous l'avez fait*, « parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi (10). »

l'eût eue aussi cette précieuse assurance, si elle avait été donnée aux autres apôtres. Cependant il dit : *Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, je ne sois peut-être réprouvé moi-même.* Un homme assuré de sa prédestination aurait-il pu tenir un pareil langage?

Celui qui aura vaincu, dit Jésus-Christ dans l'Apocalypse, III, 5, *je n'effacerai pas son nom du livre de vie.* Cette façon de parler ne semble-t-elle pas dire que des noms écrits dans le livre de vie peuvent encore être effacés, et confirmer l'explication que nous avons déjà dit être la plus probable?

(9) Saint Chrysostome remarque judicieusement que Jésus-Christ ne loue pas son Père de ce que ces choses sont cachées aux sages, mais de ce qu'elles sont révélées aux simples. C'est comme s'il disait : Je vous bénis, mon Père, de ce que vous avez révélé aux simples ces mystères que vous avez *laissé ignorer* aux sages. *Cacher* ne signifie ici rien de plus; dans ce sens, ils ont été cachés aux sages qui n'ont pas voulu les voir, et révélés aux simples qui ne l'ont voulu que parce que Dieu leur en a donné la volonté. C'est justice à l'égard des premiers ; à l'égard des seconds, c'est pure miséricorde. *La lumière s'est levée au milieu des ténèbres pour ceux qui sont droits.* Ceux qui ne le sont pas, ne l'ont pas aperçue. Il a paru par les uns et par les autres que le Seigneur *est miséricordieux et juste*. (*Ps.* CXI, 4.)

(10) Dieu se doit à lui-même d'aimer tous ses ouvrages. *Vous aimez tout ce qui existe, et vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait.* (*Sap.* XI, 25.) Mais il ne doit à personne les prédilections et les grâces de choix, dont il ne faut pas chercher d'autre cause que son bon plaisir.

Jésus parla de la sorte afin que les disciples, qui recevaient immédiatement de lui cette révélation, n'ignorassent pas que son Père en était la source, et, par cette raison, le dernier terme de leur reconnaissance. Mais cette vérité ne devait pas en couvrir une autre, c'est que le Fils en dispose comme le Père, et qu'en la communiquant toujours selon les vues et les désirs du Père, il la communique cependant avec une égale indépendance, puisqu'il n'en fait part qu'à ceux qu'il lui plaît d'en éclairer. De si grandes choses sont renfermées dans ces courtes paroles : « Tout m'a été remis entre les mains par mon « Père ; et nul ne sait qui est le Fils que le Père, « ni qui est le Père que le Fils, et celui à qui le « Fils voudra bien le révéler.

« Alors, se tournant vers ses disciples, il *leur* « dit, » comme il avait fait aux apôtres lorsqu'il leur expliquait les mystères du royaume de Dieu : « Heureux les yeux qui voient ce que vous « voyez ! car je vous assure que beaucoup de « prophètes et de rois ont désiré voir ce que « vous voyez, et ne l'ont pas vu, et entendre ce « que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. »

Puis, adressant la parole au peuple qui accourait en foule pour l'entendre ; « Venez, *di-« sait ce charitable Sauveur*, venez tous à moi, « vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, « et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur « vous, et apprenez de moi que je suis doux et « humble de cœur (11), et vous trouverez le re-

(11) Et vous verrez à l'essai que je ne suis pas un maître dur et hautain, comme le sont ordinairement ceux de la terre, mais que je suis un maître plein de douceur et d'affabilité. Tel est le

« pos de vos âmes ; car mon joug est doux, et « mon fardeau est léger. »

Vers ce temps-là, (il y a bien de l'apparence que ceci se passa dans une synagogue), « un « docteur de la loi se leva à dessein de sonder « Jésus. Maître, lui dit-il, que ferais-je pour « posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lisez-vous? « Il repartit : Vous aimerez le Seigneur votre « Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, « de toutes vos forces et de tout votre esprit (12), « et votre prochain comme vous-même (13).

sens littéral de ses paroles. Mais il est si évident d'ailleurs que Jésus-Christ nous enseigne, par ses exemples, à être doux et humbles de cœur, et l'expérience a si bien appris que ce n'est que dans la pratique de ces vertus que se trouve la paix de l'âme, qu'il n'est pas surprenant que l'on se serve ordinairement de ce texte pour exprimer ces deux vérités.

(12) Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son esprit, c'est donner à Dieu toutes ses affections, toutes ses sensibilités, toutes ses œuvres, et toutes ses pensées; c'est, en un mot, aimer Dieu parfaitement. Cette perfection n'est pas de cette vie, où l'or de la charité n'est jamais sans alliage, et ce n'est que dans le ciel que le précepte a son entier accomplissement. Cependant, comme la perfection en fait partie, l'obligation de cette vie est d'y tendre sans cesse et de travailler à augmenter notre amour, jusqu'à ce qu'il occupe tout notre esprit, qu'il remplisse tout notre cœur, et qu'il épuise toutes nos forces. L'Être infiniment aimable doit être infiniment aimé. Dieu seul peut à cet égard s'acquitter envers lui-même. Mais la créature, incapable d'un amour infini, doit au moins aimer Dieu sans mesure, et sans autres bornes que celles que Dieu a données à sa capacité d'aimer, c'est ce que signifie cette parole de saint Bernard, qui renferme un sens très-exact : *La mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.*

Croire que l'on aime Dieu autant qu'il mérite d'être aimé, c'est ne pas connaître Dieu ; et croire qu'on l'aime autant qu'on peut l'aimer, c'est ne pas se connaître soi-même.

(13) Et non autant que soi-même; car on a droit à la préfé-

« Vous avez bien répondu, lui dit Jésus : faites « cela. et vous vivrez. »

En donnant lui-même la réponse à sa question, le docteur de la loi faisait voir assez clairement qu'il ne l'avait pas faite à dessein de s'instruire. Lorsqu'on veut apprendre, l'on ne demande pas ce qu'on sait déjà. Il avait donc quelque autre intention qui ne pouvait être que mauvaise : on avait droit au moins de l'en soupçonner. C'est de quoi « voulant se justifier, » il fit une autre question plus difficile à résoudre, surtout en ce temps-là, où les devoirs de la charité n'étaient pas aussi clairement connus qu'ils l'ont été depuis la publication de l'Évangile. « Il « dit *donc* à Jésus : Et qui est mon prochain? « Sur quoi Jésus fit cette réponse : Un homme « qui allait de Jérusalem à Jéricho, tomba en-

rence, et, dans certaines circonstances, on est obligé de se la donner. Par exemple, on est dans l'obligation de préférer son salut au salut de quiconque, et même au salut du monde entier. Mais on est obligé de sacrifier jusqu'à sa propre vie, s'il le faut, au salut éternel d'un seul homme. Ceux qui demandent si l'on doit sacrifier sa perfection au salut du prochain, oublient que travailler au salut du prochain, c'est une œuvre plus parfaite que toutes celles qu'on pourrait faire à la place de celle-ci. Pour ce qui regarde les biens corporels, si on a droit de se préférer aux autres, on n'en a pas l'obligation. C'est au contraire une charité très-parfaite de préférer les autres à soi-même ; et le droit de se préférer aux autres n'a lieu que dans la concurrence des mêmes besoins. Ainsi ce qui est absolument nécessaire au besoin de la vie, j'ai droit de ne le céder à personne; mais je suis obligé de sacrifier mon superflu aux besoins d'autrui, mes commodités à ses nécessités ; et, pour exprimer ceci dans le langage de l'Écriture, je puis garder pour moi le morceau de pain nécessaire pour me sustenter, et la seule tunique que j'ai pour me couvrir ; mais si j'ai un pain entier, je dois le rompre avec celui qui a faim, et si j'ai deux tuniques, je dois en donner une à celui qui n'en a pas.

« tre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, « et, après l'avoir chargé de coups, le laissèrent « à demi mort. Il arriva par hasard qu'un prêtre « tenait le même chemin ; il vit cet homme et « passa outre ; de même un lévite étant près de « là, et l'ayant vu, passa aussi ; mais un Sama- « ritain qui faisait voyage vint jusqu'à lui, et, « le voyant, il fut touché de compassion. Il s'en « approcha, banda ses plaies, après y avoir « versé de l'huile et du vin ; il le mit ensuite sur « son cheval, le mena à une hôtellerie et prit « soin de lui. Le jour suivant, il tira de sa bourse « deux deniers d'argent qu'il donna à l'hôte, « en lui disant : Ayez soin de cet homme-là, « et tout ce que vous aurez dépensé de plus, je « vous le rendrai à mon retour. Qui de ces trois « vous semble avoir été le prochain (14) de

(14) C'est-à-dire, l'avoir tenu pour son prochain ; car c'est là ce qui était en question. Le mot de prochain est un terme relatif ; si je suis proche de vous, vous êtes proche de moi. On peut donc dire, *je suis votre prochain* pour signifier, *je vous regarde comme mon prochain*. Il fallait bien qu'on l'entendît ainsi chez les Juifs, puisque le docteur de la loi, homme de profession vétilleuse, n'incidente pas ainsi sur les termes. Cette histoire nous apprend trois choses : la première, que la qualité de prochain s'étend à tous les hommes sans exception, puisque, malgré l'antipathie nationale et l'opposition des deux cultes, le Samaritain l'est du Juif, et le Juif du Samaritain ; la seconde, qu'il n'y a de véritable charité à l'égard du prochain, que celle qui se prouve par les effets ; la troisième, que les simples, lorsqu'ils ont l'âme droite, connaissent mieux leurs devoirs que les savants, puisque c'est un Samaritain qui fait ici la leçon aux Juifs, et un laïque à des prêtres et à des docteurs.

Ces vérités, qu'on ne peut pas douter que Jésus-Christ n'ait voulu enseigner au docteur par l'exemple du Samaritain, sont peut-être ce qui fait le mieux voir que c'est ici une histoire véritable, et non une simple parabole. La parabole peut servir à développer une vérité et à la rendre sensible ; mais il n'y a qu'un

« celui qui tomba entre les mains des voleurs? « C'est, repartit le docteur, celui qui a usé de « charité envers lui. Sur quoi Jésus lui dit : Al- « lez, et faites de même. »

Jésus faisait alors des courses évangéliques. « Un jour que lui et ses disciples étaient en « chemin, il entra dans un bourg, et une femme « nommée Marthe le reçut en sa maison ; « elle avait une sœur nommée Marie, qui se « tenait assise aux pieds du Seigneur et qui « écoutait sa parole. » En même temps qu'elle nourrissait sa piété, on peut dire qu'elle remplissait un devoir de civilité. Il était convenable qu'en attendant le repas, quelqu'un de la maison tînt compagnie à un hôte si respectable. « Ce- « pendant Marthe se donnait beaucoup de peine « à apprêter plusieurs choses; elle s'arrêta et « dit : Seigneur, ne considérez-vous point que « ma sœur me laisse travailler toute seule? Di- « tes-lui donc qu'elle m'aide. Marthe, Marthe, « lui répondit le Seigneur, vous vous inquié- « tez, et vous vous embarrassez de bien des « choses ; après tout, une seule est nécessaire « (15). Marie a choisi la meilleure part, qui ne

fait réel non supposé qui puisse être donné en exemple. On ne prouvera pas à un chrétien qu'il peut apprendre d'un mahométan la charité à l'égard du prochain, en feignant que le mahométan l'aurait exercée dans une circonstance où grand nombre de chrétiens ne l'exercent pas. Mais, si ce mahométan l'a exercée en effet, son exemple prouve, et il n'y a rien à repliquer.

(15) Plusieurs interprètes l'entendent d'un seul mets, d'où ils concluent que le Seigneur reprenait le soin superflu que se donnait Marthe pour en apprêter plusieurs. Ce sens, outre qu'il est moral, paraît venir assez naturellement au texte. Cependant, comme il est dit que Jésus-Christ voyageait avec ses disciples, et que l'on a peine à croire que les deux sœurs ne les aient pas in-

« lui sera point ôtée (16). » Par cette courte réponse il faisait l'apologie de ceux qui donnent au repos de la contemplation tout le temps qui n'est pas pris sur le devoir ; et il les vengeait d'avance des railleries impies qu'en font les libertins, et des tracasseries indécentes que leur fait souvent essuyer une humeur inquiète ou contredisante.

vités avec leur maître, un seul plat, supposé même qu'il eût suffi, ne pouvait pas être présenté honnêtement à une compagnie si nombreuse ; et ce sens si naturel souffre déjà cette première difficulté. Une autre plus embarrassante, c'est qu'il paraît, par la suite du discours, que le Sauveur oppose ici occupation à occupation, celle de Marie à celle de Marthe. *Marie*, dit-il, *a choisi la meilleure part;* c'est dire équivalemment que celle de Marthe est moins bonne. Que peut signifier alors l'*unique nécessaire*, sinon l'affaire du salut à laquelle Marie était occupée directement, tandis que Marthe, dont l'occupation n'y était pas contraire, n'y travaillait qu'indirectement? Car ce qui était l'objet direct de son travail, c'était la réfection corporelle, qui ne saurait être l'unique nécessaire, mais qui peut s'y rapporter, et qui s'y rapportait en effet dans la circonstance où se trouvait Marthe. La part qu'elle avait choisie était donc bonne. Mais celle de Marie, uniquement occupée de Jésus-Christ et de sa parole, était meilleure.

La contemplation vaut mieux que l'action qui n'est pas d'obligation. Mais, si l'action était d'obligation, la contemplation mise à sa place ne serait plus qu'une illusion.

L'union des deux fait la perfection de cette vie, où la prière est nécessaire, et le travail indispensable.

(16) L'action, qui suppose des besoins et des misères, passera avec cette vie, qui en est pleine. La contemplation demeurera, ou plutôt elle sera parfaite, lorsqu'au lieu de ce faible rayon des splendeurs éternelles qu'elle ne fait qu'entrevoir ici-bas, elle verra la lumière dans sa source, et l'essence divine dans elle-même.

CHAPITRE XL.

Oraison dominicale selon saint Luc. — Persévérance dans la prière. — Dieu donne ce qu'il faut. — Œil pur. — Pharisiens condamnés.

Nous donnerons les faits suivants dans l'ordre où les a placés un des évangélistes. Il est impossible de leur assigner des dates précises pour le temps et pour le lieu. Si nous avions ces connaissances, notre curiosité serait plus satisfaite : en serions-nous plus édifiés et plus salutairement instruits? On trouvera aussi quelques discours du Sauveur qui semblent n'être que la répétition d'autres discours qu'on a déjà lus. Ils le sont en effet, non pas à cause qu'un évangéliste redit ce qu'un autre évangéliste avait déjà dit (ceux qui sont répétés de cette manière ne se lisent qu'une fois dans cet ouvrage), mais parce que le Sauveur même les a prononcés plus d'une fois, et dans des circonstances différentes. Outre qu'il n'arrive guère qu'ils soient parfaitement semblables, on ne se fera pas une peine de relire ce que Jésus-Christ n'a pas jugé inutile de répéter.

« Un jour *donc* qu'il priait en un certain lieu, « après qu'il eut cessé de prier, un de ses dis« ciples lui dit : Seigneur, enseignez-nous à « prier, ainsi que Jean l'a lui-même enseigné à « ses disciples. Il leur dit : Quand vous voudrez

« prier, dites : Père, que votre nom soit sanctifié ; « que votre règne arrive ; donnez-nous aujour- « d'hui notre pain de chaque jour ; remettez- « nous nos offenses, puisque nous remettons à « tous ceux qui nous sont redevables, et ne nous « induisez pas en tentation. »

C'était l'occasion naturelle de faire encore mieux connaître aux disciples l'utilité et l'efficacité de la prière. C'est pourquoi « Jésus leur « dit ensuite, *usant à son ordinaire de figures et « de comparaisons sensibles :* Si quelqu'un de « vous avait un ami qu'il allât trouver à minuit, « et auquel il dît : Mon ami, prêtez-moi trois « pains, parce qu'un de mes amis qui passe est « arrivé chez moi, et que je n'ai rien à lui of- « frir ; et que cet homme lui répondît du de- « dans du logis : Ne m'importunez point, ma « porte est fermée, et nous sommes au lit, mes « enfants et moi ; je ne saurais me lever pour « vous en donner. Si néanmoins l'autre s'opi- « niâtrait à heurter, quand celui-ci ne se lèverait « point pour lui en donner, parce qu'il est son « ami, je vous dis qu'il ne laisserait pas de se « lever à cause de son importunité, et qu'il lui « en donnerait autant qu'il lui en faut. Je vous « dis de même : Demandez et on vous donnera. « Cherchez et vous trouverez. Heurtez et on « vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, « qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui « heurte. »

Ainsi, pourvu que la persévérance soit jointe à la ferveur, il est certain, on doit dire même qu'il est de foi que la prière sera exaucée : je dis qu'elle sera exaucée, lors même qu'elle paraîtra

ne l'être pas. Car, et c'est ce qui rend cette foi douteuse et chancelante, il arrive assez souvent que la prière a les qualités dont on vient de parler, et cependant on ne voit pas qu'elle soit suivie de l'effet. Alors le doute s'élève, et la confiance s'affaiblit. C'est que nous ne pensons pas que souvent nous demandons comme salutaire ce qui nous serait effectivement nuisible. Nous ignorons ce qui en est, et voilà pourquoi nous le demandons ; Dieu le sait, et, parce qu'il le sait, il nous le refuse. Dira-t-on que ce soit rigueur ou infidélité de sa part ? Mais sa bonté n'en demeure pas là. A la place du bien apparent et du mal réel que nous lui demandions, il nous donne ce qui nous est véritablement salutaire, ce que nous lui demanderions nommément et préférablement à tout le reste, si nous en connaissions comme lui les propriétés, ou si nous en prévoyions les suites. C'est ainsi qu'il exauce en paraissant refuser, et tel est le sens caché sous ces paroles qu'ajoute le Sauveur : « Si quelqu'un « de vous demande un pain à son père, est-ce « que son père lui donnera une pierre ? ou s'il « demande un poisson, son père lui donnera-t-il « un serpent au lieu d'un poisson ? ou s'il demande « un œuf, son père lui présentera-t-il un scorpion ? « Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous « savez donner de bonnes choses à vos enfants, « à combien plus forte raison votre Père céleste « donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui « demandent ? »

Les maximes suivantes avaient été déjà prononcées en présence des apôtres ; mais il est assez probable que la plupart des disciples ne les

avaient pas entendues. Jésus les répète donc, et dit : « On n'allume point une lampe pour la « mettre dans un lieu caché, ou sous le bois-« seau ; mais on la met sur le chandelier, afin « que ceux qui entrent voient la lumière (1). « Votre œil est le flambeau de votre corps. Si « vous avez l'œil net, tout votre corps aura de « la lumière ; mais si vous avez l'œil gâté, votre « corps sera aussi dans les ténèbres. Prenez « donc garde que la lumière que vous avez ne « soit que ténèbres. Si donc tout votre corps est « éclairé sans qu'il y ait en lui aucunes ténèbres, « tout sera lumineux, et il vous éclairera comme « une lampe brillante.

« Lorsque Jésus parlait, un pharisien le pria « de dîner chez lui. Jésus entra et se mit à ta-« ble. Alors le pharisien raisonnant en lui-même, « se demandait pourquoi Jésus ne s'était point « lavé avant le dîner. Le Seigneur, *qui voyait « ses pensées*, lui dit, » et aux autres de sa secte dont plusieurs étaient invités à ce repas : « Vous autres pharisiens, vous nettoyez le de-« hors de la coupe et du plat ; mais ce qui est « au dedans de vous est plein de rapines et « d'iniquité. »

Ici l'homme est comparé à un vase. Le corps est le dehors de ce vase, et l'âme en est le dedans. Or, les pharisiens qui étaient fort exacts à se laver le corps, mais qui se souciaient peu de purifier leur âme, étaient comme celui qui prendrait bien de la peine pour nettoyer le dehors d'un vase, tandis qu'il laisserait le dedans

(1) Tome premier page 157.

plein d'ordures. Un domestique qui le ferait serait traité de fou. Aussi le Sauveur ne les épargne pas, et profitant de cette occasion de leur dire en face ce qu'ils ne méritaient que trop d'entendre : « Insensés, *leur dit-il*, est-ce que « celui qui a fait le dehors n'a pas fait aussi le « dedans ? Cependant, » ajouta-t-il, car il voulait les humilier, et non les désespérer, « cependant donnez l'aumône de ce qui vous reste, et « toutes choses vous seront pures (2). »

Négliger l'aumône qui est de précepte, pour s'attacher superstitieusement à des usages que Dieu ne prescrivait pas, et qui n'étaient fondés que sur des traditions humaines, était une des illusions des pharisiens. C'en était une autre de se croire justes parce qu'ils observaient scrupuleusement les moindres préceptes, tandis qu'ils manquaient aux devoirs fondamentaux de la religion et de la morale ; c'est ce que Jésus-Christ anathématise par ces paroles : « Malheur à vous, « pharisiens ! parce que vous payez la dîme de « la menthe et de la rue, et de toute sorte de « légumes, et que vous laissez la justice et l'a- « mour de Dieu. Il fallait observer ces choses-

(2) C'est-à-dire votre conscience sera purifiée : dès lors tout sera pur devant Dieu qui ne connaît pas d'autre pureté ni d'autre impureté que celle de la conscience. L'aumône ne la purifie pas directement et par elle-même; ce ne peut être que l'effet de la pénitence; mais la pénitence est accordée à l'aumône qui se trouve être ainsi la première cause de la justification du pécheur. C'est en ce sens qu'il faut entendre les textes de l'Écriture qui promettent à l'aumône la rémission des péchés. Ces promesses sont si formelles que l'on ose assurer que, parmi ceux qui font d'abondantes aumônes, très-peu sont réprouvés, si même il en est quelqu'un. Il est permis d'en douter.

« ci, sans omettre celles-là (3). » Ensuite il frappe leur orgueil, et démasque leur hypocrisie : « Malheur à vous pharisiens ! *dit-il encore*, « parce que vous aimez à tenir les premiers rangs « dans les synagogues, et à être salués sur la « place publique (4). Malheur à vous ! parce que

(3) C'est ici un de ces oracles qui renferment plus de sens que les volumes entiers ne peuvent en contenir. En réglant l'ordre des devoirs il assure l'observation de tous. Manquer aux principaux tandis qu'on est scrupuleux observateur des petits, si ce n'est pas l'effet d'une hypocrisie détestable, c'est au moins de toutes les illusions la plus grossière. L'illusion contraire qui fait mépriser les petits devoirs et n'estimer que ceux qui paraissent importants, celle-ci, dis-je, pour être moins grossière, n'en est que plus dangereuse ; et parce qu'elle est beaucoup plus répandue elle se trouve être aussi beaucoup plus pernicieuse. On peut manquer aux petits devoirs, et on y manque souvent par surprise, par inattention, par faiblesse. Mais y manquer par ce qu'on croit que Dieu ne les exige pas, c'est contredire à sa parole. Croire qu'il les exige, et les traiter cependant de minuties, c'est équivalemment le traiter lui-même de minutieux. Dire qu'on s'avilirait en les accomplissant, c'est s'élever jusqu'à Dieu, ou l'abaisser jusqu'à soi ; c'est au moins le placer au-dessous de tout ce que l'on respecte dans le monde : car rougit-on de rendre les moindres services aux grands de la terre ? Insulter à ceux qui les accomplissent, c'est outrager les saints, et dans leur personne celui qu'ils servent avec cette parfaite fidélité dont on fait la matière de ses injustes mé pris. S'estimer plus qu'eux, parce qu'on ne s'arrête pas, dit-on, à ces bagatelles, c'est vouloir tirer sa gloire de la bassesse de ses motifs. Car n'obéir à Dieu que dans les occasions importantes, et lorsque, la foudre à la main, il menace de punir la désobéissance par des châtiments éternels, c'est n'agir que par le motif d'une crainte servile. Mais lui obéir lorsqu'on pourrait lui désobéir sans crime, faire sa volonté lorsqu'il semble plutôt prier que commander, c'est agir par amour, car quel autre motif peut soutenir l'obéissance lorsqu'il n'y a ni paradis à perdre ni enfer à redouter ? Voilà cependant ce que l'on appelle petitesse de génie, tandis qu'avec ses basses et rampantes vertus, si ce n'est pas trop dire encore, on se met au rang des âmes fortes et élevées.

(4) Le croirions-nous, si nous ne l'entendions de la bouche de celui qui est la vérité même, que le désir immodéré des distinc-

« vous êtes comme ces sépulcres qu'on ne voit « point (5), et sur lesquels on marche sans s'en « apercevoir. »

Outre les pharisiens, il y avait à ce repas plusieurs docteurs de la loi. Jésus ne les avait pas encore apostrophés ; mais leurs mœurs ressemblaient si fort à celles des pharisiens, qu'ils crurent se reconnaître dans la peinture que le Sauveur faisait de ceux-ci. « Sur quoi un de *ces* « docteurs de la loi prenant la parole lui dit : « Maître, en parlant de la sorte vous nous faites « aussi injure à nous-mêmes. » Il aurait mieux dit qu'il leur faisait justice. Mais il ne se trompait pas en s'appliquant à lui-même et à ceux de sa profession ce qu'il venait d'entendre. Voici ce que Jésus y ajouta en lui adressant directement la parole. « Il lui dit *donc :* Malheur à vous aussi, « docteurs de la loi ! parce que vous chargez les « hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent por- « ter, et que vous n'y touchez pas même du « doigt (6). Malheur à vous qui bâtissez les sé-

tions et des préséances suffit pour mériter cette épouvantable malédiction?

(5) Sépulcres couverts, vices cachés ; sépulcres blanchis, vices parés des couleurs de la vertu.

(6) On dit, et avec raison, que les saints sont sévères à eux-mêmes, et indulgents à l'égard des autres. Ceux qui sont indulgents à eux-mêmes et aux autres sont ordinairement de bonnes âmes, molles si l'on veut, et trop faciles. Celui qui est en même temps sévère aux autres et à soi-même peut bien avoir le caractère dur ; mais, puisqu'il ne s'épargne pas plus qu'il n'épargne les autres, il fait voir par là qu'il y va de bonne foi et qu'il a le cœur droit. Mais ceux qui sont indulgents pour eux-mêmes, et sévères pour les autres, sont nécessairement des caractères faux et méchants. Ils ne peuvent pas croire que la sévérité dont ils usent à l'égard des autres soit d'obligation, puisqu'ils ne l'exercent pas

« pulcres des prophètes ! Cependant vos pères « les ont mis à mort. Certainement vous faites « bien paraître que vous approuvez ce qu'ont « fait vos pères; car ils ont tué les prophètés, « et vous leur bâtissez des tombeaux. »

En effet, rendre ces honneurs c'était reconnaître que ceux que leurs pères avaient mis à mort, étaient de véritables prophètes, et mettre à mort ensuiteceux qui avaient les mêmes, caractères de prophétie, c'était, par ces honneurs mêmes, fournir contre eux la preuve sans réplique qu'ils étaient meurtriers des prophètes ; car, que pouvaient-ils répondre à ceci : Ceux que vous avez massacrés n'étaient pas différents de ceux à qui vous avez bâti des tombeaux?

Que s'ils ne l'avaient pas encore fait, ils allaient le faire incessamment, comme Jésus-Christ l'avait déjà prédit : car c'est de lui-même, c'est-à-dire, de la sagesse éternelle qu'il parle, lorsqu'il ajoute cette prédiction, qu'il répéta encore aux approches de sa passion. « C'est pour cela « que la sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai « des prophètes et des apôtres, et ils met« tront les uns à mort et persécuteront les au« tres, afin qu'on demande compte à cette na« tion du sang de tous les prophètes (7) qui a été

sur eux-mêmes, ni que l'indulgence qu'ils ont pour eux-mêmes puisse être permise, puisqu'ils ne l'ont pas pour les autres. Donc, et c'est en cela qu'ils sont méchants, leur indulgence vient de corruption, et leur sévérité de cruauté. Et ils sont faux et hypocrites, en ce que la sévérité qu'ils ont pour les autres, ils tâchent de persuader au monde qu'ils l'ont aussi pour eux-mêmes.

(7) Le meutre de tous les prophètes était un crime national dont Dieu a pu justement faire porter toute la peine temporelle à la génération qui y avait mis le comble par le meurtre d'un

« répandu depuis la création du monde, depuis « le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, qui « a été tué entre l'autel et le temple. Oui, je vous « le dis, on en fera rendre compte à cette na« tion. »

Il avait encore un repoche à faire à ces faux docteurs, et dans leur personne à ceux qui, chargés de montrer le droit chemin au peuple, abusent de sa confiance pour l'égarer. Il finit donc ainsi : « Malheur à vous, docteurs de la « loi ! parce que vous avez pris la clef de la « science (8), que vous n'êtes pas entrés vous« mêmes, et que vous avez empêché d'entrer « ceux qui se présentaient. »

« Lorsqu'il leur tenait ces discours, les pha« risiens et les docteurs de la loi se mirent à le « presser vivement et à l'accabler de questions, « lui tendant des piéges, et cherchant à tirer « de sa bouche de quoi l'accuser (9). » Il est

plus grand nombre de prophètes, et encore plus par celui du Seigneur des prophètes. On ne voit pas si clairement comment le meurtre d'Abel a pu être imputé aux Juifs, Caïn n'ayant jamais pu être censé faire partie de ce peuple. On dit qu'ils se montrèrent ses enfants d'imitation, dans le même sens qu'ils sont appelés par le Sauveur les enfants du démon. Quoi qu'il en soit de cette raison, il est certain que, comme ils l'ont imité dans le crime, ils lui ont ressemblé dans la peine. Leur bannissement par toute la terre, et le caractère de réprobation qu'ils portent gravé sur le front, sont des traits si visibles de ressemblance, que l'on ne peut douter que, par le châtiment du fratricide, Dieu n'ait eu en vue de figurer celui qu'il réservait aux déicides.

(8) L'interprétation des Écritures qu'ils étaient chargés d'expliquer au peuple, Ils ne voulurent pas y reconnaître le Messie, et empêchèrent qu'on ne l'y reconnût. Malheur au peuple séduit! mais mille fois malheur aux auteurs de la séduction ! Coupables de la perte de tout un peuple, ils porteront la peine de tout un peuple.

(9) Il n'est pas dit s'ils trouvèrent alors ce qu'ils cherchaient.

vrai qu'il ne les épargnait pas, et on doit être surpris que le plus doux des hommes, celui qui a toujours paru le plus indulgent à l'égard des pécheurs, se soit élevé contre ceux-ci avec tant de force et les ait traités avec si peu de ménagement. Il y a plusieurs raisons de cette conduite, dont la principale est que ces pécheurs se croyaient justes. Car, parce qu'ils se croyaient justes, ils n'avaient que du mépris et de la dureté pour les pécheurs ; et, par cela seul, ils méritaient d'être traités comme ils traitaient les autres. Mais, de plus, parce qu'ils se croyaient justes ils ne devaient pas être traités d'une autre manière ; et ce ton était le seul qui fût capable de les corriger. Il n'y a rien à dire à celui qui s'avoue pécheur et qui connaît toute l'énormité de son péché ; ou, si on lui parle, ce n'est que pour lui présenter la miséricorde qui le rappelle et qui lui tend les bras. Mais, au pécheur qui se croit juste, surtout s'il fait consister sa justice dans son iniquité même, il faut, à quelque prix que ce soit, lui faire connaître la fausseté de sa justice et son iniquité trop réelle. Il faut lui arracher le bandeau dont il s'aveugle. Il faut fouiller dans son cœur pervers, en tirer les vices que son hypocrisie y recèle, les peindre avec leurs couleurs naturelles, et lui porter jusque sous les yeux ce portrait hideux, si différent de celui qu'il s'était fait de lui-même. L'entreprise est hasardeuse. On sait ce qu'elle a coûté au Sauveur et à plusieurs des ministres intré-

D'autres fois ils le trouvèrent, soit en interprétant malignement ce que le Sauveur avait dit, soit en lui faisant dire ce qu'il n'avait pas dit. Qui veut trouver du crime en trouve toujours,

pides qui ont été en ce point les imitateurs de son zèle. Mais elle est nécessaire; et, quoi qu'il en coûte, il faut oser démasquer ces hypocrites, ou désespérer de leur conversion.

Leur mauvaise doctrine était encore ce qui autorisait le Sauveur à les décrier dans l'esprit des peuples. On doit faire connaître le loup, lorsqu'il paraît sous la peau des brebis ou avec l'habillement du pasteur. Ne pas le faire par un scrupule mal entendu, ce serait plutôt cruauté à l'égard du public que charité pour le particulier. C'est pour cela « qu'une grande multitude de « peuple s'étant assemblée autour de Jésus, en « sorte qu'ils étaient les uns sur les autres, il « se mit à dire à ses disciples : Gardez-vous du « levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie. Il n'y « a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, « ni rien de secret qui ne vienne à se savoir ; « car ce que vous avez dit dans les ténèbres se « dira en plein jour, et ce que vous avez dit à « l'oreille dans les chambres se publiera sur les « toits. »

C'est ainsi que *l'espérance de l'hypocrite périra.* Il cherche à éblouir les yeux et à surprendre l'estime des hommes par les faux dehors d'une vertu apparente, et un jour viendra où ses œuvres d'iniquité, tirées des ténèbres où il espérait vainement les ensevelir, le livreront au mépris et à l'exécration de toutes les créatures ; car c'est dans ce sens qu'il faut entendre ici ces paroles. Ailleurs elles signifient l'éclatante publicité que devait avoir bientôt la doctrine que le Sauveur proposait alors en secret à ses apôtres.

Ce qui suit est la répétition de celles de ses instructions dont il voulait qu'ils eussent le souvenir plus présent.

CHAPITRE XLI.

Instruction aux disciples. — Dieu seul est à craindre. — Jésus refuse d'être arbitre entre deux frères. — Riche avare condamné. — Ne pas s'inquiéter du lendemain. — Bon et mauvais serviteur.

« Je vous le dis, à vous qui êtes mes amis, ne « craignez point ceux qui ôtent la vie (1) du « corps (2), et qui, après cela, ne peuvent « rien faire de plus; mais je vais vous montrer « qui vous devez craindre. Craignez celui qui, « après avoir ôté la vie, peut précipiter dans

(1) Ne pas craindre ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, c'est, de la part du Sauveur, un conseil d'*ami*.

Si l'autorité est jointe à ce pouvoir ne craignez pas le pouvoir, mais craignez, c'est-à-dire reconnaissez et respectez toujours l'autorité, quoique vous n'y déferiez pas lorsque vous ne pourriez le faire sans crime. On entend par l'autorité le droit de commander, et par le pouvoir la force majeure. Voyez sur le même texte la note 10 de la page 250 du tome I[er].

(2) Il ne faut pas craindre de perdre la vie du corps, si l'on veut ne pas craindre ceux qui ôtent la vie du corps. On craint nécessairement ceux qui font le mal, lorsque l'on craint le mal qu'ils font.

Par la même raison, on doit dire : Craignez l'enfer; sans quoi ce serait sans raison que Jésus-Christ dirait ici : Craignez celui qui peut précipiter dans l'enfer.

« l'enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. « Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux « pièces de la plus petite monnaie? Néanmoins « il n'y en a pas un que Dieu oublie, et même « tous les cheveux de votre tête sont comptés. « Ne craignez point, vous valez mieux que plu- « sieurs passereaux ensemble. Je vous le dis « encore : Quiconque se déclarera pour moi de- « vant les hommes, le Fils de l'homme se dé- « clarera pour lui devant les anges de Dieu; et « qui me désavouera devant les hommes, sera « désavoué devant les anges de Dieu (3). Qui- « conque aura dit quelque chose contre le Fils « de l'homme, il lui sera pardonné; mais, à « celui qui aura blasphémé contre le Saint-Es- « prit, il ne lui sera point pardonné (4). Quand on « vous conduira aux synagogues, aux magistrats « et aux puissances, ne soyez point en peine de « quelle manière vous répondrez, ou de ce que « vous répondrez, ou de ce que vous direz; car à « l'heure même le Saint-Esprit vous enseignera ce « que vous devrez dire (5). »

Lorsque Jésus parlait de la sorte, « un hom- « me de la troupe » qui crut que personne n'o- serait résister à l'autorité d'un si grand pro- phète, lui dit : « Maître, dites à mon frère qu'il « partage avec moi la succession. » Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, et que le Père a établi juge souverain des vivants et

(3) Tome Ier, page 250.

(4) Voyez note 6, page 214 du tome Ier.

(5) Tome Ier, page 247.

des morts, avait bien d'autres droits que celui de décider un pareil différend. Mais ce n'était pas là l'objet de sa mission, et il voulait apprendre à ses ministres à ne pas se laisser trop distraire par ces sortes d'affaires, dont ils ne doivent se mêler que lorsque la charité les y oblige. C'est pourquoi « il fit cette réponse : Homme, « qui m'a établi votre juge, ou arbitre de vos « partages ? » Le droit de cet homme, à en juger par la manière dont il l'expose, était légitime; mais ce qui le lui faisait réclamer, était un attachement excessif aux biens de la terre. Le Sauveur, à qui sa disposition ne pouvait pas être inconnue, profite de cette occasion pour l'instruire sur deux points très-propres à lui faire sentir combien les richesses sont dignes de mépris : l'un est leur inutilité pour la vie, qu'elles ne rendent ni plus longue ni plus heureuse : l'autre est l'incertitude de leur possession, dont la mort peut nous priver à tout moment. Cette morale convient à tous les hommes ; et les disciples mêmes avaient encore besoin alors qu'on la leur prêchât. « Jésus donc, adressant la pa- « role à tout ce qu'il y avait là de monde as- « semblés leur dit : Voyez, gardez-vous de « toute avarice ; car ce n'est pas l'abondance « des biens qu'un homme possède qui le fait « vivre. Il leur dit ensuite une parabole : Un « homme riche avait une terre qui lui rapporta « beaucoup, et il disait en lui-même : Que ferai- « je (6)? car je n'ai point où serrer ma ré-

(6) L'économe que sa mauvaise conduite avait réduit à la mendicité disait pareillement : *Que ferai-je?* L'opulence excessive

« colte (7). Il dit donc : Voici ce que je ferai :
« j'abatterai mes greniers (8), et j'en ferai de
« plus grands où je mettrai toute ma récolte et
« tout ce que j'ai de biens, et je dirai à mon âme :
« Mon âme, tu as des biens en réserve pour
« plusieurs années ; prends du repos, mange,
« bois, fais bonne chère (9). Mais Dieu lui dit :
« Insensé, cette nuit même on te redemandera
« ton âme (10) ; et ce que tu as mis en réserve,
« pour qui sera-ce (11) ? Tel est l'homme qui
« thésaurise pour lui-même (12), et qui n'est pas
« riche selon Dieu. »

et l'extrême misère expriment leur embarras dans les mêmes termes.

(7) Parce qu'il a trop de grains, il n'a plus assez de greniers. L'abondance produit une sorte d'indigence. S'il avait eu moins de bien, il n'aurait pas eu de besoins.

(8) Abattre ses greniers, en construire de nouveaux, que d'embarras et de peines ! On ne travaille que pour devenir riche ; ne devient-on riche que pour travailler encore plus ?

(9) Ce langage si usité parmi les hommes n'aurait rien qui dût surprendre, s'il était celui d'un bœuf, qui n'est au monde que pour paître et pour ruminer.

(10) La mort le trompa, comme elle trompe encore tant de riches qu'elle enlève au moment où ils espéraient jouir. Mais, si elle ne l'avait pas trompé, il se serait trompé lui-même. Au lieu de jouir tranquillement de son abondance, il aurait fait de nouveaux amas et construit des greniers encore plus spacieux. Les trésors accumulés n'ont jamais guéri personne de la passion de thésauriser.

(11) Assez souvent c'est pour un prodigue. Celui-ci est traité de fou, et avec raison ; l'autre est regardé comme un homme sage. Cependant la folie du dissipateur pourrait s'appeler sagesse au prix de celle du thésauriseur.

(12) Parce qu'il a thésaurisé pour lui-même, il se trouve qu'il n'a pas thésaurisé pour lui-même : d'autres que lui jouissent de ses trésors. Il en jouirait, s'il les avait répandus dans le sein des pauvres. Garder tout, c'est tout perdre : donner tout, c'est sauver tout.

On dira peut-être qu'il pouvait vivre longtemps, et, dans cette supposition, que ce qui est traité de folie, à cause de l'événement inopiné de sa mort, aurait pu être regardé comme une sage prévoyance. Non, cela même ne saurait l'excuser, parce que, dans sa prévoyance, il y avait un excès qui la rendait aussi folle qu'elle était criminelle. A la bonne heure que l'on se précautionne jusqu'à un certain point pour un avenir qui peut être aussi bien qu'il peut n'être pas. Mais, pour peu d'années de vie qui nous restent, amasser comme si on devait vivre des siècles, accumuler moissons sur moissons, comme si la terre, condamnée à une éternelle stérilité, ne devait plus en produire ; mais, en même temps qu'on pense à la possibilité d'une longue vie, oublier la possibilité d'une mort prochaine ; rêver, si on ose le dire, qu'on ne mourra plus, parce qu'on a de quoi ne pas mourir sitôt de faim, voilà par où cet homme était un insensé, ainsi que tant de riches avares qui lui ressemblent. Il y a donc une mesure de prévoyance qui n'est pas déraisonnable parce qu'elle est modérée, et qui n'est pas criminelle lorsqu'on y joint une confiance beaucoup plus grande en la divine providence que dans toutes ses précautions. Mais une disposition plus excellente, c'est de renoncer aux précautions pour l'avenir, et de s'en reposer uniquement sur le Créateur et le conservateur de toutes choses. Les apôtres étaient appelés à cette perfection, et ils devaient y former un petit nombre d'âmes choisies qui les ont imités en ce point dans tous les siècles de la religion, mais surtout dans les beaux

jours de l'Église naissante, lorsque les fidèles apportaient à leurs pieds le prix de leurs héritages, ne se réservant point d'autre fonds que celui de la Providence.

Ce fut cette morale sublime que le Sauveur enseigna au monde, « lorsqu'il dit à ses disci« ples : Ne vous inquiétez point pour votre « vie (13), où vous trouverez de quoi manger, « ni pour votre corps, où vous trouverez de « quoi vous vêtir. La vie est plus que la nour« riture, et le corps est plus que l'habillement ; » croyez donc que Dieu, qui a donné la vie et le corps, donnera ce qui est nécessaire pour la conservations de l'un et de l'autre. « Regardez « les corbeaux : ils ne sèment ni ne moisson« nent, ils n'ont ni cellier ni grenier ; et Dieu « les nourrit. Combien êtes-vous plus excellents « qu'eux ! Qui de vous peut, à force d'y penser, « ajouter une coudée à sa taille ? Si donc vous « ne pouvez pas même la moindre chose, pour« quoi vous inquiétez-vous du reste ? Voyez les « lis comme ils croissent : ils ne travaillent ni « ne filent ; et cependant, je vous le dis, Salo« mon même, dans toute sa gloire, n'était pas « si bien paré que l'un de ces lis. Or, si Dieu « habille de la sorte une herbe qui est aujour« d'hui dans les champs, et qu'on jettera demain « dans le four, combien plus le fera-t-il pour « vous, gens de peu de foi ! Ainsi ne vous in« quiétez point de ce que vous mangerez, ou « de ce que vous boirez ; n'ayez point l'esprit « en suspends pour cela : car ce sont les nations « du monde qui ont de l'inquiétude sur toutes

(13) Tome 1er, pages 183 et 184.

« ces choses (14), et votre Père sait que vous « en avez besoin. Mais cherchez premièrement « le royaume de Dieu et sa justice, et toutes « ces choses vous seront données par surcroît. »

C'est donc ce royaume éternel qui doit être désormais l'unique objet de leurs recherches. A quoi peuvent-ils renoncer qui le vaille? Et Dieu, qui leur fait un si grand don, leur refusera-t-il un morceau de pain? Tel est le dédommagement de leurs sacrifices et le gage de leur confiance, que le Sauveur leur propose par ces tendres paroles : « Ne craignez point, petit troupeau; car « il a plu à votre Père de vous donner le royau« me. Vendez ce que vous avez, et donnez l'au« mône (15). Faites-vous des bourses qui ne « s'usent point; *amassez-vous* un trésor iné« puisable dans le ciel, d'où les voleurs n'ap« prochent pas, et où le ver ne gâte rien. Car « où est votre trésor, là est aussi votre cœur. »

Les amas prodigieux du riche avare avaient donné occasion aux enseignements que Jésus-Christ vient de faire à ses disciples. Sa mort subite et imprévue fait le sujet de la morale suivante. « Que vos reins soient ceints, et ayez « dans vos mains des lampes allumées, et soyez « comme ceux qui attendent leur maître au re« tour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il

(14) Autrement les gens du monde, ceux qu'on appelle proprement les mondains, parce qu'oubliant l'avenir, ils ne s'occupent que du monde présent. Ou, si l'on veut entendre les gentils, on pourra dire que cette inquiétude excessive sur les besoins de la vie est une espèce de paganisme: si ce n'est pas ignorer tout à fait le vrai Dieu, c'est au moins méconnaître sa providence.

(15) C'est un conseil de perfection. Quelques-uns tiennent que c'était un précepte pour les apôtres.

« viendra et qu'il frappera (16). Heureux les « serviteurs que le maître à son arrivée trou- « vera veillant ! Je vous dis en vérité que, se « ceignant lui-même, il les fera mettre à table, « et qu'il ira et viendra pour les servir (17). « Que s'il arrive à la seconde et à la troisième « veille (18), et qu'il les trouve ainsi disposés,

(16) Le but de cette parabole est de montrer que le jour du Seigneur, c'est-à-dire le jour de la mort et du jugement qui le suit, étant toujours incertain, le seul moyen de n'en être pas surpris, c'est d'y être toujours préparé. En se réunissant dans le sens général, les pères et les interprètes en expliquent diversement les différentes parties. Selon le plus grand nombre, les reins ceints signifient la continence. Par les lampes à la main, on entend les bonnes œuvres et la lumière du bon exemple. L'attente du maître, c'est le désir de voir Jésus-Christ. Les saints soupirent après sa venue : les justes au moins ne la craignent pas. Ceci revient à cette parole de saint Paul, (*Tit.* II 12, 13) : *Vivons en ce monde sobrement, justement et religieusement, dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de la venue du grand Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ.*

(17) Les maîtres de la terre ne le font pas. Jésus-Christ ne le fait pas avec cet équipage de servitude qui n'est ici que pour donner de la justesse à la parabole ; mais il le fait réellement, non-seulement en servant lui-même, mais, si on ose s'exprimer ainsi, en se servant lui-même, c'est-à-dire en se donnant tout entier à ses élus pour rassasier par sa possession tous les désirs de leur cœur.

(18) Sur le partage de la nuit en veilles, *voyez* la note 10 de la page 263 du tome Ier. Ici les quatre veilles représentent les quatre âges de la vie. Jésus-Christ ne parle expressément que de la seconde et de la troisième, qui répondent à la jeunesse et à l'âge viril, les deux âges où l'on pense le moins à la mort, et où l'on se défie le moins de ses surprises. Il ne dit rien de l'enfance, qui n'est pas capable de préparatifs, et à qui l'innocence en tient lieu ; ni de la vieillesse, qui ne peut ignorer que la mort la menace de près, à moins qu'elle ne soit tout à fait en démence : en ce cas, elle est comme l'enfance, au moins pour les préparatifs ; et plût a Dieu qu'elle lui ressemblât aussi par l'innocence !

Lorsqu'un homme est attaqué d'une maladie dangereuse, on l'avertit de mettre ordre à sa conscience. On n'avertit pas,

« ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez « que si un père de famille savait l'heure que « le voleur doit venir, il ne manquerait pas de « veiller et ne souffrirait pas que l'on perçât « son logis. Soyez prêts de même vous autres, « parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le « Fils de l'homme viendra.

Alors Pierre lui dit : Seigneur, est-ce pour « nous autres que vous dites cette parabole, « ou est-ce aussi pour tout le monde ? » Elle s'adresait à tout le monde, mais la demande de Pierre la lui fit appliquer personnellement, et en même temps à tous les pasteurs de l'Église, figurés par l'intendant qui a la charge de toute la maison. « Quel est, à votre avis, « répondit le Seigneur, l'économe fidèle et « sage que le maître établit sur ses domes- « tiques pour leur donner au temps qu'il faut « leur mesure de blé? Heureux le serviteur que « son maître, en arrivant, trouvera faisant ainsi « son devoir ! Je vous dis en vérité qu'il lui « donnera l'administration de tous ses biens. « Que si ce serviteur dit en lui-même : Mon « maître n'est pas pour venir sitôt ; et qu'il se « mettre à battre les valets et les servantes, à « manger, à boire, et à s'énivrer, le maître de

que, sans maladie, la raison commence à s'affaiblir. Elle achève bientôt de se perdre, et y survécût-on plusieurs années, le sort de l'âme n'en est pas moins décidé, elle sera éternellement ce qu'elle était au moment où le délire a commencé.

De toutes les surprises, il n'en est aucune contre laquelle il soit plus difficile de précautionner celui qui ne se précautionne pas de lui-même : car on dit bien à un homme malade qu'il est très-mal ; mais on ne va pas dire à un homme qui se porte bien qu'il perd le sens.

« ce serviteur viendra le jour qu'il ne l'attend « pas, et à l'heure qu'il ne sait pas; il le tirera « de son emploi, *et, quoiqu'il ne soit coupa-* « *ble que de mauvaise conduite*, il assignera son « partage avec les *serviteurs* infidèles. »

Ce traitement est aussi juste qu'il est sévère. Le chef des serviteurs, qui a l'oreille du maître, connaît mieux ses volontés que les autres, qui n'en sont guère instruits que par lui; et l'abus d'une plus grande confiance rend digne d'un plus grand châtiment. L'allusion aux pasteurs se fait toujours sentir, et on la reconnaîtra dans ces paroles par lesquelles le Sauveur conclut ce discours : « Le serviteur qui, sachant la vo- « lonté de son maître, ne se sera pas tenu prêt, « et n'aura point exécuté ses ordres, sera battu « rudement. Pour celui qui ne les a pas sus, et « qui a fait des choses dignes de châtiment, il « sera moins battu (19). Au reste, on exigera « beaucoup de celui à qui on a beaucoup don- « né, et on redemandera plus à celui à qui on « aura confié plus de choses. »

(19) Le châtiment sera proportionné au degré de lumière et de connaissance. Car avoir su, ou n'avoir pas su, ne signifie ici et ailleurs qu'avoir plus ou moins connu.

CHAPITRE XLII.

Nécessité de la pénitence. — Figuier stérile. — Femme courbée, guérie le jour du sabbat. — Petit nombre de sauvés. — Prophète ne doit mourir hors de Jérusalem.

A l'exemple d'un des évangélistes, nous placerons ici les vérités suivantes, qui n'ont aucune liaison avec ce qui précède. On a même assez de peine à les lier ensemble, et il est fort probable que ce sont de ces oracles détachés que les historiens sacrés rapportent sans en marquer ni le temps ni la circonstance ; les voici tels que le Sauveur les proféra de sa bouche adorable.

« Je suis venu apporter le feu sur la terre (1) ; « et qu'est-ce que je souhaite, sinon qu'il soit « allumé? Je dois être baptisé d'un baptême (2),

(1) Quelques-uns prétendent que ce feu est celui de la division. On voit dans quel sens ils l'entendent, et ce sens n'est pas mauvais. La plupart l'expliquent du feu de la charité que le Saint-Esprit répand dans les cœurs. On doit s'en tenir à cette interprétation, non-seulement parce qu'elle est la plus commune, mais encore plus parce que c'est celle de l'Église, qui dit (*Messe du samedi dans la semaine de la Pentecôte*) : Nous vous prions, Seigneur, que le Saint-Esprit nous embrase de ce *feu* que le Seigneur Jésus-Christ *a apporté sur la terre, et qu'il a souhaité de voir bien allumé.*

(2) Par ce baptême tous entendent la passion. Jésus-Christ est pressé, non de la crainte, comme quelques-uns l'expliquent, mais du désir de la voir s'accomplir. Elle devait précéder la

« et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il « s'accomplisse ? - Pensez-vous que ce soit la « paix que je suis venu apporter sur la terre ? « Non, je vous le dis, c'est la division (3); car « désormais, dans une famille de cinq personnes, « il y aura de la division. Ils seront trois contre « deux, et deux contre trois ; le père contre le « fils, et le fils contre son père ; la mère contre « la fille, et la fille contre la mère ; la belle-mère « contre la belle-fille, et la belle-fille contre la « belle-mère.

« En ce temps-là même, on vint dire à Jésus « la nouvelle des Galiléens, dont Pilate avait « mêlé le sang avec leurs sacrifices. Sur quoi « Jésus leur répondit : Pensez-vous que ces Ga- « liléens fussent les plus méchants hommes de « toute la Galilée, parce qu'on les a traités de « la sorte ? Non, je vous le dis : mais si vous « ne faites pénitence, vous périrez tous aussi « bien qu'eux. De même, ces dix-huit sur qui « tomba la tour de Siloé, et qu'elle tua, croyez- « vous qu'ils fussent plus coupables que tous « les habitants de Jérusalem ? Non, je vous le « dis : mais si vous ne faites pénitence, vous « périrez tous aussi bien qu'eux. »

On voit que les Juifs ne revenaient pas du préjugé où ils étaient, que les malheurs de la vie étaient toujours la punition du crime, et que les plus malheureux étaient les plus cou-

descente du Saint-Esprit, qui est ce feu divin que le Sauveur désirait si fort de voir allumé sur la terre. C'est ce qui lui fait désirer ce baptême avec tant d'ardeur. On peut lier ainsi ce texte avec le précédent.

(3) Voyez la note 11 de la page 251 du tome Ier.

pables. Ceux dont il vient d'être parlé étaient des coupables, à la vérité ; mais ils ne l'étaient pas plus que ceux qui se croyaient meilleurs, parce qu'un pareil désastre ne leur était pas arrivé. La justice de Dieu avait exercé ses droits sur les premiers ; sa patience attendait encore les seconds. Mais cette patience avait un temps borné, après lequel la justice devait éclater sur eux comme sur les précédents, et les envelopper dans une ruine semblable : c'est de quoi le Sauveur les avertit ; ce qui ne doit pas cependant être entendu comme si tous ceux à qui il adressait la parole dussent périr par le fer, ou être écrasés sous des ruines. Ces hommes coupables et surpris de la mort avant qu'ils eussent fait pénitence, en perdant la vie temporelle, avaient encouru la mort éternelle, et le même coup qui avait séparé leur âme de leur corps, l'avait précipitée pour jamais dans les enfers. Voilà l'effroyable châtiment que Jésus-Christ dénonce à tous les imitateurs de leur impénitence, et celui par lequel ils leur ressembleront. Mais un sens plus étendu était caché sous ces paroles, *vous périrez tous pareillement.* Jésus-Christ, qui paraissait ne les adresser qu'à ceux qui étaient présents, les adressait à toute la nation dont il prédisait la ruine prochaine, et les morts tragiques de ces millions d'hommes et de femmes qui devaient périr, non-seulement par le fer et par la chute des édifices, mais encore par l'assemblage de tous les fléaux réunis, le feu, la peste et la famine ; malheur inévitable pour eux, s'ils ne travaillaient à le prévenir par une prompte et sincère pénitence, comme le

Sauveur le leur fait entendre par les paroles suivantes ; car, continuant son discours, il leur dit cette parabole :

« Un homme qui avait un figuier planté dans « sa vigne vint y chercher du fruit et n'en « trouva point. Vous voyez, dit-il au vigneron, « que depuis trois ans je viens chercher du fruit « à ce figuier, et que je n'en trouve point : cou- « pez-le donc ; pourquoi occupe-t-il *inutilement* « la terre? Seignenr, lui répondit le vigneron (4), « laissez-le encore cette année, jusqu'à ce que « j'aie bêché tout autour, et que j'y aie mis « du fumier ; et s'il porte du fruit, *à la bonne* « *heure*, sinon vous le couperez après. »

On devine aisément que la Judée est ce figuier ; les trois années sont celles de la prédication du Sauveur, qui auraient dû lui faire produire des fruits en abondance. Cet arbre, toujours stérile, malgré une si excellente culture, méritait bien dès lors d'être coupé et jeté au feu. On lui donne encore une année, c'est le temps de la prédication des apôtres ; après quoi, la mesure étant comblée, on en coupera

(4) Ce vigneron donne l'idée d'un excellent ouvrier de la vigne du Seigneur. Trois années de stérilité n'ont pas pu épuiser sa patience. Cet arbre n'est pas à lui, il est à son maître ; cependant il paraît prendre plus d'intérêt à sa conservation que le maître à qui il appartient. Il prie comme s'il demandait grâce pour lui-même. Il promet le redoublement de ses soins, comme s'il y avait de sa faute, et que la stérilité de ce malheureux arbre dût être imputée au défaut de culture : en quoi il fait paraître autant d'humilité que de zèle. Il obtient le délai qu'il demande. Le maître qui l'accorde le désirait plus que lui : il attendait qu'on le lui demandât, et il ne se plaint que lorsqu'il ne se trouve personne qui mette une barrière entre lui et la terre, et qui prenne contre sa justice le parti des coupables. (*Ézech.* XXII. 30).

le tronc, on en arrachera les racines ; et ses branches, éparses sur la face de la terre, annonceront à tous les hommes son crime et ses malheurs.

Tel est donc le sens littéral de cette parabole, que l'on applique aussi au pécheur endurci que Dieu attend pendant un nombre de jours qui sont comptés. Quelquefois, touché des prières de ses serviteurs, il prolonge encore le terme ; mais, si l'homme ne profite pas plus de ce dernier délai qu'il n'a fait des précédents, alors la patience outragée se tourne en fureur ; la justice n'a plus de frein, et le coup qu'elle frappe est d'autant plus terrible, qu'il a été plus longtemps suspendu. Ainsi la conduite de Dieu sur tout un peuple est la figure de celle qu'il tient à l'égard d'un seul homme, comme celle qu'il tient à l'égard d'un seul homme est quelquefois la figure de celle qu'il tient à l'égard de tout un peuple. Quoique avec des différences, le fond est toujours le même ; et c'est avec beaucoup de raison et de justesse que ceux qui sont chargés d'expliquer au peuple les divines Écritures appliquent aux particuliers plusieurs choses qui, dans le sens direct et littéral, regardent la nation juive, ou quelque autre peuple que ce soit.

Cependant Jésus continuait à procurer par ses prédications et par ses miracles le salut des corps et des âmes. « Comme il enseignait dans « leur synagogue les jours du sabbat, il se trouva « là une femme qu'un esprit rendait infirme de- « puis dix-huit ans (5). » On ne sait si elle

(5) Cet esprit était Satan, comme le Sauveur le dit après. On

était venue pour demander sa guérison, ou simplement pour assister à l'instruction publique. Quoi qu'il en soit, Jésus l'apercevant (*image « sensible de la grâce prévenante*) il l'appela « et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre « infirmité. En même temps il mit ses mains « sur elle, et étant aussitôt redressée, elle ren« dit gloire à Dieu. Mais un chef de la syna« gogue, indigné de ce que Jésus avait fait « une guérison le jour du sabbat, dit au peu« ple : Il y a six jours destinés pour travailler, « venez donc ces jours-là vous faire guérir, et « non pas le jour du sabbat. »

Ce zèle apparent était le voile dont il couvrait sa basse jalousie ; et l'espèce de ménagement qu'il paraissait avoir pour le Sauveur, à qui il n'avait pas osé adresser la parole, venait moins du respect qu'il lui portait, que de la crainte d'être confondu par quelqu'une de ses réponses. Il ne l'évita pas cependant, ni lui ni ceux des assistants qui pensaient comme lui. Jésus répondit à tous, dans la personne de celui qui avait adressé à d'autres le reproche personnel qu'il voulait lui faire : « Hypocrites (6), dit

voit par là qu'il y a des infirmités qui n'ont point de cause naturelle, et dont le démon seul est l'auteur. On en a encore la preuve dans Job, dont l'exemple prouve en même temps, 1° que le démon peu maléficier les corps, sans qu'il soit besoin pour cela que les sorciers s'en mêlent, comme paraissent le croire ceux qui disent que la maladie de la femme courbée était l'effet d'un sortilége ; 2° que le démon, qui a ce pouvoir, ne l'exerce cependant que lorsque Dieu le lui permet, sur qui il le lui permet, et autant qu'il le lui permet. Donc Dieu seul est à craindre.

(6) L'envieux ne dit jamais qu'il est envieux ; il ne craint rien tant que de le paraître. Cependant il faut un motif apparent à

« le Seigneur à celui-ci, y a-t-il quelqu'un par-
« mi vous qui ne détache le jour du sabbat son « bœuf ou son âne, et ne le tire de l'étable pour « le mener boire ? Et cette fille d'Abraham, que « Satan tenait captive depuis dix-huit ans, il « ne fallait pas la délivrer de ce lien un jour de « sabbat ? Ce discours fit rougir de honte tous « ses ennemis ; et tout le peuple était ravi de « lui voir faire tant d'actions glorieuses.

« *En ce temps-là* Jésus allait par les villes et « par les villages, enseignant, et s'avançant « vers Jérusalem. Quelqu'un lui dit : Seigneur, « y a-t-il peu de gens qui se sauvent ? » Il pouvait y avoir de la curiosité dans cette question. Jésus, qui ne chercha jamais à la satisfaire, en prend occasion, selon sa coutume, d'édifier et d'instruire. Il laisse donc celui qui venait de l'interroger, et, adressant la parole à tout ce qu'il y avait là d'auditeurs, « il leur répondit : « efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; « car, je vous le dis, plusieurs chercheront à « entrer, et ne le pourront (7). Or, quand le « père de famille sera entré, et qu'il aura fermé « la porte, vous vous trouverez dehors, et vous « vous mettrez à frapper, en disant : Seigneur, « ouvrez-nous ; et il vous dira pour toute ré-

ce que l'envie lui fait dire et faire : la religion, l'équité, la charité même lui en fournit de reste ; c'est ce qui fait son hypocrisie. On peut être hypocrite sans être envieux ; mais on ne peut être envieux sans être hypocrite.

(7) Dans le royaume de Dieu consommé, qui est le ciel ; mais ils ne le pourront, parce qu'ils n'auront pas voulu entrer dans le royaume de Dieu commencé, qui est l'Église. La différence de l'un à l'autre est celle du vestibule à l'intérieur du palais.

« ponse : Je ne sais qui vous êtes ni d'où vous « êtes. Alors vous commencerez à dire : Nous « avons mangé et bu avec vous, et vous avez « enseigné dans nos places publiques ; et il vous « dira : Je ne sais qui vous êtes ni d'où vous « êtes. Retirez-vous de moi, vous qui êtes des « ouvriers d'iniquité (8). Ce sera alors qu'il y « aura des pleurs et des grincements de dents, « quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob « avec tous les prophètes dans le royaume de « Dieu, et que vous vous en verrez chassés. Il « en viendra d'orient et d'occident, du septen- « trion et du midi, qui seront placés au festin « dans le royaume de Dieu. Et il arrivera que « ceux qui sont les derniers seront les premiers, « et que ceux qui sont les premiers seront les « derniers (9). »

Cette réponse s'adressait personnellement aux Juifs. Elle leur apprend que le nombre de

(8) Cette tache ne sera point effacée par l'avantage d'avoir vécu avec Jésus-Christ, d'avoir bu et mangé avec lui ; elle ne le sera point par la parenté ; et si elle avait pu se trouver dans sa mère, elle ne le serait point par la maternité. Aux yeux de Dieu, les œuvres de justice ou d'iniquité décident seules de la faveur ou de la disgrâce. Sans égard aux personnes ni à tout ce que le monde estime ou méprise, il ne couronne que la vertu, et ne réprouve que le vice : je reconnais Dieu à ce trait ; et un des plus divins caractères de la religion chrétienne, c'est ce ton intrépide avec lequel elle ose dire aux maîtres du monde : Si vous faites des œuvres d'iniquité, vous serez éternellement tourmentés au fond de l'abîme, tandis que le dernier de vos esclaves, s'il meurt dans la justice, régnera au-dessus des étoiles.

(9) Jusque-là les Juifs avaient été préférés aux gentils : bientôt les gentils seront préférés aux Juifs. Ceux-ci, qui étaient les premiers, seront, les derniers ; ce qui ne veut pas dire qu'ils auront les dernières places dans le royaume de Dieu, mais qu'ils en seront tout à fait exclus.

ceux qui seront sauvés sera très-grand, puisqu'il y en aura de toutes les parties de la terre : mais dans leur nation il sera très-petit, parce que ce qui est appelé ici la porte étroite, c'est à leur égard la loi évangélique, que peu d'entre eux devaient embrasser. Ce qui devait rendre cette porte encore plus étroite, c'était le petit nombre même de ceux qui devaient y entrer. Il s'ensuivait que ceux qui n'entreraient pas feraient le plus grand nombre. Ces derniers, plus forts par le nombre et encore plus par l'audace, devaient se tourner contre les premiers, et, par leur acharnement à les persécuter, leur rendre encore plus difficile l'entrée de la foi, déjà si pénible par elle-même. Mais enfin le moment doit arriver où, désirant d'entrer dans le royaume céleste dont ils se seront exclus eux-mêmes, ils ne pourront plus y être admis. De là les pleurs et les grincements de dents, lorsqu'ils verront ce petit nombre de leurs frères, autrefois les objets de leur mépris et de leur haine, lorsqu'ils les verront, dis-je, dans la compagnie des patriarches et des prophètes, jouissant de ce bonheur ineffable, dont la privation n'est pas moins amère que la jouissance en est délicieuse. Mais ce qui redoublera leur rage, ce sera de voir qu'il y avait des places pour tous, et que les leurs seront remplies par ceux qui, auparavant étrangers à l'alliance, y auront été admis à la place des enfants déshérités. Car ils doivent y venir en foule des quatre coins du monde ; et voilà dans quel sens Jésus-Christ déclara que le nombre des élus, pris en lui-même, sera très-grand, quoique, parmi les Juifs, il doive

être très-petit, considéré relativement au gros de la nation.

On demande à ce propos, si, parmi les fidèles mêmes, le nombre des élus sera le plus grand ou le plus petit? Question oiseuse dans la bouche de la plupart de ceux qui la font, puisque chacun doit être jugé selon ses œuvres, et que nul ne sera sauvé par la raison qu'il y aurait un grand nombre d'élus, comme nul ne sera condamné précisément parce qu'il y aura un grand nombre de réprouvés. Laissons donc les autres, et que chacun de nous pense à soi-même; persuadé que s'il conserve son innocence, ou s'il la recouvre par une sincère pénitence, n'y eût-il qu'un seul homme sauvé, ce serait lui; mais qu'au contraire il sera réprouvé, n'y en eût-il qu'un seul, si, après avoir péché, il meurt dans l'impénitence.

« Ce jour-là même quelques-uns des pharisiens vinrent trouver Jésus, et lui dirent : Sortez, et retirez-vous d'ici, parce qu'Hérode en veut à votre vie. » L'avis était véritable, quoique ce fût l'envie et non la charité qui le donnât. Peut-être était-ce Hérode même qui le faisait donner. Il serait difficile d'en deviner la raison ; cependant la chose n'est pas sans vraisemblance, puisque c'est à ce prince que le Sauveur renvoie sa réponse par ceux qui venaient de lui parler. « Allez, leur dit-il, allez dire à ce renard (10): Voilà que je chasse les démons :

(10) Ainsi appelé par Jésus-Christ, et peut-être l'était-il vulgairement à cause de ses ruses. Outre qu'il était naturellement rusé, sa situation pouvait contribuer encore à le rendre tel. Il avait à plaire aux Romains, par qui seuls il régnait, et il ne

« je continue de guérir les malades aujourd'hui « et demain, et au troisième jour sera ma fin. « Toutefois il me faut marcher aujourd'hui et « demain, et le jour suivant (11) ; car il ne faut « pas qu'un prophète souffre la mort hors de « Jérusalem (12). »

Son cœur s'émut en prononçant le nom de cette malheureuse ville ; et il ne put s'empêcher de lui adresser ce reproche, que la compassion tira du fond de ses entrailles paternelles : « Jé« rusalem, Jérusalem, qui fais mourir les pro« phètes, et qui lapides ceux qui te sont en« voyés, combien de fois ai-je voulu rassem« bler tes enfants comme un oiseau rassemble « ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as point « voulu (13) ! Voilà que votre maison vous va

voulait pas déplaire à ses sujets qui ne pouvaient souffrir les Romains. Que de ruses ne faut-il pas pour accorder des choses si contraires, lorsqu'on n'est pas de caractère à y employer la droiture, de tous les moyens le plus propre à y réussir et le seul par lequel on puisse y réussir constamment !

(11) Ces trois jours signifient le peu de temps que Jésus-Christ avait à rester sur la terre. Cette réponse est pleine de magnanimité ; c'est comme s'il disait : Je fais ce que je veux, je ne crains personne, et je ne mourrai qu'au temps et dans le lieu où j'ai résolu de mourir.

L'homme juste peut dire avec la même intrépidité : Je fais ce que Dieu veut, je ne crains que lui seul, et je ne mourrai qu'au temps et dans le lieu où il a résolu que je meure.

(12) C'est-à-dire, il n'est pas convenable qu'un prophète souffre la mort hors de Jérusalem. C'est, disent quelques-uns, à cause que le jugement des prophètes était réservé au grand sanhédrin. D'autres pensent que Jésus-Christ parla ainsi, parce que la plupart des prophètes mis à mort l'avaient été à Jérusalem ; d'où il avait bien pu se faire, comme on le croit encore, que ce que dit ici Jésus-Christ eut passé en proverbe.

(13) Dieu *l'a voulu*, et Jérusalem *ne l'a pas voulu*, ce que Dieu *a voulu* n'est pas arrivé. Il y a donc, sans préjudice de la

« demeurer déserte; car, je vous le dis, vous « ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Sei- « gneur ! »

Les enfants le dirent lorsqu'il fit son entrée triomphante à Jérusalem. Ce n'est pas là pourtant ce que le Sauveur a ici en vue. Il devait aller encore à Jérusalem pour la fête de la dédicace, avant le dernier voyage où se fit cette acclamation; et après qu'elle eut été faite, il dit encore aux Juifs ces mêmes paroles : « Vous ne « me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Sei- « gneur ! » Marque évidente que cette première acclamation n'est pas celle dont il parlait alors. Un sens plus profond était caché sous ces paroles : elles annonçaient la conversion des Juifs qui, revenus de leurs préjugés, se tourneront enfin vers lui, et hâteront par leurs vœux redoublées le second avénement du Messie, que leurs pères avaient réprouvé. Jésus-Christ dit qu'avant ce temps ils ne le verront plus, parce qu'il n'a plus que peu de jours à passer au milieu d'eux; après quoi ces aveugles volontaires, qui l'ont méconnu en personne, s'obstineront à le méconnaître jusqu'à la consommation des siècles, malgré l'établissement de son Église et l'accomplissement des prophéties, quoique ces signes aient été plus que suffisants pour le faire reconnaître par toutes les nations de la terre.

toute-puissance divine, des volontés de Dieu qui n'ont pas leur accomplissement. Les théologiens expliquent diversement ce mystère mais, de quelque manière qu'on l'explique, Jésus-Christ l'a dit, et il faut le croire.

CHAPITRE XLIII.

Hydropique guéri le jour du sabbat. — Prendre la dernière place. — Inviter les pauvres. — Parabole de ceux qui refusent de se rendre au festin. — Préférer Jésus-Christ à toutes choses.

« Jésus entra un jour de sabbat dans la maison « d'un chef des pharisiens pour y manger, et « ceux qui étaient là l'observaient *à dessein de « le critiquer*, lorsqu'il parut devant lui un hy- « dropique : sur cela Jésus dit aux docteurs de « la loi et aux pharisiens : Est-il permis de faire « des guérisons le jour du sabbat (1) ? Et ils « demeurèrent dans le silence. Alors prenant le « malade, il le guérit et le renvoya. Puis répon- « dant *à leur pensée*, il leur dit : Qui d'entre « vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un « puits le jour du sabbat, ne l'en tire pas aus- « sitôt ? Et ils ne savaient que lui répondre. »

Mais, après avoir été observé, Jésus-Christ

(1) On a vu à la note 2 de la page 145 du tome Ier, que les rabbins ont été encore plus scrupuleux que les pharisiens sur l'observation du sabbat. Avec tout cela, ils ne le croient pas encore assez bien gardé : c'est même une opinion de quelques-uns d'entre eux, que c'est là ce qui retarde l'avénement du Messie, qui paraîtra aussitôt que le sabbat aura été parfaitement observé ; il n'attend que cela.

Toute pratique, quelque sainte qu'elle soit dans son institution, se tournera toujours en superstition et en fanatisme lorsqu'on voudra réduire à elle seule toute la religion.

les observait à son tour; et, non content de leur avoir fait sentir qu'il n'avait rien à redouter de leur critique, il leur apprit encore qu'ils avaient besoin de ses instructions. « Considérant *donc* « comme les conviés choisissaient les premières « places, il leur proposa cette parabole, et leur « dit : Quand vous serez invité à des noces, ne « vous mettez pas à la première place (2), de « peur qu'un autre plus considérable n'ait été « invité, et que celui qui vous a invités tous deux « ne vous dise : Cédez la place à celui-ci ; et « qu'alors vous n'ayez la honte d'être mis à la « dernière place. Mais, lorsque vous serez in- « vité, allez vous mettre à la dernière place, afin « que, quand celui qui vous a invité viendra, il « vous dise : Mon cher ami, montez plus haut. « C'est alors que vous serez honoré aux yeux « des gens qui seront à table avec vous : car « quiconque s'élève sera humilié, et quiconque « s'humilie sera élevé. »

La politesse de nos mœurs ne donne guère lieu à l'application de cette morale, surtout dans l'espèce proposée. Il est bien rare parmi nous que le moins honorable de la compagnie aille prendre à table la première place ; ou, s'il osait le faire, il semble qu'on aimeraitmieux

(2) Les sages du paganisme avaient fait cette leçon avant Jésus-Christ. On ne connaissait pas l'humilité, et on en prescrivait l'apparence. L'instinct lui rendait cet hommage, et elle était honorée à peu près comme le Dieu inconnu dont saint Paul rencontra l'autel à Athènes. Mais ne devait-on pas voir que l'apparence sans la réalité n'est plus qu'hypocrisie, et que, s'il faut paraître modeste, il faut donc être réellement humble. Ce raisonnement est bien simple; cependant le monde a été quatre mille ans sans le faire.

lui laisser la honte d'y demeurer que de lui faire l'affront de l'en ôter. On le fait néanmoins dans d'autres circonstances qui sont en général celles où les rangs sont réglés, et peut-être l'étaient-ils dans les festins chez les Juifs. Une humilité sincère doit être toujours le motif qui nous engage à nous placer plutôt au-dessous qu'au-dessus du rang qui nous est dû. Le faire à dessein de s'entendre dire *Montez plus haut*, ce serait substituer à l'orgueil grossier qui va s'emparer de la première place, l'orgueil plus raffiné qui veut se la faire déférer. Aussi doit-on bien se garder de croire que ce soit là ce que Jésus-Christ veut apprendre aux pharisiens. Incapables qu'ils étaient de prendre les sentiments d'une profonde humilité, il s'accommode à leur faiblesse, en se contentant, pour la première leçon, de leur faire remarquer les méprises humiliantes de l'orgueil qui aboutit à la honte par la route même qu'il croyait devoir le conduire à la gloire; tandis que la gloire va au-devant de l'humilité qui la fuit. C'est ce qu'on voit arriver tous les jours en ce monde, où les hommes, imitateurs en ce point des sentiments et de la conduite de Dieu, résistent au superbe qui voudrait arracher par force leur estime et leurs respects, qu'ils prodiguent à l'envi à l'humble qui les refuse. Mais ce que les hommes font quelquefois en ce monde n'est qu'une faible image de ce que Dieu fera en l'autre monde, où, par un arrêt irrévocable et dont l'effet sera éternel, il donnera son parfait accomplissement à cette parole qu'il vient de proférer: *Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera*

élevé. Car c'est à quoi se rapporte l'instruction qu'il vient de donner, et ce qui la rend d'une si grande importance.

Elle s'adressait directement aux conviés, quoiqu'elle convînt à tout le monde. Mais il semble que le maître du festin méritait bien d'avoir la sienne à part. Le Sauveur lui donne celle de substituer aux invitations fastueuses ou intéressées les invitations charitables. « Il dit « donc à celui qui l'avait invité : Quand vous « donnez à dîner ou à souper, n'invitez ni vos « amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos « voisins qui sont riches (3), de peur qu'ils ne « vous invitent aussi à leur tour, et que cela ne « vous tienne lieu de récompense (4). Mais « quand vous faites un festin, invitez les pau- « vres, les gens perclus de leurs membres, les

(3) Jésus-Christ ne défend pas d'inviter nos amis et nos parents qui sont riches ; la particule négative signifie en cet endroit, invitez *plutôt* les pauvres, etc. que ceux de vos parents qui sont riches. Nous faisons précisément le contraire ; car on invite les riches parce qu'ils sont riches, et l'on n'invite pas les pauvres parce qu'ils sont pauvres.

(4) Supposé qu'on les ait invités par ce motif. Car on peut le faire par des motifs louables, tels que sont ceux de satisfaire à certaines bienséances indispensables, de donner des témoignages d'amitié ou de reconnaissance, d'entretenir l'union des familles ; et Dieu, qui approuve ces motifs, les récompensera. La récompense sera donc selon le motif ; s'il est vertueux, on la recevra au jour de la résurrection ; mais si on invite pour être invité à son tour, on sera invité, et un repas sera la récompense d'un repas. Si c'est pour l'honneur qu'il peut y avoir à tenir une grande table, on aura cet honneur et rien de plus ; si c'est pour être amusé par des gens d'esprit, on en aura peut-être l'amusement ; et ce *peut-être*, je le dis aussi des autres récompenses de cette espèce : car ce que l'on fait pour être chéri, admiré, amusé, aboutit quelquefois à être envié, moqué, ennuyé.

« boiteux et les aveugles (5) : et vous serez heu-
« reux de ce qu'ils ne pourront vous en faire
« autant ; car vous recevrez votre récompense à
« la résurrection des justes.

« Un de ceux qui étaient à table avec lui,
« ayant entendu cela, lui dit : Heureux qui sera
« du festin dans le royaume de Dieu ! »

Il disait bien sans doute ; mais il aurait pu ajouter : Malheureux ceux qui seront exclus de ce céleste banquet, et doublement malheureux, parce qu'ils n'en seront exclus que par leur faute ! Car il n'a pas tenu à Dieu qu'ils n'eussent part à ses ineffables délices. Il l'avait préparé pour eux ; ils les avait appelés par des invita-

(5) Ce n'est pas un ordre de les faire manger à sa table, c'est un conseil que les saints ont suivi à la lettre. Ceux d'entre eux qui étaient les plus grands selon le monde, se sont le plus distingués en ce genre. Ils se tenaient honorés de manger avec ceux qui leur représentaient le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Plusieurs même étaient si pénétrés de cette vérité, que, n'osant s'asseoir à la même table, ils les servaient les deux genoux en terre. Ceux-ci comprenaient parfaitement ce que les Pères ont appelé le sacrement du pauvre, c'est-à-dire, qu'ils reconnaissaient Jésus-Christ sous les haillons du pauvre, comme la foi le reconnaît sous les espèces sacramentelles. Voilà la perfection ; mais le précepte est de donner à manger à ceux qui ont faim ; et, parmi ceux qui y manquent, nul ne sera plus inexcusable que ceux qui donnent à manger à ceux qui n'ont pas faim. Car, puisqu'ils ont de quoi régaler les riches, diront-ils qu'ils n'avaient pas de quoi soulager la faim des pauvres ?

Jésus-Christ, qui promet de nous faire asseoir un jour à sa table, n'a-t-il pas droit d'être assis à la nôtre dans la personne du pauvre ? Mais le pauvre est dégoûtant. Nettoyez-le, répond saint Chrysostome. Ses habits sont sales ; donnez-lui-en de propres. Si votre délicatesse a encore peine à le souffrir, faites-le manger avec vos domestiques, ou bien envoyez-lui ce que vous n'avez pas le courage de lui servir. On a beau faire des difficultés en cette matière, les saints trouvent réponse à tout.

tions réitérées. Retenus par des liens de chair et de sang, ils ont méprisé ses dons et rebuté ses avances. Ils en seront bannis pour jamais, et d'autres y occuperont leurs places : terrible vérité que Jésus-Christ leur avait déjà annoncée, et qu'il va leur répéter encore. Car, prenant occasion de ce que cet homme venait de dire, « il lui dit *à son tour* :

« Un homme fit un grand souper et invita « beaucoup de monde. A l'heure du souper, il « envoya son serviteur dire aux conviés qu'ils « vinssent, parce que tout était prêt. Mais « tous, comme de concert, commencèrent à « s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une « terre, il faut nécessairement que j'aille la voir ; « excusez-moi, je vous prie. L'autre dit : J'ai « acheté cinq paires de bœufs, et j'en vais faire « l'essai ; excusez-moi, je vous prie. Je me suis « marié, dit un autre ; ainsi je ne saurais y « aller. Le serviteur étant revenu, rendit compte « de cela à son maître. Alors le père de famille, « tout en colère, dit à son serviteur : Allez « promptement dans les places et dans les rues « de la ville, et amenez ici les pauvres, les es« tropiés, les aveugles et les boiteux. Seigneur, « dit le serviteur, votre ordre est exécuté, et « il y a encore de la place (6). Le maître dit au « serviteur : Allez dans les chemins et le long « des haies, et obligez-les d'entrer (7), afin que

(6) Le véritable zèle embrasse également les riches et les pauvres, et il réussit bien plus souvent auprès des pauvres qu'auprès des riches. De ces deux vérités, on a l'exemple de la première dans la conduite de ce bon serviteur, et dans ses différents succès on a la preuve de la seconde.

(7) Engagez-les, pressez-les fortement, faites-leur une douce

« ma maison se remplisse ; car je vous déclare « que pas un de ces hommes qui étaient invités « ne goûtera de mon souper. »

Jésus était alors en chemin pour se rendre à Jérusalem. « Comme une grande troupe de peu-« ple marchait avec lui, il se tourna vers eux « et leur dit : Si quelqu'un vient à moi, sans « haïr son père, sa mère, sa femme, ses en-« fants, ses frères et ses sœurs, et même sa « propre personne, il ne peut être mon disci-« ple ; et celui qui ne porte pas sa croix et ne me « suis pas ne peut être mon disciple (8). »

Ce n'était qu'à ses disciples proprements dits, c'est-à-dire aux apôtres et aux soixante-douze, que le Sauveur avait proposé, au moins en partie, cette vérité dont la pratique, si pénible à la nature, est pourtant indispensable à quiconque fait profession d'être à lui. La proposer comme il fait à tout le peuple, c'est en faire une loi générale à tous les chrétiens. C'est donc à tous qu'il est dit que l'amour de Jésus-Christ doit l'emporter sur tous les autres amours sans exception, car le mot de haïr ne s'entend ici que de cette préférence. Elle est due à Jésus-Christ

violence; mais n'employez pas la force proprement dite. Elle n'est pas selon l'esprit de l'Évangile; il doit s'établir par la persuasion, comme le Coran par le glaive. Ce sont là leurs caractères distinctifs; il faut les leur laisser.

(8) On a déjà vu que la vocation des Juifs et des gentils à la foi est l'objet direct de cette parabole. Cependant les prédicateurs l'appliquent aussi au banquet eucharistique auquel Jésus-Christ nous invite d'une manière si engageante. Cette seconde application paraît s'accommoder à l'intention de l'Église, qui a assigné cet Évangile au dimanche dans l'octave du saint Sacrement, et qui en a inséré des paroles dans l'office du même jour, qui est tout entier du saint Sacrement.

qui ne peut, sans manquer à ce qu'il se doit à lui-même, ne pas l'exiger de nous; car, puisqu'il est Dieu il doit être aimé par-dessus toutes choses; et s'il permettait d'aimer quelque autre chose que ce soit à l'égal de lui, il désavouerait sa propre divinité. Aussi ce texte et quelques autres semblables servent-ils à la prouver; mais de là vient aussi que Jésus-Christ fait de cette préférence comme un premier principe qui sert de base à tout le christianisme. Ne pas préférer Jésus-Christ à toutes choses, si l'on se borne à lui refuser réellement et de fait cette préférence, c'est n'avoir pas le christianisme du cœur; et si l'on va jusqu'à nier qu'elle lui est due, c'est n'avoir pas même le christianisme de l'esprit; ou si l'on prétend avec cela l'avoir encore, on tombe dans une inconséquence manifeste, et dans une absurdité palpable, comme le Sauveur le donne clairement à entendre par les deux comparaisons suivantes. « Car, *ajoute-« t-il*, qui d'entre vous, ayant dessein de bâtir « une tour, ne se met pas auparavant à exami-« ner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a « de quoi l'achever, de peur qu'ayant jeté les « fondements, et ne pouvant achever, tous ceux « qui en seront témoins ne viennent à se mo-« quer de lui, en disant : Voilà un homme qui « a commencé à bâtir et qui n'a pu achever? Ou « bien, quel est le roi qui, étant sur le point « de marcher pour livrer bataille à un autre roi, « ne se mette pas à penser auparavant s'il peut, « avec dix mille hommes, aller au-devant de « celui qui vient à lui avec vingt mille? Autre-« ment, lorsque celui-ci est encore éloigné, il

« envoie une ambassade et demande la paix. « Ainsi donc quiconque de vous ne renonce pas « à tout ce qu'il possède, » au moins de cœur et d'affection, et avec la disposition d'y renoncer de fait, lorsqu'il le faudra pour mon service, celui-là « ne peut être mon disciple. »

CHAPITRE XLIV.

Fête de la Dédicace. — Brebis de Jésus. — Il est une même chose avec son Père. Paraboles de la brebis égarée, et de la drachme perdue. — Enfant prodigue.

« On célébrait à Jérusalem la fête du renou-« vellement » de l'autel autrefois profané par Antiochus, et consacré de nouveau par Judas Machabée. (*Mach.* VI. 59.) Cette solennité avait été fixée au vingt-cinquième jour du mois que les Juifs appelaient *casleu*, qui répond à notre mois de décembre. Ainsi « on était en hiver, et « Jésus se promenait dans le portique de Salo-« mon, lorsque les Juifs s'assemblèrent autour « de lui et lui dirent : Jusqu'à quand nous tien-« drez-vous en suspens? Si vous êtes le Christ, « dites-le-nous nettement. »

Il le leur avait déjà fait entendre si souvent et si clairement; ils avaient si peu d'envie de le savoir; ils étaient même si résolus à ne pas l'en croire, eux qu'il lui avaient déclaré qu'ils ne regardaient pas comme légitime le témoignage

qu'il rendait de lui-même, qu'il est aisé d'apercevoir que c'était la mauvaise foi qui avait tourné cette demande. Mais ce qui la leur avait inspirée, c'était uniquement la haine, et l'envie de perdre celui à qui ils la faisaient. Dans le préjugé où ils étaient tous du règne temporel du Messie, dire nettement qu'on l'était, c'était se déclarer contre la domination romaine; et ce mot seul, *je le suis*, devenait un crime d'État. D'autre part, ne pas le dire, c'était autoriser l'incrédulité des Juifs, qui semblaient n'attendre que son aveu pour se rendre. Ici la prudence humaine aurait pu se trouver en défaut; celui qui est la sagesse incréée n'eut pas de peine à rompre ces toiles d'araignée, que leur malice avait ourdies. En ne disant pas ce qu'ils désiraient d'entendre, il sut bien leur faire entendre ce qu'ils étaient obligés et ce qu'ils refusaient de croire; ce qu'il fit d'une manière si pressante, qu'à défaut de raisons ils furent réduits à s'armer de pierres. « Jésus leur répon« dit *donc :* Je vous parle, et vous ne croyez « pas. » Si c'est parce que le témoignage des paroles vous paraît insuffisant, « les œuvres que « je fais au nom de mon Père rendent témoi« gnage de moi. » Mais la cause de votre incrédulité n'est ni en moi ni dans mon silence, elle vient de vous et de votre surdité volontaire. « Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes « pas de mes brebis (1). Mes brebis entendent

(1) On demande si ceux que Jésus-Christ appelle ici ses brebis sont tous les fidèles qui croient à sa parole, ou si ce sont seulement les élus proprement dits. Saint Augustin ne l'entend que de ces derniers. Ce qui suit donne beaucoup de poids à cette expli-

« ma voix; je les connais, et elles me suivent. « Jugez de ce que je suis par le prix que je ré- « serve à leur docilité. Je leur donnerai la vie « éternelle, et elles ne périront jamais. » La vue anticipée des efforts que feront le monde et l'enfer pour les lui ravir lui fait ajouter : « Qui « que se soit ne me les arrachera d'entre les « mains. Ce que m'a donné mon Père est au- « dessus de toutes choses (2), et personne ne

cation. Jésus-Christ déclare qu'il donnera la vie éternelle à ses brebis, qu'elles ne périront jamais, que personne ne les arrachera d'entre ses mains : tout cela, pris au pied de la lettre, ne convient qu'aux seuls élus. Ceux qui veulent que les brebis soient tous les fidèles en général, se fondent sur les raisons suivantes. Jésus-Christ dit aux Juifs qu'ils ne croient pas, parce qu'ils ne sont pas de ses brebis ; on est donc de ses brebis en croyant, concluent ceux-ci. Le Sauveur ajoute : Mes brebis entendent ma voix, je les connais, et elles me suivent ; toutes choses qui conviennent au fidèle qui est actuellement dans l'état de la justice, quand même il ne serait pas prédestiné. De plus, est-il croyable que, parmi ces Juifs qui n'étaient alors rien moins que des brebis, il n'y eût aucun de ceux qui crurent ensuite à la prédication des apôtres, et dont la foi opéra le salut? Voilà donc des élus qui n'étaient pas des brebis, et conséquemment il peut donc y avoir aussi des brebis qui ne soient pas des élus. Quant à ce que dit encore le Sauveur, qu'il donnera à ses brebis la vie éternelle, qu'elles ne périront jamais, et que personne ne les arrachera de sa main, etc., on l'explique de la vie de la grâce, vie immortelle de sa nature, que nulle puissance créée ne sera jamais capable de ravir à l'homme qui la possède, et qui le préservera de la mort pendant toute l'éternité, pourvu néanmoins qu'il ne se l'ôte pas volontairement à lui-même. Voyez la note 1, page 275, tome Ier.

(2) A la lettre, est *plus grand* que toutes choses. Ce mot ne doit pas s'entendre des élus, quoiqu'ils soient ce que l'univers a de plus grand et de plus précieux, et que ce sens soit le premier qui vient se présenter à l'esprit. Ce ne serait pas une raison à donner pourquoi on ne le ravira jamais à Jésus-Christ. Ce qui fait qu'une chose ne peut être arrachée des mains, ce n'est pas le prix et l'excellence de la chose, c'est la force de la main qui la tient. Jésus-Christ parle donc de la nature divine qu'il a reçue de son Père de

« peut rien arracher d'entre les mains de mon « Père. *Or*, mon Père et moi, nous sommes une « même chose. »

« Sur cela les Juifs prirent des pierres pour « le lapider. » Preuve certaine que l'unité dont il parle ici fut entendue de l'unité de la nature divine qu'il déclarait lui être commune avec le Père, et non de cette espèce d'unité morale qui résulte de la conformité des sentiments et des volontés. Les ariens ne voulaient l'entendre que de celle-ci ; en quoi on est surpris qu'ils aient été suivis par quelques interprètes catholiques, qui ont mieux aimé copier de si mauvais auteurs que de s'en tenir à l'explication commune, par ce goût de singularité, qui, lorsqu'il est poussé à l'excès, fait les hérétiques, et, lors même qu'il est contenu dans de certaines bornes, qui fait toujours les théologiens téméraires et dangereux. Pour revenir aux Juifs, Jésus voulut qu'ils déclarassent nettement et de bouche ce que signifiaient déjà assez clairement les pierres dont leurs mains étaient armées, et suspendant par sa toute-puissance les effets de leur fureur, dont il ne voulait pas encore être la victime, il leur dit : « J'ai fait à vos yeux beaucoup de

toute éternité comme Dieu, par la génération éternelle, et comme homme dans le temps, par l'union hypostatique. Dans cette explication, on a la raison pour laquelle personne n'arrachera les élus des mains de Jésus-Christ. Car qui pourrait les arracher des mains du Tout-Puissant ? Et la même chose se trouve encore prouvée par les paroles suivantes : *Personne ne peut rien arracher des mains de mon Père.* Car le Père et le Fils n'étant qu'un, et la puissance de l'un (signifiée par la main) étant substantiellement la puissance de l'autre, il suit évidemment que ce qui ne peut pas être arraché des mains du Père, ne peut pas l'être davantage des mains du Fils.

« bonnes actions par la vertu de mon Père;
« pour laquelle de ces actions me lapidez-vous?
« Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour
« une bonne action que nous vous lapidons;
« mais c'est que vous blasphémez, et qu'étant
« homme vous vous faites passer pour Dieu.

« Lorsque les Juifs envoyèrent à Jean-Bap-
« tiste des prêtres et des lévites pour lui faire
« cette demande : Qui êtes-vous? il le déclara,
« et ne le nia point; et il dit hautement: Je ne
« suis point le Christ. » Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il aurait été obligé de déclarer plus hautement, s'il est possible, et encore plus nettement que lui, qu'il ne l'était pas, et qu'on prenait mal le sens de ses paroles. Il ne le fait pas cependant, et il laisse à ses auditeurs ce sens dans l'esprit. Car, s'il n'ajoute rien à ce qu'il a dit, il le corrige encore moins en leur disant, comme il va le faire, que le nom de Dieu lui convient d'une manière plus excellente qu'à tous ceux à qui ce nom est donné dans l'Écriture, ce qui est favoriser plutôt que désavouer l'explication qu'ils donnaient à ses paroles, et, sans dire positivement je suis Dieu, vouloir cependant qu'on le croie. Quelle énorme prévarication, s'il n'était pas vrai qu'il le fût! Et enfin, puisqu'il ne désabuse pas les Juifs, lorsqu'ils croient qu'il se fait passer pour Dieu, il faut admettre l'une ou l'autre de ces deux conséquences : ou bien il possède la divinité, ou bien il veut en être l'usurpateur. Ceux qui la lui disputent, et qui reconnaissent en même temps qu'il était incapable de mensonge, ne sauraient échapper à ce dilemme. Voici donc ce que « Jé-

« sus répondit aux Juifs : N'est-il pas écrit dans « votre loi (3) : J'ai dit : Vous êtes des dieux (4) ? « Quoi ! la loi ayant appelé dieux ceux à qui « Dieu adressait la parole, et l'Écriture ne « pouvant être démentie, vous me dites, à moi « qui ai été sanctifié et envoyé dans le monde « par le Père : Vous blasphémez, parce que j'ai « dit : Je suis Fils de Dieu. Si je ne fais pas les « œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; « mais, si je les fais, et que vous ne vouliez pas « me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous « connaissiez et que vous croyiez que le Père « est en moi, et que je suis en lui. »

Ces dernières paroles réveillèrent le souvenir des précédentes, *Mon Père et moi nous sommes une même chose*, et parurent avec raison avoir le même sens. Quoique justifiées par des raisons auxquelles on ne trouvait pas de réponse, elles rallumèrent la fureur qui n'avait été que suspendue. Le respect du temple empêchait de l'assouvir dans un lieu qui faisait partie de son enceinte. « Ils cherchèrent donc à se saisir de

(3) Ces paroles se lisent au psaume LI, 6. Le nom de loi convenait plus particulièrement aux livres de Moïse ; mais on voit par cet exemple et par quelques autres, qu'il se donnait aussi à toute la collection de l'Ancien Testament.

(4) Dieu appelle ainsi les juges, parce que le pouvoir de juger dont ils sont revêtus est une émanation de l'autorité divine. Ce qui suit fait voir que c'étaient de mauvais juges. Cependant ils n'en sont pas moins appelés des dieux ; leurs vices ne sont donc pas une raison de leur refuser le respect et l'espèce de culte qui leur est dû à ce titre. Mais il leur est dit qu'ils mourront, et que le Dieu des dieux est leur juge, afin qu'ils sachent que leurs prévarication ne seront pas impunies. L'indocilité des peuples et l'iniquité des mauvais juges n'ont point de plus puissant correctif que ces deux paroles sorties de la bouche du souverain juge : *Vous êtes des dieux, et vous mourrez comme le reste des hommes.*

« Jésus. » Mais, soit qu'il se fût rendu invisible, ou qu'il les eût rendus immobiles, « il « échappa de leurs mains, et, repassant le Jour- « dain, il alla au même endroit où Jean avait « baptisé d'abord, et il y demeura. » Ce lieu s'appelait Béthanie, autrement Béthabara. Jésus savait que sa présence, jointe au souvenir du témoignage que Jean y avait rendu à sa qualité de Fils de Dieu, devait opérer là le salut de plusieurs. En effet, dès qu'on y eut appris son arrivée, « ils vinrent à lui en grand nombre, et « ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle (5) ; « mais tout ce qu'il a dit de celui-ci était vrai : « et il y en eut beaucoup qui crurent en lui. »

Comme Jésus se communiquait à tous avec une égale bonté, « des publicains et des pé- « cheurs s'approchaient de lui pour l'enten- « dre. » Les plus pervers de tous les pécheurs, et en même temps les plus incorrigibles, parce qu'ils se croyaient des saints, « les pharisiens « et les scribes en murmuraient. Voilà, disaient-

(5) Sa mission était suffisamment autorisée par sa naissance toute miraculeuse, et par la sainteté encore plus miraculeuse de sa vie. Elle le fut ensuite par les miracles mêmes de Jésus-Christ. Ces miracles, en prouvant que Jésus était le Messie, prouvaient que celui qui l'avait déclaré tel avant qu'il eût commencé à faire des miracles était véritablement prophète. C'est la première raison pour laquelle Dieu n'a pas accordé à Jean le don des miracles : il pouvait s'en passer. On peut ajouter que Jésus-Christ avait voulu se réserver ce caractère sensible de force et de puissance qui marquait évidemment sa supériorité sur Jean, et détournait les peuples de l'idée qui leur venait de temps en temps de prendre le serviteur pour le maître.

Le plus grand des humains n'a jamais fait de miracles ; il est même permis de croire que Marie, la plus sainte des créatures, n'en a fait aucun dans tout le cours de sa vie mortelle. C'est par les vertus que l'on est saint, et non par les prodiges

« ils, un homme qui reçoit les pécheurs, et qui « mange avec eux. » Il était facile au Sauveur de réprimer l'orgueil de ces censeurs superbes, et de les confondre d'une seule parole, comme il avait fait à l'occasion de la femme adultère. Il aima mieux cette fois leur rendre raison de cette douceur compatissante qui caractérise la vraie justice, comme la fausse se reconnaît à la fière et dédaigneuse intolérance. Rien n'est si tendre que les images qu'il va tracer de sa bonté, et l'on aura peine à concevoir, en les considérant, qu'il se trouve encore des hommes qui soient tentés de désespoir.

« Il leur dit *donc* cette parabole, *qu'il leur « propose par manière d'interrogation :* Qui d'en- « tre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une, « ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf dans le « désert, et ne va pas chercher la brebis perdue « jusqu'à ce qu'il la trouve ? Quand il l'a trou- « vée, il la met sur ses épaules avec joie ; et dès « qu'il est chez lui, il assemble ses amis et ses « voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, « parce que j'ai trouvé ma brebis qui était per- « due. Je vous dis (6) qu'il y aura de même plus « de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui « fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf « justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou « quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, « si elle en perd une, n'allume la lampe, ne ba- « laye la maison, et ne cherche avec soin jus- « qu'à ce qu'elle la trouve ? Quand elle l'a trou- « vée, elle assemble ses amies et ses voisines,

(6) Voyez la note 12, page 346, tome Ier.

« et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce « que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue : « c'est ainsi, je vous le dis, que parmi les anges « de Dieu on se réjouira de la conversion d'un « seul pécheur. »

La seconde parabole renferme le même sens que la première, et la même vérité est présentée sous deux images différentes. On n'a pas oublié que le Sauveur avait déjà proposé à ses disciples celle du bon pasteur. S'il la répète ici, c'est pour la consolation de ces pauvres pécheurs qui venaient à lui avec tant de confiance, en même temps qu'il instruisait ces hommes durs et hautains dont toute la religion consistait à les rebuter. Il ajoute, en la répétant, la circonstance de la joie des anges du ciel, pour qui le jour de la conversion d'un pécheur est plus particulièrement un jour de fête et d'allégresse. Ceux de la terre, les vrais justes, doivent la partager, et la partageant en effet avec eux : ceux principalement que Dieu daigne associer à l'œuvre de sa miséricorde, et plusieurs d'entre eux pourraient déposer que les moments où ils ont vu couler à leurs pieds les larmes de la pénitence ont été les plus délicieux moments de leur vie.

Mais, si un bon pasteur aime tendrement ses brebis, si une pauvre femme est fortement attachée à quelques pièces de monnaie, le fruit de son travail, le soutien de sa vie et l'unique trésor qu'elle possède, on conviendra que ces sortes d'amour ne méritent pas même d'en porter le nom, si on les compare à l'amour paternel, le plus profond, si on ose ainsi parler, de tous les amours, en même temps qu'il est le plus ten-

dre. Tel est celui par lequel Jésus-Christ veut que nous jugions de son amour pour les plus grands pécheurs, non pas tel qu'il est dans les pères ordinaires, mais tel qu'on aurait peine à le trouver dans le meilleur et le plus indulgent de tous les pères. Voici l'image que lui-même en a tracée de sa main divine.

« Un homme avait deux fils (7). Le plus jeune « dit à son père : Mon père, donnez-moi la « portion du bien qui doit m'appartenir ; et le « père leur partagea son bien (8). Quelque « temps après, le cadet ayant tout ramassé, alla « voyager dans un pays éloigné, et il y dissipa « en débauche tout ce qu'il avait (9). Après

(7) Les anciens ont cru assez universellement que les Juifs étaient figurés par l'aîné de ces deux fils, et les gentils par le plus jeune. Depuis on a dit que les deux frères représentaient les justes et les pécheurs, et cette interprétation est devenue la plus commune. Saint Jérôme qui n'exclut aucune de ces deux applications, est apparemment celui qui a le mieux rencontré. D'abord la parabole convient aux pécheurs en général ; on le conclut évidemment de la circonstance où Jésus-Christ la propose. Les pharisiens murmuraient de ce qu'il recevait des publicains et d'autres pécheurs qui étaient constamment des Juifs. Ainsi, en justifiant la conduite qu'il tient à leur égard, Jésus-Christ n'a d'abord en vue que les pécheurs en général, sans distinction de Juifs et de gentils. Mais il prévoyait les murmures qui s'élèveraient parmi les Juifs convertis lorsque les apôtres prêcheraient l'Évangile aux gentils, et qu'ils les admettraient au baptême, et la réponse à ces murmures était préparée d'avance dans cette parabole. Elle convient donc aux deux, comme on vient de le dire, avec quelques difficultés, qui, suivant les diverses impressions qu'elles ont faites sur les esprits, ont fait exclure l'un ou l'autre sens. Mais il est aisé de les résourde, comme on le verra par les remarques que nous ferons sur les endroits qui les ont accasionées.

(8) On ne pouvait pas faire la part du cadet sans faire en même temps celle de l'aîné ; mais celui-ci ne prit pas la sienne.

(9) L'objet principal de la parabole est de faire connaître toute l'étendue des miséricordes que Dieu exerce envers le pécheur qui

« qu'il eut tout consumé, il survint une grande « famine en ce pays-là, et il se trouva dans l'in- « digence. Alors il se mit au service d'un des « habitants du pays, qui l'envoya dans sa mé- « tairie garder les pourceaux; et il eût bien « voulu se rassasier des gousses que les pour- « ceaux mangeaient, mais personne ne lui en « donnait. Alors étant rentré en lui-même, il « dit : (10) Combien y a-t-il de mercenaires dans « la maison de mon père qui ont du pain en « abondance? et moi je meurs ici de faim. Je « vais partir, j'irai à mon père, et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre « vous; je ne mérite plus d'être appelé votre fils, « traitez-moi comme l'un de vos mercenai-

revient à lui dans l'amertume et la sincérité de son cœur. Des deux fils, le plus jeune montre par quelle voie l'homme s'éloigne de Dieu, et celle par laquelle il doit y retourner. L'aîné est pour nous apprendre que, bien loin de nous affliger, nous devons nous réjouir du bon accueil que notre Père commun fait à nos frères lorsqu'ils reviennent de leurs égarements. Tout se rapporte là ; et les autres personnages, de même que les autres circonstances, peuvent bien n'être regardés que comme des accompagnements, Cependant on leur a cherché des sens moraux. Voici ceux qu'on leur donne ordinairement : la dissipation des bien paternels, c'est l'abus que fait le pécheur des dons naturels et surnaturels qu'il a reçus de Dieu. La famine et l'indigence, c'est ce vide immense qui se forme dans une âme créée pour Dieu seul, à laquelle tout manque, même au milieu de l'abondance, lorsque Dieu vient à lui manquer. Le maître auquel se donne le prodigue, c'est le démon. A quelle servitude a-t-il abouti par une fausse liberté, au lieu de la douce liberté qui se trouve dans la servitude des enfants de Dieu? Les pourceaux, ce sont ses imfâmes passions dont il est devenu le vil esclave, et les gousses, ces misérables plaisirs auxquels il a tout sacrifié, qui manquent souvent à ses désirs, et qui sont toujours incapables de les satisfaire.

(10) Point de pécheur qui ne soupire lorsqu'il compare le malheur de ses années criminelles avec le bonheur de ses années vertueuses. Que n'ajoute-t-il alors : Redevenons heureux!

« res (11). Il partit donc, et s'en alla à son père. « Comme il était encore éloigné, son père l'a« perçut, et, touché de compassion, il courut « à lui, l'embrassa et le baisa. Mon père lui « dit le fils, j'ai péché contre le ciel (12) et « contre vous (13); je ne mérite pas d'être ap« pelé votre fils. » Il n'acheva pas, soit que son père ne lui en laissât pas le temps, soit qu'il eût senti, dans un si doux embrassement, qu'il avait déjà plus obtenu que ce qu'il osait à peine demander. Ce bon père, plus pressé de lui accorder sa grâce que le fils ne l'était de l'obtenir, « dit « *aussitôt* à ses serviteurs : Apportez prompte-

(11) Il dit : Je partirai, et il partit : J'irai, et il alla sans délibérer et sans différer. Combien de pécheurs disent comme lui : Je partirai et j'irai. Les uns partent sur-le-champ, les autres diffèrent. Voilà ce qui fait qu'il y a des pénitents et des impénitents ; des élus qui ont beaucoup péché, et des réprouvés qui se sont proposé mille fois de faire pénitence. *Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, et ne différez pas d'un jour à l'autre. Eccli.* v, 8.

(12) C'est-à-dire, 1° contre le Dieu du ciel. Ce mot seul a quelquefois cette signification dans la langue sainte et dans plusieurs autres langues; 2° contre les anges et les saints qui habitent le ciel. Ils ressentent l'injure qui est faite à Dieu, comme des enfants bien nés, celle qui est faite à leur père, et de fidèles sujets, celle qui serait faite à leur roi.

(13) Quel mal lui avait-il donc fait? Il ne ne l'avait attaqué ni dans son honneur, ni dans ses biens, ni dans sa personne. Cependant tout le monde conçoit qu'un fils qui se comporte mal, quoiqu'il n'attaque pas directement son père, l'offense néanmoins par sa mauvaise conduite. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il y ait en même temps des hommes qui ne peuvent pas, disent-ils, concevoir que Dieu, à qui le péché n'apporte aucun préjudice, puisse s'en tenir si fort offensé.

Le fils débauché qui dit : Quel mal cela fait-il à mon père ? est un insolent qui ajoute l'outrage à l'injure; et le pécheur qui dit : Quel mal mon péché fait-il à Dieu? est un impie qui ajoute à l'iniquité le blasphème.

« ment la plus belle robe, et habillez-le (14).
« Mettez-lui un anneau au doigt, et donnez-lui
« des souliers. Amenez le veau gras, et tuez-le :
« mangeons et faisons grande chère, parce que
« mon fils que voici était mort, et il est res-
« suscité; il était perdu, et il est retrouvé :
« et il se mirent à faire grande chère. Cepen-
« dant le fils aîné qui était dans les champs, reve-
« nant, et approchant de la maison, entendit
« le son des instruments et le bruit de la danse.
« Il appela aussitôt un des serviteurs, et s'in-
« forma de ce que c'était. C'est, lui dit le ser-
« viteur, que votre frère est de retour ; et votre
« père a fait tuer le veau gras, parce qu'il l'a
« recouvré sain et sauf. L'aîné en conçut de l'in-
« dignation (15), et il ne voulait point entrer.

(14) On a donné encore à tout cela des sens mystérieux. La robe précieuse, c'est la première innocence. L'anneau est le gage du retour de l'Esprit-Saint dans un cœur d'où il avait été banni par le péché, et dans lequel il vient de rentrer avec la plénitude de ses dons et de ses grâces. Les souliers arment les pieds contre les pierres de scandale, et les défendent de la morsure du serpent infernal. Tous entendent par le veau gras la chair de Jésus-Christ donnée au pénitent en signe d'une parfaite réconciliation, et comme l'aliment nécessaire pour conserver la vie spirituelle qui vient de lui être miséricordieusement rendue.

(15) Voici les murmures des Juifs, dont il est parlé au chapitre XI des Actes des apôtres. C'est ce qui a déterminé avec raison à appliquer la parabole aux deux peuples ; ce sens cependant n'exclut pas l'autre. Des justes, animés d'un zèle trop ardent, peuvent prendre une espèce de scandale de la miséricorde que Dieu exerce envers les plus grands pécheurs. Ce qui pourrait arriver encore aujourd'hui devait être plus commun dans les premiers jours du christianisme. La douceur de l'Évangile n'était pas connue alors comme elle l'a été depuis. Jésus-Christ commençait proprement à se faire connaître, et il n'était pas aisé d'en prendre l'esprit dans un temps où l'on ne respirait encore que la rigueur de l'ancienne loi. De là cette leçon que fit le Sauveur aux

« Son père sortit donc et se mit à le prier. Mais « il lui répondit : Il y a tant d'années que je « vous sers sans avoir jamais contrevenu à vos « ordres, néanmoins vous ne m'avez jamais « donné un chevreau pour régaler mes amis; « mais votre fils que voilà, qui a mangé son bien « avec des femmes débauchées, à peine a-t-il « été de retour que vous avez fait tuer le veau « gras pour lui. Mon fils, lui dit son père, vous « êtes toujours avec moi; et tout ce qui est à « moi est à vous (16). Mais il fallait bien faire

deux enfants du tonnerre, lorsqu'ils voulurent foudroyer la ville infidèle qui avait refusé de le recevoir. *Vous ne savez pas*, leur dit-il, *à quel esprit vous appartenez*. Au reste, ce zèle amer peut bien n'être quelquefois qu'une imperfection et une faute vénielle qui n'ôte pas la justice à ceux qui en suivent les mouvements ; et l'exemple des deux apôtres en est la preuve. Que si l'on dit que les justes ne pouvaient pas être représentés par les pharisiens, qui étaient autant et plus pécheurs que les autres, on répond que ces pécheurs se croyaient justes, et que le Sauveur leur parle suivant l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, l'argument n'en a que plus de force contre eux, en même temps que les vrais justes qui seraient capables d'imiter jusqu'à un certain point leur dureté, y trouvent l'instruction qui leur convient. D'autre part, on pourrait objecter que les juifs convertis, mais auparavant prévaricateurs sur tant de chefs, ne pouvaient pas dire à Dieu, comme le fils aîné le disait à son père, qu'ils n'avaient jamais contrevenu à ses ordres; que celui-ci, par conséquent, ne pouvait pas être la figure de ceux-là. Mais il suffit pour la justesse de l'application, que, vis-à-vis des gentils, il fussent justes sur le point capital qui était la connaissance et l'adoration du seul vrai Dieu. Ainsi les divers sens donnés à la parabole lui conviennent également; et vouloir la restreindre à un seul, ce serait, contre l'intention au moins présumée de Jésus-Christ, la resserrer dans des bornes plus étroites que celles qu'elle doit naturellement avoir.

(16) C'est-à-dire, tout ce qui est ici est à votre disposition; et vous n'avez pas raison de me reprocher de ne vous avoir pas donné ce que je vous ai laissé la liberté de prendre. Ce tort, supposé que c'en fût un, le père ne l'avait donc pas à l'égard de

« un festin et se réjouir, parce que votre frère que « voici était mort, et il est ressuscité; il était « perdu, et il est retrouvé (17). »

A une peinture si touchante, nous ajouterons encore cette réflexion : c'est que celui qui penserait que la bonté de Dieu est représentée ici dans toute son étendue prendrait une faible lueur pour le soleil dans son midi, et une goutte de rosée pour l'immensité des eaux de la mer. Nulle image créée ne saurait en approcher, et Jésus-Christ ne s'en sert qu'afin que ce qui nous est connu puisse nous aider à nous former quelque idée de ce que nous ne pouvons ni connaître ni imaginer. Quelque incroyable que nous paraisse la miséricorde représentée dans ces figures, il n'en est point que le Sauveur n'ait pu terminer par ce mot; la miséricorde de Dieu est ce que je viens de dire, et elle est infiniment plus. En effet, cette bonté surprenante du père du prodigue, qui nous touche et nous attendrit quelquefois jusqu'aux larmes, n'est encore qu'une partie de la bonté de Dieu, et cette partie en est la moindre. C'est la miséricorde qui reçoit, ce n'est pas encore la grâce qui prévient; c'est Dieu qui pardonne au pécheur pénitent, ce n'est pas encore Dieu qui recherche le pécheur ingrat et obstiné. Il faudrait, pour que l'image fût complète, et pour que Dieu y fût représenté tout

son fils. Mais, lorsqu'on est de mauvaise humeur, on trouve toujours de quoi se plaindre.

(17) Le prodigue était mort en ce sens qu'il était perdu, et il est ressuscité en ce sens qu'il est retrouvé. A l'égard du pécheur pénitent, ces deux mots ont leur signification littérale. La grâce ou la justice habituelle est formellement la vie de l'âme, et sa perte en est la mort.

entier, il faudrait, dis-je, que le père suivît son fils dans ses courses insensées, qu'il allât le chercher jusque dans ses climats lointains où son libertinage l'avait égaré; qu'il se présentât à lui au milieu de ses débauches ou de ses misères, moins pour les lui reprocher que pour l'inviter au retour, pour lui offrir sa maison, sa table et tous ses biens, pour le prier, pour le presser, pour le conjurer de les accepter. Car telle est proprement la grâce que l'on appelle prévenante : la voilà représentée trait pour trait. Mais c'était trop pour un père charnel, et la parabole poussée jusque-là aurait choqué la vraisemblance, et peut-être la bienséance. Une pareille bonté n'appartient qu'au Père céleste, et il est digne d'elle de se signaler par des traits inimitables à toutes les tendresses de la nature et du sang.

Qu'on nous pardonne d'avoir peine à quitter un sujet si intéressant. Je dirai donc encore qu'à la vérité on a l'image de la grâce prévenante dans les deux paraboles précédentes de la brebis égarée et de la drachme perdue. On croit la voir peinte au naturel dans les recherches pénibles et empressées de la femme et du pasteur. Que l'on prenne garde cependant qu'entre ces faibles copies et leur divin original il y a toujours une différence essentielle : c'est que la drachme et la brebis perdues sont une perte réelle pour leurs possesseurs; en la cherchant, ce n'est point tant la chose perdue qu'ils cherchent, qu'eux-mêmes et leur avantage, comme c'est sur eux seuls que la joie de l'avoir trouvée se réfléchit tout entière. Mais, en nous perdant, Dieu n'a

rien perdu. Ni son être ni son bonheur ne dépendent de nous. Sa gloire même extérieure, celle qui résulte de la manifestation de ses divins attributs, gloire qui ne peut rien ajouter à sa félicité, et dont il a bien su se passer pendant une éternité tout entière, il ne se la procurerait pas moins en signalant sa justice par la punition des coupables, que sa clémence, par le pardon qu'il veut bien leur offrir. Malgré cela, que ce soit lui qui vienne le premier au-devant de nous; qu'il nous rappelle par des cris redoublés; qu'il nous cherche avec des soins et des empressements incroyables; qu'il nous tende la main et nous ouvre son sein paternel; qu'il nous invite, j'ose dire encore, qu'il nous conjure d'y revenir, et d'y recevoir dans ses embrassements l'abolition de tous nos crimes, comme si nous lui étions nécessaires, et qu'il ne pût pas se passer de nous, comme si son bonheur dépendait du nôtre, ou que notre salut fût le sien : voilà le miracle, ou plutôt le mystère de la bonté de Dieu, qu'aucune figure ne saurait représenter, que nul esprit créé ne peut comprendre, dont nous devons adorer les profondeurs comme celles des plus impénétrables mystères, qui ne peut être cru que par la foi, qui est au-dessus de toute espérance, et qui doit nous embraser d'amour à la vue d'une bonté trop grande pour que notre raison puisse jamais la comprendre, et que notre cœur eût jamais osé l'espérer.

CHAPITRE XLV.

Parabole de l'économe. — Se faire des amis des richesses injustes. — Le mauvais riche et le bon pauvre. — Premier avénement du Messie, sans éclat.

La parabole, ou plutôt l'histoire suivante, n'est plus adressée aux pharisiens, mais aux disciples. Les premiers, qui étaient à portée de l'entendre, et qui l'entendirent en effet, étaient ceux à qui elle était le plus nécessaire, et qui en profitèrent le moins. Ce fut peut-être cette raison qui porta le Sauveur à ne plus leur adresser le discours, afin qu'il ne parût pas avoir livré la parole divine à la dérision qu'ils en firent, et, contre sa propre maxime, avoir jeté cette perle devant les pourceaux. Quoi qu'il soit de cette raison, que l'on ne donne que pour une conjecture, « Jésus, *continuant de parler*, dit à ses « disciples : Un homme riche avait un receveur « qui fut accusé devant lui comme ayant dissipé « les biens de son maître. » Cependant le maître, homme juste et humain, ne voulut pas le condamner qu'il n'eût auparavant la preuve de sa mauvaise administration. « Il le fit venir, « et lui dit : Qu'est-ce que j'entends là de « vous? Rendez-moi compte de votre recette; « car, *si ce que l'on m'a dit est vrai*, vous ne « pourrez plus désormais gouverner mon bien.

« Sur cela le receveur, *qui n'était pas en état de « rendre un bon compte,* dit en lui-même : Que « ferai-je, puisque mon maître m'ôte ma re- « cette? Je ne saurais travailler à la terre, j'au- « rais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, « afin que, quand je serai hors d'emploi, il y « ait des gens qui me reçoivent chez eux. Ayant « donc fait venir séparément les débiteurs de « son maître, il dit au premier : Combien de- « vez-vous à mon maître? Cent barils d'huile, « répondit-il. Le receveur lui dit : Prenez votre « obligation, mettez-vous là vite, et faites-en « une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : « Et vous, combien devez-vous? Celui-ci ré- « pondit : Cent mesures de froment. Prenez « votre billet, dit-il, et faites-en un de quatre- « vingts ; et ce receveur infidèle fut loué de son « maître d'en avoir usé habilement. Car les en- « fants du siècle sont plus habiles dans leurs af- « faires (1) que les enfants de lumière (2). Et

(1) On ne peut pas conclure que les hommes sont faits d'une certaine manière, parce que l'on aurait feint qu'un homme aurait tenu une certaine conduite. On le pourra conclure, s'il est vrai qu'il ait tenu la conduite qu'on lui attribue. En un mot, un fait ne peut bien se conclure que d'un fait. Ce n'est donc pas ici une fiction, mais une histoire.

(2) La prudence consiste dans le choix judicieux des moyens que l'on met en œuvre pour parvenir à une fin raisonnable. Les enfants du siècle l'emportent sur les enfants de lumière par le choix des moyens qu'ils emploient; les enfants de lumière l'emportent du côté de la fin qu'ils se proposent. Rien n'égale l'industrie et l'activité des premiers ; mais où tendent-ils ? A des biens que la mort leur ravira demain pour les livrer nus et dépouillés à la pourriture et aux vers. Que de peine et d'industrie perdues ! Les seconds travaillent pour des biens infinis et éternels ; mais moins passionnés que les premiers pour l'objet de leurs travaux, ils n'excellent pas également dans le choix et l'application des

« moi, je vous dis aussi, conclut le Sauveur, car c'était là précisément ce qu'il avait en vue, « employez les richesses injustes (3) à vous faire « des amis, afin que, lorsque vous viendrez à « manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles « éternels (4). »

Ainsi, ce qui au premier coup d'œil semblerait presque être l'apologie de la fraude et de l'injustice, devient, par cette conclusion, une

moyens. On peut comparer les premiers à un architecte qui emploierait toutes les finesses de son art à bâtir des châteaux de cartes qu'un souffle renverserait en un instant ; et les seconds à celui qui, avec des talents médiocres, s'occuperait à faire, de matières solides, des bâtiments logeables. Celui-ci, qui ne serait pas un grand homme, serait toujours un homme sensé ; l'autre, avec toute son habileté serait un fou. Dans les arts l'union des deux fait le grand homme, et dans la morale elle fait le grand saint.

(3) Si on les possède injustement, et que l'on connaisse ceux à qui elles appartiennent, il n'est pas permis d'en faire l'aumône: il faut le restituer. S'il est impossible de connaitre ceux à qui la restitution doit être faite, alors il y a une obligation de justice de restituer aux pauvres ; et, dans ce sens, l'ordre que donne ici le Sauveur a son exécution littérale. Mais les richesses y sont appelées injustes dans un sens plus étendu, 1° parce qu'il arrive souvent, même sans le savoir, qu'on les possède injustements, suivant, ce mot de saint Jérôme : Tout homme riche est injuste, ou héritier d'un injuste. 2° Parce qu'elles sont à leurs possesseurs la cause et l'instrument de mille iniquités. 3° Et ce sens s'approche plus de celui de la parabole, parce qu'on n'est que trop porté à s'en regarder comme le maître et le propriétaire, qualité qui n'appartient esssentiellement qu'à Dieu, qui nous en a fait simplement économes, qui nous les a données par compte, et qui nous en demandera compte. Cette dernière explication est de saint Augustin.

(4) Les riches sont en ce monde les bienfaiteurs des pauvres : les pauvres sont en l'autre monde les bienfaiteurs des riches. Les premiers donnent le pain, les seconds donnent le ciel. Riches, vous ne l'aurez jamais s'ils ne vous le donnent. Est-ce donc assez de vous dire : Faites-leur du bien ? Ne serait-il pas mieux de dire : Faites-leur la cour ?

excellente leçon de charité, que le divin maître fortifie encore par les maximes suivantes. « Qui « est fidèle dans les moindres choses l'est aussi « dans les plus grandes (5) ; et qui est injuste « dans les petites l'est aussi dans les grandes. « Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les « richesses injustes (6), qui vous confiera les

(5) Ceci est dit suivant l'opinion commune. On ne confiera pas un trésor à celui qu'on a trouvé en faute sur des bagatelles ; on le confiera à celui qui paraît fidèle jusque dans les plus petites choses. On peut y être trompé ; cependant on aura agi prudemment ; et l'on aurait été imprudent, supposé même que l'on n'y eût pas été trompé, si l'on avait préféré le premier au second.

(6) D'autres traduisent *trompeuses*, pour opposer à *véritables*. On entend par celles-ci les richesses de l'éternité, les seules qui méritent véritablement ce nom. Le Sauveur dit encore des premières, qu'elles sont à autrui, dans le sens que nous ne les avons que par emprunt, et que nous n'en sommes que les économes, au lieu que celles de l'autre vie nous seront données en pleine et perpétuelle propriété. On ne nous les ôtera jamais, et jamais on ne nous en demandera compte. C'est ainsi que l'expliquent les interprètes. On a imaginé depuis peu que c'était ici une exhortation aux seuls disciples de vendre tous leurs biens, et d'en distribuer le prix aux pauvres ; et cela pour deux raisons. L'une est que, si on les voit garder ces biens qui ont, comme tous les biens du monde, le soupçon général d'injustice, les fidèles ne leur confieront pas volontiers les aumônes qu'ils auront dessein de faire de leurs biens légitimes : c'est ainsi qu'on entend l'*iniquum* et le *verum mammona*. L'autre raison, c'est que si les disciples gardent ces biens, qu'on soupçonnera d'appartenir à autrui, autant qu'on les soupçonnera d'être mal acquis, les fidèles auront de la répugnance à leur payer ce qui leur sera légitimement dû pour les fonctions de leur ministère ; c'est-à-dire, apparemment la dîme et les honoraires ; et voilà dans quel sens on a pris l'*alienum*, et le *vestrum*. Ceci a paru beau, parce qu'il est nouveau : cependant rien n'est moins raisonnable : car, 1° les apôtres, bien loin de désirer d'être chargés de la distribution des aumônes, s'en déchargèrent le plutôt qu'ils purent, en quoi il paraît qu'ils suivirent la direction du Saint-Esprit. 2° Leur donner pour motif de désintéressement une vue aussi intéressée que l'est celle de s'assurer leurs tribulations, si c'est déjà leur supposer trop de bas-

« véritables ? Et si vous n'avez point été fidèles « dans ce qui apppartient à autrui, qui vous « mettra entre les mains ce qui est *proprement* à « vous ? Il n'y a point de serviteur qui puisse « servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un et « aimera l'autre ; ou, s'il s'attache à celui-là, « il méprisera celui-ci. Vous ne pouvez pas servir « Dieu et le démon des richesses (7). »

L'avare, le plus ridicule de tous les hommes, ne trouve rien de si ridicule que ce que l'homme a de plus noble, qui est le mépris des richesses. On ne sera donc pas surpris que ces maximes de désintéressement aient été mal reçues d'une partie des assistants. Le Sauveur, comme on l'a dit, les adressait à ses disciples. Mais « les pha- « risiens, qui étaient des avares, écoutaient tout « cela, et se moquaient de lui. »

C'étaient de francs hypocrites dont l'austérité apparente couvrait une avarice insatiable, comme il est assez ordinaire aux hommes de ce caractère. Car l'avarice, qui n'a aucun des vices somptueux, possède dans un degré éminent toutes les vertus épargnantes et lucratives dont il lui est aisé de se faire un masque de sainteté. Les hommes qui ne voient que la surface, en sont souvent les dupes ; mais on ne saurait en imposer à celui dont la vue pénètre jusqu'au fond des cœurs, et il sut bien le leur faire sentir par ces fortes paroles qu'il opposa à leurs basses dérisions : « Vous autres, leur dit-il, vous vous « faites passer pour saints devant les hommes ;

sesse, même pour le temps où ils étaient encore imparfaits, quelle idée a-t-on de Jésus Christ par qui on fait proposer un pareil motif?

(7) Voyez la note 2, page 184, tome Ier.

« mais Dieu connaît votre cœur. Car ce qui est « grand devant les hommes est en abomination « devant Dieu. »

A cela ils pouvaient objecter, et peut-être le faisaient-ils intérieurement, que ces richesses temporelles dont il prêchait le mépris étaient la récompense promise par la loi à ses observateurs. Jésus, connaissant leur pensée, ou la prévenant, répond : « La loi et les prophètes ont eu lieu jus- « qu'à Jean. Depuis ce temps-là on annonce le « royaume de Dieu, et c'est par la violence que « tous l'emportent. »

Cette violence consiste à mortifier les passions que la loi permettait de satisfaire, et dont l'Évangile, signifié par le royaume de Dieu, exige le sacrifice. Est-ce donc que l'Évangile anéantit la loi? pouvaient dire encore les pharisiens. Non, il la perfectionne, en offrant des biens infinis et éternels, dont les biens temporels promis par la loi n'étaient que l'ombre et la figure ; car c'est ce que signifie ce mot qu'ajoute le Sauveur : « Les cieux et la terre périraient plutôt « qu'un seul petit trait de la loi demeurât sans « effet. »

Il est vrai que les biens de ce monde étaient l'appât dont Dieu s'était servi pour engager à l'observation de la loi ces hommes grossiers et indociles. Cependant il n'avait pas voulu leur laisser ignorer les récompenses et les châtiments de la vie future. On les voit présentés en mille endroits de l'Écriture comme l'objet capital de leur crainte et de leur espérance ; et afin que cette vérité se fît mieux sentir, Dieu avait eu l'attention de faire de temps en temps des exceptions

au système général de la loi ancienne. C'était dans cette vue qu'il avait éprouvé des justes du premier ordre, tel qu'était un Tobie, par les plus cruelles adversités, tandis qu'on voyait des impies couler leurs jours dans la gloire et dans l'opulence. Comme il est impossible qu'un Dieu juste laisse la vertu sans récompense et le crime sans punition, il est aisé de conclure que c'était en l'autre vie que devaient se trouver ces peines et ces joies véritables, dont celles de cette vie ne pouvaient être qu'une faible image, et un avant-goût bien imparfait. Mais, pour ces âmes terrestres, le présent était tout, et l'avenir n'était rien. Toute prospérité était appelée bénédiction, et toute adversité malédiction. L'illusion allait même jusqu'à faire de la première la preuve de la vertu, et de la seconde la conviction du crime; et à leurs yeux l'homme fortuné était juste, et le malheureux était toujours coupable. Ce fut donc pour les ramener d'une erreur si grossière à l'importante vérité qu'ils méconnaissaient, que Jésus-Christ leur proposa la parabole du mauvais riche et du bon pauvre, où la vertu suivie d'un éternel bonheur se trouve jointe à la prétendue malédiction de l'infortune, tandis que, malgré l'apparente bénédiction de la prospérité temporelle, le vice heureux en ce monde a pour dernier partage le feu qui ne s'éteint pas. Car il paraît que c'en est là le sujet principal; ce qui n'empêche pas de reconnaître encore dans le Sauveur une autre intention, celle de rendre complète l'instruction qu'il avait commencée sur l'aumône, en montrant le riche impitoyable enseveli au fond des enfers. Après avoir

montré les cieux ouverts pour recevoir les riches bienfaisants, et charitables il continue donc ainsi :

« (8) Il y avait un homme riche qui était vêtu « de pourpre et de fin lin, et qui se traitait splen- « didement tous les jours. Il y avait aussi un « pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, « tout couvert d'ulcères, lequel désirait de se « nourrir des miettes qui tombaient de la table « du riche, et personne ne lui en donnait, tan- « dis que les chiens (9), *moins inhumains que* « *leur maître*, venaient lécher ses plaies. Ce « pauvre vint à mourir, et les anges le por- « tèrent dans le sein d'Abraham. (10). Le riche

(8) On a douté encore si c'était ici une parabole ou une histoire ; le dernier sentiment a prévalu : on le fonde principalement sur ce que Lazare y est nommé; ce qui ne se fait pas dans les paraboles. Si le mauvais riche ne l'est pas, c'est parce que c'eût été une flétrissure pour lui et pour sa famille. Cependant le Sauveur aurait pu lui donner un nom comme à Lazare, si le nom de celui-ci eût été un nom composé pour signifier l'état où il le représentait ; car Lazare, en hébreu, signifie *sans sceours :* supposé que ce ne soit pas un diminutif d'*Éléazar*, qui signifie au contraire *secours de Dieu.* Quoi qu'il en soit, de ce que le riche n'est pas nommé, tandis que le pauvre l'est, on voit que c'est une raison de plus de croire que le nom de celui-ci est le nom d'un homme qui a réellement existé. Les difficultés viennent ensuite. On y répondra lorsqu'elles se présenteront.

(9) C'étaient eux qui mangeaient les morceaux qui tombaient de la table. Leur condition valait mieux que la sienne. On a entendu des pauvres exprimer par des plaintes amères l'envie qu'ils leur portaient. Si celui qui aura régalé les riches sera inexcusable de n'avoir pas soulagé la faim des pauvres, quelle sera l'excuse de ceux qui auraient pu nourrir des familles entières de ce que leur coûtait une troupe d'animaux qui ne sont que pour le luxe et pour le plaisir?

(10) Les âmes des justes sont portées au ciel par les anges : l'Église le croit ainsi. Ordonnez, Seigneur, dit-elle dans la prière

« mourut aussi, et l'enfer fut son tombeau (11).
« Au milieu des tourments, élevant les yeux, il
« vit de loin Abraham avec Lazare dans son
« sein, et il s'écria : Père Abraham, ayez pitié
« de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe
« dans l'eau le bout du doigt pour me rafraî-
« chir la langue (12); car je suis cruellement

qu'elle fait pour les mourants, ordonnez que les saints anges reçoivent cette âme, et qu'ils la conduisent dans la céleste patrie. Par la raison des contraires, on croit que les démons emportent aux enfers les âmes des réprouvés.

(11) Vie sensuelle et fastueuse, surtout si elle est accompagnée de dureté à l'égard des pauvres; vie manifestement damnable, sinon plus criminelle, au moins plus dangereuse qu'une vie débordée. Si elle n'a pas tous les vices de celle-ci, elle n'en a pas non plus les remords.

(12) Les âmes séparées des corps n'ont ni langues ni doigts, ni elles ne désirent de l'eau, ni elles ne peuvent en donner. De plus celles qui sont réprouvées n'ont aucune communication avec celles qui sont dans le séjour de la béatitude; elles ne s'aviseraient pas de leur demander un soulagement qu'elles savent bien qu'elles n'en obtiendraient jamais. Voilà les difficultés qui ont fait croire à quelques-uns que c'était ici une parabole; à plusieurs autres que le commencement était historique, et que la parabole commençait ici. Cependant Dieu a pu faire, 1° que le mauvais riche, au moment de son entrée aux enfers, ait eu la vue, si l'on aime mieux dire la vision, du sein d'Abraham et du repos délicieux que Lazare y goûtait. 2° Que, malgré la distance des lieux, ces deux âmes (celle d'Abraham et celle du mauvais riche) aient pu se communiquer leurs pensées et leurs désirs. 3° Que l'âme du mauvais riche ait senti des ardeurs pareilles à celles que ressentirait un homme dont le corps serait au milieu d'un brasier dévorant, et qu'elle ait désiré un soulagement pareil à celui que procurerait une goutte d'eau fraîche sur le bout de la langue. 4° Il n'était pas impossible que le mauvais riche ignorât qu'il ne pouvait encore obtenir ce qu'il demandait, ou que, le sachant, la violence de la douleur lui arrachât cette prière inutile. Or, comme c'est l'impossibilité prétendue de toutes ces choses qui a fait recourir à la parabole, on peut donc s'en tenir encore à l'histoire.

« tourmenté dans ce feu (13). Mon fils, lui dit « Abraham, souvenez-vous que vous avez reçu « des biens pendant votre vie, et que Lazare, « au contraire, n'a eu que du mal (14); main- « tenant il est dans la joie, et vous, vous souf- « frez. Outre cela, il y a un grand abîme entre « nous et vous, en sorte que ceux qui vou- « draient aller d'ici à vous, ou venir de là ici, « ne le peuvent. Père, répondit le riche, je vous « prie donc de l'envoyer dans la maison de mon « père, afin qu'il avertisse mes frères, (car j'en « ai cinq) de peur qu'ils ne viennent aussi eux- « mêmes dans ce lieu de tourments (15). Ils ont

(13) Ce mot a fait donner dans deux erreurs opposées, l'une que l'âme est matérielle, l'autre que le feu de l'enfer ne l'est pas. Dieu a pu faire qu'un feu matériel agît sur des âmes spirituelles lorsqu'elles sont séparées des corps, comme il a pu faire qu'il agît sur elles lorsqu'elles y sont renfermées, puisque de l'une ou de l'autre de ces deux façons, c'est toujours la matière qui agît sur l'esprit.

(14) Prospérité en ce monde, préjugé du malheur futur, je dis préjugé, et non preuve ; car ici l'exception a lieu. Que les pauvres donc ne s'en prévalent pas, et que les riches ne se désespèrent pas. C'est le riche Abraham qui reçoit les prédestinés dans son sein, et bien des pauvres brûlent à côté du mauvais riche. La charité ou la dureté dans les premiers, la patience ou l'impatience dans les seconds en font la différence. Cependant, puisque le préjugé est contre les premiers et pour les seconds, il faut bien que la charité manque plus souvent aux riches, que la patience aux pauvres.

(15) Autre raison de prendre ceci pour une parabole : les réprouvés dans les enfers n'ont point le zèle du salut des âmes. Tout ce qu'on peut conclure de là, c'est que le mauvais riche a donc parlé ainsi par un autre motif : on lui en suppose plusieurs plus ou moins vraisemblables ; mais ne lui en trouvât-on aucun, cette raison générale suffit, savoir que Jésus-Christ ne pouvait pas le faire parler, même dans une parabole, comme il était impossible qu'un réprouvé parlât. C'eût été aller contre toute vraisemblance et pécher contre la première règle de la parabole.

« Moïse et les prophètes, lui dit Abraham, « qu'ils les écoutent. Non, père Abraham, ré-« pondit-il; mais, si quelqu'un des morts re-« tourne à eux, ils feront pénitence. Mais Abra-« ham lui repartit : S'ils n'écoutent point Moïse « et les prophètes, ils ne croiront pas non plus, « quand même quelqu'un des morts ressusci-« terait (16). »

On n'est pas à remarquer que le Sauveur parlait souvent du royaume de Dieu. Les Juifs ne l'entendaient jamais que du règne temporel du Messie sur la terre. C'était l'objet de tous leurs désirs, et il était bien naturel que l'impatience les prît de savoir quand il arrriverait. Celui qu'ils désiraient ne devait jamais arriver, et celui qu'ils ne voulaient pas était déjà venu, comme Jésus-Christ le leur apprit. Car « un jour que les pha-« risiens lui demandèrent : Quand est-ce que « vient le royaume de Dieu? il leur répondit : « Le royaume de Dieu ne viendra point avec des « marques éclatantes (17), et on ne dira point :

(16) Cependant la résurrection de Jésus-Christ a été suivie de la foi du monde entier. Mais il faut distinguer ceux qui n'ont pas encore de preuves suffisantes pour croire, et ceux qui en ont. Ceux qui n'en ont pas croiront à la vue d'un mort ressuscité, et ceux qui en ont, généralement parlant, ne croiront pas ; ainsi, des miracles qui convertiraient une nation idolâtre, ne convertiront pas une nation hérétique, et ceux qui convertiraient des hérétiques par éducation et par préjugé, ne convertiront pas des chrétiens devenus infidèles par libertinage. Rien ne suffit à ceux qui ne veulent pas croire. Un mort ressuscité ne convertirait pas les pécheurs que cette histoire ne convertit pas; que dirait-il de plus certain et de plus fort ?

(17) Il ne paraîtra pas dans un éclat assez éblouissant pour qu'il soit impossible de ne pas l'apercevoir. Tel a été en effet le premier avénement. Il a fallu y chercher le Messie pour le trouver, et l'étudier pour le connaître. Au second avénement, il sera

« Le voici, ni le voilà ; car le royaume de Dieu « est déjà au milieu de vous. »

Peu satisfaits d'une réponse qui ne disait pas ce qu'ils voulaient savoir, et qui disait trop ce qu'ils voulaient ignorer, les pharisiens cessèrent de le questionner. « Jésus, *continuant son* « *discours*, dit à ses disciples: Un jour viendra « que vous désirerez voir un des jours du Fils « de l'homme, et vous ne le verrez pas. » Comme s'il leur eût dit: Je disparaîtrai bientôt de vos yeux, et mon absence vous sera bien douloureuse; car il leur prédisait le temps où, accablés de travaux, exposés sans défense à la rage de leurs ennemis, ils désireraient inutilement sa présence sensible, qui était pour eux une source inépuisable de lumières et de consolations. L'amour qu'il leur portait le faisait parler de la sorte. Mais, de peur que le désir trop impatient de le revoir ne les fasse tomber, eux et leurs premiers disciples, dans les piéges que de faux Messies tendront à leur foi, il les prévient qu'avant son retour, qu'il prédit en même temps, il en paraîtra plusieurs. Ils parurent en effet avant la ruine de Jérusalem, dont ils furent comme les avant-coureurs, ce qui donne occasion à Jésus-Christ de la prédire avec les autres signes dont elle sera précédée. De là, portant sa vue jusqu'aux extrémités des temps les plus reculés, il annonce les signes redoutables qui

plus visible que le soleil dans la splendeur de son midi. Dans l'un il est évident à ceux qui le cherchent, dans l'autre il sera évident à ceux mêmes qui ne le chercheront pas. De là vient qu'il y a du mérite à le reconnaître dans son premier avénement, et qu'il n'y en aura pas à le reconnaître au second.

précéderont la ruine du monde entier, dont celle de Jérusalem ne devait être que la figure, mêlant l'une avec l'autre, et néanmoins les distinguant assez pour qu'il soit facile de ne pas les confondre. Cette instruction, nécessaire à ceux qui virent le premier de ces deux événements et à ceux qui verront le second, n'est pas inutile à ceux qui, placés entre les deux, n'ont vu et ne verront ni l'un ni l'autre. Assurés de l'accomplissement du premier, ils ne peuvent pas révoquer en doute la vérité de la prophétie qui annonce le second. Mais, comme Jésus-Christ en parla encore plus en détail peu de temps avant sa mort, nous remettons à en donner alors le tableau plus étendu et plus complet.

CHAPITRE XLVI.

Il faut toujours prier. — Le pharisien et le publicain. — Mariage indissoluble. — Virginité préférée. — Petits enfants bénis.

Une autre fois « Jésus enseigna à ses disciples « par une parabole, qu'il faut toujours prier (1),

(1) On prie toujours, lorsque, dans le temps où l'on ne peut pas prier, on se rappelle, autant qu'on le peut, la pensée de la présence de Dieu, et qu'on lui offre l'action dont on est actuellement occupé. En cette manière, il n'est personne qui ne puisse prier toujours, comme Dieu nous y exhorte en plusieurs endroits de l'Écriture. Ce n'est pas là cependant le sens dans lequel il est dit ici qu'il faut toujours prier ; ce que Jésus-Christ a directement en vue, c'est de nous apprendre à ne pas nous rebuter lorsque Dieu

« et ne point se lasser ; et il dit : Il y avait dans « une certaine ville un juge qui ne craignait « point Dieu, et qui ne se souciait point des « hommes. Une veuve qui était dans la même « ville venait à lui, disant : Faites-moi raison « de ma partie. Il refusa longtemps de le faire. « Mais après il dit en lui-même : Quoique je ne « craigne point Dieu, et que je ne me soucie « point des hommes, néanmoins, parce que « cette veuve m'importune, je lui ferai justice, « de peur qu'à la fin elle ne vienne à me faire « des reproches en face. Remarquez, ajouta le « Seigneur, le discours de ce juge inique. » Il ne peut, tout inique qu'il est, résister à une prière persévérante. « Est-ce *donc* que Dieu, « *qui n'est que justice et que bonté*, ne vengera « pas ses élus qui poussent leurs cris vers lui « jour et nuit (2), et qu'il usera de délai à leur « égard ? Je vous assure qu'il ne tardera pas à « les venger (3). »

diffère à nous exaucer, persuadés qu'une prière persévérante sera exaucée infailliblement. Ce second sens est clairement déterminé par la parabole.

Dieu paraît différer, parce qu'il ne nous exauce pas dans le temps où nous désirons d'être exaucés ; réellement et de fait il ne diffère pas, parce qu'il exauce dans le temps où il est plus avantageux pour nous que nous soyons exaucés. S'il nous disait son secret, nous le remercierions de ses délais mêmes ; mais il aime mieux nous le laisser ignorer, parce que c'est encore ce qui est le meilleur pour nous.

(2) Les justes demandent que Dieu les délivre de l'oppression, non pas en perdant les méchants qui les oppriment, mais en leur ôtant l'envie ou les moyens d'opprimer. Sauvez-nous, Seigneur ; faites plus encore, sauvez-les avec nous : telle est la prière vraiment chrétienne.

(3) Cette vie est si courte, et celle qui la suit est si longue, qu'il est vrai de dire que Dieu ne tarde pas lorsqu'il remet la

Mais ce qui fait que peu sont vengés ou délivrés de l'oppression, c'est qu'il en est peu qui persévèrent à prier, selon cette parole : *Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé.* Mais d'où vient le défaut de persévérance, sinon de la faiblesse de la foi ? Il ne faut donc pas s'étonner que Jésus-Christ, lorsqu'il paraîtra dans l'éclat de sa majesté pour venger tous ses élus, en trouve si peu qui méritent d'éprouver les effets de sa puissante protection. Dans ces jours de séduction et d'apostasie, les vrais fidèles seront réduits à un si petit nombre, que celui qui les a comptés d'avance demande avec une apparence de surprise (4) : « Pensez-vous que le Fils de « l'homme, quand il viendra, trouve de la foi « sur la terre ? »

Quoique ceci s'adressât aux disciples, on a tout lieu de penser que Jésus-Christ avait encore d'autres auditeurs, parmi lesquels il se trouvait des pharisiens. La faiblesse des premiers avait besoin qu'on les exhortât à une confiance également vive et persévérante ; il fallait une autre leçon pour les seconds. L'orgueil de ceux-ci se décelait jusque dans la plus humble de toutes les actions, qui est la prière. La leur était plutôt la satire du genre humain que l'aveu de leurs propres misères, et ils l'employaient bien moins

vengeance à l'autre vie. Si mille ans comparés à l'éternité sont comme un jour, que sont dix, quinze et vingt ans ? Des heures, ou des minutes.

(4) On a suivi l'interprétation commune pour lier ces dernières paroles avec les précédentes. Si la liaison ne paraît pas assez naturelle, il est permis de croire que c'est ici un de ces faits détachés qui se rencontrent quelquefois dans les évangélistes, sans aucune dépendance de ce qui précède et de ce qui suit.

à louer Dieu qu'à se louer eux-mêmes. C'est d'eux qu'il est question lorsque l'Évangéliste dit que « Jésus ajouta cette parabole pour certaines « gens qui présumaient d'eux-mêmes, comme « s'ils eussent été des saints, et qui n'avaient que « du mépris pour les autres.

« Deux hommes montèrent au temple pour « prier : l'un était pharisien, et l'autre publi- « cain. Le pharisien, se tenant debout, faisait « cette prière en lui-même : Mon Dieu, je vous « rends grâces de ce que je ne suis pas comme « le reste des hommes (5) qui sont voleurs, in-

(5) Un saint n'a jamais dit : Grâce à Dieu, je suis un saint. J'ai beaucoup péché, je pèche encore tous les jours; et, si Dieu ne me soutenait de sa main toute-puissante, je commettrais des crimes énormes : voilà ce que disent les saints, et ils disent vrai.

Un apôtre dit : *Nous péchons tous en plusieurs choses*, et ce qu'il a dit des autres, il le disait aussi de lui-même. Les saints aperçoivent distinctement les péchés légers que nous n'apercevons pas, et que nous commettons par milliers. Ils les envisagent par l'opposition qu'ils ont avec l'infinie pureté de Dieu qu'ils connaissent, et que nous ne connaissons pas ; et sous ce point de vue ces atomes de péchés leur paraissent des monstres ; et ils le sont en effet.

Les saints ne considèrent dans eux-mêmes que leurs défauts et leurs péchés ; dans les autres, que leurs vertus et leurs bonnes œuvres. Ils en concluent que les autres valent mieux qu'eux, ou qu'ils sont pires que tous les autres ; conclusion qui leur paraît aussi évidente qu'il est évident que les vertus valent mieux que les défauts, et les bonnes œuvres que les péchés.

On crut embarrasser un d'entre eux, qui était un séraphin incarné, en lui demandant s'il pouvait se croire aussi méchant qu'un voleur fameux dans tout le pays par ses meurtres et ses brigandages. Son humilité trouva encore cette réponse : S'il avait eu les grâces que j'ai eues, il serait meilleur que je ne suis.

Si tels sont les sentiments et le langage des saints, un langage et des sentiments contraires prouvent donc le contraire de la sainteté. Cette conclusion est aussi celle de la parabole.

« justes, adultères, ni tel aussi que ce publi-
« cain. Je jeûne deux fois la semaine (6) ; je « donne la dîme de tous mes biens. Le publi« cain, de son côté, se tenant éloigné, n'osait « pas même lever les yeux au ciel, mais se frap« pait la poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez « pitié de moi qui suis un pécheur (7). Je vous « déclare que celui-ci s'en retourna chez lui « justifié, et non pas l'autre. Car quiconque « s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie « sera élevé.

« Jésus ayant fini ces discours, sortit de Ga« lilée, et s'en alla dans la partie de Judée d'au « delà du Jourdain. Il y fut suivi d'une multitude « de peuple ; il y guérit leurs malades, et il se « mit à les instruire selon sa coutume. Des pha« risiens l'abordèrent pour le tenter. » Dans ce dessein, ils lui proposèrent une question qui était alors fort agitée. « Est-il permis à un homme, « lui dirent-ils, de renvoyer sa femme pour « quelque sujet que ce soit ? »

La manière dont ils parlent laisse assez voir qu'ils se croyaient autorisés à le faire pour des sujets fort légers, et souvent sans sujet et par pur caprice. Cette liberté ou plutôt cette licence était précieuse aux hommes ; et, en y donnant

(6) Ce langage est si naturel à l'homme, qu'on le retrouve quelquefois dans la bouche des pénitents, dont la confession n'est ainsi que la prière du pharisien, que la déclaration de leurs propres vertus et l'accusation des péchés d'autrui.

(7) Cette parole, dite du fond du cœur, peut faire en un moment un juste du plus grand pécheur ; et des mille millions de pécheurs qui ont eu des années entières pour la dire sont éternellement réprouvés pour ne l'avoir pas dite. Comprenne qui le peut ce prodige de stupidité ou de fureur !

atteinte, Jésus-Christ devait les offenser beaucoup ; d'autre part, il ne pouvait pas l'approuver sans se rendre odieux à toutes les femmes. Il paraît que c'était là le piége qu'ils lui tendaient, outre l'espérance qu'ils pouvaient avoir de le trouver en contradiction avec Moïse. Jésus profita de l'occasion pour déclarer la réforme qu'il venait mettre dans le mariage ; et, voulant en faire connaître en même temps les motifs, il leur fit cette réponse, *en les interrogeant à « son tour* : Que vous a ordonné Moïse ? Moïse, « dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, « et de renvoyer sa femme. Jésus leur répondit : « C'est à cause de la dureté de votre cœur qu'il « vous a fait cette ordonnance (8). N'avez-vous « pas lu que celui qui a fait l'homme au com« mencement du monde fit l'un mâle et l'autre « femelle, et qu'il dit (9) : C'est pour cela que « l'homme laissera son père et sa mère, et qu'il « s'attachera à sa femme ; et ils seront deux dans

(8) Ce n'était donc de la part de Dieu qu'une tolérance ; la méchanceté de ce peuple l'avait rendue nécessaire pour obvier à de plus grands inconvénients. Dieu jugea plus à propos de leur permettre de quitter leurs femmes et d'en prendre d'autres, que de les exposer à la tentation, à laquelle ils n'auraient que trop souvent succombé, de s'en défaire par le fer ou par le poison. Quelques-uns ont cru que cette tolérance n'était que civile ; c'est-à-dire, qu'en ne décernant aucune peine contre ceux qui en usaient, elle laissait toujours subsister le péché. Plusieurs autres pensent plus vraisemblablement qu'on pouvait user en conscience du droit qu'elle accordait, pourvu que la raison en fût valable, et qu'on le fît de la manière et dans les formes prescrites.

(9) Ce fut Adam qui le dit ; mais il le dit par l'inspiration de Dieu, qui lui révéla en ce moment la nature de l'union qui devait être entre les époux, et de celle que les enfants devaient avoir avec leurs parents, toutes choses qu'il ne pouvait savoir alors que par révélation.

« une seule chair (10)? De sorte qu'ils ne sont « plus deux, mais une seule chair (11). Que « l'homme donc ne sépare point ce que Dieu à « joint. »

En effet, si la première intention de Dieu avait été que l'homme eût plusieurs femmes, ou en même temps par la polygamie, ou successivement par le divorce, il en aurait créé plus d'une pour le premier homme, comme l'on croit qu'il créa plusieurs femelles dans chaque espèce d'animaux, afin d'en accélérer la multiplication. Mais son dessein était de former la plus parfaite union qu'il soit possible d'imaginer, en faisant de deux personnes différentes un même cœur, une même âme et une même chair. Or, cette union, ou plutôt cette unité se trouve dans le mariage, lequel étant l'ouvrage de Dieu, nul homme sur la terre n'a droit de le rompre, parce que nul n'a droit de défaire ce que Dieu a fait. Dieu seul, maître de son ouvrage, a ce droit; et il l'a exercé, lorsque, pour des raisons dignes de sa sagesse, il a permis la polygamie et le divorce; mais ces raisons ayant cessé par l'établissement d'une loi plus parfaite, les dispenses qu'elles ont occasionnées ne peuvent plus subsister. Tous les mariages vont redevenir semblables au premier que Dieu avait fait pour servir de modèle aux autres. Un lien indissoluble et perpétuel unira

(10) Ceci décide nettement la préférence due à la femme pour la société, les assistances et les soins. On n'ignore pas qu'il en est de même de la femme à l'égard du mari,

(11) C'est saint Paul qui l'explique, lorsqu'il dit, (I *Cor.* VI, 16): *Ignorez-vous que celui qui se joint à une prostituée est fait un même corps avec elle? car il est dit: Ils seront deux dans une seule chair.*

désormais tous les époux ; ils ne pourrront plus cesser de l'être qu'en cessant de vivre ; et, tant que Dieu les conservera sur la terre, ils seront tellement réduits l'un à l'autre, que, quoique la terre soit pleine d'hommes et de femmes, il n'y en aura pas plus pour chacun d'eux que s'ils en étaient, comme Adam et Ève, les seuls habitants. Ainsi le mariage, réformé sur le premier plan du Créateur, recouvre toute la pureté de son institution, et l'union de nos premiers pères est parfaitement représentée par celles de leurs descendants. Une autre ressemblance allait en rendre le nœud plus sacré, et les droits plus inviolables ; c'est celle qu'il devait avoir avec le mariage spirituel de Jésus-Christ et de son Église. Mais ce n'était pas encore le temps de proposer ce grand mystère ; et le Sauveur se contenta pour lors d'assurer de nouveau l'indissolubilité du mariage, plutôt contre les résistances que contre les raisons des pharisiens.

Car, surpris d'une doctrine si contraire à leurs préjugés et à leurs passions : « D'où vient donc, « lui dirent-ils, que Moïse a commandé qu'on « donnât un acte de divorce (12) à la femme, « et qu'on la renvoyât ? » Le commandement tombait sur l'acte de divorce, et non sur le divorce même. De la manière dont s'exprimaient les pharisiens, ils paraissaient le faire tomber sur les deux. Pour leur apprendre à faire cette distinction, « Jésus leur répondit : C'est à cause de « la dureté de votre cœur que Moïse vous a « permis de renvoyer vos femmes ; mais il n'en

(12) On a la forme de cet acte à la note 7, page 165, tome Ier.

« a pas été de même au commencement du « monde. Or je vous dis que celui qui renverra « sa femme (si ce n'est (13) en cas d'adul- « tère) (14) et en épousera une autre, devient « adultère lui-même ; et que celui qui épousera « celle qui aura été renvoyée sera adultère « aussi. »

Les disciples n'avaient pas voulu interrompre leur maître tandis qu'il était aux prises avec

(13) L'exception du cas d'adultère excuse le renvoi de la femme, et non le mariage subséquent. C'est comme si on lisait : Quiconque renverra sa femme (qu'il ne sera permis de renvoyer qu'en cas d'adultère) et en épousera une autre, sera adultère. L'Église l'a toujours entendu ainsi, et Jésus-Christ même nous le fait assez entendre, lorsque, dans la répétition qu'il fait à ses disciples, il dit absolument, et sans excepter aucun cas : Quiconque ayant renvoyé sa première femme en épousera une autre, devient adultère.

Cependant les prétendus réformés tiennent que l'exception de l'adultère doit tomber sur ce qui la suit, comme sur ce qui la précède ; et que ce cas, qui justifie le divorce, justifie également le mariage avec une autre femme. Qu'ils parlent sincèrement ; le mariage, tel que Jésus-Christ l'a rétabli, leur a déplu, et ils ont voulu lui substituer de nouveau le mariage judaïque, réprouvé par Jésus-Christ : car s'ils avaient déféré en ce point à l'autorité de sa parole, ils n'auraient permis une autre femme que dans le cas de l'adultère, puisqu'il est évident que Jésus-Christ, toutes les fois qu'il traite ce sujet, ou n'excepte que ce cas, ou n'en excepte aucun. Mais on sait qu'ils ont ajouté ceux d'une longue absence, d'une séparation opiniâtre, et d'autres encore qui multiplieraient étrangement parmi eux les secondes noces, s'ils voulaient user de toute la liberté que leur donne le nouvel Évangile ; mais on leur doit la justice de dire qu'il leur en permet beaucoup plus qu'ils ne s'en permettent ordinairement à eux-mêmes ; et on doit leur savoir gré encore de n'avoir pas ajouté au divorce judaïque la polygamie mahométane, approuvée, au moins tolérée, dans la personne du landgrave de Hesse, par Luther et par ceux qui étaient alors avec lui les chefs de la réforme.

(14) Sur les autres causes de séparation, et sur la différence de celle d'adultère, voyez la note 8, page 165, tome Ier.

les pharisiens : ils doutaient cependant si une morale qui leur paraissait si sévère devait être prise au pied de la lettre. Pour avoir sur ce point l'éclaircissement qu'ils désiraient, « quand « il fut dans la maison, ils l'interrogèrent de « nouveau sur le même sujet. »

Jésus n'expliqua ce qu'il avait dit qu'en le répétant. « Quiconque, leur dit-il *encore*, ayant « renvoyé sa première femme en épouse une « autre, devient adultère à l'égard de sa pre- « mière femme ; et si une femme quitte son « mari et en épouse un autre, elle est adultère. « Ses disciples lui dirent : Si telle est la condi- « tion de l'homme à l'égard de sa femme, il n'est « pas expédient de se marier. »

Cette réponse renfermait un sens profond qu'eux-mêmes ne comprenaient pas encore ; ce qui fit que « Jésus leur dit : Tous ne compren- « nent pas cette parole, mais seulement ceux « à qui il a été donné » d'en haut ; et pour commencer à leur en donner l'intelligence, il ajouta : « Il y a des eunuques qui sont venus tels du « ventre de leur mère ; il y en a qui ont été faits « eunuques par les hommes ; et il y en a qui se « sont eux-mêmes faits eunuques pour le royau- « me de Dieu (15). Qui peut comprendre cela, « le comprenne. »

(15) Pour se l'assurer mieux, et pour y mériter une plus riche couronne. Ils se font eunuques, non pas en attentant sur eux-mêmes, ce que l'Église a toujours détesté, mais par la résolution, ou, ce qui vaut mieux, par le vœu fait à Dieu de vivre dans une perpétuelle virginité. Il est de foi que cet état est plus parfait que le mariage. Les protestants l'ont combattu de toutes leurs forces. Cela n'a rien de surprenant de la part de ceux qui ont approuvé le divorce et permis la polygamie. De plus, on

Tandis que le Sauveur traitait des matières si graves, « on lui présenta de petits enfants, « afin qu'ils leur imposât les mains et qu'il priât « sur eux. Mais ses disciples, *qui crurent qu'il*

n'ignore pas que leurs chefs étaient pour la plupart des prêtres et des religieux ennuyés du célibat, qui auraient bien voulu n'être pas soupçonnés d'avoir plutôt embrassé la réforme par le désir du mariage, que le mariage par esprit de réforme.

Après eux ont paru les prédicants de la population. Si on avait le loisir de traiter la matière à fond, on ne manquerait pas de raisons pour les combattre. On se contente de leur opposer celle-ci, qui est de nature à faire impression sur eux : c'est que la religion chrétienne est de toutes les religions la plus favorable à la population ; en voici la preuve, selon ses principes et sa morale.

1° Hors d'un légitime mariage, tout est criminel en matière de pureté : combien de personnes qui ont en même temps les passions vives et la conscience timorée, sont comme forcées au mariage par cette inflexible sévérité ! 2° Tout est crime, même dans le mariage, de ce qui s'écarte de la fin du mariage, qui est la génération des enfants. Combien d'époux, déjà surchargés, s'en donneraient la licence, si le frein de la religion ne les retenait ! 3° C'est un crime aux époux de se refuser l'un à l'autre, à moins que le refus ne soit fondé sur une raison grave : combien de refus opiniâtres et de divorces cachés seraient produits par certaines appréhensions qu'il n'est plus permis d'écouter, par les dégoûts, les antipathies, les ressentiments, etc., si la religion n'obligeait, par les plus terribles menaces, à ce qui est justement appelé un droit d'une part, et un devoir de l'autre ! Que si l'on voulait à présent se donner la peine de calculer, il serait aisé de montrer qu'en toutes ces manières, la religion rend plus à l'espèce qu'elle ne lui ôte par le célibat ecclésiastique et religieux. On dira que tous ces avantages se trouvent dans le protestantisme, qui n'a pas les non-valeurs du célibat ; mais, outre qu'il faut prendre la religion telle que Dieu l'a faite, et non telle que les hommes l'accommodent, on peut répondre encore que les causes que l'on vient de rapporter n'opèrent guère que par le moyen de la confession, que les protestants ont abandonnée. Ceci n'est bien connu que de ceux que leur ministère met à portée de connaître le secret des consciences ; mais on ne doute pas que, par la connaissance qu'ils en ont, ils ne soient du sentiment que l'on vient d'établir : et l'on doit douter encore moins que leur sentiment sur ce point ne soit sans contredit le plus probable.

« *en serait importuné*, rebutaient avec des pa-
« roles rudes ceux qui les présentaient. Jésus
« les voyant faire, le trouva mauvais, et appe-
« lant ces enfants, il dit : Laissez venir à moi
« les petits enfants, et ne les empêchez point (16) ;
« car c'est à leurs semblables que le royaume
« de Dieu appartient. Je vous le dis en vérité :
« Quiconque ne recevra point le royaume de
« Dieu comme ferait un enfant, n'y entrera
« point. Puis, les embrassant et leur imposant
« les mains, il les bénit ; et *après avoir donné*
« *ce témoignage de sa bonté*, il partit de là. »

(16) On les empêche lorsqu'on diffère sans mesure la première communion aux enfants. Le maître du festin crie inutilement qu'on laisse approcher ces âmes innocentes ; un zèle dur et farouche s'obstine à les écarter. On sait que le respect dû à ce souverain maître a porté l'Église à abolir l'usage de donner la communion aux enfants aussitôt après le baptême ; mais si l'Église ne veut plus que l'on prévienne l'âge de la raison, elle veut encore moins qu'on se laisse prévenir par l'âge des passions. Et combien de fois est-il arrivé que les passions, toujours si fortes à cet âge où la raison est toujours si faible, n'étant point retenues par la digue puissante que l'eucharistie leur oppose, ont causé les plus affreux ravages, et déterminé ces premiers égarements, dont on ne revient que si difficilement et si tard !

Si cette raison ne suffit pas, et si l'on veut savoir quelles sont sur ce point les intentions du Sauveur, on ne craint pas de dire qu'il aimera toujours mieux plus d'innocence avec un peu plus de légèreté, qu'un sens plus rassis avec une corruption commencée. Il faut donc courir plutôt le risque de la première que de la seconde.

CHAPITRE XLVII.

Jeune homme appelé à la perfection. — Salut difficile aux riches. — Quitter tout pour suivre Jésus-Christ. — Promesses attachées à ce renoncement. — Parabole des ouvriers de la vigne.

« Quand Jésus fut sorti pour se mettre « chemin, un des principaux du pays accou « rut, et, fléchissant le genou devant lui : Bon « maître, dit-il, quel bien faut-il que je fasse « pour obtenir la vie éternelle ? Jésus lui répon- « dit : Pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui « est bon, et pourquoi m'appelez-vous bon (1) ? « Il n'y a que Dieu seul qui soit bon (2). Au « reste, *ajouta le Sauveur*, si vous voulez par- « venir à la vie, gardez les commandements. » « Lesquels ? lui dit-il, » croyant peut-être que

(1) On pourrait absolument traduire ainsi : *Pourquoi m'interrogez-vous en m'appelant bon ?* Alors saint Matthieu ne ferait dire au Sauveur que ce que lui font dire saint Marc et saint Luc, ce qui n'est pas hors de vraisemblance, comme il ne l'est pas non plus qu'il ait dit les deux choses qu'on lui met ici à la bouche.

(2) Il lui apprend que Dieu seul est bon par essence, et que rien ne l'est hors de lui que par la communication de sa bonté. Les ariens ont beaucoup abusé de ce texte, parce que Jésus-Christ paraît y reprendre le jeune homme de ce qu'il lui attribue une qualité qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Les Pères les ont réfutés par cette réponse toute simple : Ce jeune homme ignore que Jésus-Christ est Dieu, et Jésus-Christ lui parle selon son ignorance.

le nouveau Docteur apporterait des commandements nouveaux. « Jésus lui repartit : Vous « les connaissez : Vous ne ferez point d'homi- « cide (3) : vous ne commettrez point d'adultere ; vous ne déroberez point, vous ne direz « point de faux témoignages ; vous ne tromperez « personne : honorez votre père et votre mère ; « de plus, vous aimerez votre prochain comme « vous-même. Le jeune homme lui dit : J'ai « gardé tous ces préceptes dès ma jeunesse ; « que me manque-t-il encore ? Ce qu'entendant « Jésus, il le regarda et l'aima » à cause de ce désir vertueux d'ajouter encore au bien qu'il avait fait jusqu'alors ; et, pour lui en donner le plus précieux de tous les témoignages, « il « lui dit : Il vous manque encore une chose. Si « vous voulez être parfait, allez vendre ce que « vous avez, donnez-le aux pauvres (4), et vous

(3) Il n'est parlé que des préceptes de la seconde table, qui règlent nos devoirs à l'égard du prochain. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait point d'autres, ou que les autres soient peu importants ; mais si on observe ceux-ci, on observera tous les autres. Seuls ils ne sont pas toute la loi ; mais leur accomplissement est la preuve de l'accomplissement de toute la loi, suivant cette parole de saint Paul (*Rom.* XIII, 8.) : *Celui qui aime son prochain a accompli la loi.*

(4) Calvin, qui a cru que l'état du mariage vaut mieux que celui de la virginité, a dit aussi qu'il vaut mieux garder son bien, et prendre sur le revenu de quoi faire l'aumône, que de le vendre tout à la fois et d'en distribuer aussitôt le prix aux pauvres. D'autres hérétiques ont donné dans l'écueil opposé ; car les eustathiens, condamnés au concile de Gangres, prétendaient que les gens mariés ne pouvaient pas être sauvés ; et il s'est trouvé des pélagiens qui ont dit qu'il n'y avait point de salut pour ceux qui gardaient l'usage et la propriété de leurs biens. On a déjà remarqué que la vérité catholique se trouve ordinairement entre deux erreurs opposées, comme Jésus-Christ crucifié entre deux voleurs

« aurez un trésor dans le ciel (5). Après cela, « venez et suivez, moi. »

Il l'appelait à la perfection évangélique : faveur inestimable, qui, de la part de Dieu, est l'effet d'une prédilection marquée. C'est plus ordinairement à cet âge que Dieu la fait, et à ceux qui, comme ce jeune homme, ont passé leurs premières années dans l'innocence : heureux ceux qui savent en profiter ! Quoi qu'il leur en coûte, ils peuvent bien dire qu'ils ont acheté à vil prix un riche trésor. Mais tous n'en ont pas le courage ; et celui dont il est ici question n'a que trop d'imitateurs de sa lâcheté. « Ce « jeune homme ayant entendu la réponse *du* « *Sauveur*, en fut affligé, et s'en alla tout tris« te ; car il possédait de grands biens. Jésus, le « voyant attristé, et regardant autour de lui, « dit à ses disciples : Qu'il est difficile que ceux « qui ont des richesses entrent dans le royaume « de (6) Dieu ! *Oui*, je vous le dis en vérité :

selon le mot de Tertullien. Bien des catholiques sont de l'avis de Calvin sur le conseil de vendre tout sans exception pour en donner le prix aux pauvres. On en a même entendu s'élever avec plus de chaleur contre celui-ci que contre celui de la virginité. Il n'est pas difficile d'en deviner la raison : on hérite de ceux qui font vœu de virginité, et on perd la succession de ceux qui se dépouillent de tout en faveur des pauvres. Que ceux qui se voient frustrés par là de leurs espérances en soient affligés, on n'en est pas surpris, et on le pardonne à leur imperfection. Mais, s'ils osent dire que l'on a fait une mauvaise action, un grand péché, une injustice énorme, ils sont en contradiction avec Jésus-Christ, ils pensent et parlent hérétiquement.

(5) L'observation des préceptes sera récompensée ; celle des conseils le sera incomparablement davantage. Les observateurs des premiers auront le *denier :* un *trésor* est promis aux observateurs des seconds.

(6) Ceci étant dit à propos du refus que fit le jeune homme de suivre le conseil de Jésus-Christ, il pourrait venir à l'esprit que ce

« difficilement un homme riche entrera dans le « royaume des cieux. Les disciples furent éton- « nés de l'entendre parler de la sorte ; mais « Jésus leur répéta de nouveau : Mes enfants, « qu'il est difficile (7) que ceux qui mettent leur « confiance en leurs richesses (8) entrent dans « le royaume de Dieu! Il est plus aisé à un câ- « ble de passer par le trou d'une aiguille (9)

conseil l'obligeait sous peine d'être exclu du royaume de Dieu, et dès lors que ce n'était pas un conseil, mais un précepte. Il n'est guère douteux que ce ne fût là un des arguments de ces pélagiens dont on vient de parler. Cependant les différentes manières de proposer prouvent évidemment que ce n'était ici qu'un conseil. Lorsqu'il s'agit des préceptes, Jésus-Christ dit : Si vous voulez *entrer dans la vie*, gardez les commandements; au lieu qu'il dit ici : Si vous voulez *être parfait*, allez vendre, etc. Ce qui marque la différence de la perfection et du devoir, qui revient à celle du conseil et du précepte. L'attachement du jeune homme à ses grands biens ne fut donc au Sauveur que l'occasion de déclarer l'extrême difficulté du salut des riches. Peut-être aussi prévoyait-il que celui-ci, qui se serait sauvé en se dépouillant de ses richesses, se perdrait par l'abus qu'il en ferait; mais leur possession alors devait être l'occasion et non la cause de sa perte; et, dans ce sens, il est vrai de dire que, réprouvé pour n'avoir pas suivi le conseil du Sauveur, il n'avait pas cependant péché en ne le suivant pas. Tout ceci porte sur cette maxime évidente : Le conseil par lui-même n'oblige pas, et s'il obligeait, il ne serait plus un conseil, mais un précepte. La fille qui s'est mariée n'a pas péché, dit saint Paul; ce qui est vrai de celle même qui se serait crue appelée à l'état de virginité, parce que l'appeler à cet état n'a été, de la part de Dieu, que le lui conseiller.

(7) Jésus-Christ le dit avec une sorte de surprise, *qu'il est difficile!* Il le dit avec serment, *je vous dis en vérité*. Il le dit jusqu'à trois fois. O riches! si ce tonnerre ne vous réveille pas, vous n'êtes pas endormis, vous êtes morts.

(8) Mettre sa confiance dans les richesses, c'est attendre d'elles tout son bonheur; c'est donc les mettre dans son cœur à la place de Dieu qui peut seul nous rendre heureux. Voilà pourquoi l'avarice est appelée, par saint Paul, une idolâtrie. (*Ephes.* v, 5.)

(9) Façon de parler hyperbolique, qui avait passé en proverbe chez les Juifs : on la trouve aussi dans les talmudistes.

« qu'à un riche d'entrer dans le royaume de « Dieu. Les disciples, *comme on l'a dit*, furent « fort étonnés de ce discours, et il se disaient « l'un à l'autre : Qui pourra donc être sauvé? « Jésus les regarda et leur dit : Cela est impos- « sible aux hommes, mais non pas à Dieu; car « toutes choses sont possibles à Dieu (10). »

Mais tandis que les disciples s'occupaient de ce qu'il y avait d'effrayant dans les dernières paroles du Sauveur, Pierre n'oubliait pas ce qu'il y avait d'avantageux pour lui dans les précédentes. Il était un de ces pauvres volontaires qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et à qui le Sauveur avait fait de si magnifiques promesses. Il désira savoir en quoi devait consister la récompense qui lui était promise. « Sur « quoi prenant la parole, il dit, *parlant aussi* « *pour ses frères :* Voici que nous avons tout « quitté (11), et que nous vous avons suivi ;

(10) Demandez comment l'univers a pu être tiré du néant, et comment il est possible qu'un riche soit sauvé, la réponse est la même : *Dieu est tout-puissant.*

(11) Ceux qui n'estimeraient pas le sacrifice des apôtres, parce qu'ils n'ont quitté qu'une barque et des filets, ignoreraient que pour quitter *tout* sans aucune exception, il y faut un effort incroyable, et que dès lors il y a un mérite inestimable. Le monarque qui renoncerait à tous les royaumes du monde, et qui demeurerait attaché à quoi que ce soit, ne fût-ce qu'à une chose d'aussi peu de valeur que la nacelle de saint Pierre, ferait un sacrifice incomparablement, on dirait presque infiniment moins pénible à la nature, que celui d'un homme qui ne possédant que cette nacelle, la sacrifie sans se réserver absolument aucune attache. Rien ne peut remplir le cœur de l'homme ; mais un rien suffit pour l'amuser. Or, se détacher de ce rien, si l'on ose ainsi parler, pour ne s'attacher qu'à Dieu, pour se reposer uniquement en Dieu, pour n'avoir plus d'autre bien, d'autre espérance, ni d'autre appui que Dieu, quel est celui qui peut le faire?

« quelle sera donc notre récompense? Jésus « leur répondit : Je vous dis en vérité qu'au « temps de la régénération (12), lorsque le « Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa « majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez « vous-mêmes assis sur les douze siéges, jugeant « les douzes tribus d'Israël (13); et quiconque

Qu'on nous le montre, et nous ne tarirons point sur ses louanges; car il a fait un plus grand miracle que s'il avait ressuscité les morts.

La veuve qui donna les deux oboles donna plus que les riches, parce qu'elle donna *tout.*

Le sacrifice d'une médiocre fortune est *réellement* plus grand que celui d'une grande fortune, parce qu'on sacrifie plus de contentement et de repos.

(12) De la résurrection qui sera comme une seconde génération par laquelle les hommes renaîtront à une vie immortelle.

(13) Jésus-Christ le dit sous la condition tacite qu'ils persévéreront dans l'état de perfection qu'ils avaient embrassé. Car Judas devait s'en exclure par sa trahison. Ainsi, parmi ceux qui étaient présents, onze seulement devaient être assis sur ces trônes sublimes. D'autre part, saint Matthias devait être choisi à la place de Judas; saint Paul et saint Barnabé devaient être agrégés au collége apostolique, ce qui devait augmenter jusqu'à quatorze le nombre des assesseurs. Il faut dire que Jésus-Christ parle aux apôtres suivant le nombre de ceux à qui il adressait la parole, et que sa façon de parler revient à celle-ci : chacun de vous (s'il est fidèle à ses engagements) sera assis sur un trône d'où il jugera. etc. Le nombre de douze ne doit donc pas être pris au pied de la lettre. Il comprend l'universalité de ceux qui jugeront avec Jésus-Christ, comme l'universalité de ceux qui seront jugés est exprimée par les douze tribus d'Israël. *Ne jugerons-nous pas les anges?* dit saint Paul. Ce qui fait voir que les Juifs ne sont pas les seuls qui seront jugés par les apôtres. Au reste, quand il est dit qu'ils jugeront, ce ne sera pas seulement par la comparaison qui sera faite d'eux avec les réprouvés, (ils n'auraient rien de plus que la reine de Saba, et les Ninivites,) ni simplement par l'approbation qu'ils donneront au jugement de Jésus-Christ. Tous les justes y applaudiront tout d'une voix. Une si grande promesse annonce quelque chose de plus; et que cela peut-il être? sinon qu'assis avec Jésus Christ, ils prononceront avec lui et comme lui.

« aura quitté pour mon nom et pour l'évan-
« gile, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, « ou son père, ou sa mère, ou sa femme (14) « ou ses enfants, ou ses héritages, recevra le « centuple » dès à présent (15), en maisons, en frères, en sœurs, en mères, en enfants, en héritages (16), jusque dans les persécu-

(14) On a vu que Jésus-Christ ne permet le divorce qu'en cas d'adultère. Cependant on peut encore quitter sa femme à cause de Jésus-Christ en plusieurs manières. 1° En ne se mariant pas; et alors la quitter signifie ne pas la prendre. 2° En quittant la femme épousées avant la consommation du mariage. C'est le cas de saint Alexis, il est toujours permis de l'imiter, pourvu que ce soit afin d'embrasser l'état religieux. Le mariage célébré, non consommé, est dissous par la profession, qui rend à la partie délaissée le droit de contracter avec un autre. Si quelqu'un ose le nier, le concile de Trente lui dit anathème. 3° En la quittant en effet, lorsque d'infidèle on devenait chrétien, je dis en la quittant, lorsque la femme, demeurée infidèle, était un obstacle à la profession du christianisme ou à l'accomplissement des devoirs qu'il impose. Ce cas était fréquent dans les premiers temps, et se rencontre encore chez les infidèles qui se convertissent à la foi. 4° En s'abstenant d'un commun consentement de l'usage du mariage, et en vivant ensemble comme frère et sœur. Les premiers siècles du christianisme en fournissent des exemples par milliers. Le nôtre ne leur ressemble guère en ce point, et plût à Dieu qu'il n'eût pas d'autres différences! 5° Enfin l'on peut dire que l'on quitte sa femme pour Jésus-Christ et pour l'Évangile, lorsqu'on refuse de condescendre à ses volontés criminelles, et que l'on est disposé à souffrir ses humeurs, ses emportements, et s'il le faut, son éloignement et sa séparation, plutôt que de prévariquer par complaisance. Trop d'époux, depuis Adam, ont été mis à cette épreuve et ne l'ont pas mieux soutenue que lui.

(15) Il ne parait pas que les trônes et le droit de juger soient promis à ceux-ci, quoique plusieurs le pensent. Cette seconde promesse n'énonce, outre la vie éternelle, que le centuple de cette vie, proportionné à l'étendue et à la perfection des sacrifices.

(16) Comme on ne voit pas ces centaines de mère, de frères, de sœurs, de maisons et d'héritages, on s'est fort tourmenté l'esprit pour les trouver. Les millenaires y paraissaient les moins embarrassés. Les saints, disaient-ils, régneront mille ans sur la terre

tions (17), et, au siècle à venir, « la vie éter-« nelle. Or, *ajoute le Sauveur*, plusieurs, de « premiers qu'ils étaient, seront les derniers, « et plusieurs, de derniers qu'ils étaient, se-« ront les premiers. »

Il n'est pas difficile de comprendre en quel sens cet oracle peut s'appliquer à ce qui le précède. Les apôtres, éblouis de la gloire qui leur était promise, pouvaient avoir peine à croire que de

avec Jésus-Christ, et alors ils auront le centuple en nature. C'est ainsi qu'ils faisaient venir ce texte à l'appui de leur erreur. Mais est-ce donc que l'on doit avoir cent femmes pour une que l'on aura quittée? demandait saint Jérôme à ces visionnaires. Les auteurs ascétiques l'ont entendu de ce grand nombre de frères, de sœurs, de maisons et d'héritages qu'acquièrent ceux qui embrassent l'état religieux, où tous les biens sont communs. C'est une pieuse illusion. Car, en convenant que ces frères ou ces sœurs valent bien au moins ceux qu'on a laissés dans le monde, il faut avouer aussi que ces milliers de maisons et d'héritages ne valent pas une bonne maison et un bon héritage que l'on posséderait en propre. Ce centuple est donc en contentement, qui est tel qu'il égale ou qu'il surpasse celui qu'auraient pu procurer cent mères, cent frères, cent sœurs, cent maisons et cent héritages. Jésus-Christ tient lieu de tout, ou plutôt il remplace tout avec un surcroît immense. Si quelqu'un, a-t-il dit, fait la volonté de mon Père, il sera ma mère, mon frère et ma sœur. Il nous est tout ce qu'il a dit que nous lui serons. Ne vous suis-je pas meilleur, moi seul, que dix enfants? disait Elcana à la vertueuse Anne. C'est à peu près ce que dit le Sauveur à l'âme qui a tout quitté pour lui; et l'union qu'il contracte avec elle est si intime et si délicieuse, que toutes les liaisons de la chair et du sang ne sont en comparaison que misère et affliction. Ainsi l'assurent ceux qui l'éprouvent, et eux seuls peuvent en rendre témoignage.

(17) Les percécutions sont à ce contentement ce qu'est l'eau jétée sur une fournaise bien embrasée. Au moment qu'on l'y verse elle abat la flamme, mais c'est pour la rendre ensuite plus vive et plus durable. Je regorge de joie au milieu de mes tribulations, disait saint Paul. Il ne craignait plus de la perdre depuis qu'il avait éprouvé que la persécution même ne pouvait pas la lui ôter, et cette assurance y mettait le comble.

pauvres pêcheurs comme eux dussent être un jour les juges de tous les hommes sans distinction de riches et de pauvres, de monarques et de sujets. Jésus-Christ les confirmait dans cette foi, en leur apprenant que l'ordre de ce monde devait être renversé dans l'autre monde, ou plutôt qu'au désordre de celui-ci succéderait un ordre parfait et éternel. Ici, la naissance et la fortune font seules les grands et les petits, là, les rangs sont réglés uniquement par le mérite : le dernier des hommes, s'il a été le plus vertueux, sera le premier ; et le premier, s'il a été le plus vicieux, sera le dernier. Il ne faut donc plus s'étonner que les plus hauts siéges doivent y être occupés par des pauvres, tandis que la plupart des riches et des grands, abattus à leurs pieds, ramperont dans la poussière. Peut-être Jésus-Christ voulait-il faire entendre aussi à ses disciples que ce qui leur était promis ne leur était pas encore assuré ; qu'ils pouvaient encore déchoir de ces trônes qui leur étaient préparés; et que, s'ils s'attiraient ce malheur, ils auraient un jour le désespoir de les voir remplis par d'autres qui, substitués à leur place, seraient plus fidèles à la grâce qui les y aurait appelés. Ce sens, qui renferme le grand mystère du transport et de la substitution des grâces, a eu dans Judas un accomplissement si littéral, qu'il n'est pas du tout hors de vraisemblance que le Sauveur l'ait eu en vue lorsqu'il proféra cette sentence. Mais ces mêmes paroles qui servaient de conclusion au discours précédent, servaient en même temps d'introduction à la parabole suivante, où elles expriment la parfaite indépendance de Dieu dans

la distribution de ses grâces, ce fut donc aussitôt après les avoir dites que Jésus continua de parler ainsi :

« Le royaume des cieux est semblable à un « père de famille (18) qui sortit de grand matin « afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Lors-« qu'il eut fait marché avec les ouvriers, à un « denier d'argent par jour (19), il les envoya à « sa vigne. Étant sorti sur la troisième heure (20), « il en vit d'autres sur la place, qui ne faisaient « rien, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, à « ma vigne, et je vous donnerai ce qu'il faudra, « et ils s'y en allèrent. Il sortit encore sur la « sixième heure et sur la neuvième, et il fit la « même chose. Ensuite, vers la onzième heure, « il sortit, et en ayant trouvé d'autres qui étaient « là, il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous là « tout le jour à ne rien faire ? Ils lui répondirent : « C'est que personne ne nous a loués ; et il leur « dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne. Or, le « soir, le maître de la vigne dit à son homme « d'affaires : Faites venir les ouvriers, et payez-« les, depuis les derniers jusqu'aux premiers. « Ceux donc qui étaient venus sur la onzième

(18) Le royaume de Dieu n'est pas semblable à un homme. Cette façon de parler signifie que Dieu, dans l'administration de son royaume, qui est l'Église, se comporte à peu près, comme un père de famille qui, etc. On a déjà fait cette remarque ailleurs.

(19) Ce denier pouvait peser la huitième partie d'une once, et valoir environ quinze sous de notre monnaie. C'était le prix de la journée d'un homme.

(20) Sur les neuf heures du matin. Les Juifs comptaient douze heures dans le jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Ces heures étaient inégales selon l'inégalité des jours. Ils partageaient aussi le jour en quatre parties, dont chacune comprenait trois heures.

« heure s'étant approchés, reçurent chacun un « denier (21). Ceux qui avaient été les premiers « au travail, s'étant aussi approchés, crurent « qu'ils recevraient davantage; mais ils ne re- « çurent eux-mêmes que chacun un denier, et « en le recevant ils murmuraient. Ces derniers, « disaient-ils, n'ont été qu'une heure au tra- « vail, et vous les avez payés autant que nous « qui avons porté le poids du jour et de la cha- « leur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon « ami, je ne vous fais point de tort; n'êtes-vous « pas convenu avec moi d'un denier? Prenez « ce qui vous est dû (22), et retirez-vous; pour

(21) Les derniers furent donc payés les premiers. Dans la parabole cette circonstance était nécessaire, afin que les autres vissent que ceux-ci recevaient le même payement qu'eux. Car, si les premiers avaient été payés d'abord, ils se seraient retirés aussitôt, et ils n'auraient pas pu être témoins de ce qui se serait passé après leur départ. Puisqu'ils ne murmurent pas de ce qu'on a commencé par les autres, il paraît que cette espèce de préférence ne devait pas être regardée comme une faveur. Que leur importait-il en effet qu'ils fussent payés quelques minutes plus tôt ou plus tard? Je dis que cette espèce de préférence ne doit pas être regardée comme une faveur, à ne considerer que la lettre de la parabole; mais il n'en est pas de même dans l'application, puisqu'il s'agit ici d'établir cette vérité, que les derniers seront les premiers et que les premiers seront les derniers; il faut bien qu'il y ait pour les derniers un avantage réel qui n'est pas pour les premiers. On le trouve dans la prédilection que Dieu a marquée pour les gentils, devenus, à l'exclusion des Juifs, le peuple choisi et chéri, et dans les caresses extraordinaires qu'il fait aux pécheurs qui, quoique tard, reviennent sincèrement à lui. Or ce sont là les deux applications que l'on fait de la parabole, comme on va le voir en continuant de lire le texte.

(22) En vertu de la convention. Dès qu'ils avaient satisfait à leur engagement, le denier leur était dû par justice. Cependant il était aussi gratuit, car le père de famille pouvait ne prendre aucun engagement avec eux; il pouvait les employer, ou les laisser à son gré. D'autre part, puisqu'il avait promis quelque salaire

« moi, je veux donner à ce dernier-ci tout autant
« qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce
« que je veux? Votre œil est-il mauvais parce que
« je suis bon? C'est ainsi que les derniers seront le
« premiers, et que les premiers seront les derniers;
« car plusieurs sont appelés, et peu sont élus.

On peut donc revenir à Dieu à tout âge, et ce Dieu miséricordieux est encore assez libéral pour accorder à ceux qui se donnent à lui au déclin de leurs jours la même récompense qu'à ceux qui ont commencé à le servir dans la force de l'âge, ou même dès leur première jeunesse; la récompense, dis-je, est la même dans son fond, quoique inégale dans ses degrés, à proportion du temps que l'on aura employé à son

à ceux qu'il avait appelés tard, il le leur devait aussi par justice. Ainsi la justice, dans les premiers, n'exclut point la grâce; et la grâce, dans les seconds, n'exclut pas tout à fait la justice. C'est la doctrine de saint Paul, qui dit de lui-même : *Je suis par la grâce de Dieu ce que je suis*; ce qui ne l'empêche pas de dire ailleurs : *La couronne de justice m'est réservée*. La foi catholique a toujours reconnu les deux dans la récompence des élus. Les protestants, qui méconnaissent le mérite, ont abusé de quelques expressions de cette parabole pour appuyer leur erreur, et ont forcé le sens de quelques autres qui la combattent; c'est ce qui a engagé à mettre ici cette explication.

(23) Tous ceux dont il est parlé dans la parabole étant élus, puisque tous reçoivent le denier, on ne voit plus comment cette conclusion peut s'y rapporter. Mais on la lie fort bien avec ces paroles qui précèdent immédiatement : *Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers*. Cette espèce de renversement devait causer de la surprise; l'exclusion entière du plus grand nombre de ceux qui auront été appelés devait en causer bien davantage. C'est donc comme si Jésus-Christ disait : Vous paraissez étonnés de m'entendre dire que les premiers appelés seront renvoyés au dernier rang; combien plus devez-vous l'être de ce que, parmi ce grand nombre d'hommes qui ont été appelés, et qui le seront encore, très-peu auront part à la récompense!

service; quoiqu'il puisse arriver aussi, et la parabole le donne assez à entendre, que ceux qui ont commencé tard égalent par leur ferveur, ou surpassent même plusieurs de ceux qui auront travaillé dès le matin de leur vie. Telles sont les vérités consolantes que Jésus-Christ propose dans cette parabole aux pécheurs de tous les âges, et le sens dans lequel on l'explique le plus ordinairement. Mais, que fait ici le murmure des premiers venus? Puisque tous sont récompensés, ils sont tous justes et bienheureux; et il est certain qu'au jour de la rétribution, ceux des justes qui auront été moins favorisés, bien loin de reprocher au Seigneur l'inégalité de ses faveurs, l'en béniront au contraire et y applaudiront. Cette réflexion, jointe à ce qu'une partie si considérable de la parabole ne peut pas en être un accompagnement ou un simple ornement, la fait appliquer aux deux peuples, et l'application est fort juste. Les Juifs, si vous comparez peuple à peuple, avaient été appelés dès le temps d'Abraham, et les gentils ne le furent que par les apôtres. Ensuite, si l'on compare homme à homme, chaque Juif en particulier avait travaillé toute sa vie dans la vigne du Seigneur. Circoncis dès sa naissance, il avait porté le joug intolérable de la loi depuis ce moment jusqu'au jour où il avait embrassé la loi évangélique. Alors, selon la promesse, il avait reçu dans le baptême, avec la rémission de ses péchés, la qualité d'enfant de Dieu et d'héritier du royaume céleste. Mais un gentil qui se convertissait recevait comme lui ce denier précieux : je dis un gentil étranger

à l'alliance, et à qui rien n'avait été promis; et si l'on considère ce qu'il était par lui-même, c'était un homme qui avait vécu jusqu'alors sans Dieu, sans loi, sans mœurs, le jouet de ses passions, l'esclave de tous les vices, et l'adorateur des démons. Du milieu de ces horreurs, il ouvrait les yeux à la lumière de la foi qui lui était présentée, et au même instant il devenait égal aux enfants de la promesse. On sait les murmures qu'excita parmi ceux-ci cette égalité à laquelle ils ne s'étaient jamais attendus, et qu'ils ne purent voir sans envie. Peut-être le mécontentement aurait-il été jusqu'à les faire sortir de l'Église, ou jusqu'à les empêcher d'y entrer, comme le frère de l'enfant prodigue, si ces deux paraboles ne les avaient disposés à ce grand événement : car les deux ont le même objet, et ce n'en était pas trop pour prévenir les suites du scandale qui devait s'élever à ce sujet parmi les Juifs. Mais, si elles tendent au même but, c'est par des routes différentes, comme il est aisé de le voir par les différentes raisons qu'elles donnent de cette conduite de Dieu. Celle de la première parabole est l'amour paternel que Dieu porte à tous les hommes, sans en excepter ceux qui se sont le plus égarés de ses voies. Celle de la seconde est, comme on l'a dit, sa parfaite indépendance dans la distribution de ses grâces, qui les lui fait accorder à qui il lui plaît, et dans la mesure qu'il lui plaît, sans autre raison de ses préférences que son bon plaisir, et de sa prédilection que sa prédilection même.

Ceci se passa dans cette partie de la Judée d'au delà du Jourdain, où l'on a vu que Jésus

était alors. On avait dit auparavant qu'il était en chemin pour venir à Jérusalem ; mais, comme son dessein était de n'y arrivér qu'aux approches de la fête de la pâque, il allait fort lentement, enseignant sur la route, et guérissant les malades qui se présentaient à lui. Il y a même assez d'apparence qu'il prolongeait son séjour dans les lieux où il avait résolu de répandre plus de lumières et de grâces, lorsqu'un accident, qui n'en était pas un pour celui qui l'avait prévu et voulu, le fit avancer tout d'un coup presque sous les murs de la capitale. Ce fut la maladie et la mort de Lazare, dont la résurrection doit être regardée comme un des plus signalés événements de cette histoire, non-seulement parce qu'il fut le plus grand miracle que Jésus-Christ ait fait pendant sa vie mortelle, mais encore plus par ses suites; car on peut le considérer comme la cause prochaine de la mort du Sauveur. Trop évident pour donner prise aux mauvaises subtilités, il poussa à bout ses ennemis, à qui il ne restait d'autre parti à prendre que celui de l'adorer ou de le crucifier. Entre ces deux extrémités, l'envie ne délibéra jamais; et ses fureurs trop connues suffiraient pour nous faire connaître de quel côté elle se précipita, si l'histoire nous l'avait laissé ignorer.

CHAPITRE XLVIII.

Résurrection de Lazare. — Premier conseil contre Jésus-Christ. — Caïphe prophétise. — Jésus se retire à Éphrem.

« Il y avait un homme malade, appelé Lazare, « qui était de Béthanie, le bourg de Marie et « de Marthe sa sœur. Marie est celle qui répan- « dit sur le Seigneur une huile de parfum (1), « et qui lui essuya les pieds avec ses che- « veux, et c'est Lazare son frère qui était ma- « lade. Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : « Voilà que celui que vous aimez est malade (2).

(1) Puisque saint Jean la désigne par ce trait, il faut donc que ce trait ne convienne qu'à une seule personne, autrement le signe serait équivoque. De plus, l'Église, dans l'office de sainte Madeleine, ne fait plus qu'une seule et même personne de celle dont on voudrait faire deux et même trois personnes différentes. De part et d'autre ce n'est qu'une opinion ; mais on peut dire que l'opinion de ceux qui multiplient les Maries n'a pour elle ni une raison aussi décisive ni une autorité aussi respectable que la raison que l'on vient d'alléguer, et l'autorité que l'on vient de citer.

(2) C'est, selon les Pères, le modèle de la prière parfaite. Elle consiste dans la simple exposition du besoin, accompagnée d'une ferme confiance en Dieu. Cette confiance est fondée sur la connaissance que l'on a de la bonté, de la puissance et de la sagesse de Dieu. Par sa bonté il nous veut du bien, par sa puissance il peut nous en faire, par sa sagesse il fera le discernement de ce qui nous est le plus avantageux ; ce qui produit la résignation, quoi qu'il arrive, parce qu'il sait mieux que nous ce qu'il nous faut.

Une âme vraiment fidèle, qui n'a pas obtenu de Dieu le bien particulier qu'elle lui demandait, ne sait dire que ce mot : Il ne me le fallait pas, je me trompais.

« Jésus entendant cela, leur répondit (3) : Cette « maladie ne va point à la mort (4); mais elle « est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils « de Dieu en soit glorifié. Or, Marthe et sa « sœur Marie et Lazare étaient aimés de Jésus (5). « Après donc qu'on lui eut dit que celui-ci « était malade, il demeura encore deux jours au « même lieu, et après il dit à ses disciples : Re- « tournons en Judée. Ses disciples lui dirent : « Maître, les Juifs voulaient tout à l'heure

(3) Puisqu'il *leur* répondit, la députation était donc composée de plusieurs.

(4) Le principal effet de la mort est de retrancher pour toujours de la société des vivants. Celle de Lazare ne devait point avoir cet effet. C'est dans ce sens qu'il est dit que sa maladie ne va point à la mort.

(5) Jésus-Christ comme Dieu a aimé les hommes de toute éternité : comme homme, il les a aimés dans le temps, et dès l'instant de sa conception, de cet amour surnaturel de charité qui a Dieu seul pour motif et pour fin. On n'ignore pas qu'il a eu ces deux sortes d'amours pour Marthe, pour sa sœur Marie et pour leur frère Lazare; et cela avec la prédilection qu'il a pour les saints et pour les prédestinés. Mais, comme homme, il a pu avoir et il a eu en effet encore d'autres amours : amour naturel, fondé sur la parenté, la familiarité, la sympathie, etc. ; amour d'estime et de complaisance, fondé sur les inclinations honnêtes et les mœurs vertueuses ; amour de reconnaissance, fondé sur l'attachement qu'on lui témoignait et sur les services qu'on lui rendait. Les amours de cette dernière espèce, il ne les a pas eus pour tous les hommes, parce qu'il n'en trouvait pas la cause dans tous les hommes ; mais il a pu les avoir pour ceux dans qui il en trouvait la cause : tels étaient Lazare et ses deux sœurs, pour qui Jésus-Christ a dû avoir l'amour de complaisance, puisque c'étaient des personnes vertueuses, et celui de reconnaissance, puisqu'ils lui faisaient du bien. Voilà dans quel sens il dit ici qu'il les aimait, c'est-à-dire qu'il avait pour eux une amitié particulière. On ne peut pas douter qu'il n'ait eu de ces sortes d'amours ou d'amitiés, puisqu'il est évident que ce ne sont pas des péchés, et qu'il est de foi que Jésus-Christ a pris tout ce qui appartient à la nature humaine, à l'exception du péché.

« vous lapider (6), et vous retournez chez eux ? « Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures « dans le jour ? Si quelqu'un marche le jour, « il ne se heurte point (7), parce qu'il voit la « lumière de ce monde ; mais s'il marche la « nuit, il se heurte, parce que la lumière lui « manque. Il parla ainsi, après quoi il leur dit : « Lazare notre ami dort, mais je m'en vais pour « l'éveiller. Sur quoi les disciples dirent : S'il « dort, il en reviendra. Mais Jésus avait parlé de « la mort de Lazare, et eux crurent qu'il parlait « du sommeil ordinaire ; alors Jésus leur dit « ouvertement : Lazare est mort ; et, afin que « vous croyiez (8), je suis bien aise, pour l'a- « mour de vous, de n'avoir pas été là (9) ; mais « allons à lui. Sur cela, Thomas, appelé Didyme, « (10) dit aux autres disciples : Allons-y aussi « nous, afin de mourir avec lui (11). Jesus ar-

(6) Tout à l'heure. Dans le texte on lit *nunc*. La frayeur leur rendait encore présent ce qui s'était passé il y avait environ deux mois.

(7) C'est une manière figurée de dire : Le temps où j'ai résolu de mourir n'est pas encore venu ; jusque-là il n'y a rien à appréhender pour moi. C'est ainsi que Jésus-Chrit fit dire à Hérode : Il faut que je marche aujourd'hui et demain, et le jour suivant; comme c'est dans le même sens qu'au temps de sa passion il dit à ceux qui venaient l'arrêter : C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres.

(8) Afin que vous soyez fortifiés dans la foi ; car ils croyaient déjà.

(9) Il y était comme Dieu ; mais il parle comme homme.

(10) C'est la traduction grecque du nom Thomas ; car Thomas en hébreu signifie Jumeau, comme Didyme le signifie en grec.

(11) Il le disait sincèrement et de cœur, et non pas ironiquement, comme quelques-uns l'ont prétendu mal à propos. Ceux-ci le font parler ainsi : Irons-nous aussi nous autres pour nous faire lapider avec lui ? L'Évangile ne nous laisse pas ignorer les

« riva donc (12), et trouva qu'il y avait déjà « quatre jours que Lazare était dans le tombeau « (13). Or, Béthanie était environ à quinze sta- « des de Jérusalem, et plusieurs des Juifs étaient « venus voir Marthe et Marie pour les consoler « au sujet de leur frère. Cependant Marthe ayant « su que Jésus venait, alla au-devant de lui, et « Marie se tint au logis. Seigneur, dit Marthe à « Jésus, si vous aviez été ici, mon frère ne se- « rait pas mort (14); mais je sais que, même à « présent, tout ce que vous demanderez à Dieu, « il vous l'accordera. Votre frère ressuscitera, « lui dit Jésus. Marthe lui répondit : Je sais qu'il « ressuscitera au temps de la résurrection au « dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrec-

fautes des apôtres. Le respect religieux qui leur est dû ne permet pas de leur en attribuer qu'ils n'ont pas faites. Il permet encore moins de travestir en fautes des actions pleines de force et d'héroïsme, telle qu'était la résolution que saint Thomas fit paraître dans cette circonstance, où il releva le courage des disciples irrésolus et tremblants.

(12) Après deux jours de marche. Il n'était donc pas à Jéricho, comme le disent quelques modernes ; car il n'est pas probable qu'il eût mis deux jours à faire les six ou sept heures de chemin qu'il y avait de Jéricho à Béthanie. Mais ce qui démontre que le Sauveur était parti de plus loin, et même d'au delà du Jourdain, c'est ce mot qu'il dit à ses disciples : Allons en Judée. On était en Judée lorsqu'on était à Jéricho.

(13) Il s'ensuit que Lazare avait été enterré le jour même de sa mort, ce qui paraît un peu précipité. Peut-être le genre de sa maladie ne permettait-il pas de garder le corps, ou bien on pouvait être à la veille du sabbat, raison qui obligea, comme on le sait, à détacher le Sauveur de la croix, et à le mettre dans le tombeau presque aussitôt qu'il eut rendu l'esprit.

(14) Foi imparfaite : Jésus-Christ pouvait l'empêcher de mourir de loin comme de près ; mais le discours est modéré. Saint Chrysostome, qui se représente les cris et les lamentations qu'auraient pu faire d'autres femmes à la place des deux sœurs, leur fait honneur de cette retenue.

« tion et la vie (15); celui qui croit en moi vi-« vra, quand même il serait mort (16); et qui-« conque vit et croit en moi ne mourra point « pour toujours. Croyez-vous cela ? Oui, Sei-« gneur, lui dit-elle, j'ai cru que vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en « ce monde (17). Ce qu'ayant dit, elle s'en alla « et appela tout bas sa sœur Marie. Voilà le « Maître, dit-elle, et il vous demande. A cette « parole, Marie se lève aussitôt et va le trou-« ver: car Jésus n'était pas encore arrivé au « bourg, mais il était encore dans le lieu où « Marthe était venue le trouver.

« Les Juifs qui étaient au logis avec Marie « (18), et qui la consolaient, ayant pris garde

(15) Il élève Marthe à des pensées plus hautes; elle croyait qu'il n'avait qu'à demander pour obtenir. Il lui apprend qu'il n'a pas même besoin de demander; car celui qui est la résurrection et la vie, c'est-à-dire qui est l'auteur et la source de l'une et de l'autre, n'a pas besoin de demander ce qu'il a dans son fonds et par lui-même.

(16) Celui qui est mort vivra, c'est-à-dire qu'il recouvrera la vie par la résurrection. Celui qui vit ne mourra pas pour toujours, parce qu'il ne mourra que pour ressusciter. D'autres traduisent ne mourra jamais, ce qui est vrai dans le sens qu'une mort qui doit être suivie d'une heureuse résurrection n'est plus qu'un sommeil.

(17) C'est la confession de saint Pierre. Marthe a l'honneur d'être la première femme que nous sachions l'avoir faite. La foi tout entière y est renfermée ; mais cette foi n'était pas encore entièrement développée. Il en est ici de Marthe comme d'un catholique qui, interrogé s'il croit tel article de foi dont il n'aurait qu'une idée confuse, répondrait sincèrement et sans détour : Je crois tout ce que l'Église croit et enseigne.

(18) Marie tenait compagnie à ceux qui étaient venus faire les compliments de condoléance. Il paraît, par cette histoire et par celle du repas que Jésus-Christ fit chez les deux sœurs, que Marthe s'occupait du soin du ménage, et que Marie faisait les honneurs de la maison, chacune suivant son goût ou son talent.

« qu'elle s'était levée si vite, et qu'elle était sor-
« tie, la suivirent, disant : Elle va au tombeau
« pour y pleurer ; mais Marie étant arrivée au
« lieu où était Jésus, dès qu'elle le vit, elle se
« jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous
« eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.
« Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui
« étaient venus avec elle, eut un frémissement
« (19), et se troubla lui-même. Puis il dit : Où
« l'avez-vous mis ? Seigneur, répondirent-ils,
« venez et voyez. Alors Jésus répandit des lar-
« mes (20) ; sur quoi les Juifs dirent : Voyez
« comme il l'aimait. Mais quelques-uns d'entre
« eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'a-
« veugle-né, ne pouvait-il pas empêcher celui-ci
« de mourir (21) ? Jésus donc frémissant en
« lui-même tout de nouveau, alla au lieu de la
« sépulture. C'était un endroit creusé dans le
« roc, et on avait mis une pierre par-dessus.
« Otez la pierre, dit Jésus (22) : Seigneur, lui

(19) Qui a coutume de précéder les larmes, surtout dans les hommes dont le caractère mâle résiste d'abord à l'attendrissement qui fait pleurer. Dans nous, ce frémisssment est involontaire ; mais il était volontaire dans l'Homme-Dieu, c'est pourquoi il est dit qu'il se troubla lui-même.

(20) Pleurer avec ceux qui pleurent, c'est, selon saint Paul, un devoir de charité que Jésus-Christ a voulu remplir comme les autres. Il pouvait pleurer encore à la vue des misères humaines dont il avait un tableau si touchant devant les yeux, et il n'était pas indigne de lui de donner les larmes à la mort de son ami.

(21) S'il était demeuré les yeux secs, ceux-ci l'auraient accusé de dureté. Quelque chose que l'on fasse, il y a des gens dont on n'évite jamais la censure. L'homme sage fait ce qu'il doit, et laisse dire.

(22) Jésus-Christ pouvait miraculeusement lever la pierre ; mais il ne voulut pas, 1° parce que les moyens humains y suffisant, le miracle était inutile ; 2° parce que la mauvaise odeur

« dit Marthe, la sœur du mort, il commence « à sentir mauvais, car il y a quatre jours qu'il « est là. Jésus lui repartit : Ne vous ai-je pas « dit que si vous croyez, vous verrez Dieu glo« rifié ? Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus « élevant les yeux, dit : Mon Père, je vous « rends grâces de m'avoir exaucé (23). Pour moi, « je savais bien que vous m'exaucez toujours ; « mais je dis ceci pour ce peuple qui m'envi« ronne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'a« vez envoyé. Après ces paroles, il cria à haute « voix : Lazare, venez dehors ! Le mort sortit « aussitôt avec les bandes qui lui liaient les « pieds et les mains, et avec le linge qui lui cou« vrait le visage. Déliez-le, leur dit Jésus, et « laissez-le aller. Là-dessus grand nombre de « Juifs qui était venus voir Marie et Marthe, « et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, cru« rent en lui ; mais quelques-uns d'entre eux « allèrent aux pharisiens, et leur dirent ce que « Jésus venait de faire. »

Ces Juifs qui allèrent leur rapporter ce prodige, étaient-ils du grand nombre de ceux qui crurent, ou du petit nombre de ceux qui ne crurent pas ? Avaient-ils le dessein de convertir

du cadavre, en rendant la mort incontestable, ne permettait plus de douter que la résurrection ne fût miraculeuse.

(23) Il l'avait donc demandé, mais sans besoin, comme on l'a déjà dit, et pouvant ne le demander pas. Il l'avait demandé comme homme, et, même en cette qualité, il est toujours exaucé. Ce n'était pas pour lui qu'il l'avait demandé, mais pour nous, puisqu'il rend grâces à cause de nous. Il n'en avait pas besoin pour lui-même ; mais quel besoin a-t-il de nous ? Ceci ne peut s'expliquer que par son amour ; mais qui nous l'expliquera, cet amour qui lui fait aimer des créatures qu'il n'a nul besoin d'aimer, et qu'il a tant de raisons de haïr ?

les pharisiens à Jésus-Christ, ou de les lui rendre tout à fait irréconciliables? C'est ce qui est fort incertain, et ce qu'il importe assez peu de savoir. Si l'on en juge par l'effet, leur intention ne pouvait être que très-mauvaise; car, beaucoup plus scandalisés de cette résurrection qu'ils ne l'eussent été s'ils avaient appris que le Sauveur venait de commettre un homicide, « les « princes des prêtres et les pharisiens assem- « blèrent là-dessus le conseil. Que faisons-nous, « dirent-ils, » et à quoi pensons-nous? « cet « homme fait beaucoup de miracles. » Que l'on remarque qu'ils ne le traitent ici ni de blasphémateur, ni de séducteur du peuple, ni de rebelle aux ordonnances de Moïse et à l'autorité des Césars. Cela était bon à dire à la multitude, qui ne sait que croire ce qu'on lui dit et répéter ce qu'elle entend; mais ils savaient si bien dans leur conscience que ces traits ne convenaient nullement au Sauveur, que tenir ce langage, lorsqu'ils parlaient entre eux, c'eût été se donner pour aussi imbécille que la populace à qui on voulait en faire accroire. « Mais il fait beau- « coup de miracles, » voilà son crime, ou, pour parler plus exactement, voilà son tort auprès de ces hommes superbes, qui ne voyaient qu'avec chagrin l'ascendant que des œuvres si merveilleuses lui donnaient sur l'esprit des peuples, et la diminution de leur crédit, qui en était la suite inévitable. C'est ce qui leur fait ajouter: « Si nous le laissons ainsi faire, tout le monde « croira en lui. »

Ils allaient donc se voir abandonnés et réduits à une ignominieuse solitude. C'est l'humiliante

conclusion qu'ils tiraient au fond de leur cœur, mais il leur aurait été honteux de l'exprimer de bouche : voilà pourquoi, à la place de cet intérêt personnel qu'ils n'osaient avouer, ils alléguaient l'intérêt public, et l'État menacé d'une ruine prochaine, si on ne s'opposait aux progrès d'un homme si dangereux, « et les Romains « *disent-ils*, viendront détruire notre pays et « notre nation (24). »

Il restait à dire qu'il faut donc s'en défaire, et l'immoler à la sûreté publique ; mais ce mot exprimait trop clairement le crime, et par cette raison on avait peine à le prononcer. On veut le crime ; mais on voudrait pouvoir dire, après qu'il a été commis, qu'un autre en est l'auteur, et lui en laisser tout l'odieux, tandis qu'on en partage avec lui les profits. Il paraît donc que l'on se regardait mutuellement, et que par ses regards, on se le demandait les uns aux autres, ce mot fatal que nul n'avait l'assurance de proférer, lorsque, mettant bas toute pudeur, et insultant en quelque sorte à l'inconséquence de ce dernier scrupule, « l'un d'entre « eux, appelé Caïphe, qui était grand prêtre « cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez

(24) C'est la prophétie de ce qui leur arriva pour n'avoir pas cru en Jésus-Christ, et pour l'avoir mis à mort. L'homme juste ne réussit pas toujours ; les méchants échouent encore plus souvent. Mais le premier, qui n'a employé que des moyens légitimes, a pour lui le témoignage de sa conscience, et, au défaut des biens de la terre, l'espérance des biens célestes ; quelle source de consolation! Les seconds ajoutent au sentiment de leur malheur le remords des crimes qui le leur ont attiré, et la vue des châtiments éternels qu'ils leur ont mérités ; quel surcroît de désespoir!

« rien; et vous ne faites pas réflexion qu'il est « de votre intérêt qu'un homme seul meure « pour la nation, et qu'elle ne périsse pas tout « entière. »

Ce méchant homme n'avait dans l'esprit que le mauvais sens que présente d'abord sa décision, savoir, qu'il ne faut pas se faire un scrupule de sacrifier un innocent à son intérêt : fausse et abominable maxime, s'agît-il même de l'intérêt de tout un peuple ; mais ses paroles renfermaient un sens mystérieux et profond qu'il ne comprenait pas, et auquel même il ne pensait pas : c'est que le monde ne devait être sauvé que par la mort de Jésus-Christ. Le premier de ces deux sens était le sien ; le second était celui du Saint-Esprit qui lui avait mis à la bouche des termes qui énonçaient cette grande vérité, en même temps qu'ils exprimaient le sens pervers que Caïphe avait alors dans l'esprit. Or, c'est de ce second sens qu'il est dit qu'il ne parla point ainsi de lui-même ; « mais, « comme il était grand-prêtre cette année-là (25), « il dit, par un esprit prophétique, que Jésus « devait mourir pour la nation, et non-seule« ment pour la nation, mais pour rassembler « et réunir les enfants de Dieu qui étaient dis« persés (26). »

(25) La prophétie, c'est-à-dire le don de prononcer des oracles en matière de religion, est attachée à la dignité, et non à la vertu. Il était de la sagesse de Dieu que cela fût ainsi, parce qu'on sait toujours où est la dignité, et qu'on ne peut jamais s'assurer où est la vertu. *Les lèvres du prêtre sont dépositaires de la science, et on recueillera la loi de sa bouche, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées.* (*Malach*, II. 7.)

(26) Pour rassembler de toutes les parties de la terre, dans

Mais le sens homicide, qui fut alors le seul entendu, fut universellement adopté. « Ils ne « songèrent donc plus qu'à faire mourir Jésus. » On voit par là ce que l'on doit penser de l'ordre judiciaire qu'ils parurent garder lorsqu'ils l'eurent en leur puissance. S'ils appelèrent des témoins et s'ils les entendirent, s'ils firent subir au Sauveur une espèce d'interrogatoire, tout cela était pour amuser le monde, et afin qu'il fût dit que des témoins avaient été ouïs, et que le prétendu criminel avait été interrogé juridiquement ; car, au fond, il était déjà jugé et condamné à mort : l'arrêt avait devancé la procédure, et toutes les délibérations qui suivirent ne roulèrent plus que sur les moyens de le mettre à exécution.

L'heure approchait, mais elle n'était pas encore venue. Jésus, qui, pour montrer sa puissance, venait de braver les fureurs de ses ennemis, voulut alors donner à ses disciples l'exemple d'une sage timidité et d'une fuite prudente. Ainsi voyait-on alternativement la divinité percer le voile de l'humanité, et l'humanité couvrir de ses faiblesses l'éclat de la divinité. « Jésus « ne marchait donc plus en public parmi les « Juifs ; mais il alla dans le pays voisin du dé« sert, à une ville nommée Éphrem, et il y sé« journa avec ses disciples. Or, la pâque des

une seule et même Église, tous les enfants de Dieu, c'est-à-dire tous ceux qui devaient l'être : car ils ne l'étaient pas encore, et ils ne le devinrent que lorsqu'ils en reçurent le caractère par le baptême. Jésus-Christ devait mourir aussi pour ceux qui ne le reçurent pas, puisqu'il devait mourir pour tous les hommes. Mais il n'est parlé ici que de ceux à qui les fruits de sa mort furent appliqués.

« Juifs était proche, et de ce pays-là il vint « beaucoup de gens à Jérusalem avant la pâque « pour se purifier. Ils cherchaient donc Jésus, « et étant au temple, il se disaient les uns aux « autres : Que vous semble de ce qu'il n'est « point venu à la fête? Mais les princes des « prêtres et les pharisiens avaient donné ordre « que si quelqu'un découvrait où était Jé- « sus, il en donnât avis, afin qu'ils le fissent « prendre. »

CHAPITRE XLIX.

Retour à Jérusalem. — Zèle de deux disciples réprimé. — Passion prédite avec ses circonstances. — Prétention ambitieuse des enfants de Zébédée. — Murmure et instruction des autres disciples.

« Enfin le temps où il devait être enlevé de « ce monde étant arrivé, Jésus, » surmontant par un généreux effort toutes les répugnances de la nature, « prit la résolution d'aller à Jérusalem. Il envoya devant lui des gens pour an- « noncer » sa venue dans les lieux par où il devait passer. « Ils partirent, et ils entrèrent dans « une ville de Samarie pour lui préparer » ce qui était nécessaire. « Mais on ne le reçut pas, « parce qu'on voyait bien qu'il allait à Jérusa- « lem. » Or, aller à Jérusalem dans le temps de la pâque, c'était plus que jamais se déclarer juif, et anti-samaritain. « Ses disciples Jacques

« Jean voyant cela « ne purent souffrir l'affront qu'on faisait à leur maître, et brûlant du désir de le venger : « Seigneur, lui dirent-ils, « voulez-vous que nous disions que le feu des-« cende du ciel, et qu'il les consume ? » Cette saillie a fait soupçonner que les deux disciples étaient du nombre des envoyés, et que, dans leur ressentiment, il pouvait y avoir du personnel. Mais, en supposant même que leur zèle n'avait point d'autre objet que la gloire du Sauveur, il ne fut point approuvé. « Jésus se tournant « vers eux, les en reprit : Vous ne savez pas, « dit-il, de quel esprit vous êtes (1). Le Fils « de l'homme n'est pas venu pour perdre les « hommes (2), mais pour les sauver; et ils s'en « allèrent en un autre bourg.

« Ils continuaient leur chemin vers Jérusa-« lem, et comme Jésus avançait plus que ses « disciples, ceux-ci étaient tout étonnés, et le « suivaient avec crainte. » L'animosité des Juifs les faisait toujours trembler pour leur maître et pour eux-mêmes. Les complots, jusqu'alors

(1) Ils ne connaissaient pas encore l'esprit de l'Évangile, qui est un esprit de douceur, et ils parlaient selon l'esprit de l'ancienne loi, qui était un esprit de rigueur. Cependant on voit des traits de rigueur sous l'Évangile, et des traits de douceur sous l'ancienne loi. Pierre, par la vertu de sa parole, fait tomber morts à ses pieds Ananie et Saphire. Élisée, bien loin de permettre que l'on fasse du mal aux Syriens qui étaient venus pour le prendre, ordonne qu'on les renvoie sains et saufs après leur avoir donné à manger. Ceci montre que la douceur n'est que la qualité dominante de la loi nouvelle, comme la rigueur l'était de la loi ancienne, et qu'ici la règle générale n'est pas sans exception.

(2) Il y a dans le texte : pour perdre les âmes. Ce mot, dans l'Écriture, s'entend de la vie corporelle comme de la vie spirituelle. Jésus-Christ, qui n'a jamais fait que du bien aux âmes et aux corps, le dit ici dans ces deux significations.

inutiles, pouvaient enfin réussir ; et qui les assurait qu'ils n'en seraient pas aussi les victimes ? Tel était le sujet de leurs appréhensions, que Jésus-Christ ne chercha point à leur ôter ; il l'aurait plutôt changé en certitude, au moins pour ce qui le regardait personnellement, s'ils avaient été capables de le comprendre. Car, « après avoir pris en particulier les douze, il « commença à leur déclarer ce qui lui devait « arriver. Voici, leur dit-il, que nous allons à « Jérusalem, et toutes les choses que les pro- « phètes ont écrites du Fils de l'homme s'ac- « compliront. Il va être livré aux princes des « prêtres, aux scribes et aux anciens. Ils le « condamneront à la mort, et ils le livreront « aux gentils. Ils se moqueront de lui (3) ; ils « lui cracheront au visage, ils le flagelleront, « ils le feront mourir, et le troisième jour il « ressuscitera. »

On a, dans cette prophétie, l'histoire détaillée de la passion du Sauveur depuis la trahison de Judas jusqu'à la résurrection. Les termes en sont claires et précis, et il semble qu'il ne soit pas possible de ne pas les entendre. Cependant les disciples, à qui Jésus-Christ répétait cette prédiction pour la troisième fois, « n'en-

(3) *Ils*. Les gentils, qui exécutèrent la plus grande partie de ces cruautés, quoique dans le texte ceci puisse se rapporter également aux Juifs, et avec raison; car on peut dire qu'ils firent tout le mal qu'ils firent faire. Ce furent eux qui flagellèrent le Sauveur, et qui le crucifièrent par les mains des gentils. Ils ne le leur avaient livré qu'à cette intention. Le crime de l'exécuteur est simple; il n'est coupable que de l'exécution. Celui de l'auteur est double; il est coupable du crime qu'il commet et de celui qu'il fait commettre.

« tendirent rien à tout cela ! c'était une chose « cachée pour eux, et ils ne comprirent point « ce discours. » Tant il est vrai qu'il n'y a rien de moins intelligible que ce qu'on ne veut pas comprendre, ni de plus incroyable que ce que l'on est disposé à ne pas croire. Mais, quoique non comprises alors, ces prophéties n'étaient pas inutiles. Elles devaient servir à diminuer au moins la surprise et le découragement des disciples lors de l'événement ; et qui sait si ce ne fut point là ce qui soutint ou ce qui ranima le courage du disciple bien-aimé ? De plus, la prédiction de cette mort, avec tant de circonstances que l'esprit humain ne pouvait pas prévoir, était la preuve certaine que, de la part du Sauveur, elle était parfaitement libre et volontaire, et il était de sa gloire que l'on ne pût pas en douter.

Ce qui montre que les disciples ne comprenaient rien au discours de leur maître, c'est la demande que deux des plus chéris eurent la hardiesse de lui faire. Au moment même où il cessait de leur parler de ses opprobres futurs d'une manière si sensible et si capable de les guérir de toute ambition, « les fils de Zébédée, « Jacques et Jean, l'abordèrent, et lui dirent : « Maître, nous souhaitons que vous nous accor- « diez tout ce que nous avons à vous deman- « der. Que souhaitez-vous que je vous accorde? « leur dit Jésus. Accordez-nous, dirent-ils, que, « dans votre gloire, nous soyons assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche (4). » Un autre évangéliste raconte différemment la chose. « Alors,

(4) Jésus-Christ leur avait promis à tous, qu'ils seraient assis

dit-il, c'est-à-dire aussitôt après la prophétie de la passion, « alors la mère des enfants de « Zébédée s'approcha de Jésus avec eux, et « l'adora en lui faisant une demande. Que « souhaitez-vous ? lui dit-il. Elle répondit : Or- « donnez que dans votre royaume mes deux fils « que voilà, soient assis, l'un à votre droite, « l'autre à votre gauche. »

La demande est précisément la même ; et les deux récits, quoique différents, ne se contredisent pas : la mère a pu répéter ce qu'avaient dit ses enfants, ou les enfants ce qu'avait dit leur mère; ou bien, ce qui est plus vraisemblable, la mère aura parlé seule, mais au nom de ses enfants dont elle était comme l'orateur ; et un évangéliste leur aura attribué une demande qui n'avait qu'eux pour objet, que leur mère n'avait faite qu'à leur instigation, ou tout au moins

sur des trônes pour juger avec lui les douze tribus d'Israël. Quelle élévation pour de pauvres pêcheurs qui n'auraient pas osé aspirer à être les premiers de leur bourgade ! Cependant ces pauvres pêcheurs n'étaient pas encore contents. Assurés des trônes, chacun voulait avoir le premier, et leur orgueil était humilié dans la seule pensée qu'il pourrait se voir précédé par un autre. L'ambition n'a point de bornes ; on doit le dire de tous les hommes sans exception. Elle monte toujours, selon l'expression du Psalmiste. Lorsqu'elle paraît borner ses prétentions à un rang médiocre, c'est qu'il est le seul qui soit à sa portée. Lorsqu'elle s'y verra placée, ce ne sera plus qu'un degré pour s'élever à un autre. A peine sera-t-elle parvenue à celui-ci, qu'elle pensera à ce qui est au-dessus. Dans la médiocrité, on soupire après le faste et la magnificence des riches; le riche regarde d'un œil d'envie les titres et les prérogatives de la grandeur ; le grand voudrait devenir prince ; le prince aspire à la souveraineté, et le souverain à la monarchie universelle. Les objets sont différents selon les positions différentes : l'ambition est toujours la même, aussi vive dans un bourgeois qui veut être bourgmestre, que dans César pour devenir le maître de l'empire romain.

de concert avec eux. C'est ainsi qu'on a mis dans la bouche du centurion la prière que ses députés firent en son nom pour demander la guérison de son serviteur. Quoi qu'il en soit, comme la demande regardait les deux frères, ce fut à eux que Jésus adressa la réponse. « Vous « ne savez, leur dit-il, ce que vous demandez. « Pouvez-vous boire le calice (5) que je vais « boire (6), ou être baptisés du baptême dont « je vais être baptisé ? Nous le pouvons (7), « lui dirent-ils. Vous boirez en effet, répondit « Jésus, le calice que je vais boire (8) ; et vous

(5) Le calice et le baptême signifient la passion du Sauveur, qui se sert encore ailleurs de ces deux termes pour exprimer la même chose. Il paraît, par divers textes de l'Écriture, que le mot de calice était fort en usage pour signifier les souffrances. C'est une métaphore tirée d'une potion amère que l'on est obligé d'avaler. Celui de baptême, dans le sens figuré, a moins d'étendue ; il ne s'approprie guère qu'à la passion, dans laquelle Jésus-Christ fut comme baigné dans les flots de son sang. Quelques-uns entendent par le calice la mort de Jésus-Christ, et par le baptême l'assemblage des tourments qu'il endura dans toutes les parties de son sacré corps.

(6) Si nous souffrons avec Jésus-Christ, dit saint Paul, nous serons glorifiés avec lui. C'est surtout en ce sens qu'ils ne savaient ce qu'ils demandaient. Une si grande gloire ne devait pas être donnée à la faveur, elle ne pouvait être que la récompense du mérite. Il fallait l'acheter au prix de son sang, ou y renoncer.

(7) C'est-à-dire, nous y sommes disposés ; car il n'est pas certain qu'ils en eussent encore le courage. Il est toujours louable et salutaire de faire de bonnes résolutions ; mais ne vous fiez pourtant qu'aux vertus éprouvées. *Celui qui n'est pas tenté, que sait-il ?* (*Eccli.* XXXIV, 9.)

(8) On lit le martyre de saint Jacques dans les Actes des apôtres. Saint Jean mourut de mort naturelle. Mais si le martyre lui a manqué, il n'a pas manqué au martyre. On sait que Domitien le fit plonger dans une chaudière d'huile bouillante. Il en sortit plus frais et plus vigoureux ; mais relégué ensuite dans l'île de Pathmos, il y souffrit les rigueurs d'un fâcheux exil. L'Église re-

« serez baptisés du baptême dont je vais être « baptisé. Mais, d'être assis à ma droite ou à « ma gauche, ce n'est pas à moi de vous l'ac- « corder : c'est pour ceux à qui cela est destiné « par mon Père (9). »

Mais l'orgueil trouve toujours l'orgueil sur son chemin. Si, parmi les apôtres, les uns voulaient primer, les autres ne voulaient pas être primés. Il n'y en eut aucun qui ne se tînt offensé de cette ambitieuse prétention, et, en « l'entendant, les dix furent indignés contre les deux « frères Jacques et Jean. » Ce fut une occasion pour le Sauveur de leur faire à tous l'admirable leçon que l'on va voir. « Il les fit venir à lui et leur « dit : Vous savez que les princes des nations do- « minent sur elles, et que les grands leur com- « mandent avec autorité. Vous n'en userez pas « de même entre vous ; mais quiconque voudra « être le plus grand parmi vous, qu'il se fasse « votre serviteur, et celui qui voudra être le « premier parmi vous, qu'il soit votre esclave; « de même que le Fils de l'homme n'est pas « venu pour être servi, mais afin de servir, et

connait plusieurs saints martyrs qui n'ont pas souffert d'autres peines.

(9) Outre que ces places ne seront adjugées qu'au mérite, il faut encore un choix spécial de Dieu pour être appelé au mérite auquel elles seront adjugées. De toute éternité, ce choix est fait et arrêté dans le conseil du Très-Haut. Le Fils et le Saint-Esprit n'y ont pas moins de part que le Père. Cependant Jésus-Christ l'attribue plus particulièrement au Père, qui, dans la Trinité, est premier principe, comme pour faire entendre que s'il était possible qu'il y eût de l'inégalité entre les personnes divines, ce serait ce qu'il y aurait dans la Divinité de plus haut et de plus absolu qui disposerait de ces places. Croyez après cela qu'on peut les obtenir par la faveur, ou par les sollicitations d'une femme.

« de donner sa vie pour la rédemption de plu-
« sieurs. »

Jésus avait déjà dit plus d'une fois qu'il faut se faire petit pour devenir grand, et que ce n'est que par l'humilité que l'on parvient à l'élévation. Cette leçon, qui se trouve répétée dans les paroles qu'il vient de prononcer, n'est pas la seule qu'il y donne. Il y présente encore l'unique motif qui puisse faire désirer légitimement l'autorité, qui est l'utilité des hommes, et le plus noble usage que l'homme puisse en faire, qui est de se consumer, et, s'il le faut, de se sacrifier tout entier pour ceux à qui l'on a le droit de commander. C'est l'autorité qu'une mère tendre exerce sur son petit enfant, que l'on peut regarder en même temps comme la plus grande de toutes les autorités et de toutes les servitudes. Rien peut-être ne la ferait mieux connaître que cette comparaison, si le Sauveur ne nous la rendait sensible par un autre exemple, bien plus touchant et plus persuasif : c'est le sien propre. Depuis sa première enfance, pendant laquelle l'état de faiblesse, où il a voulu paraître exigeait qu'il souffrît les services de sa mère, nous le voyons toujours obéir et jamais commander, toujours servir et jamais n'être servi. Son temps, ses soins, ses forces, son repos, sa gloire, son sang et sa vie, tout sans exception est prodigué à l'utilité des hommes. Pendant les trois années qu'il a passées avec ses disciples, on ne doute pas qu'il ne refusât leurs services et qu'il ne leur rendît les siens. Quoique les évangélistes ne donnent sur ce point aucun détail, ils en disent assez pour nous le faire entendre. Si le

lavement des pieds est un des traits les plus signalés, il s'en faut bien qu'il soit le seul : et tous les détails ne sont-ils pas renfermés dans cette seule parole, que le Sauveur n'a pu dire que parce que sa conduite en était la preuve sensible et perpétuelle? « Je ne suis pas venu pour être « servi, mais pour servir. » Ce que le pape saint Clément raconte de son maître, l'apôtre saint Pierre, peut trouver ici sa place. Il dit que, lorsque le saint apôtre voyait quelqu'un dormir, les larmes lui venaient aux yeux aussitôt. Comme on lui en demanda la raison, il répondit que cet objet lui rappelait le souvenir de son cher maître qui, lorsqu'ils dormaient tous, veillait pour tous; et s'il arrivait que quelqu'un d'eux se découvrît en dormant, ou qu'il dérangeât sa pauvre couche, il avait soin de le recouvrir, et de remettre en état ce qui était déplacé. Ce trait suffira pour juger du reste, et achèvera de faire connaître cette autorité maternelle qu'il est permis de désirer, comme il est permis à une femme de désirer d'avoir des enfants, pour avoir des personnes qu'elle aime autant et plus qu'elle-même, à qui elle prodigue ses affections, ses soins, ses attentions, ses forces, ses biens, sa santé, et quelquefois sa vie. C'est ainsi, dis-je, qu'il est permis de désirer l'autorité, parce que c'est la désirer par le seul motif de la charité. C'est désirer, à la lettre, non pas le faste, mais « *la bonne œuvre* de « l'épiscopat, » la seule chose que la charité se permette d'y désirer, parce que « la charité n'est « pas ambitieuse, » au lieu que les désirs de l'ambition se portent uniquement vers les titres

et les prérogatives de l'autorité, parce que l'ambition n'est rien moins que charitable.

CHAPITRE L.

Passage par Jéricho. — Aveugle guéri. — Zachée. — Parabole des dix marcs d'argent. — Guérison de deux aveugles.

Éphrem, où le Sauveur s'était retiré après la résurrection de Lazare, est placé par les géographes au nord-est de Jérusalem, sur la frontière de la Judée et de la Samarie, ou, comme on parlait plus anciennement, sur les confins des tribus d'Éphraïm et de Benjamin. De là, pour aller à la capitale, on ne peut point passer par Jéricho sans faire un détour vers l'orient. La qualité des chemins ou la nécessité de trouver des logements pouvait bien y obliger; mais, supposé qu'il n'y eût aucune de ces raisons, les grandes choses que Jésus avait à faire et à dire dans Jéricho étaient pour lui une raison suffisante de prolonger sa route pour y aller. Il prit donc son chemin par cette ville, et, dès les premiers pas qu'il fit sur son territoire, il y donna des témoignages de sa toute-puissante bonté. « Il approchait de Jéricho, « lorsqu'un aveugle, qui était assis près du che- « min et qui demandait l'aumône, entendant « passer une foule de monde, s'enquit de ce « que c'était. On lui dit que c'était Jésus de

« Nazareth qui passait; et aussitôt il s'écria : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux « qui allaient devant le reprenaient (1), en lui « disant de se taire : mais il en criait bien plus « fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Jésus « s'arrêtant, le fit amener (2); et quand l'a« veugle se fut rapproché, il lui demanda : Que « souhaitez-vous que je vous fasse (3)? Sei« gneur, répondit l'aveugle, que je voie. Voyez « lui dit Jésus, votre foi vous a sauvé. Il vit « aussitôt, et il suivit Jésus, publiant les gran« deurs de Dieu : tout le peuple aussi, qui en « était témoin, rendait gloire à Dieu.

« Jésus étant entré dans Jéricho, traversait « la ville » avec le surcroît de monde que la guérison de l'aveugle avait amassé autour de lui. « Il y avait un homme, nommé Zachée, chef « des publicains et fort riche, qui cherchait

(1) Plus bas on les entendra murmurer, quoique avec aussi peu de succès, de ce que le Sauveur va loger chez un publicain. Deux sortes de gens de l'avis desquels on ne trouvera pas que Jésus-Christ ait été une seule fois, ceux qui critiquent et ceux qui rebutent. C'est que rien ne sympathise moins avec sa bénignité que la malignité des premiers, et avec sa douceur que la dureté des seconds.

(2) Si, comme on le lui disait, il avait cessé de crier, peut-être le Sauveur ne l'eût-il pas fait approcher, et il serait demeuré aveugle. Ceux qui veulent aller à Dieu n'y arriveront jamais, s'ils ne commencent par mépriser les remontrances des gens du monde.

(3) Une mère connaît parfaitement les besoins de son fils : elle veut néanmoins qu'il les lui déclare. Ce n'est pas seulement afin qu'il reconnaisse son autorité, c'est encore plus pour avoir le plaisir de l'entendre bégayer ses désirs, de le voir témoigner sa confiance; c'est pour exciter et pour nourrir sa reconnaissance par la facilité qu'elle montre à condescendre à ses volontés. Elle l'aime, et elle veut en être aimée : voilà ses motifs, qui sont aussi ceux de Dieu lorsqu'il exige que nous lui exposions nos besoins qu'il connaît mieux que nous-mêmes.

« à voir Jésus pour le connaître ; mais, à cause « de la foule, il ne le pouvait, étant fort petit. « Si bien que, courant devant, il monta sur un « sycomore pour le voir (4) ; car Jésus devait « passer par cet endroit-là. Quand Jésus y fut, « regardant en haut, il le vit, et lui dit : Za- « chée, descendez vite, parce qu'il faut que je « loge aujourd'hui chez vous. Zachée descendit « promptement et le reçut avec joie. Tout le « monde voyant cela en murmurait, disant que « Jésus était allé loger chez un pécheur. » Ils ne savaient pas que, par l'opération invisible de la grâce, celui qu'ils appelaient un pécheur était déjà un saint. « Zachée se présentant de- « vant le Seigneur, lui dit : Voilà, Seigneur, « que je donne aux pauvres la moitié de mes « biens (5) ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en

(4) Il en est de Zachée à peu près comme de l'aveugle. Lorsque la foule empêchait le premier de voir le Sauveur, il ne cessa point de le désirer, comme l'aveugle ne cessa point de crier, quoiqu'il parût n'être pas entendu d'abord. Celui-ci ne fit point de cas de ce que lui disaient ceux qui voulaient le faire taire, et Zachée ne balança pas à monter sur le sycomore, démarche qui devait paraître bien étrange dans un homme de sa sorte, et qui pouvait aisément lui attirer les huées de la populace. La persévérance dans le désir, malgré les obstacles, et le peu de souci du *qu'en dira-t-on* firent le salut de l'un et de l'autre.

(5) C'est-à-dire, je donnerai, selon l'interprétation commune qui est celle que nous suivons. Plusieurs l'entendent du présent. Selon eux, Zachée, pour répondre au murmure des Juifs, fait voir, en déclarant ce qu'il est accoutumé de faire, qu'il n'est pas si grand pécheur qu'ils le disent En effet, un homme qui est dans l'habitude de donner aux pauvres la moitié de son bien et de réparer au quadruple les torts qu'il lui arrive de faire par garde, car un homme si juste et si charitable ne peut pas autrement ; cet homme, dis-je, a droit assurément d'être regardé comme un homme de bien : donc Jésus-Christ ne pouvait plus ajouter que ce jour était pour cette maison un jour de salut. C'est

« quelque chose, j'en rends (6) quatre fois au-« tant (7). Jésus lui dit : C'est aujourd'hui un « jour de salut pour cette maison (8), parce « que Zachée est aussi enfant d'Abraham (9);

cette réflexion qui a porté le gros des interprètes à regarder son discours comme la déclaration de ce qu'il voulait faire à l'avenir, et non de ce qu'il avait fait jusqu'alors. Cependant il n'était pas absolument impossible qu'avec tant de probité et de charité, Zachée ne fût pas en état de grâce. D'abord il est évident qu'il n'y aurait pas été s'il eût été gentil, comme quelques-uns le disent, quoiqu'il soit plus vraisemblable qu'il était Juif; mais de plus ne pouvait-il pas, lui, qui était riche et publicain, se permettre quelque plaisir défendu ? Il y a plus encore. La foi en Jésus-Christ était dès lors nécessaire, au moins à ceux qui avaient eu l'avantage d'entendre ses discours et de voir ses miracles. En la donnant à Zachée, Jésus-Christ lui donnait donc ce qui était devenu pour lui de nécessité de salut, et, dans ce sens, il a pu dire encore que ce jour était pour cette maison un jour de salut. Ainsi saint Pierre aurait pu le dire au centenier Corneille, quoique celui-ci fût adonné à toutes sortes de bonnes œuvres avant que le saint apôtre fût venu loger chez lui. Voilà les raisons principales sur lesquelles sont appuyées ces deux explications. Ceux qui voudront voir ces raisons plus étendues avec d'autres encore que nous ne rapportons pas, les trouveront dans l'*Éclaircissement sur le discours de Zachée à Jésus-Christ, par M. l'abbé de Saint-Réal*

(6) Restitution, de toutes les preuves de conversion la plus nécessaire, la moins équivoque, et plût à Dieu qu'on ne pût pas ajouter, la plus rare !

(7) Si Zachée compte bien, comme on doit le présumer d'un homme de sa profession, il suit de son discours qu'au moins les trois quarts et demi de son bien lui appartenaient légitimement. On voit par là que ce publicain ne pouvait pas encore être appelé une sangsue publique.

(8) Tel maître, telle maison pour l'ordinaire. On ne peut douter que Zachée, qui apparemment avait scandalisé la sienne, n'ait servi depuis à la sanctifier. L'obligation d'y travailler n'était pas moins étroite pour lui que celle de restituer le bien acquis.

(9) Enfant d'Abraham, quoique publicain, supposé qu'il fût Juif. Ceci répond au préjugé contre les publicains, que les Juifs semblaient ne plus reconnaître pour leurs frères. Enfant d'Abraham selon l'esprit, supposé qu'il fût gentil; ce qui leur aurait appris que l'on est bien plus enfant d'Abraham par la foi que par le sang.

« car le Fils de l'homme est venu chercher et « sauver ce qui était perdu. »

Une marche si éclatante paraissait présager de grandes choses, et les esprits, surtout ceux des disciples, étaient dans une merveilleuse attente de ce qui allait arriver. Jésus travailla encore à les désabuser des idées fausses et flatteuses dont ils avaient tant de peine à revenir. Rien n'est plus clair, après l'événement, que la prophétie mystérieuse qu'il va leur faire ; et il n'était pas impossible, même avant l'accomplissement, de voir où elle tendait, et que le règne du Christ ne devait être ni si prochain qu'ils l'espéraient, ni tel qu'ils se le figuraient. Mais ceux qui ne le comprirent pas alors, virent au moins après coup qu'il ne leur était rien arrivé que le Sauveur ne leur eût prédit ; et ce qui ne les éclaira pas d'abord, servit depuis à les affermir dans la foi : car aucune parole de Jésus-Christ n'a été inutile, et cette semence divine n'a jamais manqué de produire son fruit tôt ou tard. « Lors donc qu'ils écou- « taient les paroles de Jésus » que nous venons de rapporter, « il ajouta une parabole sur ce « qu'il était près de Jérusalem, et qu'ils se per- « suadaient que le royaume de Dieu paraîtrait « bientôt ; il dit donc : Un seigneur allant dans « un pays éloigné pour prendre possession d'un « royaume et s'en revenir après, appela dix de « ses serviteurs, leur partagea dix marcs d'ar- « gent (10) et leur dit : Faites-les valoir jusqu'à

(10) A l'exemple de tous les traducteurs, on a employé le terme de marc au lieu de celui de mines, qui n'est point en

« ce que je revienne. Mais, comme ceux de son « pays le haïssaient, ils envoyèrent des députés « après lui, pour dire : Nous ne voulons point « de cet homme-là pour notre roi (11). Cependant, après avoir pris possession du royaume, « il revint, et fit appeler ses serviteurs auxquels « il avait donné son argent, pour savoir combien chacun l'avait fait valoir. Le premier qui « vint, dit : Seigneur, votre marc en a produit « dix autres. Il lui répondit : Voilà qui va bien, « bon serviteur. Parce que vous avez été fidèle « dans peu de choses, vous aurez le commandement de dix villes. Le second qui vint, dit :

usage dans notre langue pour dire ce qu'on lui fait signifier ici. La mine judaïque pouvait valoir à peu près quatre marcs.

(11) Il paraît, par cette façon de parler, que ce n'était pas à lui que la députation était envoyée; car si c'eût été à lui, les députés auraient été chargés de dire : Nous ne voulons pas de *vous* pour notre roi, et non : Nous ne voulons pas de *cet homme-là* pour notre roi. A qui s'adressait donc l'ambassade ? Au prince, des mains de qui celui-ci allait recevoir la couronne; car le pays dont il s'agissait pour lui d'être roi était celui d'où il était parti. En un mot, ce n'était pas une conquête éloignée qu'il allait faire, c'était la royauté de son pays qu'il allait demander. Avec cette explication on entend tout l'historique de la parabole ; et sans cette explication on n'y entend plus rien. Or cette idée, sous laquelle Jésus-Christ la propose, était très-familière aux Juifs. Leurs princes allaient à Rome demander l'investiture des états dont ils devaient être les rois. Le grand Hérode y avait été; après lui, Archelaüs et d'autres princes de sa race y allèrent pour la même raison. Que l'on suppose à présent que l'un d'eux y étant allé à ce dessein, une partie de la nation envoie une députation à l'empereur pour déclarer qu'ils ne veulent pas de lui; que, malgré cette déclaration, le prétendant l'emporte; qu'il revient, et qu'il se venge de ceux qui s'étaient opposés à ses prétentions : alors on n'aura plus de peine à entendre le sens littéral de la parabole. On doit remarquer encore que celui qui revient avec la qualité de roi n'est point appelé roi lorsqu'il part, mais seulement un seigneur, un homme de qualité, *homo nobilis*.

« Seigneur, votre marc en a produit cinq autres. « Pour vous, lui répondit-il, que cinq villes « vous soient soumises. Il en vint un autre qui « dit : Seigneur, voilà votre argent que j'ai gardé « dans un mouchoir (12) ; car je vous craignais, « parce que vous êtes un homme sévère. Vous « retirez ce que vous n'avez point avancé (13),

(12) Il est vrai que, pour faire valoir cet argent, il fallait l'exposer à quelque risque. Cependant ce risque n'était pas une raison valable de le laisser oisif. Donc, à parler en général, on est obligé de faire valoir le talent que Dieu nous confie pour l'utilité publique, quoiqu'il s'y rencontre toujours quelque danger. Si le contraire était suivi, il n'y aurait plus ni prédicateurs, ni confesseurs, ni pasteurs : exceptez pourtant les cas où l'on verrait un danger prochain de se perdre soi-même. Alors il faudrait préférer sa propre sûreté au salut du monde entier, et ce serait le lieu d'appliquer cette maxime du Sauveur : *Que sert à l'homme de gagner*, même à Dieu, *tout l'univers, s'il vient à perdre son âme?*

(13) On ne voit pas que le maître ait rien demandé à ceux à qui il n'avait rien confié. On a vu avec quelle magnificence plus que royale il a récompensé le travail et l'industrie de ceux qui ont fait valoir ce qu'il leur avait confié. Il n'était donc pas tel que le mauvais serviteur ose le représenter à lui-même, et celui-ci calomnie pour se justifier. Il en est de même des mauvais chrétiens qui refusent de rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, parce que Dieu, disent-ils, exige plus qu'on ne peut lui rendre. S'ils disent vrai, Dieu est un tyran ; mais s'ils disent faux, ce sont des impies qui ajoutent à la prévarication le blasphème. Mais ce à quoi ils ne pensent pas, et ce qu'ils doivent remarquer ici, c'est que cette criminelle apologie ne sert qu'à les rendre plus inexcusables. Car si Dieu est, selon eux, si sévère qu'il exige de nous plus que nous ne pouvons, pourquoi n'ont-ils pas fait au moins ce qu'ils pouvaient ? Si, ce qui fait horreur à penser, il punira ceux qui ne font pas l'impossible, comment traitera-t-il ceux qui auront omis le possible ? Ceci regarde ceux qui ne font rien par la prétendue impossibilité de faire tout. Le nombre n'en est que trop grand, et l'on n'entend que trop débiter cette erreur, qui est sans contredit la plus pernicieuse de toutes, et la plus destructive des bonnes mœurs. Un relâchement dans la morale ne produit qu'un désordre; mais une morale outrée, jusqu'à être jugée impraticable, en produisant le désespoir, enfante tous les désordres.

« et vous moissonnez ce que vous n'avez point « semé. Méchant serviteur, lui dit-il, je vous « juge sur vos propres paroles ; vous dites que « je suis un homme sévère, qui retire ce que je « n'ai point avancé, et qui moissonne ce que je « n'ai point semé. D'où vient que vous n'avez « pas mis mon argent à la banque (14), afin « qu'à mon retour je le tirasse avec l'intérêt ? « Et il dit à ceux qui étaient présents : Otez-lui « le marc qu'il a, et donnez-le à celui qui a dix « marcs. Ils lui dirent : Seigneur, il en a dix « (15). Et moi, je vous dis qu'à tout homme « qui a, on donnera, et il sera dans l'abon« dance ; mais, à celui qui n'a pas, on ôtera « même ce qu'il a. Pour ce qui est de mes en« nemis, ces hommes qui n'ont point voulu que « je fusse leur roi, amenez-les ici, et faites-les « mourir en ma présence. »

Jésus devait partir incessamment de ce monde pour aller recevoir des mains de son Père l'investiture de l'empire souverain qu'il exercera

(14) Est-il besoin d'avertir que Jésus-Christ ne loue pas ici l'art de faire valoir son argent en le plaçant à intérêt, mais seulement le travail et l'industrie de ceux qui l'ont fait ? De même que, dans un autre endroit, il propose pour exemple, non pas la fraude, mais l'habileté de l'économe infidèle.

(15) Puisque les dix marcs lui étaient restés, le maître lui en laissait donc la propriété ; ce qui fait bien voir que, lorsqu'il avait fait travailler ses serviteurs, c'était pour leur profit, et non pour le sien. Il en est de même de Dieu à notre égard. Il nous laisse tout le profit du bien que nous faisons, et n'en veut pour lui que la gloire. Malheur à qui voudrait usurper cette part de Dieu ! il perdrait par là tout le profit ; et au lieu de cette gloire, l'objet de sa folle ambition, il n'aurait que la honte de n'avoir pas su discerner ce qui appartenait à Dieu, et ce qui lui convenait à lui-même.

éternellement sur toute la nature. Après son départ, les Juifs, qui devaient être ses premiers sujets, et qui auront été ses meurtriers, combleront la mesure de leurs crimes en persistant à ne vouloir pas qu'il règne sur eux. Ses apôtres et les premiers fidèles qu'ils mettront à mort seront comme les députés qu'ils enverront au ciel déclarer que leur parti est pris, et qu'ils ne le reconnaîtront point pour leur roi. Un jour il reviendra dans toute la pompe, et avec toute la puissance qui accompagne l'autorité souveraine ; il citera à son tribunal ces coupables endurcis, il les forcera à reconnaître enfin ses droits et à confesser leur perfidie, et les livrera aux exécuteurs de ses éternelles vengeances. Ce jour est celui du jugement dernier, dont un autre jour, qui doit le précéder, sera la figure. C'est celui où, livrés aux Romains destinés à être les premiers vengeurs du Messie méconnu et outragé, des millions de ces misérables périront par le fer et par le feu. Voilà quel est l'objet principal de cette parabole prophétique. Nous avons dit que, même avant l'événement, on pouvait entrevoir le sens qu'elle renferme, parce qu'on y voit clairement le départ de ce roi, figure du Messie, pour un pays éloigné, sa longue absence, et son retour signalé par des châtiments qu'une rébellion opiniâtre n'avait que trop justement mérités. La reddition de compte par les serviteurs, quoiqu'elle occupe une place si considérable dans la parabole, n'en est donc qu'une partie intégrante ? Cela est vrai ; mais cette partie n'en est pas pour cela moins utile. C'est l'instruction des chrétiens, jointe

à l'instruction des Juifs. Jésus-Christ, qui parlait du jugement, a voulu se servir de cette occasion pour nous apprendre que sa justice ne s'y bornera pas à tirer vengeance de ceux qui l'auront méconnu, mais encore qu'elle y demandera à ceux qui l'auront reconnu un compte exact des biens qu'il leur aura confiés. Par la même occasion, il nous apprend aussi avec quelle immense profusion il récompensera ceux qui les auront fait valoir, et avec quelle sévérité il traitera ceux qui n'en auront tiré aucun profit. Que réserve-t-il donc à celui qui les aura dissipés et perdus ?

L'histoire suivante a tant de rapports avec une autre qu'on vient de lire, que l'on croit, avec assez de fondement, que c'est la même histoire. Tout s'y ressemble, à deux circonstances près. La première ne parle que d'un aveugle guéri, et la seconde en rapporte deux ; ce fut avant d'entrer à Jéricho que Jésus-Christ rencontra le premier aveugle, et la guérison des deux autres est placée à la sortie de cette ville. Cette dernière différence est ce qui a fait le plus douter si ce ne serait pas en effet deux miracles différents, d'autant plus qu'il n'était pas absolument impossible que les circonstances qui sont semblables se rencontrassent dans l'un comme dans l'autre. Quoi qu'il en soit, comme rien n'est à perdre dans une matière aussi précieuse que l'est celle-ci, on a mieux aimé s'exposer au hasard d'une redite qu'à celui d'une omission. « Après donc que Jésus eut « prononcé la parabole précédente, il prit le « chemin de Jérusalem, marchant le premier.

« Comme il sortait de Jéricho, une grande mul-
« titude de peuple le suivit. Deux aveugles, dont
« l'un s'appelait Bartimée, fils de Timée, qui
« étaient assis près du chemin, entendant dire
« que Jésus passait, se mirent à crier : Seigneur,
« fils de David, ayez pitié de nous. Le peuple
« les reprenait pour les faire taire ; mais ils
« criaient encore plus fort : Seigneur, fils de
« David, ayez pitié de nous. Jésus s'arrêta, et
« les ayant fait venir, il leur dit : Que souhaitez-
« vous que je vous fasse ? Ils lui dirent : Seigneur,
« que nos yeux soient ouverts. Et Jésus en ayant
« pitié, leur toucha les yeux. Ils virent aussitôt,
« et ils le suivirent. »

CHAPITRE LI.

Marie répand des parfums sur Jésus-Christ. — Murmure de Judas et des apôtres. — Dessein de tuer Lazare. — Entrée triomphante à Jérusalem. — Dépit des pharisiens.

Cependant le jour approchait où l'Agneau de Dieu devait laver dans son sang les péchés du monde, et cette innocente victime s'avançait vers l'autel où elle allait être immmolée par les mains des pécheurs. Comme il continuait sa route vers Jérusalem, « il vint à Béthanie où « était Lazare qu'il avait ressuscité. » Ce bourg, qui se trouvait sur son chemin, n'était distant de la capitale que d'un peu plus d'une lieue. Jé-

sus y arriva « six jours avant la pâque (1) », en n'y comprenant ni le jour de son arrivée ni celui de la pâque. C'était donc un vendredi; et comme il n'arriva que sur le soir, où commençait le repos du sabbat, ce fut pour lui une raison de s'y arrêter. Ceux qui l'aimaient profitèrent avec joie de cette occasion de lui témoigner le tendre attachement qu'ils avaient pour sa personne. « Ils lui donnèrent là un souper « dans la maison de Simon le lépreux (2). » Ap-

(1) Saint Matthieu, avant de raconter l'histoire suivante, fait dire par Jésus-Christ à ses disciples: Vous savez que la pâque se fera dans deux jours. On a voulu inférer de là qu'il y avait eu deux onctions, l'une deux jours avant la pâque, et l'autre six jours auparavant, comme saint Jean le dit expressément. Il paraît constant qu'il n'y en a eu qu'une seule, et qu'il faut s'en tenir à la date marquée par saint Jean. Saint Matthieu, qui se dispose à raconter la trahison de Judas, qui fut tramée en effet deux jours avant la pâque, reprend auparavant l'histoire de l'onction qui en donna le dessein au traître. On conçoit qu'il a pu le faire ainsi, quoique cette histoire y fût antérieure de quatre jours. Ce qui montre, au reste, que c'est une seule et même onction, ce sont certaines circonstances qui n'ont pas pu se rencontrer dans deux événements différents. Tels sont principalement le murmure de Judas et des disciples et la réponse du Sauveur, qui sont partout exactement les mêmes. Quelle apparence y a-t-il que les disciples eussent redit, après quatre jours, ce qui devait leur attirer une réprimande pareille à celle qu'ils avaient déjà essuyée, et qu'ils ne pouvaient pas avoir sitôt oubliée?

(2) On croit que c'est le même que Simon le pharisien, chez qui la pécheresse, que nous avons dit n'être pas différente de Marie, arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur Il est appelé Simon le lépreux, soit qu'en effet il eût eu la lèpre, et que Jésus-Christ l'en eût guéri; car actuellement il ne l'avait pas, puisqu'il était permis de manger avec lui. Ou bien ce pouvait être un nom de famille venu originairement de ce que quelqu'un de ses ancêtres avait été lépreux, comme nous voyons parmi nous des gens qui s'appellent le roux, le borgne, le bossu, le sourd, sans avoir ces défauts corporels. Cette façon de parler, *ils lui donnèrent un souper*, a fait mettre en question si ce fut Simon qui en fit la dé-

paremment que c'était un de ces repas publics, où la coutume du pays ne permettait pas aux femmes d'être à table avec les hommes. Ainsi « Marthe servait, et Lazare était un de ceux « qui mangeaient avec Jésus. Pour Marie, » elle choisit encore la meilleure part, et signala son amour d'une manière qui lui était propre. « Elle prit une livre d'huile d'un nard excellent « (3), et de grand prix : elle en arrosa les pieds « de Jésus, et les lui essuya avec ses cheveux; « et ayant cassé le vase (4), elle répandit ce qui « restait de cette liqueur sur sa tête (5) pen- « dant qu'il était à table, et la maison fut rem- « plie de l'odeur du parfum. Alors Judas Isca-

pense. Il est plus probable que ce fut lui, quoique plusieurs doutent si ce ne fut pas plutôt Lazare et ses deux sœurs, ou même tous les habitants de Béthanie qui étaient singulièrement affectionnés au Sauveur, ce qui n'est pas impossible. En ce cas, il faudrait dire que l'on avait choisi la maison de Simon le lépreux, comme étant la plus convenable, et cela apparemment parce qu'elle était la plus spacieuse.

(3) Dans le texte, *pistici :* ce mot, qui vient du grec, paraît signifier proprement *fidèle;* ici il veut dire du nard pur, qui ne trompe pas, parce qu'il n'est pas mélangé; car toute liqueur précieuse est sujette au mélange. C'est dans ce sens que les auteurs latins l'appellent quelquefois du nard pur et sincère, *nardum puram et sinceram.* Saint Marc se sert du terme *spicati*, qui signifie du nard tiré de l'épi, parce que le meilleur en effet se tirait de l'épi de cette plante, celui que l'on tirait des feuilles étant d'une qualité fort inférieure. Tout cela est renfermé dans le mot *excellent.*

(4) Ce vase était d'albâtre; le casser pour répandre le parfum jusqu'à la dernière goutte, c'était faire le plus grand honneur qu'il fût possible de faire en ce genre.

(5) Saint Matthieu et saint Marc ne parlent que de l'onction de la tête, et saint Jean que de celle des pieds; la première était d'usage et non la seconde. Marie fit les deux; mais les uns ne disent que ce qui se faisait ordinairement, et l'autre que ce qui était particulier à cette sainte femme, et ce qui paraît avoir été proprement sa dévotion.

« riote, l'un des disciples de Jésus, et celui « qui devait le livrer, dit : Que n'a-t-on vendu « cette liqueur trois cents deniers, et que ne les « a-t-on donnés aux pauvres ? Ce qu'il dit, non « qu'il s'intéressât pour les pauvres, mais parce « que c'était un voleur, et qu'étant chargé de « la bourse, il avait entre les mains ce qu'on « y mettait. » Cependant la raison était spécieuse, et les disciples qui la crurent sincère entrèrent par esprit de charité dans les sentiments de cette âme vénale. « Quelques-uns s'in« dignèrent » à son exemple, « et dirent comme « lui : Pourquoi perdre cette liqueur ? car on « en pouvait tirer plus de trois cents deniers « d'argent, et les donner aux pauvres ; et ils « murmuraient fort contre elle. »

Elle faisait bien, et ils disaient mal. « Jésus « qui savait » ce qu'ils disaient, voulut en même temps les instruire et la défendre. Ainsi, sans s'arrêter à démasquer l'hypocrisie du traître, dont il ménagea la réputation jusqu'au bout, il se contenta de réfuter la raison qu'il avait apportée le premier, et à laquelle les autres s'étaient laissé entraîner. « Il leur dit donc, » adressant la parole à tous : « Pourquoi faites« vous de la peine à cette femme ? C'est une « bonne action qu'elle vient de faire à mon « égard (6). Car vous avez toujours des pauvres

(6) Il est des temps où il faut vendre jusqu'aux vases sacrés pour nourrir les pauvres ; ce sont les temps de famine. Dans les temps ordinaires il est toujours bon, et quelquefois il est mieux, de faire servir ses pieuses libéralités à honorer Jésus-Christ par la décoration de ses autels. On sait que tout le monde n'est pas de ce sentiment ; mais c'est celui de Jésus-Christ, et l'opinion contraire a Judas pour auteur.

« avec vous, et vous pouvez leur faire du bien « quand vous voudrez; mais, pour moi, vous « ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle « pouvait ; car, en répandant ce parfum sur « mon corps, elle l'a fait pour m'ensevelir (7) : « elle a embaumé mon corps par avance. Je « vous le dis en vérité, dans tout l'univers, en « quelque lieu que cet Évangile soit prêché, ce « qu'elle a fait se racontera aussi en mémoire « d'elle (8). »

S'il est vrai, comme tout le monde en convient, que la décence et la splendeur du culte extérieur servent à nourrir et à augmenter la piété, il s'ensuit qu'y contribuer, c'est faire une aumône spirituelle.

(7) On lit dans saint Jean : Laissez-la garder ce parfum pour ma sépulture; ce qui ne peut s'entendre que de cette manière: Ne trouvez pas mauvais qu'elle ait gardé ce parfum pour ma sépulture; car Jésus-Christ ne pouvait pas dire qu'on lui laissât garder pour l'avenir ce qu'il approuvait qu'elle répandît actuellement. Ce sens que nous donnons aux paroles de saint Jean est celui des deux autres évangélistes saint Matthieu et saint Marc, et c'est par eux que nous l'expliquons. Le Sauveur dit que Marie avait gardé ce parfum pour sa sépulture, parce qu'il était sur le point de mourir; qu'il savait qu'après sa mort elle aurait le désir d'embaumer son corps; mais qu'elle en serait empêchée par sa résurrection. Or, il voulut qu'elle eût la consolation de lui avoir rendu ce devoir avant sa mort, puisqu'elle ne pouvait pas le lui rendre après : c'est ainsi qu'elle a embaumé son corps par avance. On tient que cette pensée lui fut suggérée par le Saint-Esprit; mais on ignore si le Saint-Esprit lui en avait révélé le mystère.

(8) Les exploits des héros les plus vantés n'ont point été célébrés si hautement ni si universellement que cette action de Marie. La gloire qu'elle en recueille sur la terre n'est que l'ombre de celle qu'elle en recueillera éternellement dans les splendeurs des saints. Ainsi seront glorifiés ceux que le Roi de gloire aura voulu glorifier. (*Esther*. VI, 11.) Mais il ne voudra glorifier que ce qui aura été fait pour sa gloire : tout le reste sera réprouvé. L'éclat du bel esprit, de la valeur et des conquêtes sera enseveli dans les ténèbres de l'abîme. Aux ténèbres d'une vie obscure, mais inno-

La prophétie est accomplie, et le bruit de cette action a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Ceux qui l'avaient censurée d'abord en ont été eux-mêmes les hérauts. En la consignant ensuite dans les livres saints, ils en ont immortalisé la mémoire. Tous les âges l'ont sue et la sauront : les bouches les plus éloquentes l'ont louée et la loueront jusqu'à la fin des siècles. Plus la chose pourrait paraître peu considérable en elle-même, plus l'accomplissement de la prophétie qui lui promet cette gloire éclatante et éternelle doit paraître miraculeux ; et c'est avec raison que cet accomplissement a été regardé comme une des preuves de la vérité de la religion.

Nous avons celle-ci que les Juifs n'avaient pas ; ils en avaient une autre que nous avons pareillement, mais qui était beaucoup plus frappante pour eux que pour nous, parce que l'on est toujours beaucoup plus frappé de ce que l'on voit ; c'est la résurrection de Lazare, arrivée dans un lieu et dans un temps qui servaient à relever encore l'éclat de ce prodige. C'était pour ainsi dire aux portes de Jérusalem, et lorsque la proximité de la pâque attirait dans cette grande ville une multitude innombrable de Juifs de toutes les nations qui sont sous le soleil. Quel désir impatient ne devaient-ils pas avoir de voir un homme ressuscité depuis peu de jours ! Et ce désir, combien devait-il être

cente et vertueuse, succédera une gloire plus éclatante que les astres du firmament. Tel est l'objet de l'ambition des saints qui peut les faire regarder comme les plus ambitieux, en même temps qu'ils sont les plus humbles de tous les hommes.

augmenté par la nouvelle qui venait de se répandre, que l'auteur du miracle était arrivé à Béthanie, et qu'il était facile de voir deux hommes si merveilleux parler et manger ensemble ! « Aussi, grand nombre de Juifs ayant ap« pris que Jésus était en ce lieu-là, y allèrent, « non-seulement à cause de Jésus, mais aussi « pour voir Lazare qu'il avait ressuscité d'entre « les morts. »

Ce spectacle produisit l'effet qu'il devait naturellement produire, c'est-à-dire qu'il porta la conviction dans tous les esprits. Ceux qui avaient le cœur droit, se rendirent à l'évidence et devinrent fidèles. Ceux qui l'avaient méchant et endurci reconnurent la vérité de la seule manière dont les méchants reconnaissent la vérité qui les offense, c'est-à-dire avec un surcroît de rage et un redoublement de crimes. Ce qu'ils ne pouvaient contester, ils prirent le parti de l'anéantir ; et, afin qu'il n'en restât plus aucun vestige sur la terre, après avoir résolu, comme on l'a dit, la mort de Jésus, « les princes « des prêtres délibérèrent de faire mourir aussi « Lazare, parce que plusieurs des Juifs les quit« taient à cause de lui, et croyaient en Jésus. »

Le jour le plus brillant de la vie mortelle du Sauveur, celui auquel il devait être reconnu publiquement pour le Messie et pour le roi d'Israël, était enfin arrivé. Il était de sa gloire que le gros de la nation en vînt jusque-là ; et si elle devait finir par le rejeter, il fallait qu'elle rendît ce témoignage contre elle-même, qu'il avait donné des preuves suffisantes pour se faire reconnaître, puisqu'enfin elle l'avait reconnu,

sans y être poussée par aucun autre motif que par la conviction de ce qu'il était. Les esprits y étaient disposés, non par des émissaires envoyés pour solliciter la multitude et pour mendier des suffrages; Jésus n'employa aucun de ces moyens qui furent tous employés contre lui : ses vertus, sa doctrine, et encore plus ses miracles, parlèrent seuls en sa faveur, surtout la résurrection de Lazare, arrivée récemment, et qu'on avait actuellement devant les yeux. Voilà quelles furent ses recommandations, et ce qui servit de préparatif à son triomphe. Que l'on ne s'attende pas à voir ici la pompe ordinaire aux triomphateurs. Tout y fut assorti au caractère de celui qui a dit de lui qu'il est doux et humble de cœur. Ses ennemis ne purent pas en conclure raisonnablement qu'il aspirait à la royauté, vers laquelle on ne s'avise guère de marcher dans l'équipage où il parut. On doit remarquer cependant que, suivant les mœurs du temps et du pays, cet équipage n'était pas, comme il nous le paraîtrait, bizarre et ridicule ; il n'était que simple et modeste ; et ce qu'il avait de simple donnait un nouveau lustre à la gloire du Sauveur, en faisant voir que les honneurs extraordinaires qu'il reçut ne furent pas enlevés, et comme forcés par l'éclat terrible qui environne les rois de la terre, mais qu'ils furent rendus uniquement à la haute estime, à la profonde vénération que l'on avait conçue pour sa personne.

Le repos du saint jour avait obligé Jésus à le passer tout entier à Bethanie. « Le lendemain, » qui était le premier jour de la semaine, il se

mit en marche avec tous ceux de sa suite. « Comme ils approchaient de Jérusalem, et « qu'ils étaient déjà à Bethphagé, au pied du « mont d'Olivet, Jésus envoya deux de ses dis-« ciples, à qui il dit : Allez au village que voilà « devant vous ; en y entrant, vous trouverez « une ânesse attachée, et son ânon avec elle, « qui est aussi attaché, sur lequel on n'a point « encore monté. Détachez-le, et amenez-le-moi. « Que si quelqu'un vous dit : Pourquoi le dé-« tachez-vous ? Vous lui ferez cette réponse : « C'est que le Seigneur en a affaire et aussitôt « il vous le laissera aller. »

C'était parler en prophète et commander en maître. Par ce trait, et par d'autres semblables qui paraissent lui échapper, on voit que sa divinité se décelait jusque dans les moindres actions. L'accomplissement des prophéties en « était une preuve encore plus certaine ; « car tout « cela se fit afin (9) que cette parole du pro-

(9) La prophétie n'était pas a cause de l'action, mais l'action était la cause de la prophétie : c'est-à-dire que Jésus-Christ ne faisait pas la chose parce qu'elle avait été prédite de lui, mais elle avait été prédite de lui parce qu'il devait la faire. Cependant, parce qu'elle avait été prédite, Jésus-Christ ne pouvait plus manquer de la faire, et de cette manière la prédiction devenait à son tour la cause de l'action. Mais on voit qu'elle n'était cause que d'une action déjà résolue et décidée, ce qui n'était l'être que d'une manière bien impropre. Mais si l'action est la cause de la prophétie, ce n'est pas l'action, mais la prophétie qui, par son accomplissement, devient preuve de la religion. Ce qui prouve donc ici que Jésus-Christ est le vrai Messie, ce n'est pas d'être entré dans Jérusalem monté sur un ânon, mais d'avoir accompli la prophétie qui annonçait que le Messie entrerait ainsi à Jérusalem. Car les Juifs mêmes reconnaissent que cette prophétie regarde le Messie. Mais ne pourrait-on pas dire qu'un faux Messie aurait pu aisément se l'approprier, et par conséquent qu'elle ne

« phète (10) s'accomplît : Dites à la fille de « Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein « de douceur, monté sur une ânesse, et sur « l'ânon de celle qui porte le joug. Les disciples « s'en allèrent, et firent ce que Jésus leur avait « ordonné. Ils trouvèrent, comme il leur avait « dit, l'ânon attaché dehors, devant une porte « entre deux chemins, et ils le détachèrent.

prouve rien en faveur de Jésus-Christ? Voici ce que l'on peut répondre à cette objection. 1° Quoiqu'il ait paru plusieurs faux Messies, cependant il n'est arrivé à aucun d'entrer dans Jérusalem de la manière qui avait été prédite, et dont Jésus-Christ y est entré. Il se trouve donc, par l'événement, que cette prophétie convient à Jésus-Christ exclusivement à tous les autres. Elle prouve donc pour lui et pour lui seul, conclut saint Chrysostome de qui est ce raisonnement. 2° Ce n'est point chaque prophétie prise séparément, c'est l'assemblage de toutes les prophéties qui démontre que Jésus-Christ est le véritable Messie. Ainsi, quand même chacune en particulier ne prouverait rien, cependant elles prouvent toutes, parce que toutes contribuent à la preuve du tout, comme des poids qui, séparés, n'emporteraient pas la balance, et qui, réunis, l'emportent. 3° Outre la preuve qui résulte de l'ensemble, il est des prophéties qui prouvent par elles-mêmes, parce que l'imposture n'a jamais pu se les adapter. Telles sont, par exemple, les principales circonstances de la passion du Sauveur, décrites par les prophètes aussi exactement que par les évangélistes, comme sa flagellation, son crucifiement, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ses vêtements partagés et sa tunique tirée au sort, son côté percé, ses os conservés dans leur entier, tandis qu'on brisait ceux de ses compagnons de supplice. Il ne vient point à l'esprit de personne que Jésus-Christ ait pu s'entendre avec ses bourreaux pour qu'ils lui fissent tous ces traitements, ni plus ni moins.

(10) On lit ces paroles au chap. IX du prophète Zacharie, v. 9 : *Fille de Sion, témoignez une grande joie ; fille de Jérusalem poussez des cris d'allégresse, voici votre roi, le juste et le Sauveur qui vient à vous. Il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur un poulain fils d'une ânesse.* Cette version est celle de la Vulgate. Saint Matthieu a suivi celle des Septante ; il a omis quelques mots qui ne font rien au sens, et le *mansuetus*, plein de douceur, au lieu de *pauper*, est pris des Septante. Les deux

« Dans le temps qu'ils détachaient l'ânon, ceux « à qui il appartenait, leur dirent : Pourquoi « détachez-vous cet ânon ? C'est, répondirent- « ils, ainsi que Jésus leur avait ordonné, que « le Seigneur en a affaire ; et ces gens leur lais- « sèrent emmener l'ânon. Ils amenèrent à Jé- « sus l'ânesse avec l'ânon, et les ayant couverts « de leurs vêtements, ils le firent monter dessus « (11). Jésus se mit donc dessus, selon ce qui « est écrit : Ne craignez point, fille de Sion ;

mots hébreux qui les signifient se ressemblent fort, et ils ont la même origine. On remarque à ce propos qu'une humble douceur accompagne ordinairement la pauvreté. Si la remarque est juste, ceux que les richesses auraient rendus hautains et insolents gagnent plus qu'ils ne perdent à n'en avoir pas.

(11) On lit dans le grec : Ils le firent asseoir sur eux, c'est-à-dire sur les deux animaux, quoique cela puisse signifier aussi sur les vêtements dont on les avait couverts. Saint Matthieu est le seul des quatre évangélistes qui parle de l'ânesse : ce qui est cause que la plupart des interprètes croient que le Seigneur ne monta que sur l'ânon. Cependant, lorsque le Seigneur envoie les chercher, il fait dire par ses disciples que le Seigneur a besoin d'eux ; c'est sur les deux que les disciples étendent leurs vêtements ; et, ce qui est encore plus décisif, le prophète Zacharie dit en termes formels qu'il vient monté sur une ânesse et sur un poulain fils de l'ânesse. Ainsi la lettre paraît signifier clairement qu'en effet il s'assit sur les deux, non pas en même temps et conjointement (cette idée bizarre n'est venue à personne), mais successivement ; c'est-à-dire qu'il fit une partie du chemin sur l'ânesse, et qu'en approchant de Jérusalem il monta sur l'ânon, sur lequel il y fit son entrée ; et voilà pourquoi trois évangélistes n'ont parlé que de l'ânon. Il n'y a rien là d'impossible ni d'absurde, et le sens littéral doit toujours être conservé lorsqu'on peut le conserver sans blesser ni la raison ni la piété

Les Pères ont trouvé ici un sens mystique. L'ânesse qui a porté le joug représente, selon eux, la nation juive, et le poulain indompté figure le peuple gentil. La figure n'en sera que plus juste, si Jésus-Christ, qui annonça l'Évangile aux Juifs avant de le faire annoncer aux gentils, est monté d'abord sur l'ânesse, et ensuite sur l'ânon.

« voici votre roi qui vient, monté sur le pou-« lain d'une ânesse. Les disciples n'entendirent « point cela d'abord : mais, quand Jésus fut « dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces « choses avaient été écrites de lui, et qu'elles « lui étaient arrivées. »

A mesure que Jésus approchait de la capitale, il y répandait une vertu secrète qui remuait les cœurs et les attirait à lui. « Une foule « de monde qui était venu pour la fête, ayant « ouï dire qu'il venait à Jérusalem, prit des « branches de palmier, et alla au-devant de lui, « en criant : Hosanna (12) ! béni soit le Roi « d'Israël, qui vient au nom du Seigneur. Pen-« dant qu'il marchait, un grand nombre éten-« daient leurs vêtements sur son passage ; d'au-« tres coupaient des branches aux arbres, et « en jonchaient le chemin. Quand il fut près « de la descente du mont d'Olivet, tous ceux « qui faisaient profession d'être ses disciples, « lesquels formaient là plusieurs troupes, ravis « de joie, se mirent à louer Dieu à haute voix « sur tous les miracles qu'ils avaient vus. Béni « soit le Roi, disaient-ils, qui vient au nom du « Seigneur. Paix dans le ciel, et gloire au plus « haut des cieux. Mais les troupes qui allaient « devant, et celles qui suivaient, criaient : Ho-« sanna au fils de David ! béni soit celui qui « vient au nom du Seigneur ; béni soit le règne

(12) Ce mot hébreu signifie, sauvez-le, ou conservez-le : il répond à notre *vivat ;* nous le chantons immédiatement avant le canon de la messe. Il est alors l'expression de la joie que nous cause la venue prochaine du Sauveur sur nos autels et la profession éclatante de la foi à la présence réelle.

« qui vient, le règne de David notre père (13). « Hosanna dans le plus haut des cieux ! » Il est dit encore que la cause principale d'une joie si vive et si universelle, c'est que « le monde qui « s'était trouvé avec Jésus, lorsqu'il dit à Lazare « de sortir du tombeau, et qu'il le ressuscita d'en- « tre les morts, en rendait témoignage. Voilà « pourquoi le peuple alla au-devant de lui, « ayant appris qu'il avait fait ce miracle. »

Les ennemis parlèrent aussi ; mais ce fut pour exprimer le chagrin que leur causait ce spectacle, et le désespoir auquel il les réduisait. « Vous « voyez, se disaient les pharisiens les uns aux « autres, que tout ce que nous faisons ne sert « de rien. Voilà que tout le monde court après « lui. » Sans doute ils n'eurent jamais plus d'envie de mettre la main sur lui et de l'immoler à leurs fureurs jalouses ; mais ils sentaient trop bien qu'il n'y aurait pas eu de sûreté à le faire au milieu de cette multitude d'hommes transportés d'admiration et de joie. Ainsi, en attendant une occasion plus favorable, « quelques- « uns d'eux qui étaient parmi le peuple, lui « dirent » d'un ton mêlé de hauteur et de dépit : « Maître, faites taire vos disciples. » Lui seul, en effet, en avait le pouvoir ; mais c'était le moment où il voulait être glorifié ; et lorsque le Créateur veut que ses créatures rendent témoignage à ses grandeurs, nulle puissance créée

(13) Il est clair, par ces paroles, qu'ils le reconnurent pour Messie. Dans cinq jours, ils crieront : Ne le relâchez point ; mais relâchez-nous Barabbas. Pour celui-ci, crucifiez-le, crucifiez-le. Voilà le peuple. Ceux qui comptent pour beaucoup sa faveur ou sa disgrâce sont-ils plus raisonnables que lui ?

n'est capable d'étouffer leur voix, comme Jésus le leur apprit par cette courte et énergique réponse : « Je vous assure, leur dit-il, que si « ceux-ci se taisent, les pierres crieront à leur « place (14). »

CHAPITRE LII.

Larmes répandues sur Jérusalem. — Figuier maudit. — Vendeurs chassés du temple. — Foi toute-puissante. — Grain de froment. — Jésus se trouble. — Voix du ciel.

Au milieu des acclamations de ses disciples, et des malédictions de ses envieux, plus flatteuses encore que les félicitations des amis, si Jésus ressentit d'abord quelque joie, elle fit bientôt place à la tristesse. Le triomphateur mêla ses soupirs à l'allégresse publique, et arrosa de ses larmes la verdure dont on avait jonché la terre sous ses pas. « Lorsqu'il approchait de la ville, « la voyant, il pleura sur elle. » La cause en était bien digne d'un cœur comme le sien. Jérusalem devait périr, et périr à cause de ses crimes, auxquels elle allait mettre le comble par le plus grand de tous les crimes. Après s'être souillée du sang de son Messie, la reine des

(14) Ils se turent en effet cinq jours après, lorsqu'au temps de sa passion et de sa mort ils l'abandonnèrent et prirent la fuite. Mais les pierres parlèrent alors, et en se brisant elles publièrent dans leur langue la divinité du Sauveur.

cités ne devait plus être qu'un monceau de cendres détrempées du sang de ses citoyens. Le forfait allait être commis dans peu de jours, le châtiment n'était différé que de quelques années ; l'un et l'autre n'étaient pas moins présents au Sauveur que s'il les avait eus actuellement sous les yeux. Quel objet pour un Dieu sauveur ! et avec quelle profonde amertume lui fit-il adresser à cette malheureuse ville ces tristes et pathétiques paroles ! « O ! si du moins en ce jour, qui « est encore pour toi un jour de grâce, tu avais « su connaître les choses qui étaient capables « de te donner la paix ! Mais maintenant tout « cela est caché à tes yeux ; car il viendra contre « toi des jours où tes ennemis feront une circon- « vallation autour de tes murailles (1) ; ils t'enfer- « meront et te presseront de tous côtés : ils te ren- « verseront par terre, toi et tes enfants qui sont « dans ton sein, et ils ne te laisseront pas pierre « sur pierre, parce que tu n'a pas su connaître le « temps où tu as été visitée. »

Après cette prophétie, qui n'aurait été qu'une menace, si, à l'exemple de Ninive, Jérusalem avait voulu en prévenir l'effet, Jésus se trouva arrivé au terme de sa marche. « Quand il fut « entré dans Jérusalem, toute la ville fut émue,

(1) Ces jours vinrent trente-huit ans après la prédiction. Ceux qui ont lu dans Josèphe l'histoire de la prise de Jérusalem, reconnaissent dans la prophétie cette ligne de circonvallation que Tite fit tirer autour de ses murailles pour la tenir bloquée ; ce mur qu'il fit élever ensuite en trois jours par toute son armée, lequel la serra de si près, que rien ne pouvant plus y entrer ni en sortir, elle fut réduite à cette horrible famine qui força les mères à manger leurs propres enfants ; enfin la destruction de la ville, et le carnage universel de ses habitants

« et l'on disait : Qui est celui-ci? Le peuple « répondait : C'est Jésus le prophète, qui est « de Nazareth en Galilée. Il alla au temple, et « après avoir tout considéré » en maître, qui, de retour dans sa maison, examine si tout y est dans l'ordre, « comme il était déjà tard, » et que ce n'était pas l'heure de corriger les abus qui s'y commettaient, ce qu'il remit à faire le jour suivant, « il s'en retourna à Béthanie avec les douze » apôtres.

On a tout lieu de croire qu'il y passa la nuit dans la prière et dans le jeûne; car « le lende- « main matin, comme il revenait de Béthanie « à la ville, il eut faim, et voyant de loin un « figuier qui avait des feuilles, il s'avança pour « voir s'il y trouverait quelque chose (2); et « s'en étant approché, il ne trouva que des « feuilles; car ce n'était pas la saison des figues. « Alors Jésus dit au figuier : Que jamais per- « sonne ne mange plus de fruit qui vienne de « toi (3); et ses disciples entendirent ce qu'il

(2) Il savait qu'il n'y avait rien; mais, dans l'éloignement, il ne le voyait pas des yeux du corps, et ce fut pour le voir de cette manière qu'il s'avança, se conformant ainsi à nos façons de faire.

(3) Cette malédiction tombait sur la synagogue, dont toute la religion consistait en cérémonies et en paroles, figurées par les feuilles, tandis qu'elle était stérile en fruits, qui sont les œuvres de justice et de charité. C'en était plus que jamais la saison pour elle, et ce n'est point par cet endroit que le figuier la représente, c'est uniquement par la stérilité. Ceux qui se contentent d'honorer Dieu des lèvres, mais dont le cœur est éloigné de lui, qui aiment, c'est-à-dire qui ont la charité de la langue et en paroles, mais qui ne l'ont point par les œuvres et en vérité, ceux-là, dis-je, ne doivent pas douter que ceci ne les regarde. On peut se rappeler ce que nous avons dit à la page 38 de ce

« disait. Ensuite ils vinrent à Jérusalem. Jésus « étant entré dans le temple, commença par « chasser ceux qui y vendaient et qui y achetaient (4); il renversa les tables des changeurs, « et les siéges de ceux qui vendaient des colombes. Il ne permettait pas non plus qu'on transportât aucun meuble par le temple ; et se mettant à les instruire, il leur disait : N'est-il « pas écrit, que ma maison sera appelée de toutes « les nations la maison de la prière? Et vous « en avez fait, vous autres, une caverne de voleurs. » Il usait de ce terme à cause des fraudes qui se commettaient dans le commerce qu'on y exerçait. Ceux qui l'autorisaient, parce qu'ils avaient part au profit, « les princes des prêtres « et les scribes l'ayant entendu parler de la sorte, « cherchaient les moyens de le perdre » sans s'exposer eux-mêmes; « car ils le craignaient, « parce que tout le peuple avait de l'admiration « pour sa doctrine. »

« En même temps, des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les « guérit. Or, les princes des prêtres et les scri-

volume, que ce qui dans l'Écriture est dit de toute une nation peut convenir à un particulier, comme ce qui est dit d'un particulier peut s'appliquer à toute une nation.

(4) Voyez la page 60 du tome 1er, et les notes y jointes. On a de plus ici la défense de transporter des vases par le temple : abus trop ordinaire dans celles de nos églises qui ont plusieurs ouvertures. Il est surprenant qu'on le souffre après que Jésus-Christ l'a si expressément condamné. N'y portât-on rien, ce serait toujours une irrévérence d'en user comme d'un chemin public, à moins que l'on n'y passe d'un air recueilli, avec une démarche grave et modérée, s'arrêtant pour adorer et, si on en a le temps, pour prier. Ce qui autrement est un scandale, devient ainsi un acte de religion qui honore Dieu et qui édifie les hommes.

« bes, voyant les merveilles qu'il venait de « faire, et que les enfants, répétant les accla- « mations de la ville, criaient dans le temple : « Hosanna au fils de David, en furent indignés, « et lui dirent : Entendez-vous ce que disent « ces enfants? Oui, leur dit Jésus ; et n'avez-vous « jamais lu : Vous avez tiré des louanges de la « bouche des enfants, et même de ceux qui sont à « la mamelle? »

On croit assez communément que des enfants à la mamelle y mêlèrent miraculeusement leur voix, et qu'ils articulèrent les mêmes paroles. Mais, indépendamment du miracle, la réponse du Sauveur était assez justifiée par elle-même. Elle approuvait ce qui était bon, sans donner prise à ceux qui cherchaient à s'en prévaloir contre lui. Car pouvaient-ils lui faire un crime de n'avoir pas imposé silence à ceux que Dieu faisait parler?

« Le soir étant venu, Jésus les quitta, et « sortit de la ville pour aller à Béthanie, et il y « logea. Le matin, comme ils revenaient à Jé- « rusalem, les disciples virent le figuier qui « était devenu sec jusque dans ses racines : ce « que voyant, ils furent frappés d'étonnement, « et dirent : Comment est-il devenu sec tout à « coup? Pierre, qui se souvint de ce qui était « arrivé le jour précédent, lui dit : Maître, voilà « le figuier que vous avez maudit qui est devenu « sec (5). » Jésus ne jugea pas à propos de

(5) J'ai vu l'impie exalté, et élevant sa tête comme les cèdres du Liban. J'ai passé, et il n'était plus. (*Ps*. 36). Ainsi voit-on le pécheur fortuné passer en un moment du sein de la gloire et des plaisirs dans les ombres et les horreurs du tombeau. Ceux qui ré-

leur en expliquer alors le mystère. Il se contenta de rappeler à ce sujet quelques-uns des enseignements qu'il leur avait déjà donnés sur la foi et sur la prière. « Ayez, leur répondit-il, con-« fiance en Dieu. Je vous le dis en vérité : si « vous avez de la foi, et que vous ne chanceliez « point (6), non-seulement vous ferez ce que « je viens de faire au figuier ; mais quiconque « dira à cette montagne : Otez-vous de là, « et jetez-vous dans la mer ; qui ne chancel-« lera point en lui-même, mais croira que « tout ce qu'il dit va se faire, cela se fera en sa « faveur. C'est pourquoi je vous le dis : tout « ce que vous demandez dans vos prières, croyez « que vous le recevrez (7), et vous l'aurez en « effet ; et lorsque vous vous mettrez à prier, « si vous avez quelque chose contre quelqu'un, « pardonnez-lui, afin que votre Père (8) qui « est dans le ciel vous pardonne aussi vos pé-« chés. Que si vous ne pardonnez point, votre « Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera « point non plus vos péchés.

« Jésus enseignait tous les jours dans le tem-« ple. Cependant les princes des prêtres, les « scribes et les chefs du peuple cherchaient à le « perdre ; mais ils ne trouvaient aucun moyen « de lui rien faire : car tout le peuple était

fléchissent sur les jugements du Seigneur disent alors comme saint Pierre : Voilà le figuier que vous avez maudit, qui est devenu sec.

(6) Voyez la note 5 de la page 328 du tome 1er.

(7) Voyez la note 27 de la page 181 du tome 1er, les pages 3, 4 du tome 2, et la note 1 de la page 84, même volume.

(8) Voyez la note 26 de la page 178 du tome 1er, sur la cinquième demande du *Pater*.

« comme suspendu en admiration en l'entendant parler. Or, quelques gentils, de ceux « qui étaient venus pour adorer au jour de la « fête, s'approchèrent de Philippe, qui était de « Bethsaïde en Galilée, et le prièrent, disant : « Seigneur, nous souhaitons de voir Jésus. » Ce canton de la Galilée était limitrophe de la gentilité, ce qui a fait croire que ces gentils étaient de la connaissance de Philippe, et que ce fut pour cette raison qu'ils s'adressèrent à lui. « Philippe en alla parler à André » qui était de la même ville. Jésus avait déjà déclaré qu'il n'était envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui étaient perdues. « André et Philippe » n'osant pas prendre sur eux de lui présenter des gentils sans savoir auparavant s'il le trouverait bon, « lui en parlèrent. » On a tout lieu de croire qu'il voulut bien les admettre en sa présence, quoique l'Écriture ne le dise pas formellement ; et, parce que ce petit nombre de gentils étaient à ses yeux comme les prémices de toute la gentilité, qui allait incessamment venir à lui par la foi, saisi d'une sainte joie, il répondit aux deux disciples, et à tous ceux qui étaient à portée de l'entendre : « L'heure est venue que « le Fils de l'homme doit être glorifié. »

Cette heure était celle de sa mort, qui n'était plus éloignée que de fort peu de jours. Elle devait attirer tous les peuples de la terre à sa connaissance et à son amour, comme lui-même le dira bientôt. Mais c'était une chose qui devait paraître alors tout à fait incroyable, que la mort où toute gloire humaine vient s'éclipser, dût être pour lui la source d'une si grande

gloire. Il l'assure donc, et il l'explique par cette comparaison naturelle qu'il ajoute incontinent : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le « grain de froment, étant tombé dans la terre, « ne vient à mourir, il demeure seul; mais, « s'il y meurt, il rapporte beaucoup. »

Ainsi Jésus, descendu du ciel sur la terre, aurait joui, quand même il n'eût pas enduré la mort, de tous les droits et de toutes les prérogatives attachées à la qualité d'Homme-Dieu. Ce précieux froment conservait toujours ses propriétés et son excellence; mais il serait demeuré sans fécondité; et cette longue et durable postérité qui lui était promise par les oracles divins, ne l'était qu'à condition qu'il donnerait sa vie pour l'expiation du péché. Il en sera de même de ceux qui croiront en lui, et principalement de ses premiers disciples. La mort qu'ils souffriront pour sa cause aura une fécondité semblable à la sienne; et la merveilleuse multiplication qui en sera le fruit, fera dire à leurs bourreaux étonnés, que le sang des martyrs est la semence des chrétiens : puissant motif de ne pas craindre la mort, de la désirer au contraire, puisqu'elle doit avoir de si admirables effets. Ce motif est, après celui de la gloire de Dieu, le seul que Jésus-Christ ait eu, et qu'il ait pu avoir ; mais il n'en est pas ainsi du reste des hommes. Il y va de tout pour eux, puisqu'il s'agit de leur salut éternel, qu'ils assurent en mourant pour la cause de Dieu, et auquel ils renoncent, s'ils refusent dans l'occasion de lui sacrifier cette vie courte et misérable. Ceux à qui le Sauveur parlait, étaient alors plus

capables de ce motif intéressé que de celui d'une charité aussi généreuse que la sienne. C'est pour cela qu'il le leur propose, en leur répétant à ce sujet cette maxime qu'il leur avait déjà enseignée : « Celui qui aime sa vie la perdra, mais « celui qui hait sa vie en ce monde la conserve « pour la vie éternelle. »

A cette raison capitale, le Sauveur ajoute deux autres motifs bien propres à exciter leur émulation et à soutenir leur courage : l'un est l'exemple qu'il leur donne; l'autre est la récompense qu'il leur destine. Si le chemin est rude, il y marchera le premier : si le terme est une gloire immense, il la partagera avec eux. C'est ce qu'il leur déclare par les paroles suivan- « tes : « Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il « me suive; et où je serai, mon serviteur y se- « ra aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père « l'honorera. »

Il semble qu'il n'y a rien à répliquer à l'exemple d'un Dieu. Mais les prétextes manquèrent-ils jamais à notre lâcheté? Elle pouvait dire encore que la faiblesse humaine ne peut pas se comparer à la force de Dieu, et que ce qui est facile à l'une, est impossible à l'autre; qu'un modèle divin est donc pour nous plus admirable qu'imitable. Jésus-Christ lui ôte encore cette dernière excuse, en faisant voir que, dans sa personne, c'était l'humanité, avec toutes ses faiblesses, qui allait être exposée aux traits de la mort. Dans ce moment où il l'envisageait fixement, il lui permit d'effrayer sa grande âme, et de lui faire éprouver comme un essai de l'agonie qu'il devait souffrir en la considérant de plus près au

jardin des Olives. On y voit le tableau raccourci de cette scène douloureuse, dans ces paroles qui expriment à la fois son trouble, sa prière et sa résignation : « Maintenant mon âme est « troublée; et que dirai-je? Mon Père, sauvez- « moi de cette heure-là. Mais c'est pour cette « heure même que je suis venu. » Ne m'épargnez donc pas; et, puisque vous devez être glorifié par ma mort, quel que soit le prix qu'il m'en coûte, « mon Père, glorifiez votre nom. »

Jésus, que nous avons déjà entendu dire à son Père : « Je savais que vous m'exaucez tou- « jours, » ne pouvait pas manquer d'être exaucé dans cette occasion. Il est vrai qu'il ne pouvait pas l'être à l'égard de ces deux demandes, qui sont contraires, l'une étant de mourir, et l'autre de ne mourir pas. Mais celle-ci n'était que conditionnelle; et ce fut celle qui ne fut pas exaucée : l'autre, qui était absolue, le fut; car à l'instant « une voix vint du ciel, qui dit : Je « l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore. »

Le Père avait déjà glorifié son nom par l'incarnation de son Fils; il devait le glorifier encore plus par sa mort, et cette gloire était en même temps la gloire du Fils inséparable de celle du Père. C'est ce qu'exprimait cette voix céleste, qui eut un si grand éclat, que « les « gens qui étaient là, et qui l'avaient entendue, « disaient que c'était un coup de tonnerre. » Ceux-ci n'avaient pas distingué les paroles, peut-être parce que c'étaient des étrangers qui n'entendaient pas la langue du pays, dans laquelle il est fort probable que la voix avait parlé. Les autres, qui les avaient entendues,

et qui en avaient compris le sens, « dirent : « C'est un ange qui lui a parlé. » Comme le Père parle en son nom, il est plus croyable que c'était immédiatement par lui-même, et sans y employer aucun agent subalterne, qu'il avait formé le son et les paroles. Mais il n'était pas nécessaire alors que le peuple fût instruit de cette circonstance. C'est pourquoi, se bornant à ce qu'il leur était plus important de savoir, « Jésus répondit : Ce n'est pas pour moi, » à qui elle ne peut rien apprendre ; « c'est pour vous « que cette voix *miraculeuse* s'est fait entendre. »

Il déclare ensuite de quelle manière le Père et le Fils vont être glorifiés. « C'est à présent, « *dit-il*, le jugement du monde : » jugement, non de justice et de rigueur, mais de miséricorde et de grâce, puisqu'en conséquence, « le prince de ce monde va être chassé de- « hors (9) ; » et le monde, délivré de l'oppres-

(9) Le démon devenu le maître ou plutôt le tyran des hommes. L'homme, en se laissant entraîner au péché par le démon, avait mérité de lui être asservi, suivant cette maxime de l'apôtre saint Pierre, que l'on a déjà rapportée : Celui qui se laisse vaincre devient l'esclave de celui par qui il a été vaincu. Ce n'est pas que Satan eût mérité par là d'en devenir le maître ; mais Dieu lui avait abandonné l'homme coupable, de même que la justice humaine livre les criminels à ses exécuteurs. Dieu pouvait délivrer l'homme de sa tyrannie, sans lui faire aucune injustice, comme le prince, lorsqu'il fait grâce au criminel, ne fait point tort à l'exécuteur ; mais il a voulu que le démon méritât d'être dépouillé de son empire, quand même il lui eût été justement acquis. C'est ce qu'a fait celui-ci en exerçant sur Jésus-Christ, qui est le juste par excellence, le droit de mort qu'il n'avait que sur les pécheurs. En conséquence, Dieu a prononcé qu'il était déchu de tous les droits qu'il avait auparavant sur le genre humain. C'est ce jugement rendu contre Satan en faveur du monde, qui est appelé ici le jugement du monde.

sion de son tyran, rentrera sous l'heureuse domination de son roi légitime. Le moyen qui produira cette grande révolution est celui qu'il a déjà indiqué. Car, pour moi, ajoute-t-il, « quand « je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. « Or, il disait cela pour faire entendre de quel « genre de mort il devait mourir. »

Soit que les termes dont il s'était servi fussent l'expression populaire du supplice de la croix, soit que son discours ait été plus long et plus développé que nous ne l'avons (on a déjà dit qu'il y a lieu de croire que saint Jean ne donne souvent qu'un précis des paroles du Sauveur), de quelque manière que ce soit, il est toujours certain que celles-ci furent comprises, puisque « le peuple lui répondit : Nous savons par la loi « que le Christ doit demeurer éternellement ; « et comment dites-vous, il faut que le Fils de « l'homme (10) soit élevé en haut ? Quel est « donc ce Fils de l'homme ? »

Ce peuple disait vrai, mais il ne disait pas tout. La mort du Christ n'est pas prédite moins clairement que son règne éternel. Son esprit, lorsqu'il avait parlé aux prophètes, leur avait

Le démon n'a plus aujourd'hui de pouvoir sur les hommes qu'autant que les hommes veulent bien lui en laisser prendre; et ceux qui, avant la venue de Jésus-Christ, se sont soustraits à sa tyrannie, ne l'ont pu que par la vertu rétroactive de la mort de Jésus-Christ. Ceci explique en deux mots pourquoi le démon a encore du pouvoir sur les hommes depuis que son empire est détruit, et pourquoi, avant la destruction de son empire, quelques hommes n'y étaient pas asservis.

(10) Ces mots, *le Fils de l'homme*, ne se trouvent point dans le discours du Sauveur, que l'on vient de rapporter. Cependant les Juifs les lui répètent comme s'il venait de les prononcer. Nouvelle preuve que saint Jean ne rapporte pas toutes ses paroles.

révélé ses souffrances, aussi-bien que la gloire qui devait les suivre. Mais les Juifs, soigneux de recueillir dans l'Écriture tout ce qui était glorieux à leur Messie, ne voulurent jamais y apercevoir les états humiliants dans lesquels elle nous le représente. Ce fut cet aveuglement qui fut la cause de leur incrédulité et de leur réprobation. Jésus leur en avait dit assez sur ce point, supposé qu'ils eussent voulu l'entendre. Il ne jugea pas à propos de le leur répéter alors. Il les exhorta en général à profiter de la grâce présente, parce qu'elle ne devait plus avoir pour eux qu'un terme fort court, après lequel ils seraient livrés à leur sens réprouvé. « Il leur dit « donc : Vous avez encore de la lumière, pour « un peu de temps. Marchez tandis que vous « avez de la lumière, de peur que la nuit ne vous « surprenne. Celui qui marche dans les ténèbres « ne sait où il va. Pendant que vous avez la lu- « mière, croyez-en la lumière, afin que vous « soyez des enfants de lumière. Jésus parla de « la sorte, et se retirant, il se déroba d'eux. »

CHAPITRE LIII.

Incrédulité des Juifs prédite par Isaïe. — Timides condamnés avec les incrédules. — D'où vient le baptême de Jean. — Parabole des deux fils. — Parabole de la vigne et des mauvais vignerons.

PENDANT ce peu de jours qui lui restaient à vivre, Jésus retournait tous les soirs à Béthanie, où il passait la nuit, et il revenait le matin à Jérusalem. C'était afin que ses ennemis ne prévinssent pas le temps qu'il avait marqué pour être livré entre leurs mains. Il savait qu'ils n'osaient pas l'arrêter pendant le jour, de peur d'exciter un soulèvement dans cette partie du peuple qui lui était attachée. La nuit leur était plus favorable; et ce fut le temps dont ils profitèrent en effet pour se saisir de sa personne. Car, depuis qu'ils eurent pris la résolution de le perdre, rien ne fut capable de la leur faire quitter. Leur haine avait produit leur incrédulité, et leur incrédulité croissait avec leur haine. « Après « tant de miracles qu'il avait faits à leurs yeux, « ils ne croyaient point en lui, afin que ce qu'a « dit le prophète Isaïe s'accomplît (1) : Qui est-

(1) Les Juifs ne furent pas incrédules parce que Isaïe l'avait prédit : mais Isaïe avait prédit qu'ils seraient incrédules parce qu'ils devaient l'être. Il en est ici comme de la prescience, qui n'est pas cause des choses à venir : ce sont au contraire les choses à venir qui sont cause de la prévision. On a déjà remarqué qu'il arrive assez souvent dans l'Écriture que la particule *afin que* signi-

« ce, Seigneur, qui a ajouté foi à notre parole? « Et à qui le bras du Seigneur s'est-il fait con« naître? Aussi ne pouvaient-ils pas croire, « suivant ce qu'a dit encore Isaïe : Il a aveuglé « leurs yeux, et il a endurci leur cœur (2), de « sorte qu'ils ne voient point des yeux, qu'ils « ne comprennent point du cœur, qu'ils ne « se convertissent point, et que je ne les gué« risse point. C'est ce que dit Isaïe (3) en voyant

fie, non pas qu'une chose a été causée par une autre, mais que l'une est venue après l'autre : *hoc post hoc*, et non pas *hoc propter hoc*. Il s'est trouvé pourtant des hérétiques qui ont pris l'*afin que* dans toute la rigueur de la lettre, et qui ont soutenu en conséquence que la prophétie d'Isaïe était la cause de l'incrédulité des Juifs ; qu'en ne croyant pas, ils avaient assuré la vérité des oracles divins. Il restait encore un pas à faire : c'était de dire qu'en rendant à Dieu cette espèce de service, ils faisaient une œuvre louable et méritoire ; et ce pas, ils l'ont franchi. Il n'y a pas d'extravagance qu'on ne fasse dire à l'Écriture même lorsqu'on veut l'expliquer selon son sens particulier, et non selon le sens de l'Église.

(2) Dieu n'aveugle pas et n'endurcit pas positivement ; mais il le fait en retirant ses lumières et ses grâces. En conséquence de cette soustraction, l'homme ne peut plus ni voir ni entendre dans les choses qui ont rapport au salut ; ce que les uns expliquent d'une impossibilité absolue, et les autres, dont le sentiment est le plus suivi, d'une extrême difficulté. Il faut toujours croire que l'aveuglement et l'endurcissement de l'homme ne lui viennent que par sa faute, suivant cette parole du sage (*Sap.* II, 21) : *Leur malice les a aveuglés*, et celle-ci de saint Augustin, *Dieu n'abandonne pas à moins qu'il ne soit abandonné*).

(3) Ces paroles se lisent au chap. VI d'Isaïe. On trouve dans le même chapitre l'admirable vision qu'eut ce prophète. Il n'y vit pas seulement l'essence divine ; la trinité des personnes lui fut aussi révélée, puisqu'il est dit ici qu'il vit la gloire du Fils, et que saint Paul, (*Act.* XXVIII), lui fait adresser par le Saint-Esprit les paroles que l'on vient de lire. Nul texte ne prouve plus clairement que celui-ci la divinité du Sauveur ; car il est dit d'une part qu'Isaïe vit sa gloire, et d'autre part on lit dans Isaïe, que celui dont ce prophète vit la gloire est le Seigneur qui est assis sur un

« sa gloire, et en parlant de lui. Néanmoins il y « en eut plusieurs, même des chefs de la nation, « qui crurent en lui; mais, à cause des phari- « siens, ils ne se déclaraient pas (4), de peur « qu'on ne les chassât de la synagogue : car ils ai- « mèrent mieux la gloire qui vient des hommes « que celle qui vient de Dieu. »

Ceux-ci n'avaient que trop justement mérité leur condamnation, qui se trouve exprimée par ces dernières paroles. Ils étaient dans une de ces circonstances où la dissimulation équivaut à l'infidélité, et où ne pas confesser la foi c'est la renier. On peut se rappeler ce que disaient les pharisiens en parlant du Sauveur : « Quelqu'un des chefs de la nation a-t-il cru en lui ? » Or, en ne se déclarant point, ces chefs de la nation autorisaient ce reproche. Que s'ils s'étaient déclarés, qui sait si les grands, rassurés par plusieurs de leurs égaux si les petits, chez qui l'exemple des grands a toujours été d'un si grand poids ne se seraient pas déclarés en plus grand nombre et avec plus d'intrépidité ? Qui sait si les pontifes et les pharisiens, voyant le parti du Sauveur fortifié par le nombre et par la qualité de ses disciples, n'auraient pas abandonné le dessein de le perdre par le désespoir d'y réussir ? Qui sait même si le gros de la nation n'aurait pas enfin reconnu son Messie, et si elle n'aurait point prévenu par là sa ruine et sa réprobation ? que de crimes et de désastres ces chefs

trône élevé, et à qui les séraphins crient : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa gloire.

(4) Sur l'obligation de professer extérieurement la religion que l'on a dans le cœur, voyez la note 1 de la page 287 du tome I[er].

ne pouvaient-ils donc pas empêcher, s'ils ne s'étaient pas laissé dominer par un lâche respect humain? Ainsi, que l'on ne soit pas surpris de trouver ici leur condamnation, ni d'apprendre que leur partage éternel sera dans l'étang de soufre et de bitume allumé, où l'apôtre saint Jean place les timides avec les incrédules. (*Apoc.* XXI. 8.)

Cependant, pour leur faire connaître combien cette criminelle timidité était en même temps déraisonnable, et pour leur donner aussi un exemple de courage, « Jésus éleva la voix, « et dit : Celui qui croit en moi, ce n'est pas en « moi qu'il croit (5), mais en celui qui m'a « envoyé. » Pourquoi donc en rougir, puisqu'on ne rougit point de croire en Dieu, et que c'est ici la même chose? Mais cette raison avait bien plus de force à l'égard de Jésus-Christ qu'à l'égard des autres envoyés de Dieu. Ceux-ci n'étaient en effet que des envoyés, à qui on était pourtant obligé d'ajouter foi comme à Dieu, lorsqu'ils avaient prouvé par des miracles la vérité de leur mission ; mais Jésus-Christ ayant une même nature avec Dieu, croire en lui, c'était ajouter foi à Dieu même, et non plus seulement à un homme qui parlait au nom et de la part de Dieu. C'est ce que signifie cette courte parole que le Sauveur joint aux précédentes : « Et celui qui me voit, voit celui qui m'a en- « voyé (6). »

(5) Ce n'est pas *seulement* en moi qu'il croit. Cette façon de parler est fort usitée dans la langue sainte : elle est aussi en usage dans la nôtre.

(6) On voyait le Père lorsqu'on voyait Jésus-Christ, parce qu'on

Il ajoute ensuite : « Moi qui suis la lumière, « je suis venu dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure point dans les ténèbres, » c'est-à-dire, afin qu'il soit éclairé, car c'est ainsi qu'on l'entend communément. Mais ici où le Sauveur instruit ceux qui craignaient de laisser paraître la foi qu'ils avaient en lui, ne veut-il pas leur faire sentir encore l'opposition naturelle qui est entre cette foi lumineuse qu'ils ont reçue, et les ténèbres du silence dont ils s'efforcent de la couvrir ?

Le reste du discours regarde les incrédules. « Si quelqu'un, leur dit Jésus, entend mes « paroles et ne les garde pas, ce n'est pas moi « qui le juge ; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver. Celui qui « me méprise et qui ne reçoit point mes paroles, il a son juge. Ce sera la parole même que « j'ai annoncée (7) qui le jugera au dernier jour,

voyait celui qui possède la nature divine, qui lui est commune avec le Père. On ne voyait pas la divinité même, qui ne peut être aperçue par les yeux corporels; mais on voyait celui qui est Dieu, et qui est un seul et même Dieu avec le Père.

(7) Il est dit ici que la parole jugera, comme nous disons quelquefois que la loi condamne. On entend bien que ce n'est pas elle qui prononce la sentence ; mais elle la dicte en quelque façon, en déclarant qu'une telle action est digne ou sera punie de telle peine. C'est comme la majeure d'un syllogisme, à laquelle le juge, après l'information, joint cette mineure : tel homme a fait cette action, d'où suit nécessairement cette conséquence : cet homme est digne de cette peine. Ainsi ce mot du Sauveur : *ma parole le jugera*, bien loin d'exclure la personne du juge, la suppose au contraire, puisqu'il ne saurait y avoir de jugement s'il n'y a, outre la loi, quelqu'un qui l'applique à telle action et à telle personne. Cette parole qui jugera les Juifs incrédules, c'est la prédication de Jésus-Christ en tant qu'elle était accompagnée de miracles qui en confirmaient la vérité. Ces miracles, qui prouvaient qu'elle venait de Dieu, prouveront également que ceux

« parce que je n'ai point parlé de mon chef ; « mais mon Père, qui m'a envoyé, m'a pres- « crit lui-même ce que j'ai à dire et de quoi je « dois parler, et je sais que ce qu'il prescrit est « la vie éternelle. Les choses donc que je dis, « je les dis comme mon Père les a dites. »

Cependant ses ennemis ne cessaient point de lui chercher querelle ; et comme ils ne pouvaient trouver rien à reprendre dans ses actions, si ce n'est peut-être qu'elles étaient trop admirables, ils voulurent le chicaner encore sur sa mission. « Un de ces jours » qui se passèrent depuis son entrée à Jérusalem jusqu'à sa passion, « lorsqu'il enseignait le peuple dans le « temple, et qu'il annonçait l'Évangile ; les « princes des prêtres et les scribes s'assemblè- « rent avec les anciens, et lui parlèrent de la « sorte : Dites-nous ce que vous faites, de

qui l'auront rejetée auront résisté à Dieu même : c'est ce que signifie tout ce discours du Sauveur.

Cette même parole jugera encore ceux qui auront eu la foi, mais qui auront péché contre les préceptes moraux. Les voluptueux seront jugés par celle-ci : Celui qui aura regardé une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur ; et les vindicatifs, par cette autre : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vou haïssent, priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent. On opposera aux avares cette courte et énergique sentence : Vous ne pouvez pas servir Dieu et être asservis à l'argent ; et s'ils ont manqué de charité envers les pauvres, on leur ajoutera : Le bien que vous n'avez pas fait au moindre, de mes frères, c'est à moi que vous avez manqué de le faire. On confondra les ambitieux par ce mot : Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ; et à ceux qui sont outrageux dans leurs discours, on leur répétera celui-ci : Si quelqu'un appelle son frère insensé, il sera digne du supplice du feu. Que chacun se juge donc dès à présent sur ces paroles ; car les cieux et la terre passeront, mais ces paroles ne passeront pas.

« quelle autorité le faites-vous ? ou qui vous en « a donné le pouvoir ? »

Il avait dit tant de fois qu'il agissait au nom de son Père, qu'ils ne devaient plus paraître l'ignorer ; de plus il était si évident que celui qui éclairait les aveugles-nés et ressuscitait les morts n'agissait et ne parlait qu'au nom de Dieu, que rien n'était moins raisonnable que de lui faire une pareille demande. La leur ne méritait donc pas de réponse. C'est ce que signifie celle que leur fit le Sauveur, laquelle, en même temps qu'elle les confondait, leur remit devant les yeux une autre preuve de la divinité de sa mission, à laquelle il y a bien de l'apparence qu'ils ne pensaient pas alors. « Il « leur repartit donc : Je vous ferai une ques-« tion, et si vous m'y répondez, je vous dirai « de quelle autorité je fais ce que je fais. D'où « venait le baptême de Jean ? du ciel, ou des « hommes ? Répondez-moi. Mais ils raison-« naient entre eux, et disaient : Si nous répon-« dons, c'est du ciel ; il nous dira : Pourquoi « donc ne l'avez-vous pas cru ? Que si nous di-« sons, c'est des hommes ; nous avons le peuple « à craindre : il nous lapidera ; car il est per-« suadé que Jean était un prophète. Ils ré-« pondirent donc à Jésus, qu'ils ne savaient « d'où était ce baptême (8). Et Jésus leur dit : « Ni moi, je ne vous dirai point non plus de quelle « autorité je fais ce que je fais (9). »

(8) Il fallait bien qu'ils répondissent ainsi, s'ils n'aimaient mieux ou se rétracter, ou courir le risque d'être lapidés. Il n'y a que de pareilles extrémités qui puissent faire dire à des docteurs : *Nous ne savons pas.*

(9) Ils l'auraient dit, s'ils avaient répondu avec sincérité ; mais

Au fond, ils étaient persuadés que la mission de Jean était divine : car le mot de baptême comprend ici toute la mission de Jean, désignée parce qu'elle avait de plus remarquable. Ils ne doutaient donc pas plus que le peuple, que Jean n'eût été un prophète ; mais ils n'avaient pas voulu l'écouter, ce qui venait d'abord de leur orgueil. Ces hommes superbes ne pouvaient pas souffrir d'autres maîtres qu'eux en Israël, et ce fut aussi cette raison qui les rendit les ennemis implacables du Sauveur. Mais leur corruption fut encore plus la cause de leur indocilité. Ils voulaient bien être dévots, pourvu que ce fût sans préjudice de leur intérêt et de leurs passions. Beaucoup de prières et d'observances, avec peu ou point de morale, c'était en quoi consistait toute leur religion. Or, Jean-Baptiste, qui leur remettait sans cesse devant les yeux les devoirs capitaux de la justice et de la charité, qui exigeait que ceux qui s'en étaient écartés y revinssent par la confession de leurs crimes et par une profession publique de pénitence, un prédicateur de ce caractère ne pouvait pas en être écouté favorablement. Mais que suivait-il de là, sinon qu'ils étaient de francs hypocrites, qui se jouaient également de Dieu et des hommes, plus méchants que les pécheurs déclarés, parce qu'ils ajoutaient à la méchanceté la fausseté ; et plus incorrigibles, parce que,

on a vu que la réponse qu'ils cherchaient n'était pas la véritable, mais celle qui pouvait les tirer d'embarras ; vraie ou fausse, peu leur importait. Être disposé à parler toujours selon l'utilité, sans égard à la vérité, c'est, lors même qu'on dit la vérité, avoir la malice du mensonge.

se donnant pour justes, ils étaient bien éloignés de se reconnaître pécheurs. Ainsi Jésus n'était que trop fondé à leur adresser la parole suivante, qu'il joignit immédiatement à sa réponse.

« Que vous semble de ceci ? » leur dit-il pour les rendre attentifs, et parce qu'il voulait tirer leur condamnation de leur bouche. « Un « homme avait deux fils ; il s'adressa au pre-« mier, et lui dit : Mon fils, allez aujourd'hui « travailler à ma vigne. Je ne veux pas, répon-« dit-il ; mais après, s'étant repenti, il y alla. « Ensuite le père s'adressant à l'autre, lui dit « la même chose. Celui-ci répondit : J'y vais, « Seigneur ; et il n'y alla point. Lequel des deux « a fait la volonté de son père ? C'est le pre-« mier (10), lui dirent-ils, » ne voyant pas encore où le Seigneur voulait en venir. « Alors Jésus « leur répondit : Je vous dis en vérité que les « publicains (11) et les femmes abandonnées « entreront plutôt que vous dans le royaume « de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la « voie de la justice, et vous ne l'avez point

(10) Dieu, qui connaît le limon dont nous sommes pétris, (*Ps.* CII,) pardonne aisément la résistance du premier moment, lorsqu'au second moment, qui est celui de la réflexion, on reconnaît sa faute, et que l'on rentre dans le devoir.

(11) Une profession éclatante de piété semble dire à Dieu que l'on est disposé à faire toutes ses volontés ; une profession scandaleuse de libertinage semble lui dire au contraire que l'on a secoué le joug et qu'on est résolu à ne lui obéir en rien. C'est dans ce sens que les publicains sont figurés par le premier des deux fils, et les pharisiens par le second. Ce premier, au moment où il se repentit, devient meilleur que le second, et le second était déjà pire que le premier, si, lorsqu'il promettait si respectueusement d'obéir, il était déjà disposé à n'en rien faire.

« cru ; mais les publicains et les femmes de « mauvaise vie l'ont cru : et vous qui avez vu « cela, vous ne vous êtes point repentis ensuite « pour le croire. »

Mais, non contents d'avoir rejeté le précurseur du Messie, ils étaient dans la résolution et sur le point de massacrer le Messie même. La parabole précédente était pour leur reprocher le premier de ces deux crimes ; la suivante va leur mettre devant les yeux toute l'horreur du second, et les affreux châtiments qu'il doit leur attirer. Le Sauveur n'avait jusqu'alors adressé la parole qu'aux princes des prêtres et aux scribes, parce qu'ils étaient les seuls, à parler en général, qui eussent été indociles à la prédication de Jean. Mais la multitude devait être enveloppée dans le crime de sa mort. C'est pour cela que, dirigeant son discours à tout ce qu'il y avait là d'auditeurs, « il commença à dire au « peuple : Il y avait un père de famille qui planta « une vigne (12). Après l'avoir environnée « d'une haie, il y creusa un pressoir, et y bâtit « une tour. Puis il la loua à des vignerons, et « s'en alla dans un pays étranger, où il fut long-

(12) Dieu est le père de famille ; la synagogue est la vigne : on donne divers sens mystiques à la haie, au pressoir et à la tour. Il est assez probable que Jésus-Christ a voulu dire seulement que Dieu n'avait rien épargné de tout ce qui était nécessaire pour que cette vigne devînt fructifiante, conformément à cette parole d'Isaïe : *Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne, que je ne lui aie pas fait ?* Les serviteurs outragés et massacrés ce sont les prophètes jusqu'à Jean-Baptiste inclusivement. Jésus-Christ est le fils que l'on dit ici avoir été mis à mort hors de la vigne, c'est-à-dire, hors de l'enceinte des murailles de Jérusalem, afin que cette circonstance de sa passion se trouvât avoir été prédite comme toutes les autres.

« temps. Le temps de cueillir les fruits étant « venu, il envoya un de ses serviteurs aux vi- « gnerons pour recevoir des fruits de la vigne. « Mais, l'ayant pris, ils le battirent, et le ren- « voyèrent les mains vides. Il envoya encore un « autre serviteur ; mais ils le battirent aussi, ils « lui jetèrent des pierres, ils le blessèrent à la « tête, et, après l'avoir chargé d'outrages, ils « le renvoyèrent aussi les mains vides. Il en en- « voya un troisième, qu'ils jetèrent dehors après « l'avoir blessé, et qu'ils massacrèrent. Il en « envoya ensuite plusieurs autres, dont ils bat- « tirent une partie et tuèrent le reste. Sur quoi « le maître de la vigne dit : Que ferai-je? Je leur « enverrai mon fils bien-aimé : peut-être (13) « que le voyant, ils auront du respect pour « lui. Ayant donc un fils unique, qui lui était « extrêmement cher, il le leur envoya le der- « nier, disant : Ils respecteront mon fils. Mais, « quand les vignerons le virent, ils raisonnè- « rent en eux-mêmes, et dirent : Celui-ci est « l'héritier ; tuons-le, afin que l'héritage soit « pour nous ; et le jetant hors de la vigne, ils « le tuèrent. Quand donc le maître de la vigne « sera venu, que fera-t-il à ces vignerons ? Ces « misérables, lui dirent-ils, il les fera périr « misérablement, et louera sa vigne à d'autres « vignerons qui lui en donneront les fruits dans « leur saison. »

(13) Cet homme dit *peut-être*, parce qu'un homme ignore ce qui arrivera. Quand Dieu le dit, ce n'est point par ignorance ; il exprime seulement la possibilité, fondée sur le libre arbitre de l'homme, qui peut faire ou ne faire pas. Voyez la note 4 de la page 76 du tome Ier.

Sans y penser, ils prononçaient l'arrêt de leur condamnation. Comme ils ne s'apercevaient pas encore que c'était d'eux qu'il était question, ils suivaient ce mouvement d'équité naturelle qui se fait sentir à tous les hommes lorsqu'ils n'ont aucun intérêt à être injustes. Mais Jésus reprenant leur décision : Oui, leur dit-il, « oui, il viendra, il fera périr les vigne-« rons, et il mettra sa vigne en d'autres mains. » L'air et le ton dont il accompagna ces paroles leur fit sentir enfin qu'elles n'étaient que la confirmation de la sentence qu'ils avaient prononcée contre eux-mêmes ; et, dans la frayeur dont ils furent saisis : « A Dieu ne plaise ! lui dirent-« ils après les avoir entendues. Mais, les re-« gardant, il leur dit : Qu'est-ce donc qui a été « écrit ? N'avez-vous jamais lu dans les Écri-« tures : La pierre qu'ont rebutée ceux qui bâ-« tissaient (14) est devenue la principale pierre « de l'angle (15). C'est le Seigneur qui a fait « cela (16), et nous le voyons avec admira-« tion. »

On entend bien sans qu'il le dise, que c'é-

(14) Ces paroles sont tirées du psaume CXVII. Les Juifs mêmes les entendaient du Messie ; c'est ce qui fait qu'ils n'ont rien à y répliquer.

(15) Jésus-Christ est appelé ailleurs la pierre fondamentale. Il est dit aussi être la clef de la voûte. Il est en effet tout ce que signifient ces diverses dénominations. Ici, c'est la pierre de l'angle, parce qu'il joint deux murs auparavant divisés pour n'en faire qu'un seul édifice ; c'est-à-dire, qu'il réunit les deux peuples, le juif et le gentil, en un seul et même peuple.

(16) Rebutée par les hommes, cette pierre est placée de la main de Dieu. La céleste Jérusalem sera bâtie presque tout entière des pierres du rebut de ce monde : les disciples suivront leur maître.

tait lui qui était cette pierre principale qu'aveuglés par leur malice ces architectes ignorants avaient mise au rebut. « C'est pourquoi, ajou- « te-t-il aussitôt, je vous dis que le royaume « de Dieu vous sera ôté (17), et qu'il sera donné « à un peuple qui en produise les fruits. Celui « qui tombera sur cette pierre sera brisé, et ce- « lui sur qui elle tombera sera écrasé (18). Les « princes des prêtres et les pharisiens, ayant « entendu ces paraboles, reconnurent bien que « c'était d'eux qu'il parlait, et cherchant à le « faire arrêter, ils craignirent le peuple, parce « qu'il tenait Jésus pour un prophète. »

(17) Le ciel et l'Église sont appelés dans l'Évangile le royaume de Dieu. Il est ôté dans ces deux sens à la synagogue : elle n'est plusl 'Église véritable qui donne à Dieu des enfants, et le ciel lui est fermé sans retour.

(18) Ceux qui heurtent contre une grosse pierre ne blessent pas la pierre, ils se blessent eux-mêmes ; si cette pierre tombe de haut sur quelqu'un, elle l'écrase. Les Juifs, par leur opposition à Jésus-Christ, ne lui ont pas nui, mais à eux seuls : je dis qu'ils se sont nui dans les biens spirituels, puisqu'ils ont mérité de n'être plus le peuple de Dieu ; et, dans les biens temporels, par les affreuses calamités qui ont été la suite et le châtiment de leur crime. Les voilà déjà froissés pas la pierre ; mais au dernier des jours, quand Jésus-Christ prononcera contre eux la sentence d'éternelle réprobation, c'est alors que la pierre tombera sur eux de tout son poids, et qu'elle les écrasera.

CHAPITRE LIV.

Parabole des noces. — Obligation de payer le tribut. — Résurrection prouvée. — Saducéens confondus. — Le grand commandement de la loi, l'amour de Dieu et du prochain. — Messie fils David, et son Seigneur.

Les dispositions actuelles des principaux de la nation juive, le crime qu'ils méditaient et qu'ils étaient sur le point d'exécuter, et la vengeance que devait en tirer le Seigneur, font la matière de ce qu'on vient de lire. Ce qui suit contient l'histoire de ce qui se passera aussitôt après la mort du Sauveur. On y voit son Évangile prêché, et rejeté de nouveau par les Juifs, soit par une suite des anciens préjugés, soit par un excessif attachement aux biens de la terre, dont sa loi ordonne le détachement; plusieurs de ses prédicateurs sont cruellement mis à mort : d'autres, envoyés à la place des premiers, appellent les gentils, qui viennent en foule former à Jésus-Christ une Église si nombreuse et si florissante, qu'elle le dédommage au centuple de la perte de la synagogue réprouvée. Mais, afin que ces nouveaux venus n'allassent pas s'imaginer que le reconnaissant pour Messie, ils avaient assuré leur salut sans retour, il introduit le personnage épisodique de l'homme qui n'avait pas la robe nuptiale, pour leur apprendre que la foi seule

ne sauve pas, et qu'ils doivent s'attendre à être réprouvés avec les incrédules, s'ils n'ont pas soin de conserver l'innocence qu'ils auront reçue dans le baptême, ou si, après l'avoir perdue, ils ne la recouvrent par une sincère pénitence. « Reprenant donc le discours, Jésus leur « parla encore en paraboles, et leur dit (1) : « Le royaume des cieux est semblable à un « roi (2) qui fit le festin des noces de son fils, « et qui envoya ses serviteurs pour faire venir « ceux qui étaient invités aux noces. Mais ceux- « ci ne voulurent point y aller. Il envoya tout « de nouveau d'autres serviteurs, et il leur « dit: Dites à ceux qui sont invités : Voilà que « j'ai préparé mon festin; mes bœufs et les ani-

(1) La parabole du grand souper, que l'on a déjà vue, page 52 de ce volume, a tant de ressemblance avec celle-ci, que l'on a cru, avec assez d'apparence, que c'était la même parabole proférée une seule fois par le Sauveur, et racontée par deux évangélistes, avec quelques circonstances de plus ou de moins. Sans entrer dans le détail, on convient que ces circonstances ne sont pas essentielles au fonds; qu'en effet le fonds est le même; que le sens des deux paraboles est le même aussi, puisque, de part et d'autre, c'est évidemment l'Église formée par les gentils après le refus obstiné que les Juifs firent d'y entrer. Cependant il paraît certain que Jésus-Christ les a dites dans des temps et dans des lieux différents, et il est fort probable que les deux récits de Jésus-Christ avaient dans sa bouche les mêmes différences qu'ils se trouvent avoir dans les écrivains sacrés.

(2) Dieu est le roi, Jésus-Christ l'époux, et l'Église est l'épouse. Les serviteurs sont les prédicateurs de l'Évangile. Les premiers conviés, ce sont les Juifs, comme on l'a dit ; et les seconds, ce sont les gentils qui embrassent la foi. Ce sont eux principalement qui composent l'Église qui est l'épouse; mais ils ne la composent que par leur collection; et, pris séparément, ils n'en font pas une partie nécessaire, puisqu'il n'en est aucun qu'elle ne puisse perdre sans cesser pour cela d'être l'Église. Témoin celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de qui le retranchement n'ôta rien à l'Église de son intégrité.

« maux que j'ai engraissés sont tués. Tout est « prêt, venez aux noces. Mais ceux-ci n'en tin- « rent compte, et ils s'en allèrent l'un à sa mé- « tairie, et l'autre à son trafic. Les autres se « saisirent de ses serviteurs, et, après bien des « outrages, ils les tuèrent. Le roi l'ayant appris, « entra en colère, et ayant envoyé ses armées, « il fit périr ces meurtriers, et brûla leur ville. « Alors il dit à ses serviteurs : Tout est prêt « pour les noces ; mais ceux qui ont été invités « n'en étaient pas dignes; allez-vous-en donc « aux carrefours, et tous ceux que vous trou- « verez, invitez-les aux noces. Les serviteurs « s'en allèrent dans les rues, et rassemblèrent « tout ce qui se trouva, bons et mauvais, et les « places du festin furent remplies. Le roi étant « entré pour voir ceux qui étaient à table, aper- « çut un homme qui n'avait point la robe de « noces, et lui dit : Mon ami, comment êtes-vous « entré ici, n'ayant pas votre habit de noces ? « Et l'homme demeura muet. Alors le roi dit « à ses officiers : Liez-lui les pieds et les mains (3), « et jetez-le dehors dans les ténèbres. C'est là « qu'il y aura des pleurs et des grincements de « dents. Car plusieurs sont appelés, mais peu « sont élus. »

Cependant les pharisiens, à qui la force ne pouvait pas réussir alors contre Jésus, eurent

(3) S'il est muet, comment pourra-t-il se justifier ? S'il a les mains liées, comment pourra-t-il résister ? Et si ses pieds le sont aussi, le moyen d'échapper par la fuite ? Ceci est dit pour faire sentir l'inévitable effet du jugement de Dieu ; car enfin il ne peut y avoir que trois manières de se garantir, l'apologie, la résistance, ou la fuite.

recours à l'artifice. « S'en étant allés, ils tinrent « conseil pour le surprendre dans ses paroles. « Comme ils en cherchaient l'occasion, ils en- « voyèrent des personnes apostées qui contre- « faisaient les gens de bien. Ces émissaires étaient « quelques pharisiens de leurs disciples avec « les hérodiens. On a dit que c'était pour le « surprendre dans ses paroles, afin de le livrer « au président qui avait le commandement et « l'autorité. » Ne voyant en lui qu'un homme ordinaire, ils lui présentèrent l'appât auquel se prennent les hommes, qui est celui des louanges; et parce qu'ils désiraient qu'il leur parlât franchement et librement, ils affectèrent de le louer principalement sur sa liberté et sur sa franchise. « Ils vinrent donc lui dire : Maître, nous savons « que vous dites toujours vrai, sans vous mettre « en peine de qui que ce soit. Car vous ne faites « point acception des personnes, et vous en- « seignez la voie de Dieu dans la vérité (4). Dites- « nous donc ce qu'il vous semble de ceci : Est-il « permis ou ne l'est-il pas de payer le tribut à « César? »

La question était aussi captieuse qu'elle pouvait l'être; car il fallait bien qu'il répondît oui ou non, supposé qu'il voulût répondre, et, de façon ou d'autre, le piége paraissait inévitable. S'il autorisait le tribut, outre qu'il ne pouvait

(4) Ce témoignage qu'ils rendaient à Jésus-Christ était vrai, et lui était honorable. Rendu par des personnes bien intentionnées, il aurait mérité que le Sauveur le reconnût et qu'il le récompensât; dans la bouche de ceux-ci, il était aussi criminel qu'aurait pu l'être la plus noire calomnie. On voit par là quelle différence l'intention peut mettre dans la même action.

plus se donner pour le Messie, qui, selon les préjugés vulgaires, devait affranchir la nation de toute espèce de servitude, on se serait encore servi de sa réponse pour le rendre odieux au peuple qui avait ce tribut en horreur, ou, s'il méconnaissait l'obligation de le payer, on le dénonçait aussitôt au président qui l'aurait fait punir comme rebelle. La ruse était donc subtile. Mais que peut la subtilité contre la vérité, et la ruse contre la sagesse ? « Jésus, voyant leur méchanceté, dit : Hypocrites, pourquoi cherchez-vous à me surprendre ? Montrez-moi de la monnaie du tribut. Ils lui présentèrent un denier. Jésus leur dit : De qui est cette figure et le nom écrit au-dessus ? De César, lui dirent-ils. Alors il leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu (5). »

Cette réponse est sans réplique. Car puisque la monnaie courante du pays était marquée au coin de César, ils reconnaissaient donc César pour leur souverain, et conséquemment ils devaient payer le tribut. Le contester, c'eût été se mettre en contradiction avec eux-mêmes : ou bien, s'il avaient prétendu que la domination de César était un joug imposé par force, qu'ils étaient en droit de secouer s'ils le pouvaient, c'étaient eux alors qui décelaient les principes de révolte

(5) Puisque Dieu veut bien faire du tribut un point de religion, César ne fait donc que lui rendre la pareille lorsqu'il fait du service de Dieu une affaire d'État.

César ne peut pas dire que Dieu exige trop de lui, lorsqu'il en exige ce retour. Car enfin Dieu est Dieu, et César est un homme.

On entend par César toutes les puissances séculières, et par le tribut tous les devoirs que les inférieurs sont tenus de leur rendre.

qu'ils avaient réellement dans le cœur, et ils se trouvaient pris au même piége où ils avaient voulu prendre le Sauveur. Ils demeurèrent donc confondus, car « ils ne trouvèrent rien dans ce « qu'il venait de dire qu'on pût reprendre devant « le peuple », ni devant le président : « et surpris « de sa réponse, ils se turent, et le laissant là ils « s'en allèrent. »

Il semble qu'après ce succès personne n'eût osé plus entrer en dispute avec lui. Cependant d'autres que les pharisiens en eurent encore la témérité. L'intention de ceux-ci n'était pas aussi perverse que celle des premiers. Ils ne cherchaient pas à perdre le Sauveur, comme il est aisé de le voir par la question même qu'ils lui firent. Que prétendaient-ils donc? L'embarrasser, lui qui se démêlait avec tant d'habileté des questions les plus subtiles et les plus artificieuses? Il y a toute apparence que c'était là leur dessein, et l'espérance d'y réussir était fondée sur la difficulté du problème qu'ils avaient à lui proposer. Ils le croyaient insoluble, et nul homme, à leur gré, ne pouvait s'en tirer. Dès lors la sagesse reconnue de celui qu'il allait embarrasser ne devait plus servir qu'à accréditer leur système et à augmenter leur triomphe. Cependant rien n'était plus frivole, comme le sont tous les raisonnements du libertinage; car ces gens-ci étaient des libertins déclarés, des matérialistes décidés; c'était, en un mot, « des saducéens, lesquels nient la « résurrection, qui vinrent à lui ce jour-là même, « et l'interrogèrent en ces termes : Maître, « Moïse nous a laissé par écrit que si quelqu'un « a un frère marié qui vienne à mourir sans en-

« fants (6), il enprenne la femme pour susciter « des enfants à son frère mort. Il y avait donc « sept frères dont le premier se maria et mou- « rut sans enfants. Le second épousa la même « femme et mourut aussi sans enfants. Le troi- « sième l'épousa encore; et de même tous les « sept, lesquels moururent sans laisser d'enfants. « Enfin la femme mourut après eux tous. Au « temps donc de la résurrection, lorsqu'ils se- « ront ressuscités, duquel des sept sera-t-elle « femme? car tous les sept l'ont eue pour « femme. »

La difficulté était la même au fond pour deux que pour sept; mais l'embarras des sept maris paraissait rendre la résurrection plus ridicule, et l'on sait ce que le ridicule donne de force aux difficultés de cette espèce. « Jésus leur répondit « gravement : N'êtes-vous pas dans l'erreur, « faute de savoir les Écritures, et quel est le « pouvoir de Dieu? Car, au temps de la résur- « rection, il n'y aura ni maris ni femmes; mais « on sera comme sont les anges dans le ciel (7).

(6) Voyez le chap. XXV du Deutéronome, v. 5. Il n'y est parlé que des frères; mais l'exemple de Booz nous apprend, que, lorsqu'il ne restait point de frères, cette loi obligeait le plus proche parent à épouser la veuve de l'homme mort sans enfants, et sur le refus de celui-ci, celui qui était après lui le plus proche. Avant que Dieu en eût fait une loi expresse, cette coutume était déjà établie dans la famille des patriarches, et paraît y avoir eu force de loi, comme nous l'apprenons encore par l'histoire des détestables enfants de Juda, Her et Onan.

(7) C'est-à-dire, qu'ils seront purs, si l'on n'aime mieux dire qu'ils seront vierges comme eux: on ne les compare ici aux anges que par cet endroit; car ils auront des corps, et les anges n'en ont pas; les anges n'ont pas de plaisirs sensibles, et ils en auront. Ces corps, il est vrai, auront des qualités spirituelles, l'a-

« Les enfants de ce siècle-ci se marient les uns « aux autres ; mais, à l'égard de ceux qui seront « estimés dignes d'avoir part à ce siècle à venir, « et à la résurrection des morts, ils ne se ma- « rieront plus, et n'épouseront plus de femmes. « Car ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils « sont comme les anges, et qu'étant les enfants « de la résurrection, ils sont les enfants de « Dieu. »

Cette dernière parole renferme un sens très-profond. La vie reçue est pareille à la vie de ceux qui la donnent. Des parents mortels et corruptibles la donnent mortelle et corruptible comme eux : Dieu, auteur immédiat de la vie que les hommes recevront par la résurrection, la donnera incorruptible et immortelle comme la sienne. Ils ne mourront donc plus, parce que, étant les enfants de la résurrection, il seront les enfants de Dieu. Dès lors il ne doit plus y avoir de mariage. Car il a été établi pour réparer les pertes de la mort, et la fécondité supplée à l'immortalité. Les anges, qui sont immortels, ne se marient pas : les hommes, devenus immortels comme eux, ne se marieront pas non plus, et pour la même raison. Tels sont les raisonnements que fait ici le Sauveur, qui profite de cette occa-

gilité, la subtilité, l'incorruptibilité, mais qui n'empêcheront pas qu'ils ne soient des corps véritables ; et la parfaite pureté des plaisirs n'empêchera pas non plus qu'ils ne soient véritablement des plaisirs sensibles. Nous ne connaissons pas ces plaisirs, et il nous serait impossible de les imaginer. Mais notre ignorance sur ce point ne doit pas nous empêcher de croire qu'il ne doive y avoir pour les prédestinés des plaisirs sensibles après la résurrection, puisque, de l'aveu de tout le monde, il doit y avoir pour les réprouvés des peines sensibles.

sion pour épurer l'idée que nous devons avoir de la félicité à venir. De quelles images lubriques la corruption humaine ne l'aurait-elle pas formée, si elle avait été abandonnée sur ce point à elle-même? On peut en juger par le paradis de Mahomet.

La résurrection restait encore à prouver. Jésus la prouve par l'Écriture, parce que c'était par l'Écriture que les saducéens l'avaient attaquée; et comme ces hérétiques ne reconnaissaient pour l'Écriture divine que les cinq livres de Moïse, il tire de l'Exode le texte qu'il va leur opposer. Il continue donc ainsi : « Quant à la « résurrection des morts, n'avez-vous pas lu « dans le livre de Moïse, comme Dieu lui dit « au milieu du buisson : Je suis le Dieu d'Abra- « ham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? « Il n'est point le Dieu des morts (8), mais il

(8) Donc Abraham, Isaac et Jacob existent; car Dieu n'est pas le Dieu du néant. C'est en quoi paraît consister toute la force de ce raisonnement: donc ils ressusciteront un jour. Cette seconde conséquence, qui est celle que Jésus-Christ avait à prouver contre les saducéens, ne paraît pas liée aussi nécessairement au principe que la première; car, de ce que Dieu est toujours le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, on peut bien en conclure que ces trois patriarches existent en âmes, et que leurs âmes n'ont pas été anéanties par la mort; mais il ne suit pas nécessairement que, séparées des corps, elles doivent lui être un jour réunies, puisque rien n'empêche que Dieu ait voulu que cette séparation fût éternelle. On répond à ceci, que le raisonnement du Sauveur était péremptoire contre les saducéens, qui ne reconnaissaient aucune substance spirituelle, et qui partaient de là pour nier la résurrection, parce que selon eux, l'âme n'existant plus, il ne restait plus rien qui pût être réuni au corps, d'où ils concluaient que la résurrection était impossible : en quoi ils raisonnaient déjà fort mal; car, supposé que l'homme ne fût qu'une pure machine, Dieu pourrait encore relever cette machine tombée et brisée, et la rétablir dans son premier état. La résurrec-

« est le Dieu des vivants ; car tous sont vivants à « son égard. Vous êtes donc bien dans l'erreur, »

tion n'était donc pas impossible, même selon leur principe ; cependant Jésus-Christ ne s'attache qu'à le leur ôter, ce principe, parce qu'après cela il ne restait plus rien sur quoi ils pussent appuyer la conséquence qu'ils en tiraient ; et voilà pourquoi ils demeurèrent sans réplique. Au reste, quoiqu'à parler dans toute la précision métaphysique, l'immortalité de l'âme et la résurrection du corps ne paraissent pas dépendre nécessairement l'une de l'autre, cependant elles en dépendaient alors dans l'idée de tout l'univers, et la seconde se concluait de la première : c'était la manière de raisonner de ce temps-là : c'est celle de saint Paul ; qui prouve la résurrection par des raisonnements qui paraissent n'aller directement qu'à prouver l'immortalité de l'âme. Il savait qu'après l'avoir admise on ne s'arrêterait plus à chicaner sur la résurrection qui paraissait s'ensuivre naturellement, ou, pour le moins, ne plus souffrir de véritables difficultés. On ne faisait donc pas encore ces frivoles objections, qui ne valent pas mieux que le ridicule problème des saducéens. Comment ranimer des ossements desséchés ? Comment recueillir des cendres dispersées dans toutes les parties de la terre ? Et si l'on se mange les uns les autres, comme font les cannibales, ou si la substance des morts passe dans celle des vivants par les cadavres qui servent d'engrais aux terres, comment démêler toutes ces portions de corps fondus les uns dans les autres ? Celui-ci les aura-t-il de trop, celui-là les aura-t-il de moins ? Difficultés qui reviennent à ce raisonnement : Moi qui ne suis qu'une créature faible, aveugle, impuissante, je ne pourrais jamais me tirer de pareils embarras ; donc Dieu, l'être infini en sagesse et en puissance, ne pourra pas s'en tirer plus que moi.

En nous rendant par la résurrection le même corps que nous aurons eu, Dieu ne nous rendra pas toute la matière qui aura fait partie de ce corps pendant tout le cours de notre vie. Cette vérité, un peu approfondie, répond à toutes les difficultés que l'on oppose à la possibilité de la résurrection.

Supposez qu'un homme commence *aujourd'hui* à manger le corps d'un autre homme, et qu'il le mange, s'il est possible, jusqu'aux os inclusivement ; supposez ensuite que Dieu ressuscitera l'anthropophage avec le corps qu'il avait *hier* ; dans ces suppositions, celui-ci ressuscitera avec le même corps qu'il aura eu pendant sa vie, et dans ce corps il n'y aura pas un atome de celui dont la substance aura passé tout entière dans le sien.

leur dit-il encore une fois. « Alors quelques-uns « des scribes lui dirent : Maître, vous avez parlé « comme il faut ; et le peuple qui l'écoutait avait « de l'admiration pour sa doctrine, et ils n'o- « saient plus l'interroger sur rien. »

Ceci paraît devoir s'entendre des saducéens qui n'eurent rien à lui répliquer ; ou, si l'on veut l'appliquer aussi aux pharisiens, il faudra dire qu'on cessa dans ce moment de faire des questions au Sauveur, mais pour y revenir quelque temps après. Car ces derniers, « entendant dire « qu'il avait imposé silence aux saducéens, « s'assemblèrent ; et l'un d'eux, docteur de la « loi, qui avait entendu la demande des sadu- « céens, voyant que Jésus avait répondu si à « propos, s'approcha et lui demanda : Maître, « dans la loi, quel est le grand commandement, « le premier de tous les autres ? » On ajoute qu'il lui fit cette question pour le tenter. Est-ce donc qu'il le soupçonnait d'affaiblir le grand précepte de l'amour de Dieu ; et espérait-il trouver dans sa réponse de quoi le calomnier sur ce point ? L'approbation que le Fils de Dieu donna à cet homme ne permet pas de lui attribuer des intentions si perverses ; et s'il est dit qu'il voulut le tenter, il y a toute apparence que c'est pour signifier qu'il voulait faire l'épreuve de sa sagesse ; c'est-à-dire, qu'il y avait en lui plus d'incrédulité que de malice. « Jésus lui « répondit : Voici le premier de tous les com- « mandements : Écoutez, Israël ! Le Seigneur « votre Dieu est le seul Dieu ; et vous aimerez « le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, « de toute votre âme, de tout votre esprit, de

« toutes vos forces (9). C'est là le plus grand « commandement et le premier. Mais il y en a « un second semblable au premier : Vous aimerez « votre prochain comme vous-même. Il n'y a « point d'autre commandement plus grand que « ceux-là. Toute la loi et les prophètes se « réduisent à ces deux préceptes. Le scribe lui « dit : Fort bien, Maître. Ce que vous venez de « dire est vrai, qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il « n'y en a point d'autre que lui ; qu'il faut l'aimer

(9) Voyez ce que l'on a dit de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain aux notes 12 et 13 de la page 9 de ce volume. Il reste à expliquer pourquoi il est dit que le commandement de l'amour du prochain est semblable à celui de l'amour de Dieu, quoique celui-ci soit le premier et le plus grand de tous. Il ne s'agit point ici des amours naturels, toujours bien inférieurs et assez souvent contraires à l'amour de Dieu ; il n'est question que de l'amour de charité, par lequel on aime le prochain en Dieu et à cause de Dieu. Je l'aime, parce qu'il est non-seulement l'ouvrage, mais l'image de Dieu, mais l'enfant de Dieu ; parce qu'il est le frère de Jésus-Christ, le membre vivant de ce chef adorable, le fils de sa douleur et le fruit de son sang, appelé à partager éternellement avec lui son trône et sa félicité. Or, il est aisé de voir qu'en l'aimant par ces motifs, c'est Dieu et Jésus-Christ que j'aime dans sa personne. C'est ce qui a fait dire aux théologiens, que la vertu de charité qui nous fait aimer Dieu pour Dieu est la même qui nous fait aimer notre prochain pour Dieu; et que de même que l'amour de Dieu est une vertu théologale, c'est-à-dire une vertu divine, et qui se propose Dieu pour objet, de même la charité envers le prochain est pareillement une vertu théologale et divine, d'autant que c'est Dieu que nous aimons dans le prochain.

Dieu a tant d'amour pour les hommes, qu'il dit à chacun de nous : Aimez-les à cause de moi, et je ne mettrai aucune différence, ni pour le mérite ni pour la récompense, entre l'amour que vous aurez pour eux et celui que vous aurez pour moi-même.

Si Dieu nous disait : Aimez-les à cause d'eux-mêmes, il semble que la haine pourrait être quelquefois juste et raisonnables; mais Dieu lui ôte tout prétexte de raison et d'équité, lorsqu'il nous dit : Aimez-les à cause de moi.

« de tout son cœur, de tout son esprit, de toute « son âme, de toutes ses forces, et qu'aimer « son prochain comme soi-même est quelque « chose de plus grand que tous les holocaustes « et tous les sacrifices. Jésus, voyant que cet « homme avait sagement répondu, lui dit : Vous « n'êtes pas éloigné du royaume de Dieu. »

Après avoir satisfait à toutes leurs demandes, le Sauveur voulut les interroger à son tour, et faire briller à leurs yeux un de ces traits de lumière dont l'éclat vif et rapide laissait entrevoir sa divinité à travers le nuage de son humanité. « Comme donc les pharisiens étaient là assem« blés, Jésus leur fit cette question : Que pen« sez-vous du Christ ? De qui est-il fils ? De « David, lui dirent-ils. Alors prenant la parole, « il dit, enseignant dans le temple : Comment « les scribes disent-ils que le Christ est fils de « David ? Car David lui-même, inspiré de l'Es« prit-Saint, l'appelle son Seigneur, disant au « livre des Psaumes : Le Seigneur a dit à mon « Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à « ce que, de vos ennemis, je fasse votre mar« chepied. David donc lui-même l'appelle Sei« gneur : comment, avec cela, est-il fils de « David (10) ? Et personne ne pouvait lui ré-

(10) Il ne nie pas qu'il soit fils de David ; il déclare qu'il est quelque chose de plus. David l'appelle équivalemment Dieu, lorsqu'il l'appelle son Seigneur, la puissance royale ne reconnaissant point d'autre Seigneur que Dieu. C'est apparemment pour cette raison que Jésus-Christ n'apporte que ce trait du psaume en preuve de sa divinité. Tous les autres caractères qui servent à la prouver s'y trouvent réunis : sa génération du sein du Père, preuve de la consubstantialité ; sa séance à sa droite, marque d'égalité ; son existence antérieure à tous les siècles, qui exprime son éternité,

« pondre un seul mot. Depuis ce jour-là *enfin*
« qui que ce soit n'osa plus l'interroger; et le
« peuple, qui était en grand nombre, prit plai-
« sir à l'entendre. »

CHAPITRE LV.

Écouter les docteurs de la loi, et ne les imiter pas. — Scribes et pharisiens maudits. — Deux deniers de la veuve. — Ruine du temple prédite. — Question sur le temps de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde.

Les censeurs devaient être censurés à leur tour. Jésus-Christ, avant de quitter la terre, voulut achever de les faire connaître à eux-mêmes et aux autres : à eux-mêmes pour les convertir, supposé qu'à la vue de leurs propres vices nûment exposés à leurs yeux, ils fussent capables d'en concevoir de l'horreur ; et aux autres, supposé qu'ils ne se convertissent pas, pour arrêter

son empire absolu sur tous les rois et sur tous les peuples, qui n'appartient qu'à la Divinité. On y voit encore sa qualité de prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech ; de juge souverain et universel; de triomphateur de tous ses ennemis écrasés sous ses pieds; enfin ses souffrances, par lesquelles il était dit qu'il entrerait dans sa gloire. On doit observer qu'il n'est ici question que du seul Messie. Il ne faut point y chercher de types, Jésus-Christ même les exclut tous formellement, et réfute d'avance ceux qui ont voulu depuis qu'il y en eût partout. Les Juifs modernes ne veulent plus que le Messie soit l'objet de ce divin psaume. Leurs pères, et notamment ceux qui vivaient du temps de Jésus-Christ, ne s'avisèrent jamais d'en douter.

la séduction en démasquant les séducteurs. Mais, parce que ces hommes pervers n'en étaient pas moins les interprètes ordinaires de la loi mosaïque, pour leur conserver l'autorité qu'ils devaient avoir en cette qualité sur l'esprit des peuples, le Sauveur eut la précaution de marquer d'avance la distinction qu'il fallait faire entre les actions et les instructions, entre la chaire et le cathédrant, s'il est permis d'user de ce terme. « Il adressa donc la parole au peu« ple et à ses disciples, et leur dit dans l'ensei« gnement qu'il leur donna : Les scribes et les « pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. « Observez-donc et faites ce qu'ils vous diront : « mais ne faites pas comme ils font ; car ils disent, « et ne font pas : ils lient des fardeaux pesants « et qui ne se peuvent porter, et ils les mettent « sur les épaules des hommes ; cependant ils ne « veulent pas y toucher du bout du doigt. Au « reste, ils font toutes leurs actions pour être « regardés des hommes. Car ils portent leurs « phylactères (1) fort larges, et leurs franges

(1) C'est un mot grec, qui ne pourrait être rendu que par celui de *conservatoires* que notre langue ne connaît pas. Voici comme on les trouve décrits dans les notes de Richard Simon sur le Nouveau Testament. « Les phylactères sont faits pour conserver « quatre sentences tirées de la loi, écrites sur du parchemin, et « renfermées dans une peau de veau noire, qui a la forme d'un « petit carré, et ce petit carré est au milieu de deux courroies où « il est attaché. Quand les Juifs font leurs prières, ils se ceignent « la tête de ces courroies, en sorte que le carré qui est au milieu « vient droit sur le milieu du front, pendant tant soit peu sur « le haut du nez : ce sont là les phylactères de la tête ; ils en at« tachent aussi de semblables au pliant du bras gauche. Les pha« risiens, pour paraître plus gens de bien, affectaient d'avoir des « phylactères plus larges et plus grands que les autres Juifs. »

« fort longues. Ils aiment à avoir les premières « places dans les repas, et à être assis aux pre- « miers rangs dans les synagogues, à être salués « sur la place publique, et à être traités de « maîtres par les hommes. Ils dévorent les mai- « sons des veuves, sous prétexte qu'ils font de « longues prières. Ces gens-là en seront jugés « plus rigoureusement. Pour vous, » ajouta le divin Maître, dirigeant alors son discours vers les seuls disciples, « pour vous, ne prenez point « le nom de maîtres : car vous n'avez qu'un « maître, et vous êtes tous frères. N'appelez « point non plus qui que ce soit sur la terre « votre père : car vous n'avez qu'un père qui « est dans le ciel. Ne souffrez point qu'on vous « traite de maîtres ; car vous n'avez qu'un maître, « qui est le Christ. »

Ce n'est pas à dire que le Sauveur prétende interdire ces dénominations qui ont toujours été en usage, sans que jamais personne se soit avisé de s'en scandaliser. Mais il veut qu'en reconnaissant des pères et des maîtres sur la terre, nous élevions nos pensées au Père par excellence, « de qui vient toute paternité au ciel « et en la terre, » et au premier de tous les maîtres, de qui procède toute lumière et toute science, dont les maîtres d'ici-bas ne sont que de faibles échos, incapables de nous instruire par eux-mêmes, et qui ne le font d'une manière salutaire que lorsqu'ils répètent fidèlement les choses qu'ils ont apprises de lui. Cette partie de l'instruction regarde le commun du peuple ; mais elle avait pour objet principal de prémunir les disciples contre l'orgueil pharisaïque,

qui recherche ambitieusement ces titres honorables, et qui s'y complaît. Voilà pourquoi le Sauveur le conclut par ces paroles : « Celui qui « est le plus grand parmi vous se fera votre « serviteur ; mais quiconque s'élèvera sera « humilié, et quiconque s'humiliera sera élevé. »

De là, ramenant le discours aux pharisiens, dont cette courte digression l'avait un peu écarté, et ajoutant de nouveaux reproches à tous ceux qu'il leur avait faits jusqu'alors, des uns et des autres réunis il forme comme une nuée d'anathèmes dont il va les accabler par ces foudroyantes paroles : « Malheur à vous, « scribes et pharisiens hypocrites, parce que « vous fermez aux hommes le royaume des « cieux ! Car vous n'y entrez point et vous n'y « laissez pas entrer ceux qui se présentent (2). « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypo« crites, parce que, avec vos longues prières, « vous dévorez les maisons des veuves (3) ! C'est « pour cela que vous serez condamnés à une « plus grande peine. Malheur à vous, scribes « et pharisiens hypocrites, parce que vous cou« rez la mer et la terre pour faire un prosélyte, « et qu'après l'avoir fait, vous le rendez digne « de l'enfer deux fois plus que vous (4) ! Mal-

(2) Voyez la note 8 de la page 22 de ce volume.

(3) Pourquoi des veuves plutôt que d'autres femmes ? Les veuves sont ordinairement plus adonnées à la piété, et elles sont maîtresses de leur bien. On voit que les hypocrites ont beau jeu.

(4) Il semble que les maîtres soient plus coupables que les disciples, et qu'un plus grand châtiment leur soit dû. Oui, si les disciples ne devenaient pas maîtres à leur tour, ce qui met déjà entre eux l'égalité de malice. Mais bientôt les disciples surpassent les maîtres, parce que, pour se donner aussi le mérite

« heur à vous, guides aveugles, qui dites : « Quiconque jure par le temple, cela n'est rien ; « mais celui qui jure par l'or du temple est obli- « gé à son serment ! Insensés et aveugles ! le- « quel vaut donc le mieux, ou de l'or, ou du « temple qui sanctifie l'or (5) ? Et quiconque « jure par l'autel, cela n'est rien ; mais celui « qui jure par l'offrande qui est sur l'autel est « obligé à son serment. Aveugles, lequel vaut « donc le mieux, ou de l'offrande, ou de l'au- « tel qui sanctifie l'offrande ? Celui donc qui « jure par l'autel, jure et par l'autel et par toutes « les choses qui sont dessus ; quiconque jure « par le temple, jure et par le temple et par celui « qui y habite ; et celui qui jure par le ciel, jure « par le trône de Dieu et par celui qui y est « assis. Malheur à vous, scribes et pharisiens « hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, « de l'anet et du cumin, et qui avez abandonné « ce que la loi a de plus important, la justice, « la miséricorde et la fidélité ! Il fallait faire « ces choses-ci, et ne pas omettre celles-là (6). « Guides aveugles, qui avez grand soin de pas- « ser ce que vous buvez, de peur d'avaler un « moucheron, et qui avalez un chameau. Mal-

de l'invention, aux mauvais dogmes qu'ils ont reçus, ils en ajoutent d'autres de leur façon, et ainsi ils deviennent pires.

(5) Plusieurs des pharisiens étaient de l'ordre sacerdotal. Or, parmi les serments, il y en avait qui étaient profitables aux prêtres, et d'autres qui ne leur rapportaient rien. Cette seule différence faisait, dans les décisions de ces hommes de bien, toute la différence des serments graves et de ceux qu'on devait traiter de bagatelles.

(6) Voyez la page 19 de ce volume, et la note 3 de la même page.

« heur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, « parce que vous nettoyez le dehors de la coupe « et du plat, et qu'au dedans vous êtes tout « pleins de rapine et d'ordures ! Pharisien aveu- « gle (7), faites premièrement que le dedans de « la coupe et du plat soit net, afin que le de- « hors le devienne aussi. Malheur à vous, scri- « bes et pharisiens, parce que vous ressemblez « à des sépulcres blanchis, dont le dehors pa- « raît beau aux hommes, mais dont le dedans « est rempli d'ossements de morts et de toutes « sortes d'ordures ! C'est ainsi qu'au dehors « vous paraissez justes aux hommes, et qu'au « dedans vous êtes remplis d'hypocrisie et « d'iniquité.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypo- « crites, qui bâtissez les tombeaux des pro- « phètes et ornez les monuments des justes, et « qui dites : Si nous eussions été au temps de « nos pères, nous n'eussions pas répandu avec « eux le sang des prophètes ! Par là vous rendez « ce témoignage de vous-mêmes (8), que vous « êtes les enfants de ceux qui ont fait mourir les « prophètes ! Achevez donc de combler la me- « sure de vos pères. Serpents, race de vipères, « comment éviterez-vous d'être condamnés à « l'enfer? Je vais donc vous envoyer des pro- « phètes, des sages et des interprètes de la loi. « Il y en aura que vous ferez mourir et que vous « crucifierez, et il y en aura que vous flagel- « lerez dans les synagogues et que vous pour- « suivrez de ville en ville, afin que tout ce qui

(7) Voyez la page 18 de ce volume.
(8) Voyez les pages 21 et 22 de ce volume.

« s'est répandu de sang innocent sur la terre « retombe sur vous, depuis le sang du juste « Abel (9), jusqu'à celui de Zacharie, fils de « Barachie (10), que vous avez tué entre le « temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, tout « cela retombera sur la génération présente. « Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les « prophètes, et qui lapides ceux qui te sont « envoyés, combien de fois ai-je voulu rassem- « bler tes enfants, comme la poule rassemble ses « poussins sous ses ailes, et tu ne l'as point « voulu ! Voilà que votre maison va vous de- « meurer déserte ; car, je vous le dis, vous « ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Sei- « gneur ! »

Après un discours si long et si véhément, le Sauveur, qui a bien voulu sentir aussi la lassitude, eut besoin de se reposer un peu. Mais son repos ne fut pas moins utile que son travail. « S'étant assis vis-à-vis du trésor, il regar- « dait comme le peuple y jetait de l'argent. Or, « plusieurs personnes riches y en jetaient beau- « coup. Il vint une pauvre veuve qui y mit deux « petites pièces de monnaie de la valeur d'un « liard. » Une action si petite en apparence servit d'occasion à Jésus pour donner une des plus sublimes instructions qui soient contenues

(9) Voyez la note 7 de la page 21 de ce volume.

(10) On trouve dans l'Écriture un Zacharie tué entre le temple et l'autel ; mais il était fils de Joïada. On en trouve un autre, fils de Barachie ; mais de son temps, dit saint Jérôme, à peine voyait-on les ruines du temple. L'opinion la plus commune est que celui dont il est ici question, c'est le premier, dont le père, Joïada, avait aussi le nom de Barachie.

dans l'Évangile. « Ayant appelé ses disciples, il « leur dit : Je vous dis en vérité que cette veuve, « toute pauvre qu'elle est, a plus donné que tous « ceux qui ont mis dans le trésor : car tous ont « donné de leur superflu ; mais celle-ci, du peu « qu'elle a, a donné tout ce qu'elle avait, tout ce « qui lui restait pour vivre. »

Les hommes, qui ont de grands besoins, n'estiment que les grands dons. Dieu, qui n'a besoin de rien, n'estime que la grande volonté. Dans les offrandes que nous lui faisons il ne regarde pas à la main, mais au cœur ; et si le cœur est généreux, le moindre don acquiert à ses yeux la valeur d'un riche trésor. Que le riche ne se glorifie donc pas de ses grandes largesses, elles peuvent partir d'un cœur médiocrement libéral ; et que le pauvre ne se croie pas privé du mérite d'une grande libéralité parce qu'il a peu à donner : en donnant tout ce qu'il a, il donne beaucoup plus que celui qui, donnant beaucoup, se réserve encore plus qu'il ne donne. La raison de ceci est celle que le Sauveur apporte. Il coûte peu de donner de son superflu ; mais se priver du nécessaire, ce ne peut être que l'effet d'une générosité sans bornes.

Le Sauveur, avant de donner cette instruction à ses disciples, avait prédit aux Juifs la ruine prochaine de Jérusalem et du temple ; car c'est ainsi que l'on entend cette parole qu'il venait de proférer : « Voici que votre maison « va demeurer déserte. » Si l'on en croit la plupart des interprètes, cette prédiction effrayante occasionna l'entretien suivant, qui ne servit qu'à la faire confirmer en des termes plus pré-

cis encore et plus énergiques. « Jésus étant sorti « du temple s'en allait, lorsque ses disciples « s'approchèrent de lui pour lui en montrer les « bâtiments. » Suivant l'explication que nous avons adoptée, leur intention était de lui faire révoquer la sentence qu'il avait prononcée contre ce superbe édifice. Ils en parlaient donc dans ce dessein; « et quelques-uns disant que le temple était fait de belles pierres et enrichi de « magnifiques présents, l'un d'eux lui dit : Maî- « tre, voyez quelles pierres, et quels bâtiments ! « Jésus lui répondit : Les voyez-vous tous ces « grands édifices? Je vous le dis en vérité, de tout « ce que vous voyez là, un temps viendra qu'il ne « restera pas pierre sur pierre; toutes seront ren- « versées (11). »

Dieu, qui n'est point sujet au changement, change néanmoins ses décrets lorsque les hommes changent de mœurs. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Ninive convertie, et qu'il en aurait usé à l'égard des Juifs, s'ils avaient travaillé à mériter leur grâce par une pénitence semblable. Mais leur endurcissement prévu rendait irrévoca-

(11) Cette prédiction n'a rien d'hyperbolique. Les Romains avaient brûlé et rasé le temple, mais les fondements étaient restés. Julien l'Apostat ayant accordé aux Juifs la permission de le rebâtir, ceux-ci commencèrent par arracher les anciennes fondations pour en substituer de nouvelles. L'ouvrage n'était pas achevé, lorsqu'il sortit de terre des tourbillons de flammes qui enlevèrent ce qui restait des fondations du temple maudit, et consumèrent plusieurs des travailleurs, ce qui contraignit les Juifs à abandonner l'entreprise. Que l'on remarque que ce fut pour rendre fausse la prédiction de Jésus-Christ, que Julien avait permis aux Juifs de réédifier le temple, que ce furent ces mêmes Juifs qui travaillèrent de leurs propres mains à lui donner son entier accomplissement, et l'on verra ce que peuvent les hommes contre Dieu.

ble la sentence qui venait d'être prononcée contre eux. Le ton absolu avec lequel le Sauveur la répéta, la fit enfin comprendre aux apôtres à qui il ne restait plus qu'à savoir dans quel temps elle devait s'exécuter.

Ils pensaient aux moyens de s'en instruire, et cependant ils continuèrent de marcher. On fut bientôt rendu au terme, « et Jésus s'étant « assis sur la montagne des Olives, vis-à-vis du « temple » (c'était l'occasion naturelle d'en parler) « ses disciples l'abordèrent en particulier, « et Pierre, Jacques, Jean et André lui dirent : « Maître, dites-nous quand ceci arrivera, et « quel signe il y aura que toutes ces choses « seront près d'être accomplies ; quel sera le « signe de votre venue et de la consommation « des siècles. »

Cette demande avait deux objets, la ruine du temple, et la fin du monde, qui devait être précédée de la venue de Jésus-Christ, comme lui-même l'avait prédit tant de fois. Les apôtres, à ce qu'il paraît, avaient dans l'esprit que ces événements devaient arriver en même temps. Ce qui pouvait leur avoir occasionné cette erreur, c'est que Jésus-Christ les avait unis dans la prédiction qu'il en avait faite. Cependant il ne l'avait fait qu'à cause de plusieurs traits de ressemblance qui devaient se trouver entre la ruine de la nation juive et la ruine de l'univers, et parce que la première devait être la figure de la seconde. Mais on sait qu'il ne voulait pas que le temps de son dernier avénement fût connu, mais seulement qu'il pût être prévu lorsqu'il serait près d'arriver. Il en est à peu près de même

de la ruine de Jérusalem et de la destruction de la synagogue, dont il n'a jamais déclaré le temps précis, quoiqu'il ait fait entendre assez clairement qu'elle n'était pas éloignée. Il ne désabuse donc point ses disciples, et ayant plutôt en vue d'instruire son Église que de satisfaire leur curiosité, il va leur apprendre à quelles marques on pourra connaître la proximité de ces deux grands événements. Nous avons déjà dit qu'on les trouve quelquefois mêlés par des caractères qui leur sont communs, quelquefois distingués par d'autres qui leur sont propres. Un lecteur attentif n'aura pas de peine à les discerner, et remarquera d'abord que la première partie de la prophétie convient presque uniquement à la ruine de Jérusalem, et la seconde au dernier avénement de Jésus-Christ, qui commence ainsi à en parler, répondant à la question que les disciples venaient de lui faire.

CHAPITRE LVI.

Signes avant-coureurs. — Signe du Fils de l'homme. — Trompette. — Élus rassemblés. — Jour inconnu. — Vigilance nécessaire. — L'un pris, l'autre laissé.

« Prenez garde qu'on ne vous séduise; car « plusieurs viendront sous mon nom, disant : « Je suis le Christ (1); et ce temps-là est pro-

(1) *Il y a déjà plusieurs antechrists*, disait l'apôtre saint Jean. (*I Ép.*, II, 18.) En effet il parut plusieurs faux Messies, depuis la

« che. Ils séduiront beaucoup de gens, ne les « suivez donc point.

« Quand vous entendrez parler de guerres et « de révoltes, ne vous alarmez pas. Il faut que « ces choses arrivent auparavant, mais ce ne « sera pas encore sitôt la fin. Il leur disait aussi : « Les nations s'élèveront contre les nations, et « les royaumes contre les royaumes. Il y aura « de tous côtés de grands tremblements de terre, « des pestes et des famines, et il paraîtra au « ciel des phénomènes terribles et de grands « prodiges (2). Toutes ces choses, au reste, ne « seront que le commencement des douleurs ; « mais avant tout cela (3), on se saisira de « vous ; on vous persécutera, vous livrant aux

mort de Jésus-Christ jusqu'à la ruine de Jérusalem. Il en paraîtra encore plus avant la fin du monde, outre celui qui est appelé l'antechrist par excellence : ce caractère est commun aux deux événements.

(2) Les histoires font foi que tous ces fléaux précédèrent la ruine de Jérusalem ; les Actes des apôtres, chap. XI, 28, font mention de la famine qui fut par tout l'univers au temps de l'empereur Claude. Après la famine vient la peste, dit le proverbe grec. Eusèbe parle de trois villes d'Asie renversées par un tremblement de terre, et Josèphe, de prodiges et de signes célestes, tels qu'il n'en avait jamais paru. Après la mort de Néron tout l'empire romain fut en proie aux guerres qu'excitèrent les différents princes qui se disputèrent successivement l'empire. On n'ignore pas que ces fléaux firent de bien plus terribles ravages dans la Judée que dans le reste du monde. Ceux-ci, à leur tour, ne sont qu'une faible image de ceux qui désoleront l'univers aux approches de sa dissolution. Le passé garantit l'avenir, et ce que l'on a vu répond de ce que l'on verra.

(3) Ce qui suit est une répétition des prédictions que Jésus-Christ fit à ses apôtres, et des enseignements qu'il leur donna aussitôt après qu'il les eut choisis. Voyez ce qui peut avoir besoin d'explication à la page 272 et suiv. du tome Ier, et aux notes qui y sont jointes.

« synagogues et vous emprisonnant. Prenez « donc garde à vous-mêmes; car on vous livre« ra aux tribunaux, et on vous chargera de « coups dans les synagogues, et vous paraîtrez, « à cause de mon nom, devant les gouverneurs « et les rois ; et cela vous arrivera afin que vous « me serviez de témoins auprès d'eux. Mettez« vous donc bien dans l'esprit, lorsqu'on vous « mènera pour vous livrer entre leurs mains, « de ne point préméditer ce que vous devez ré« pondre, mais dites ce qui vous sera suggéré « sur-le-champ. Car je vous donnerai des pa« roles et une sagesse à laquelle tous vos enne« mis ne pourront résister, ni rien opposer (4) ; « car ce n'est pas vous qui parlez, mais le Saint« Esprit (5). »

Mais ce qui leur sera plus sensible, et à quoi néanmoins ils doivent s'attendre, c'est, leur ajoute le Sauveur, que « vous serez livrés aux « magistrats par vos pères et vos mères : par vos « frères, par vos parents et par vos amis, et ils

(4) Ils n'en seront que plus furieux; car, lorsqu'on a ôté à la passion les apparences d'équité et de raison dont elle tâchait de se couvrir, elle ne ménage plus rien, parce qu'elle n'a plus rien à perdre, et semble dire alors: Je voulais encore paraître juste et raisonnable jusqu'à un certain point; mais, puisque vos réponses ne me laissent plus cette ressource, je lève le masque, et je me donne hautement pour ce que je suis, iniquité et fureur. Cependant, confessez, ô confesseurs; et ne craignez pas de redoubler la rage de ces tigres altérés de votre sang. Peu importe que vos corps soient déchirés et mis en pièces; mais il importe de tout que l'*iniquité ait la bouche fermée*, et que la vérité triomphe.

(5) On a plusieurs de ces réponses dans les Actes des martyrs : il est aisé d'y reconnaître l'esprit de force et de vérité qui les leur a suggérées. Après une promesse si authentique de l'inspiration divine, ne pourrait-on pas les regarder en quelque sorte comme une seconde Écriture ?

« feront mourir quelques-uns d'entre vous. Oui, « alors le frère livrera son frère à la mort, et « le père son fils. Les enfants se soulèveront « contre leur père et contre leur mère, et les « feront mourir, et vous serez en haine à tout « le monde à cause de mon nom. Alors plu- « sieurs viendront à tomber, les hommes se « livreront et se haïront les uns les autres (6). « Il paraîtra beaucoup de faux prophètes qui « séduiront beaucoup de monde, et parce que « l'iniquité sera très-grande (7), la charité de « plusieurs se refroidira; mais celui qui aura « persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. « Cependant il ne se perdra pas un seul des che- « veux de votre tête (8). C'est par votre patience « que vous posséderez vos âmes (9). Cet Évan-

(6) Ceux qui seront tombés livreront ceux qui seront demeurés fidèles, et les haïront à mort. C'est la haine des renégats, toujours plus envenimée et plus implacable que celle de l'infidèle persécuteur.

(7) L'iniquité signifie ici la persécution. Parce qu'elle sera furieuse, la crainte de s'exposer sera cause que plusieurs de vos frères n'oseront pas exercer la charité à votre égard. C'est dans le même sens, c'est-à-dire dans celui de la charité envers le prochain, que l'on dit ordinairement que la charité est refroidie.

(8) Grand motif de confiance pour des hommes attaqués par un monde d'ennemis, et abandonnés de leurs frères. Dieu a compté tous les cheveux de leur tête. On ne leur en ôtera pas un seul, s'il ne le permet; et ceux qui leur seront ôtés leur seront rendus. Voilà pourquoi il est dit qu'il ne s'en perdra pas un seul; et ce texte sert encore à prouver la résurrection.

(9) Vous posséderez vos âmes, c'est-à-dire vous les conserverez, et vous les sauverez. Les souffrances ne sauvent que ceux qui souffrent avec patience: elles damnent les impatients et les murmurateurs.

Cependant elles sont à désirer pour le salut, parce que l'adversité n'a qu'une seule tentation qui est celle de l'impatience; au lieu que la prospérité les a toutes. Il est même plus facile de

« gile du royaume se publiera dans tout l'uni-
« vers (10), pour être un témoignage à toutes
« les nations; et c'est alors que la fin doit ar-
« river.

« Quand vous verrez investir Jérusalem par
« une armée, sachez qu'elle est près de sa rui-
« ne (11). Quand donc vous verrez que l'abo-
« mination de la désolation dont a parlé le pro-
« phète Daniel sera dans le lieu saint (12) (que

se faire une raison sur la tentation de l'impatience, parce que souffrir patiemment l'adversité, ce n'est pas une peine de plus; au lieu qu'user modérément de la prospérité, c'est toujours quelque plaisir de moins. Aussi voit-on que la patience dans l'adversité est une vertu moins rare que la modération dans la prospérité.

(10) On sent ici combien le texte résiste à l'explication de ceux qui veulent que cette prophétie ne regarde que la fin du monde et nullement la ruine de Jérusalem. D'autres textes feront voir clairement que l'opinion de ceux qui l'entendent uniquement de la ruine de Jérusalem, et nullement de la fin du monde, est également insoutenable.

(11) L'Évangile était déjà publié dans toutes les parties du monde connu, quand Jérusalem fut détruite. Votre foi, écrivait saint Paul aux Romains, est célèbre dans tout le monde. Avant la fin du monde, il aura été préché partout sans exception. Ce trait convient donc encore aux deux événements, imparfaitement au premier, parfaitement au second.

(12) Selon saint Marc, dans le lieu où elle ne doit pas être, c'est-à-dire dans le temple, comme le dit Daniel en propres termes. (*Dan.* IX. 27.) Les avis sont fort partagés sur ce qui est appelé ici l'abomination de la désolation. 1° Puisqu'elle est donnée comme le signe certain de la ruine prochaine de Jérusalem, elle ne pouvait être rien de ce qui était déjà arrivé lorsque Jésus-Christ parlait, ni rien de ce qui arriva après la ruine de Jérusalem et du temple. Plusieurs explications, qu'il serait inutile de rapporter, sont déjà réfutées par cette seule observation. 2° L'histoire ne fournit rien à quoi cette prophétie convienne mieux qu'à ce que firent dans le temple dont ils s'étaient emparés, les factieux qui s'étaient donné le nom de zélateurs. Ces monstres le profanèrent par tant de crimes et d'abominations, que Tite

« celui qui lit comprenne), qu'alors ceux qui « sont dans la Judée s'enfuient aux montagnes ; « que ceux qui sont dans le milieu du pays s'en « éloignent ; et que ceux qui sont aux environs « n'y entrent point. Que celui qui sera sur le toit « ne descende point dans sa maison, et n'y « entre point pour prendre quoi que ce soit : « et que celui qui sera dans les champs ne re-« tourne point sur ses pas pour prendre son « vêtement, parce que ce sont là les jours de la « vengeance, afin que tout ce qui est écrit s'ac-« complisse. Mais malheur aux femmes qui se « trouveront enceintes, et à celles qui auront « des enfants à la mamelle en ce temps-là ! Car « le pays sera dans une grande oppression, et « ce peuple sera l'objet d'une grande colère. « On les passera au fil de l'épée, et on les mè-« nera en esclavage parmi tous les peuples. « Jérusalem sera foulée aux pieds par les na-« tions, jusqu'à ce que le temps des nations « soit venu. »

Jésus en serait demeuré là, s'il ne s'était agi que de Jérusalem et du peuple juif. Tout ce qui devait lui arriver est clairement prédit : la ville est détruite, le peuple est dispersé et captif chez tous les peuples de la terre et les nations victorieuses foulent aux pieds les débris de la sainte cité. C'est donc ici que la réalité succède à la figure, et le bouleversement du ciel et de la terre à la destruction d'un peuple particulier. Jésus, qui passe de l'un à l'autre sans

qui ne put l'entendre sans horreur, prit Dieu à témoin qu'il n'en était nullement la cause, et qu'il les fit prier plus d'une fois de mettre fin à de si affreux excès.

avertir du passage, commence le récit de cette épouvantable catastrophe par ces mots qui ont encore un rapport sensible avec ce qui précède : « Priez que vous n'ayez point à fuir en hiver, « ou le jour du sabbat ; car, *ajoute-t-il inconti-* « *nent*, l'affliction de ce temps-là sera si grande, « que depuis que Dieu a créé le monde jusqu'à « présent, il n'y en a point eu de pareille, et « qu'il n'y en aura jamais. Que si le Seigneur « n'avait abrégé le nombre des jours, personne « n'aurait été sauvé ; mais il l'a abrégé à cause « de ses élus. Alors, si quelqu'un vous dit : « Le Christ est ici ; ou bien, il est là ; n'en « croyez rien. Car il paraîtra de faux Christs « et de faux prophètes, qui feront de grands « prodiges et des choses merveilleuses (13), en « sorte que les élus mêmes (14), si cela se pou- « vait, seraient induits en erreur. Prenez-y

(13) Le monde, converti par de vrais miracles, sera presque entièrement perverti par de faux miracles. Nul moyen plus efficace d'entraîner la croyance des hommes. Cependant ceux qui ajouteront foi aux faux miracles seront inexcusables, parce que, s'il n'est pas toujours facile, au moins n'est-il jamais impossible d'en faire le discernement. C'est ce que la théologie démontre fort au long. On se contentera d'observer ici que toute œuvre faite en confirmation d'une doctrine opposée à l'Écriture, ou condamnée par l'Église, que cette œuvre, dis-je, quelque miraculeuse qu'elle paraisse, est évidemment un faux miracle, réfuté par d'autres miracles incomparablement plus nombreux, plus certains et plus merveilleux ; ce sont tous ceux qui ont été faits pour établir la vérité de l'Écriture et l'autorité de l'Église.

(14) Ils seront libres de se laisser aller à la séduction ; cependant il est certain d'une certitude infaillible qu'ils ne se laisseront pas séduire ; ce qui signifie que la liberté ne leur est point ôtée par le décret qui les a élus, et que ce décret néanmoins ne saurait manquer d'avoir son exécution. Tout fidèle est obligé de croire l'un et l'autre. C'est aux théologiens à expliquer l'accord de l'un avec l'autre.

« donc garde : vous voyez que je vous ai tout « prédit. Si donc on vous dit : Le voilà dans le « désert, n'y allez point; le voici dans l'inté- « rieur de la maison, n'en croyez rien: car, « comme l'éclair part de l'orient et se fait voir « jusque dans l'occident, de même en sera-t-il « de la venue du Fils de l'homme (15). Quelque « part que soit le corps, les aigles s'y assem- « bleront aussi (16).

« Mais, aussitôt après ce jour de tribula- « tion, il y aura des phénomènes prodigieux « dans le soleil, dans la lune et dans les étoi- « les ; et sur la terre, les nations seront cons- « ternées par le trouble que causera le bruit de « la mer et des flots, les hommes séchant de « crainte (17), dans l'attente de ce qui doit ar-

(15) Le second avénement de Jésus-Christ sera si visible, qu'il suffira qu'on ne le voie pas pour être assuré qu'il n'est pas arrivé. Il en sera comme de ces grands éclairs qui, sortis du sein d'une nuée ténébreuse, éblouissent tous les yeux par leur splendeur, et illuminent en un instant tout ce vaste hémisphère.

(16) On donne à ce texte plusieurs sens allégoriques, dont le plus heureux est de lui faire signifier l'empressement des âmes pieuses pour le corps adorable de Jésus-Christ, soit pour demeurer en sa présence, soit pour se nourrir de sa chair vivifiante. Le sens littéral revient à celui de l'éclair. Jésus-Christ, comme l'éclair, se manifestera par lui-même, il suffira d'avoir des yeux pour le reconnaître, il ne sera pas besoin pour cela de raisonner. Le sens et l'instinct amèneront tous les hommes à ses pieds, de même que l'instinct seul rassemble les oiseaux de proie autour des cadavres. Job avait dit, (XXXIX, 30 :) *Partout où il y a un cadavre, l'aigle s'y trouve aussitôt.* Jésus-Christ ne fait que répéter ces paroles. Le mot grec de saint Matthieu, que la Vulgate rend par celui de corps, signifie proprement un cadavre.

(17) On peut juger de la frayeur que causera cet horrible bouleversement de l'univers, par celle que répand dans le cœur de la plupart des hommes un éclat de tonnerre, qui est un accident si connu, si court, et si rarement meurtrier. *Qui ne vous craindra pas, ô Roi des nations!* (*Jerem.* X, 7.)

« river à tout l'univers. Le soleil s'obscurcira, « la lune n'éclairera point, les étoiles tombe« ront du ciel, et les vertus célestes seront « ébranlées (18).

« Alors le signe du Fils de l'homme paraî« tra dans le ciel (19); alors toutes les nations « de la terre feront éclater leur douleur (20), « et elles verront venir le Fils de l'homme sur « les nues (21), avec une grande puissance et « dans une grande majesté. Au même temps il « enverra ses anges avec la trompette, et avec « une voix éclatante; et ils rassembleront ses « élus des quatre côtés de la terre, depuis un « bout du ciel jusqu'à l'autre. »

Le souvenir de ses élus, qu'il vient de nommer encore, lui fait adoucir tout à coup ces images terribles. Il veut que ce qui doit faire sécher les méchants de douleur et d'effroi, soit pour eux un sujet de joie et un motif d'assurance. En effet, ces signes, qui annonceront

(18) On dispute et on disputera jusqu'à la fin du monde sur la manière dont les étoiles tomberont, et les vertus célestes (appelées ailleurs les colonnes du firmament) seront ébranlées. Au temps de l'accomplissement on verra clairement ce que Jésus-Christ entendait lorsqu'il a dit : Les étoiles tomberont, et les vertus célestes seront ébranlées.

(19) On a aussi varié sur ce que pouvait être ce signe du Fils de l'homme. L'Église en fixe le sens, lorsqu'elle dit : Ce signe *de la croix* paraîtra au ciel, lorsque le Seigneur viendra pour juger.

(20) Les Juifs, pour qui la croix était un *scandale;* les gentils qui la traitaient de *folie.* Ils verront alors qu'elle est le témoignage le plus éclatant *de la force et de la sagesse de Dieu.* (I *Cor.* I 24.) De là le remord, la confusion et le désespoir.

(21) Voici un de ses traits qui désignent clairement le jugement dernier. Cette partie de la prophétie n'aurait pas son accomplissement, si elle n'avait pour objet que la ruine de Jérusalem.

aux premiers l'arrivée imprévue du vengeur de leurs crimes, seront aux seconds le présage infaillible de la venue du rémunérateur de leurs vertus. C'est donc à ceux-ci qu'il adresse ces consolantes paroles, dans la personne de ses apôtres, qui les lui représentaient tous : « Or, « quand ces choses commenceront à arriver, « ouvrez les yeux et levez la tête, parce que « votre délivrance approche. Il fit aussi une com« paraison : Voyez le figuier lorsqu'il commence « à avoir des branches tendres et que les feuilles « paraissent, voyez tous les arbres lorsqu'ils « commencent à bourgeonner; vous savez que « l'été est proche. De même, lorsque vous verrez « arriver ces choses, sachez que le royaume de « Dieu est proche. Je vous dis en vérité que « cette génération ne passera point que tout « cela ne s'accomplisse (22). Les cieux et la terre « passeront, mais mes paroles ne passeront « point. »

Jésus revient ensuite à la question sur le temps précis des événements qu'il vient d'annoncer, question à laquelle il ne juge pas à propos de satisfaire, comme il le témoigne par ces mots : « Quant à ce jour-là ou à cette heure, qui que « ce soit, excepté le Père, ni les anges qui sont « dans le ciel, ni le Fils même n'en a connais« sance (23). »

(22) La génération présente, en l'appliquant à la ruine de Jérusalem; le genre humain, en l'appliquant à la fin du monde.

(23) Les ariens ont obusé de cette parole pour attaquer la divinité du Fils : on aurait pu leur répondre qu'il n'était pas absolument impossible que le Fils, en ne le considérant que selon la

Il en est de la fin du monde à peu près comme de la fin de chaque homme en particulier. Des phénomènes terribles annonceront la proximité de la première, comme les grandes maladies avertissent que la seconde n'est pas éloignée. Du reste Dieu ne veut pas que nous en sachions ni l'heure ni le jour. Cette ignorance est nécessaire pour conserver un certain ordre physique et politique, qui ne se soutient que par l'espérance

nature humaine, ignorât le jour du jugement : et dès lors cette ignorance était sans préjudice de sa divinité.

Mais l'Église catholique ne reconnaît dans le Fils, considéré comme homme, l'ignorance de rien de ce qui a été, de ce qui est, et de ce qui sera. Dans quel sens a-t-il donc pu dire que le jour du jugement lui était inconnu ? C'est ce qui fait la difficulté de ce texte, et ce qui en a si fort multiplié les explications. Voici les deux qui paraissent être les plus reçues. Selon la première, le Fils ne savait pas le jour du jugement d'une science qu'il put raisonnablement communiquer ; et, par rapport à ses disciples qui désiraient l'apprendre de lui, c'était comme s'il ne le savait pas : ainsi un confesseur, questionné sur ce qu'il ne sait que sous le sceau de la confession, peut répondre, sans blesser la vérité, qu'il ne le sait pas. La seconde explication est plus recherchée. Le Fils, considéré même selon la nature divine, attribue au Père seul, par *appropriation*, la connaissance de la fin du monde, de même qu'à lui seul est attribuée la création : sans doute parce que la création du monde et sa destruction sont regardées comme appartenant à la même puissance. On rapproche à ce sujet ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples, (*Act.* I, 7.) « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments *que le Père a mis dans sa puissance.* » C'est encore dans le même sens qu'il a dit en une autre occasion : « Ce n'est pas à moi à faire asseoir à ma droite et à ma gauche. Ces places sont pour ceux à qu' mon Père les a destinées. » Ce qui signifie que le droit d'en disposer est approprié au Père, quoiqu'il appartienne également aux trois personnes divines.

Toute prophétie qui désigne le temps de la fin du monde est fausse, et celui qui la fait est un faux prophète. Ceci résulte évidemment du passage que l'on vient d'expliquer, de quelque façon qu'on l'explique.

d'une longue durée. Le laboureur se donnerait-il la peine d'ensemenser son champ, s'il lui était révélé qu'il ne vivrait pas jusqu'au temps de la moisson? Ainsi le monde entier tomberait dans une langueur universelle, au moins un siècle avant sa fin, si nous en savions certainement l'époque. Mais la raison principale pour laquelle Dieu laisse ignorer aux hommes la fin de toutes choses, c'est afin que, l'attendant toujours, ils soient toujours prêts pour le moment où elle arrivera. L'avis est pour tous les temps et pour tous les hommes, parce que tous sont mortels, et que la fin de la vie est, pour tous ceux qui meurent, la fin du monde. Que chacun prenne donc pour soi ce que le Sauveur paraît n'adresser qu'à ceux qui verront les derniers temps, lorsqu'il continue en ces termes :

« Penez garde, veillez et priez (24); car « vous ne savez pas quand ce temps-là doit ve« nir. Prenez donc garde à vous, *dit-il encore*, « de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par « l'intempérance, par les excès du vin, et par « l'embarras des affaires de cette vie (25), et que

(24) Veillez comme si votre salut ne dépendait que de vous seul; priez, parce qu'il dépend encore plus de Dieu. La prière attire la grâce ; la vigilance fait que la grâce n'est pas reçue en vain. Veiller sans prier, ce serait une présomption pélagienne, prier sans veiller, c'est dans la pratique une sorte de quiétisme; unir les deux, c'est avoir la foi et les œuvres.

(25) Les passions et les affaires, causes générales de la réprobation des hommes. Les passions enfantent les péchés ; les affaires font avorter les projets de conversion. On en connaît le besoin, on la désire ; les passions amorties n'y sont plus un obstacle : les affaires qui leur ont succédé n'en laissent jamais le temps. Il viendra, dit-on ; on l'espère, on est trompé : la mort l'a devancé. Elle est venue, que l'affaire du salut n'est pas même commencée. Il est

« ce jour-là ne vous surprenne tout à coup. Car « il enveloppera comme un filet tous ceux qui « habitent sur la face de la terre. Veillez donc « et priez en tout temps, afin que vous méritiez « d'éviter tous ces malheurs qui doivent arriver, « et de paraître avec confiance en la présence « du Fils de l'homme. Ce qui arriva au temps de « Noé, arrivera aussi à la venue du Fils de l'hom- « me. Car, de même qu'au temps qui précéda « le déluge, les hommes passaient leur temps à « manger et à boire, se mariaient et mariaient « leurs filles jusqu'au jour que Noé entra dans « l'arche, et qu'ils ne firent nulle réflexion, « jusqu'à ce que le déluge survint, et les fit tous « périr, de même en arrivera-t-il à la venue du « Fils de l'homme (26). »

Mais le discernement succédera à ces jours de confusion. Car, « alors deux hommes seront « dans un champ : on prendra l'un et on lais- « sera l'autre (27). Deux femmes moudront à « un moulin : on prendra l'une et on laissera « l'autre. Veillez donc : car vous ne savez pas à

vrai qu'on en a fait une infinité d'autres, toutes inutiles alors, tandis que la seule nécessaire est manquée. O sages du monde ! que pensez-vous alors de votre sagesse? *Nos insensati!* (*Sap.* v, 4.)

Les sages du temps sont les fous de l'éternité.

(26) Une pareille sécurité est difficile à comprendre au milieu des événements tragiques que Jésus-Christ vient de rapporter. Saint Jérôme croit qu'entre ces événements et l'arrivée du juge il y aura un temps de repos, pendant lequel les hommes rassurés retourneront à leurs premières occupations.

(27) Dans toutes les conditions il y a des élus et des réprouvés : ce qui montre qu'il faut craindre et espérer partout.

Tel courtisan est un saint, tel solitaire est un grand pécheur : donc ni les difficultés de salut ne sont des impossibilités, ni les facilités des assurances.

« quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, « songez que si un père de famille savait l'heure « que doit venir le voleur, il ne manquerait « point de veiller, et ne souffrirait pas que l'on « perçât son logis. C'est pourquoi tenez-vous « aussi tout prêts ; car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

CHAPITRE LVII.

Suite. Bons et mauvais serviteurs. — Vierges sages et vierges folles. — Talents. — Jugement de Jésus-Christ.

Or, en quoi consiste cette vigilance et dans quelles dispositions doit-elle nous mettre? Le Sauveur va le faire entendre par ces comparaisons familières : « Quel est, à votre avis, le « serviteur fidèle et sage que son maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne « la nourriture au temps marqué? Heureux le « serviteur que son maître, en arrivant, trouvera agir de la sorte ! Je vous dis en vérité « qu'il lui donnera l'administration de tous ses « biens. Mais si c'est un méchant serviteur qui

Un seul juste dans une profession suffira pour la condamnation de tous ceux qui, dans la même profession, n'auront pas su conserver la justice.

Ce témoignage sera d'autant plus irréprochable, que le juste n'aura été juste que parce qu'il aura rempli tous les devoirs de sa profession, et que mieux il les aura remplis, plus sa justice aura été parfaite.

« dise en lui-même : Mon maître n'est pas pour « venir sitôt ; et qu'il se mette à battre les autres « serviteurs, à manger et boire avec des ivro-« gnes (1), le maître de ce serviteur viendra le « jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il « ne sait pas ; il le chassera, et pour son par-« tage, il le mettera avec les hypocrites. C'est « là qu'il y aura des pleurs et des grincements « de dents. Il en est aussi comme d'un homme « qui partit pour un pays étranger, et qui, en « quittant sa maison, laissa ses serviteurs maîtres « de tout chez lui, et ordonna à son portier « de veiller. Veillez donc : car vous ne savez pas « quand le maître du logis viendra, si c'est le « soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin : « de peur que, survenant tout d'un coup, il ne « vous trouve endormis. Au reste, ce que je vous « dis, je le dis à tous : Veillez. »

Mais ceux qui seront surpris ne le seront pas seulement pour ne s'être point du tout disposés à recevoir le maître ; on le sera pareillement pour s'y être disposé trop tard. De même que les pleurs et les grincements de dents ne seront pas seulement le partage du mauvais serviteur, ils seront aussi celui du serviteur inutile. On voit ce que ces différences ajoutent aux exemples précédents, et l'on ne regardera point comme une simple répétition ce que Jésus va dire. Que l'on ne s'étonne pas de ce qu'il s'étend sur ce sujet plus qu'il n'a fait sur aucun autre. Puisqu'il s'agit pour nous de n'être point surpris de la mort, il s'agit donc de ce qui déci-

(1) Ceux qui disent : Jouissons de la vie, la mort n'est pas si proche, sont représentés ici trait pour trait.

dera de notre salut éternel ; et qu'y a-t-il sur quoi le Sauveur ait dû nous précautionner avec plus de soin ? Ne nous lassons point d'entendre ce qu'il ne se lasse point de nous redire. Voici donc ce qu'il ajoute :

« Alors le royaume des cieux (2) sera sem-« blable à dix vierges qui, prenant leurs lampes, « s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'é-« pouse (3). Cinq d'entre elles étaient folles, et

(2) Le royaume des cieux, c'est l'Église prise dans toute son étendue, c'est-à-dire, comme étant la société de tous les fidèles, soit justes, soit pécheurs. L'époux, c'est Jésus-Christ ; l'épouse c'est l'Église prédestinée et triomphante. Les dix vierges, ce sont tous les fidèles. Les vierges sages, ce sont les justes ; et les pécheurs sont représentés par les folles. Les lampes, c'est la foi ; et l'huile, ce sont les œuvres. Le sommeil en attendant l'époux, c'est l'oubli de la mort, qui vient de ce qu'on la croit toujours éloignée. On remarquera que cette espèce de sommeil vient aussi aux justes ; mais ceux-ci, lorsqu'ils sont surpris, ne sont pas trompés, parce qu'ils s'attendaient à être surpris. L'arrivée imprévue de l'époux, c'est le moment de la mort et du jugement qui la suit. La foi, accompagnée des œuvres, entre avec lui dans la salle nuptiale : la foi, sans les œuvres, en est exclue sans retour. Cette vérité est comme le but de toute la parabole, et la principale instruction qu'elle nous donne. Il en est d'autres incidentes que l'on recueillera en passant. Le retour des vierges folles, la porte qu'elles trouvent fermée, la prière qu'elles font à l'époux de la leur ouvrir, et la réponse qu'elles en reçoivent, tout cela doit être considéré comme des accompagnements de la parabole qui ne sauraient avoir d'application ; car assurément les réprouvés, après leur jugement et leur condamnation, ne viendront pas à la porte du paradis prier le Seigneur de la leur ouvrir.

(3) Vierges réprouvées, quoique véritablement vierges. C'est qu'il y a des vierges superbes, des vierges *haineuses*, des vierges médisantes, anges par la pureté de leur corps, démons par la malignité de leur cœur ; justement appelées folles, selon la pensée de saint Chrysostome, parce que, victorieuses d'un ennemi plus fort, elles se laissent vaincre par un autre beaucoup plus faible. C'est le moucheron vainqueur du lion, qui va périr dans une toile d'araignée.

« cinq étaient sages. Mais les cinq folles ayant « pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec « elles : les sages, au contraire, avec leurs lam- « pes, prirent de l'huile dans leurs vases. Or, « comme l'époux tardait à venir, elles sommeil- « lèrent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur « le minuit, on entendit crier : Voilà l'époux « qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes « ces vierges se levèrent, et accommodèrent « leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes « s'éteignent. Les sages répondirent : De peur « qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour « vous (4), allez plutôt à ceux qui en vendent, « et achetez-en pour vous (5). Pendant qu'elles « allaient en acheter, l'époux arriva ; et celles « qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la « salle des noces, et on ferma la porte : après « cela les autres vierges vinrent aussi et dirent : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur « répondit : Je vous le dis en vérité, je ne sais

(4) Les justes craindront que leur justice ne soit trouvée insuffisante; *et si le juste ne sera sauvé qu'avec difficulté, que deviendra l'impie et le pécheur?* (I *Petr.* IV, 18.)

(5) Au jugement de Dieu, les mérites des uns ne suppléeront point dans les autres au défaut de mérite. C'est ce que prouve cette réponse des vierges sages, et non, comme le disent les protestants, que l'intercession des saints est nulle et de nul effet. Elle est satisfactoire pour les peines temporelles dues au péché en ce monde et en l'autre; elle est impétratoire pour obtenir des grâces que peuvent faire à leur salut et à leur sanctification ceux à qui elles sont accordées : mais le mérite proprement dit, elle ne le procure directement à personne. Or, il ne s'agissait plus ici de grâces, puisque le temps d'y coopérer était passé, ni des peines temporelles de la vie qui était finie, ni de celles de l'autre vie, vu que, de l'aveu de tout le monde, après le jugement dernier, il n'y aura plus de purgatoire.

« qui vous êtes. Veillez donc, puisque vous ne « savez ni le jour ni l'heure. »

Suit l'exemple du serviteur inutile, que le Sauveur, après avoir exhorté à la vigilance, joint au précédent, en continuant de parler ainsi : « Car il en est de même que d'un homme « qui allant faire un voyage hors de son pays, « appela ses serviteurs, et leur mit ses biens « entre les mains (6). Il donna cinq talents à « l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à cha- « cun selon sa capacité, et aussitôt il partit. « Celui qui avait reçu cinq talents s'en alla, les « fit profiter, et en gagna cinq autres. De même « celui qui en avait reçu deux, en gagna deux « autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un, « alla faire un trou dans la terre, et cacha l'ar- « gent de son maître. Longtemps après, le « maître de ces serviteurs revint, et compta avec « eux. Celui qui avait reçu cinq talents étant « venu, en présenta cinq autres, et dit : Sei- « gneur, vous m'avez donné cinq talents ; en « voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître « lui dit : Cela va bien, bon et fidèle serviteur. « Puisque vous avez été fidèle en peu de chose, « je vous établirai sur beaucoup d'autres : en- « trez dans la joie de votre seigneur. Celui qui « avait reçu deux talents vint ensuite, et dit : « Seigneur, vous m'avez donné deux talents ; « en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son « maître lui dit : Cela va bien, bon et fidèle

(6) Pour l'explication de cette parabole, on renvoie à celle des dix mines, page 135 de ce volume, qui lui ressemble si fort, que plusieurs pensent que c'est la même rapportée avec quelques différences accidentelles.

« serviteur. Puisque vous avez été fidèle en peu « de chose, je vous établirai sur beaucoup « d'autres : entrez dans la joie de votre seigneur. « Celui qui n'avait recu qu'un talent étant venu « aussi, dit : Seigneur, je sais que vous êtes « un homme rigide ; vous moissonnez où vous « n'avez pas semé, vous ramassez où vous n'a- « vez pas répandu ; c'est pourquoi, dans la « crainte que j'eus, j'allai cacher en terre votre « talent. Tenez, voilà ce qui vous appartient. « Son maître lui répondit : Méchant et pares- « seux serviteur, vous saviez que je moissonne « où je ne sème pas, et que je ramasse où je « n'ai point répandu ; vous deviez donc mettre « mon argent à la banque, et moi, à mon re- « tour, j'eusse retiré avec intérêt ce qui m'ap- « partient. Qu'on lui ôte donc le talent qu'il a, « et qu'on le donne à celui qui a dix talents : « car on donnera à tout homme qui a, et il « sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a « pas, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir. « Pour ce serviteur inutile, jetez-le dehors « dans les ténèbres. C'est là qu'il y aura des « pleurs et des grincements de dents (7). »

Les paraboles sont finies : le jugement ne l'est pas encore. Jésus-Christ laisse les figures, et, au lieu d'un époux mortel, ou d'un maître temporel, il va nous montrer le Roi immortel

(7) Dans la parabole des dix mines, le serviteur paresseux est privé de la récompense, et dépouillé de ce qui lui avait été confié. Ici sont ajoutés les pleurs et les grincements de dents. C'est pour nous apprendre que la paresse ne sera pas seulement exclue de la récompense du travail, mais qu'elle sera punie avec les crimes. Point de milieu entre le paradis et l'enfer. Qui n'est pas digne du premier, mérite le second.

de tous les siècles dans tout l'éclat de sa gloire, prononçant distinctement des arrêts de vie et de mort éternelles. S'il attache l'une et l'autre à la pratique ou à l'omission d'une seule vertu, c'est pour nous apprendre, d'une part, de quelle ressource est cette vertu unique pour obtenir toutes celles qui sont nécessaires au salut ; et d'autre part, c'est afin que nous ne puissions pas ignorer quelle sera la sévérité de ses jugements. Car, si des supplices éternels sont préparés à ceux qui n'auront pas fait le bien, à quoi doivent s'attendre ceux qui auront fait le mal ? Écoutons-le, car c'est encore lui qui va parler.

« Or, quand le Fils de l'homme viendra dans « l'éclat de sa majesté, et tous les anges avec « lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa ma- « jesté. Toutes les nations se rassembleront de- « vant lui (8), et il séparera les uns d'avec les « autres (9), comme un berger sépare les bre- « bis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa « droite, et les boucs à sa gauche ; alors le « Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, « vous qui êtes bénis de mon Père, possédez

(8) Ce mot, *se rassembleront*, décide contre Origène que le jugement se fera dans un lieu particulier et déterminé. On croit communément que ce sera dans la vallée de Josaphat. Cette croyance a quelque fondement dans l'Écriture. Ce que l'on ajoute n'est pas si certain, quoiqu'il ne soit pas sans probabilité, que Jésus-Christ paraîtra sur la montagne des Oliviers, la même d'où il monta au ciel porté sur une nuée, et où deux anges annoncèrent aux disciples son retour sur la terre.

(9) Il fera cette séparation par le ministère des anges. Car il est dit ailleurs : *Les anges* viendront, et ils sépareront les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise de feu.

« le royaume (10) qui vous a été préparé dès la « création du monde. Car j'ai eu faim, et vous « m'avez donné à manger (11) ; j'ai eu soif, et « vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, « et vous m'avez logé ; j'étais nu, et vous « m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez « visité ; j'étais en prison, et vous m'y êtes « venus voir. Les justes lui répondront alors : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons « vu avoir faim, et que nous vous avons donné

(10) Le mot grec signifie *hériter* le royaume ; or, s'il est possédé à titre d'héritage, ajoutent les protestants, il n'est donc pas donné au mérite des œuvres. Il est surprenant qu'ils osent méconnaître le mérite des œuvres dans cet endroit, où Jésus-Christ n'exprime pas d'autre cause de la récompense de ses élus. Les catholiques, qui n'excluent pas le droit d'hérédité, répondent que les saints posséderont le ciel et comme un héritage et comme une récompense. Il est vrai qu'il sera le partage des seuls enfants de Dieu ; mais cette qualité que Dieu donne gratuitement ne se conserve que par les bonnes œuvres et se perd par les mauvaises. Ceux qui auront fait les premières hériteront le ciel, parce qu'ils seront trouvés dignes d'en hériter ; ceux qui auront fait les secondes s'en seront rendus indignes et seront déshérités.

Le ciel est dû à la qualité de juste, la justice ne peut être méritée par les œuvres, puisqu'il est de foi que la justification précède toujours le mérite : donc, à parler exactement, le fonds de la gloire céleste ne peut pas être mérité ; on ne peut en mériter que les accroissements. De rien on ne fera jamais un marc d'argent ; mais, de ce marc gratuitement donné, on peut en faire dix. On voit ici tout à la fois la grâce et le mérite : la grâce dans le premier marc donné, le mérite dans les neuf autres surajoutés, avec cette différence que, pour le premier, la grâce est pure et sans aucun mélange de mérite, au lieu que dans les autres le mérite dépend toujours de la grâce, non-seulement parce que c'est d'elle uniquement que vient le premier fonds, sans lequel on n'aurait jamais rien acquis, mais encore parce que sans le secours actuel de la grâce, l'homme est incapable de la faire valoir, C'est ainsi que Dieu couronne ses dons en couronnant nos mérites.

(11) A qui un si grand royaume est-il dû à plus juste titre qu'aux bienfaiteurs d'un si grand roi ?

« à manger ; ou avoir soif, et que nous vous « avons donné à boire (12) ? Quand est-ce que « nous vous avons vu étranger, et que nous « vous avons logé ; ou nu, et que nous vous « avons vêtu ? Et quand est-ce que nous vous « avons vu malade ou en prison, et que nous « vous avons été voir ? Le Roi leur répondra : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que « vous avez fait ces choses à l'un des plus petits « de mes frères que voilà, vous me les avez faites « à moi-même (13).

« En même temps il dira à ceux qui seront « à sa gauche : Retirez-vous de moi, mau- « dits (14) ; allez dans le feu éternel qui a été

(12) On ne peut pas croire raisonnablement que les justes ignorent dans le ciel que le bien qu'ils ont fait aux pauvres, qui sont les frères et les membres de Jésus-Christ, ils l'ont fait à Jésus-Christ même. Ils ne peuvent pas même l'ignorer dès à présent, après que Jésus-Christ l'a si nettement déclaré, l'ayant su avant et après leur mort, on ne peut pas supposer qu'ils l'auront oublié au jour du jugement. Cependant ils paraîtront l'ignorer, puisqu'ils en témoigneront leur surprise. On peut répondre qu'ils ne feront pas la question que Jésus-Christ leur met ici à la bouche, mais que le Sauveur se sert de cette occasion pour apprendre au monde cette vérité, et pour la rendre plus sensible par le tour qu'il lui donne. Ainsi ce récit qui, dans tout le reste, doit être pris à la lettre, sera comme parabolique en ce seul point ; ou bien, si les justes font cette demande, ce sera de leur part un cri d'étonnement et d'admiration, parce que la vérité, qu'ils reconnaissaient auparavant, ne leur aura jamais paru si frappante que lorsqu'ils verront, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté, celui que la foi leur avait appris à reconnaître sous les haillons du pauvre.

(13) L'aumône faite à un pauvre en vue de Jésus-Christ est plus méritoire que si elle était faite à Jésus-Christ en personne, parce qu'au mérite de faire l'aumône. Jésus-Christ elle ajoute celui de reconnaître Jésus-Christ dans le pauvre.

(14) Maudit simplement, et non pas maudits de *mon Père*, comme il a dit auparavant : bénis de *mon Père*. La bénédiction

« préparé pour le diable et pour ses anges (15).
« Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point
« donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'a-
« vez point donné à boire; j'étais étranger, et
« vous ne m'avez point logé; j'étais nu, et vous
« ne m'avez point vêtu; j'étais malade et en pri-
« son, et vous ne m'avez point visité (16). Ils
« lui diront aussi à leur tour: Seigneur, quand
« est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou
« soif, ou étranger, ou nu, ou malade, ou
« en prison, et que nous ne vous avons point
« assisté? Alors il leur répondra: Je vous le
« dis en vérité, toutes les fois que vous avez
« manqué de faire ces choses au moindre de
« ces petits que voilà, vous avez manqué de
« me les faire à moi-même. Et ceux-ci iront
« dans les supplices éternels, et les justes à la
« vie éternelle (17). » Ainsi s'accomplira à l'é-

des justes leur vient de Dieu; la malédiction des méchants ne leur vient que d'eux-mêmes. *Ta perte est ton ouvrage, ô Israël! et ton secours n'est qu'en moi seul.* (*Os.* XIII, 9.)

(15) L'enfer a donc été fait pour eux et non pas pour l'homme. Mais l'homme, s'il est permis de parler ainsi, se fait lui-même pour l'enfer, en se rendant l'esclave de celui qui en est le prince, et l'imitateur de ceux qui l'habitent. Il n'est pas dit du feu éternel comme du royaume céleste, qu'il est préparé dès la création du monde. Le péché a précédé l'enfer; Dieu n'a fait celui-ci qu'après coup, et lorsqu'il y a été comme forcé par la rébellion des mauvais anges.

(16) Ici est établie l'obligation d'assister les nécessiteux que l'on ne rencontre pas, qui ne viennent point frapper nos yeux, et qu'il faut aller chercher. Les pauvres honteux ne sont pas moins de ce nombre que les malades et les prisonniers. La visite peut quelquefois n'être que de perfection, mais l'assistance est toujours de précepte.

(17) D'une éternité proprement dite; car, dans l'énoncé d'une sentence qui n'admet que des termes simples et précis, tout doit être pris au pied de la lettre.

gard des premiers cette parole du Sauveur : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils « obtiendront miséricorde ! « (*Matth.* v.) Et à l'égard des seconds, celle-ci de son apôtre : « Un jugement sans miséricorde » est réservé « à celui qui n'a pas fait miséricorde. » (*Jac.* II. 13.)

La fin du monde fut la dernière prophétie que Jésus fit en présence du peuple, et la cha-

L'expression étant la même pour signifier l'éternité de la vie et l'éternité du supplice, il y aurait de l'inconséquence à entendre la première de l'éternité proprement dite, et la seconde d'une éternité improprement dite, c'est-à-dire, d'une durée très-longue, mais bornée.

Origène a combattu l'éternité de l'enfer : c'était un des plus beaux génies qui ait été dans le christianisme ; et, de toutes les erreurs, celle qu'il voulait établir était la plus flatteuse et la plus intéressante. Cependant cette erreur, qui devait s'étendre et durer plus qu'aucune autre, a été l'hérésie de peu d'hommes et de peu de jours, tant on a toujours été convaincu qu'ici la révélation est si évidente qu'elle ne laisse aucune ressource à la chicane, et que rien n'est établi dans l'Écriture, si ce point ne l'est pas.

S'il n'y avait pas d'enfer, Dieu ne serait pas infiniment juste, et si Dieu n'était pas infiniment juste, il ne serait pas Dieu.

Si l'enfer n'était pas éternel, c'est parce que le péché ne mériterait pas une peine infinie ; mais si le péché ne méritait pas une peine infinie, un médiateur d'une dignité infinie n'était plus nécessaire pour l'expier.

Il y a un Dieu ; donc il y a un enfer : un Dieu s'est fait homme ; donc l'enfer est éternel.

Ce sont là des mystères incompréhensibles ; mais que l'on remarque bien la dépendance qu'ils ont l'un de l'autre, et quelle vraisemblance chaque partie acquiert par la juste proportion qu'elle a avec le tout. Un rêve n'a jamais pu être si bien concerté ; et indépendamment des preuves victorieuses qui l'établissent, une religion qui m'offre tout à la fois dans le péché une offense infinie, dans la peine une durée infinie, dans le médiateur une dignité infinie, cette religion, dis-je, révolte moins ma raison par l'immense profondeur de ses mystères, qu'elle ne l'incline à croire par l'accord merveilleux qui les unit.

rité fut la dernière instruction qu'il lui donna. Il termina par là ses prédications publiques ; et après s'être acquitté pleinement de l'office de docteur, il ne s'occupa plus, en se disposant à la mort, qu'à consommer celui de rédempteur.

CHAPITRE LVIII.

Conseil contre Jésus. — Pacte de Judas. — Cène légale. — Lavement des pieds. — Trahison prédite.

« La fête des azymes, appelée la pâque, « était proche; elle devait être à deux jours de « là. Après donc que Jésus eut fini tous ces dis-« cours, il dit à ses disciples : Vous savez qu'on « célébrera la pâque dans deux jours (1), et

(1) On était au mardi, d'où il suit que la pâque devait être le jeudi au soir ; et ce fut alors en effet que Jésus la fit. Mais ce qui forme ici une grande difficulté, c'est que saint Jean dit clairement que la pâque des Juifs ne devait se faire que le vendredi au soir. Des réponses différentes qu'on y fait, voici celles qui ont paru les plus satisfaisantes. Selon quelques-uns, les Galiléens mangeaient la pâque un jour plutôt que les Juifs de la Judée proprement dite et de Jérusalem. Ce qui obligeait à ce partage c'est que l'agneau pascal, avant d'être mangé, devait être immolé par les prêtres. Or, les prêtres ne pouvant pas suffire à tout en un seul jour, il avait bien fallu en prendre deux. C'est ainsi que l'on a assigné plusieurs jours pour faire la pâque chrétienne, parce que le dimanche de Pâques, qui en est proprement le jour, ne suffirait pas. Selon d'autres, les Juifs, après leur retour de la captivité de Babylone, avaient réglé que, lorsque la pâque tomberait le jeudi au soir, il serait permis de la remettre au vendredi. La raison de cette tolérance, c'est que le jour de la pâque, à le prendre depuis le soir où on la mangeait, devait être un jour

« que le Fils de l'homme sera livré pour être « crucifié. » On a déjà dit que « les princes des « prêtres cherchaient avec les scribes comment

de fête. Or, ce jour se joignant au samedi, ce qui arrivait toutes les fois que la pâque tombait le jeudi au soir, c'étaient deux jours de repos consécutifs, ce qui devenait fort gênant, vu la grande exactitude avec laquelle ce repos s'observait. Cependant, comme ce n'était qu'une tolérance, ceux qui ne voulaient pas en user n'en usaient pas, et le Sauveur était de ceux-ci; mais il faudra dire que le gros de la nation en usait sans scrupule.

Voici une troisième explication. Jésus-Christ et tous les Juifs mangèrent la pâque le jeudi au soir, qui était le commencement du quatorzième jour de la lune. On sait assez que les jours, chez les Hébreux, commençaient le soir au soleil couchant. La solennité ne commençait que le quatorzième finissant, qui concourait avec le quinzième commençant. Ceci est conforme à ces paroles du Lévitique, *ch.* XXIII : *Le quinzième jour du même mois, c'est la solennité des azymes du Seigneur ;* paroles qui signifient assez clairement qu'entre la manducation de l'agneau pascal, fixée au quatorzième, et la solennité indiquée pour le quinzième, il y avait un jour qui n'était point fêté. Alors les Juifs étaient obligés par la loi à faire encore des sacrifices différents de l'immolation de l'agneau pascal, et il était d'usage et même d'obligation de manger de la chair des victimes immolées. La circonstance du temps faisait que cela s'appelait aussi manger la pâque. Cette explication accorde tout et répond à tout. Car, quoiqu'on mangeât l'agneau pascal le jeudi au soir, commencement du quatorzième, saint Jean aura pu dire en ce moment-là même : *Avant le jour* de la fête *de la pâque*, parce que la fête proprement dite ne devait commencer que le lendemain, le quinzième commençant. Il a pu dire aussi que les Juifs ne voulurent point entrer dans le prétoire de Pilate, pour ne pas contracter une impureté légale qui les aurait empêchés de manger la pâque, parce que, quoiqu'ils eussent déjà mangé l'agneau pascal, ils devaient manger encore des victimes que l'on immolait au commencement de la solennité, et il était fort naturel d'appeler cela manger la pâque. On ne peut pas donner ici plus d'étendue à cette explication, qui se trouve, avec les preuves qui l'établissent et la réponse aux objections, dans une dissertation d'un théologien espagnol, nommé Louis de Léon, de l'ordre de Saint-Augustin. Ce petit ouvrage mérite d'être lu. Il a été mis en français par le père Daniel, et inséré dans le *Recueil de divers ouvrages* de ce père, tom. III, pag. 449.

« ils feraient mourir Jésus. Alors (2) ces princes « des prêtres et les anciens s'assemblèrent dans « la salle du grand prêtre, nommé Caïphe, et « ils délibérèrent d'arrêter Jésus par surprise, « et de le faire mourir. Mais ils craignaient le « peuple. Ainsi ils disaient : Que ce ne soit « point durant la fête, de peur d'une émotion « populaire. Cependant Satan entra dans Judas « surnommé l'Iscariote (3), l'un des douze, « qui s'en alla aussitôt conférer avec les princes « des prêtres et les magistrats des moyens de « leur livrer Jésus. Il leur dit : Que voulez- « vous me donner, et je vous le livrerai ? Ils « eurent beaucoup de joie de ce qu'il leur dit, « et ils s'engagèrent à lui payer trente pièces « d'argent (4). Judas s'engagea de son côté ;

(2) Alors, c'est-à-dire le lendemain, qui fut le mercredi. C'est à cause de ce conseil, où l'on prit les dernières mesures pour faire mourir le Sauveur, qu'il était d'usage autrefois de jeûner le mercredi. Quelques-uns confondent ce conseil avec celui qui fut tenu quatre jours plutôt, et que nous avons rapporté, pag. 118 de ce volume. Il paraît qu'il y en eut deux ; le premier, où la mort du juste fut résolue ; le second, qui est celui-ci, où l'on ne délibéra plus que sur la manière dont il fallait s'y prendre.

(3) C'est-à-dire qu'alors Judas donna un consentement plein et entier au dessein que Satan lui avait déjà suggéré de livrer le Sauveur. Ce fut ainsi que Satan entra dans le traître, pour posséder, non son corps, mais son âme, deux possessions bien différentes. Celle du corps n'est libre ni en elle-même ni dans ses effets; aussi n'est-elle criminelle en aucune de ces deux manières. Celle de l'âme est criminelle en elle-même; car le démon ne possède l'âme que de ceux qui veulent bien l'y introduire. Elle est aussi criminelle dans ses effets, parce que, quoique Satan acquière alors un grand empire sur l'âme qu'il possède, cela ne va pas jusqu'à faire violence à sa volonté.

(4) On lit dans l'Exode, chap. XXI, que si quelqu'un avait occasionné par sa faute la mort d'une personne libre, il était puni de mort : si c'était celle d'un esclave, il payait trente sicles d'ar-

« et, depuis ce moment-là, il cherchait l'occa-
« sion de le livrer sans que le peuple fît du
« bruit. »

Le reste du jour, qui était le mercredi, fut employé à la trouver. Le lendemain, premier « jour des azymes, auquel on était obligé d'im-
« moler la pâque, les disciples s'adressèrent à
« Jésus, et lui dirent : Où voulez-vous que
« nous allions vous faire les préparatifs pour
« manger la pâque ? Il envoya deux de ses dis-
« ciples, Pierre et Jean : Allez, dit-il, nous
« préparer la pâque, afin que nous la mangions.
« Ceux-ci dirent encore : Où voulez-vous que
« nous la préparions ? Il leur dit : Allez dans la
« ville. Dès que vous y entrerez, vous rencon-
« trerez un homme portant une cruche d'eau.
« Suivez-le dans la maison où il entrera, et quel-
« que part qu'il entre, vous direz au père de
« famille de cette maison : Voici ce que dit le
« Maître : Mon temps approche (5), je fais la

gent, le même prix pour lequel le Roi des anges et des hommes consent à être vendu. On fait cette remarque pour les cœurs reconnaissants, qui ne veulent ignorer aucune circonstance des opprobres que l'Homme-Dieu a endurées pour les sauver.

(5) Le temps de ma mort. Jésus-Christ lui fait entendre par ces mots qu'il veut lui donner ce témoignage de son affection; car c'en était un très-signalé que de choisir sa maison par préférence pour y faire sa dernière pâque, celle qui ne devait précéder sa mort que d'un jour. Il paraît que cet homme était un des disciples, puisque Jésus-Christ lui fait dire simplement : Voici ce que dit *le Maître*. Il est superflu de chercher pourquoi il n'est pas nommé. De quoi nous servirait-il de le savoir? Jésus-Christ appelle *son temps* celui de sa passion, parce que c'était principalement pour l'endurer qu'il était venu au monde. C'est aussi parce que c'était le temps auquel il avait résolu de mourir, sa mort ayant été parfaitement libre, tant en elle-même, que pour le temps, le lieu et la manière.

« pâque chez vous avec mes disciples ; où est « le lieu où je puisse la manger avec eux ? Et « il vous montrera une grande salle toute meu- « blée. Faites-nous là les préparatifs. Ses dis- « ciples s'en allèrent à la ville, et y étant arrivés, « ils trouvèrent les choses selon qu'il leur avait « dit (6), et ils firent les préparatifs de la pâque. « Or, sur le soir, il vint là avec les douze. « Quand il fut temps, il se mit à table et les « douze apôtres avec lui, et il leur dit : J'avais « un grand désir de manger cette pâque avec « vous avant que de souffrir (7). Car je vous « le dis, je ne la mangerai plus qu'elle n'ait son « accomplissement dans le royaume de Dieu (8). « Ensuite, prenant la coupe, il fit des actions « de grâces, et dit : Prenez-la, et la distribuez « entre vous. Car je vous dis que je ne boirai « plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que vienne « le royaume de Dieu (9). »

S'il en est de ce vin comme de la Pâque, puis-

(6) La prophétie et la puissance éclatent ici pareillement. On peut se rappeler à ce sujet ce que l'on a dit de la rencontre de l'ânesse et de l'ânon, page 149 de ce volume.

(7) Parce que dans cette pâque il devait se communiquer tout entier aux hommes, par le moyen de la divine eucharistie. Un grand désir de l'y recevoir est la meilleure manière de re connaître le grand désir qu'avait le Sauveur de se donner à nous.

(8) Dans les mystères de la nouvelle loi, se trouve la réalité des ombres et des figures de la loi ancienne. Au ciel sera l'accomplissement et le dévoilement parfait, tant des mystères, que des figures. L'aurore suit la nuit et amène le grand jour.

(9) Le ciel et l'Église sont appelés également le royaume de Dieu. Ici on doit l'entendre du ciel, parce que saint Matthieu, rapportant le même discours, fait dire au Sauveur: Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour que je le boirai nouveau avec vous dans *le royaume de mon Père*. Or, ce qui est appelé dans l'Écriture le royaume du Père c'est toujours le ciel, et jamais l'Église.

que celle-ci n'était encore que la manducation de l'agneau pascal, il faut croire que le vin dont parle ici le Sauveur n'était pas encore celui qu'il changea en son sang. Quand les Juifs faisaient la pâque, le père de famille, ou celui qui présidait à la fête, bénissait la première et la dernière coupe. Il en buvait le premier, et la présentait ensuite à tous les conviés, qui en buvaient chacun à son rang. Un des évangélistes, qui marque expressément les deux coupes, place immédiatement après la première les paroles qu'ont vient de lire, et ce n'est que de la seconde, qui fut distribuée après le repas, qu'il dit qu'elle était le calice du sang du Seigneur. Cependant deux évangélistes placent ces mêmes paroles après la coupe consacrée. Peut-être le Sauveur les proféra-t-il deux fois. Peut-être aussi les deux auteurs sacrés qui ne parlent que de la seconde coupe, profitent-ils de cette occasion, qui était la seule qu'ils eussent, de rapporter des paroles trop intéressantes pour devoir être omises. C'est ainsi qu'on les accorde tous ; car chacune de ces deux explications y suffit.

A présent la réalité va succéder aux figures, et à la manducation de l'agneau pascal la manducation de la chair de l'Homme-Dieu ; mystère également supérieur à nos conceptions et à nos espérances, où la puissance et l'amour d'un Dieu se montrent sous ce jour d'infinité qui laisse au moins entrevoir qu'il n'a pu avoir pour auteur que celui en qui tout est infini, et qui est infini en tout. Mais un prodige d'abaissement devait précéder ce prodige de force ; et

pour mettre son corps dans l'état qui devait le rendre présent sur tous les autels, il était réglé que Jésus commencerait par annéantir ce même corps aux pieds de tous ses disciples. C'est dans cette posture humiliée que nous allons le considérer, après avoir expliqué dans quel ordre se firent toutes les actions qui occupèrent une soirée si pleine de mystères et de merveilles.

La première de ces actions fut la manducation de l'agneau pascal, dans laquelle Jésus-Christ, toujours ponctuel observateur de la loi, garda toutes les formalités prescrites. Il le mangea donc debout; et si l'on prétend qu'il était alors assis ou couché, parce que l'Évangile nous le représente en l'une ou l'autre de ces deux situations, on confond le premier repas avec le second. Celui-ci était servi aussitôt après qu'on avait achevé de manger l'agneau pascal quand ce mets unique n'était pas suffisant pour apaiser la faim de tous ceux qui en avaient mangé. On était dans le cas, puisque Jésus-Christ avait avec lui ses douze apôtres; alors suivait le repas où l'on n'était ni gêné dans le choix des viandes, à l'exception du pain azyme, ni astreint à aucune cérémonie. Ce repas, le seul que les évangélistes appellent proprement le souper ou la cène, était fini comme ils le disent expressément, lorsque le Sauveur s'étant levé de table, lava les pieds de ses disciples; après quoi il s'y remit pour instituer l'adorable eucharistie.

« Jésus donc sachant que son temps était « venu pour passer de ce monde à son Père (10),

(10) Ce passage n'a privé la terre que de sa présence sensible;

« comme il avait aimé les siens qui étaient dans « le monde, il les aima jusqu'à la fin (11) ; et « après le souper, » ainsi qu'on vient de le dire, « le démon ayant déjà inspiré (12) à Judas, fils « de Simon l'Iscariote (13), de livrer Jésus, lui « qui savait que tout lui avait été mis entre les « mains par son Père (14), qu'il était venu de

car le Verbe, que son immensité rend présent partout, n'a jamais cessé de remplir la terre, et son humanité y est demeurée réellement présente dans l'adorable eucharistie.

(11) Ses disciples : on y comprend tous ses élus *qui étaient*, c'est-à-dire qu'il laissait dans le monde, séjour de la misère, de la douleur et du crime, ce qui redoublait pour eux sa tendre compassion. Il les aima *jusqu'à la fin* de sa vie. C'est ce que signifie le mot *in finem*. D'autres entendent par-là qu'il les aima *jusqu'à l'excès*. Rien n'est plus vrai, et son amour ne parut jamais si excessif que dans ces derniers moments, où il se fit leur victime après s'être fait leur nourriture. Cependant le sens littéral n'exprime que la constance de son amour, qui, bien loin d'être susceptible de changement ou d'altération, parut toujours aller en croissant.

(12) L'instigation du démon est mentionnée, et même plus d'une fois, afin que l'on sache qu'ayant été le principal instigateur de la mort du Sauveur, il a mérité, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, d'être dépouillé de l'empire de la mort. Dieu a pu avoir encore un autre dessein. Il prévoyait qu'on dirait un jour que la trahison de Judas n'est pas moins l'ouvrage de Dieu que la conversion de saint Paul. (Les protestants l'ont dit.) Ce blasphème est donc réfuté d'avance, et Satan n'est pas plus opposé à Dieu, que ces nouveaux évangélistes le sont à l'Évangile.

(13) La connaissance qu'il avait de la trahison et du traître ne l'empêcha pas de lui laver les pieds et de lui donner son corps à manger. L'Évangéliste n'en fait mention en ce lieu que pour nous faire remarquer ce prodige d'amour et d'humilité. Si ce n'était cette raison, ce qu'il en dit ici serait hors de propos.

(14) Jésus savait que l'ouvrage de la rédemption lui avait été confié par son Père, et que c'était à lui seul qu'il avait commencé à mettre la dernière main. Comme le temps pressait, puisqu'il était sur le point de retourner au sein de Dieu d'où il était sorti, il fit trois choses qu'il ne pouvait plus différer, et qu'il jugeait nécessaires à l'établissement et à la conservation de son Église. Il donna l'exemple de la plus prodigieuse humilité qui fut jamais ;

« Dieu, et qu'il retournait à Dieu, se leva de « table, quitta ses vêtements, et prit un linge « dont il se ceignit. » Après ces préparatifs, auxquels s'appliquent si naturellement ces paroles : *Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme de serviteur ;* « Jésus versa de l'eau dans un bas« sin, et commença à laver les pieds de ses « disciples, qu'il essuya avec le linge dont il « était ceint. Il vint donc à Simon-Pierre (15); « mais Pierre lui dit : Quoi ! Seigneur, vous me « laverez les pieds? Jésus lui répondit : Ce que « je fais, vous ne le comprenez pas à présent; « mais vous le comprendrez dans la suite. Vous « ne me laverez jamais les pieds, lui dit Pierre. « Si je ne vous lave, répondit Jésus, vous

il institua le sacrement et le sacrifice perpétuel de son corps et de son sang ; enfin il acheva de nous instruire, dans la personne de ses apôtres, par l'admirable discours qu'il leur fit après la cène. C'est ainsi qu'on explique plus communément ces paroles : *Jésus qui savait que tout lui a été mis entre les mains par son Père*, etc. On les explique aussi de la manière suivante : Jésus, qui n'ignorait pas qu'il a reçu de son Père la plénitude de la divinité et de la puissance, ne dédaigna pas de s'abaisser aux pieds de ses apôtres, et de les leur laver. Ce sens est beau ; en rappelant la grandeur infinie de celui qui s'abaisse, il peint d'un seul trait la profondeur de ses abaissements.

Les grands qui l'imitent en ce point, s'ils se rappellent alors leur grandeur, doivent se souvenir encore que celui qui leur a donné l'exemple est infiniment plus au-dessus d'eux qu'ils ne sont eux-mêmes au-dessus des pauvres qu'ils servent.

(15) Dire, comme fait l'évangéliste, il vint *donc* à Simon-Pierre, après avoir dit : Il commença à laver les pieds de ses disciples, c'est faire entendre assez clairement que Jésus ne commença point par saint Pierre. Quelques-uns veulent pourtant qu'il ait commencé par lui ; et cela, par la seule raison que Pierre était le chef des apôtres, comme s'il eût été question de rang et de prééminence dans une action où le Maître de tous se mettait aux pieds de tous.

« n'aurez point de part avec moi (16). Seigneur, « lui dit Simon-Pierre, lavez-moi, non-seule- « ment les pieds, mais les mains et la tête (17). « Jésus lui dit : Celui qui a été lavé n'a besoin « que de se laver les pieds, et il est entièrement « net (18). Aussi êtes vous nets, mais non pas « tous ; car il savait bien qui était celui qui « devait le livrer, c'est pourquoi il dit : Vous « n'êtes pas tous nets. »

Jésus était peut-être encore aux pieds du traître, lorsqu'il lui donna ce premier avertissement, si propre à toucher un cœur moins endurci que le sien. Les apôtres, qui ne savaient pas à qui il l'adressait, durent comprendre au

(16) Vous ne participerez pas au sacrement de mon corps, parce que vous n'aurez pas reçu le symbole de la pureté que j'exige de ceux qui y participent : ou bien, vous serez éternellement séparé de moi, parce que vous aurez désobéi à l'ordre que je vous donne de souffrir le service bas que je veux vous rendre. On peut choisir entre ces deux explications. Si la première est véritable, saint Pierre n'en comprit pas d'abord le sens; mais il comprit toujours qu'il s'agissait pour lui de quelque séparation d'avec son cher Maître, supposé qu'il s'obstinât dans ses refus. Cela suffisait à ce disciple brûlant d'amour pour revenir aussitôt à la plus parfaite obéissance.

« L'ardeur et le zèle de la dévotion, accompagnés même des « marques extérieures d'humilité, ne sont qu'illusion, quand « l'obéissance à l'Église et à ses supérieurs ne les règle pas. »

(17) C'est l'amour qui parle. Pierre, épouvanté à la vue de son Maître prosterné à ses pieds pour les lui laver, est cependant moins effrayé de l'y voir, qu'il ne l'est de la crainte d'en être séparé.

(18) Les pieds se salissent toujours, surtout quand on va nu-pieds, comme on le croit communément des apôtres. Il n'en est pas ainsi du reste du corps ; lorsqu'il est bien net, c'est au moins pour quelque temps.

Les plus justes contractent toujours, dans le commerce du monde, quelques légères souillures, qui sont comme la poussière qui s'attache aux pieds. La confession n'est pas le seul moyen de s'en purifier, mais elle est le meilleur.

moins la leçon qu'il leur faisait d'une pureté plus parfaite que n'est celle qui se borne à l'exemption des fautes grossières. C'était là ce que Pierre ne savait pas encore. Mais à cette première instruction, qui était également pour tous, le Sauveur en joignit une seconde qui pouvait convenir plus particulièrement à celui qu'il avait établi le chef de ses frères, quoiqu'elle fût aussi commune à tous. « Après donc « qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris « ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : « Comprenez-vous bien ce que je viens de vous « faire? En me parlant, vous dites, Maître et « Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis « votre Seigneur et votre Maître, vous devez « aussi vous laver les pieds les uns aux autres : « car je vous ai donné l'exemple, afin que vous « fassiez vous-mêmes aux autres ce que je vous « ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, « le serviteur n'est pas plus grand que son Maî« tre, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'en« voie. Si vous comprenez ceci, vous serez « heureux en le faisant. »

Ce bonheur ne devait pas être pour tous. Aussi, continue le Sauveur, « ce n'est pas de « vous tous que je parle ; je sais qui sont ceux « que j'ai choisis, » et si celui qui doit me trahir se trouve être du nombre, je ne l'y ai pas agrégé sans le connaître ; « mais c'est afin « que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange « avec moi lèvera le pied contre moi. Je vous « le dis dès à présent avant que la chose ar« rive, afin que, quand elle sera arrivée, vous

« croyiez que c'est moi » que cette prophétie « regarde. »

Ainsi le Sauveur était comme partagé entre deux objets qui faisaient alternativement le sujet de son discours. Il travaillait à exciter des remords dans le cœur de Judas, et il exhortait ses disciples à se rendre mutuellement les devoirs d'une charité également humble et officieuse. Pour leur en adoucir la pratique, il leur ajoute que, bien loin de s'avilir aux yeux des hommes en s'humiliant les uns devant les autres, l'honneur qu'ils ont d'être ses apôtres les fera respecter comme lui-même. Car il n'y a que cette explication qui puisse lier aux paroles précédentes celles-ci qui viennent immédiatement après : « En vérité, en vérité, je vous « le dis, qui reçoit celui que j'aurai envoyé, « me reçoit ; et qui me reçoit, reçoit celui qui « m'a envoyé. »

CHAPITRE LIX.

Institution de l'Eucharistie. — Jésus se trouble. — Malheur au traître. — Jésus le fait connaître à Jean. — Sortie de Judas. — Dispute des apôtres sur la primauté. — Présomption de Pierre. — Son renoncement prédit. — État de guerre prêt à commencer pour les disciples.

Le moment était venu où Jésus-Christ devait enfin instituer le sacrement de son corps et de son sang, et faire succéder aux anciens

sacrifices celui qui, dans son unité, devait les remplacer tous, et, par son excellence, les surpasser infiniment en mérite et en valeur. « Le souper durait encore lorsque Jésus prit « du pain, rendit des actions de grâces, le « bénit, le rompit et le donna à ses disciples, « disant : Prenez et mangez ; ceci (1) est mon « corps (2) qui est donné pour vous. Faites « ceci en mémoire de moi. Il prit de même la « coupe, après avoir soupé, et il rendit des ac- « tions de grâces, et la leur donna, disant :

(1) Si, comme l'a dit Luther, la substance du pain demeurait dans l'eucharistie, Jésus-Christ n'aurait pas pu dire : *Ceci est mon corps*, mais ceci (qui est du pain) contient mon corps; ou, mon corps est uni à ceci; ou bien, ici est mon corps.

(2) Si Jésus-Christ a voulu dire que l'eucharistie n'est pas simplement la figure de son corps, mais qu'elle en contient la réalité, il n'a pas pu s'exprimer plus clairement, puisque, pendant quinze siècles, le monde chrétien l'a entendu de la réalité et non de la figure.

Si Jésus-Christ avait voulu dire que l'eucharistie est seulement la figure de son corps, il n'aurait pas pu s'exprimer plus obscurément, puisque, pendant quinze siècles, le monde entier l'a entendu de la réalité.

Quand on dit pendant quinze siècles, on n'ignore pas que, dans le onzième siècle, Bérenger nia la présence réelle, mais il fut le premier; il eut peu de disciples; à peine en resta-t-il quelqu'un après sa mort, et bientôt il n'en eut plus. Homme inquiet et irrésolu, dont toute la vie se passa à abjurer ce qu'il avait enseigné, et à enseigner de nouveau ce qu'il avait abjuré.

Luther avoue franchement qu'il mourait d'envie d'attaquer le dogme de la présence réelle; mais qu'il ne le pouvait, tant il la trouvait clairement marquée dans cette parole : *Ceci est mon corps*.

Calvin l'a niée pour s'en tenir à la figure. Cependant l'empreinte de la réalité, si visible dans ces paroles du Sauveur, l'a entraîné à dire que, quoique le corps de Jésus-Christ ne soit pas réellement dans l'eucharistie, il y est reçu pourtant réellement et en substance. C'est ainsi qu'en voulant échapper au mystère, il tombe dans une contradiction palpable.

« Buvez-en tous (3); car ceci est mon sang, « le sang de la nouvelle alliance, qui sera ré-« pandu (4) pour vous et pour plusieurs (5), « pour la rémission des péchés. (Et ils en bu-« rent tous.) Or, je vous le dis, » ajouta le Sauveur, supposé qu'il ait dit deux fois cette parole, « je vous le dis, je ne boirai point « désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce « jour auquel je le boirai nouveau avec vous « dans le royaume de mon Père. »

(3) C'est-à-dire, buvez tous de cette coupe, parce qu'il n'y avait qu'une seule coupe qui devait passer de main en main. Cette parole renferme un précepte pour les prêtres, de communier sous les deux espèces toutes les fois qu'ils consacrent, et ce précepte ne souffre aucune exception. Les protestants prétendent qu'elle est décisive pour établir l'obligation universelle et indispensable de la communion sous les deux espèces. Eux-mêmes n'en croient rien, puisqu'ils ont réglé dans leurs synodes qu'on pourra donner la communion sous la seule espèce du pain à ceux qui ne peuvent pas boire de vin, ce qui est décider équivalemment que par l'institution de Jésus-Christ, les deux espèces ne sont pas essentielles à la communion.

La légitimité de la communion sous une seule espèce, est fondée sur le dogme de la concomitance.

(4) On lit dans le grec, *qui est répandu*, ce qui est cause que plusieurs interprètes l'expliquent de l'effusion mystique qui s'en faisait actuellement. L'auteur de la Vulgate l'a entendu de l'effusion qui devait se faire sur la croix; c'est pourquoi il a traduit *qui sera répandu*. Aux paroles de la consécration on dit *qui sera répandu*, ce qui montre que l'Église l'entend aussi de l'effusion de la croix. Jésus-Christ a pu l'entendre de la même effusion, et dire cependant *qui est répandu*, ce qui était si prochain pouvant être regardé comme présent.

(5) Un des évangélistes met seulement *pour vous;* deux autres mettent *pour plusieurs.* L'Église unit les deux dans les paroles de la consécration. *Pour plusieurs* signifie en cet endroit *pour tous*, selon le style de l'Écriture. Supposez que Jésus-Christ eût dit seulement *pour vous*, il n'aurait pas pour cela exclu les réprouvés, puisque, suivant l'opinion la plus suivie, Judas était un des assistants.

Selon un des écrivains sacrés, Jésus, aussitôt qu'il eut proféré les paroles qui changèrent le vin en son sang, ajouta celles-ci : « Cependant voilà que celui qui me doit livrer mange « avec moi à cette table. » Ces derniers mots, liés, comme on le voit, au discours précédent, semblent décider, contre l'opinion de plusieurs, que Judas était alors présent, et qu'il communia avec les autres disciples. Jésus-Christ ne pouvait pas lui faire mieux connaître la noirceur de sa trahison, qu'en la lui remettant devant les yeux au moment même où il lui donnait ce gage de son incompréhensible charité. En le profanant, le traître acheva de s'endurcir.

Jésus, qui venait d'apprendre ainsi à son Église que le pécheur occulte ne doit pas être exclu de la participation publique des sacrements, voulut bien sentir au dedans de lui-même l'horreur naturelle d'un crime dont il était déjà résolu d'éprouver les funestes effets. C'est pourquoi « après qu'il eut dit ces choses, il se trou« bla en son esprit, et parla ainsi ouvertement, « et dit : En vérité, en vérité, je vous dis « que l'un de vous qui mange avec moi me « livrera. Sur cela, les disciples se regardaient « l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait; et « étant fort affligés, ils se mirent chacun à lui « dire : Est-ce moi (6), Seigneur? Mais il répon-

(6) Cette humble demande fait voir qu'ils avaient déjà profité à l'école du Sauveur. Une vertu novice aurait dit d'abord : Ce n'est pas moi, je ne serai jamais capable d'une action si noire. Un saint voit mieux que le commun des hommes à combien peu il tient qu'il ne soit un grand pécheur et un scélérat.

Leur humilité leur fait appréhender que ce ne soient eux-

« dit : C'est un des douze, et qui met la main « au plat avec moi (7). Pour le Fils de l'homme, « il s'en va, selon ce qui est écrit de lui (8). « Mais malheur à l'homme par qui le Fils de « l'homme sera livré ! Il lui eût été avantageux de « n'être jamais venu au monde (9). »

« Judas, celui qui le trahit, » appréhendant que son silence ne le fît soupçonner, voulut aussi parler comme les autres. Il dit donc à son tour : « Maître, est-ce moi ? Vous l'avez dit, « lui repartit Jésus. » La réponse fut si secrète qu'il n'y eut que Judas qui l'entendit. C'est pourquoi « les disciples, toujours inquiets, commen« cèrent à se demander l'un à l'autre qui d'eux « devait faire une telle action. L'un d'eux, « que Jésus aimait, étant couché tout proche « de son sein (10), Simon-Pierre lui fit signe

mêmes; leur charité les empêche de soupçonner les autres. Ceux qui, en pareille circonstance, auraient soupçonné les autres, et n'auraient pas appréhendé pour eux-mêmes, auraient donc manqué d'humilité et de charité.

(7) C'est-à-dire, celui qui mange à la même table que moi et avecmoi, en un mot celui qui est mon commensal; car il n'est pas vrai que Judas mit actuellement la main au plat, ni que Jésus-Christ l'ait fait connaître par cette parole.

(8) A l'égard du Fils de l'homme il ne résultera rien autre chose de cette trahison que l'accomplissement des Écritures qui ont prédit les circonstances de sa mort.

(9) Si l'anéantissement est un moindre mal que la réprobation, la rédemption est donc un plus grand bienfait que la création : donc Jésus-Christ est Dieu; car s'il était une pure créature, il y aurait une créature à qui l'homme serait plus redevable qu'au Créateur.

Cette preuve n'est pas de nature à produire la foi dans ceux qui ne l'auraient pas; mais elle est très-propre à y confirmer ceux qui l'ont déjà, et qui savent à quel point Dieu est jaloux de notre cœur.

(10) On sait que les anciens, lorsqu'ils prenaient leur repas,

« et lui dit : (11) Qui est celui dont il parle ? « Lui donc s'étant penché sur le sein de Jésus « (12), Qui est-ce, Seigneur ? lui dit-il. Jésus « répondit : C'est celui à qui je vais présenter « du pain trempé ; et trempant du pain, il le « donna à Judas l'Iscariote, fils de Simon. »

Ce n'était plus le pain eucharistique, lequel était entièrement consumé ; c'était une dernière marque de tendresse que lui donnait son maître en lui présentant ce pain assaisonné. Peut-être excita-t-elle encore un remords dans le cœur du perfide ; mais il l'étouffa, et prit la résolution fixe et irrévocable de consommer le crime qu'il avait projeté. C'est pour cela qu'il est dit que, « dès que Judas eut pris le morceau, Satan « s'empara de lui. Jésus lui dit : Ce que vous « faites, faites-le au plus tôt. » Il lui déclarait, par cette courageuse parole, qu'il ne craignait

étaient couchés sur des lits. Ces lits avaient trois places, dont celle du milieu était la plus honorable. Ceux qui les occupaient avaient la tête contre la table et les pieds en dehors ; ils étaient appuyés sur le côté droit ou gauche, et le bras qui demeurait libre servait à prendre les viandes et à les porter à la bouche. Celui qui était au milieu du lit avait nécessairement le visage tourné vers l'un de ceux qui étaient avec lui sur le même lit, et le dos vers l'autre. Si c'était le père de famille, la place de celui vers qui il avait le visage tourné, s'appelait le sein du père de famille : c'était la place de faveur, et celle que saint Jean occupait. C'est par allusion à cet usage qu'il est dit de Lazare qu'il repose dans le sein d'Abraham.

(11) Il paraît que saint Pierre était sur l'autre côté du lit ; il lui était facile, en se haussant un peu, de faire ce signe à saint Jean, sans rencontrer les yeux de Jésus-Christ, qui avait le visage tourné vers le disciple bien-aimé.

(12) Ce fut alors que saint Jean appuya sa tête sur la poitrine sacrée de Jésus-Christ. On ignore combien de temps il l'y tint collée ; mais on n'ignore pas de quel prix était une pareille privauté, n'eût-elle duré qu'un instant.

ni la trahison ni le traître. Judas l'entendit bien ; « mais aucun de ceux qui étaient à table « ne comprit pour quel sujet il lui avait parlé « de la sorte (13). Car comme Judas avait la « bourse (14), quelques-uns pensaient que ce « que Jésus lui avait dit, c'était : Achetez ce « qu'il nous faut pour la fête ; ou qu'il donnât « quelque chose aux pauvres. Aussitôt donc que « Judas eut pris le morceau, il sortit. Or il « était nuit. »

Il allait de ce pas exécuter son affreux projet, et sa sortie peut être regardée comme l'ouverture de la scène douloureuse qui devait se terminer par la mort du Saint des saints. Jésus ne l'envisagea dans ce moment que du côté de la gloire infinie qu'elle allait procurer à son Père et à lui-même. Loin donc d'en être attristé, « dès « que Judas fut sorti, Jésus dit » dans un transport de joie : « C'est à présent que le Fils de « l'homme est glorifié et que Dieu est glorifié

(13) Saint Jean même ne le comprit pas. Il n'ignorait plus qui était le traître ; mais il ignorait qu'il fût si près de consommer sa trahison, et que les paroles du Sauveur y avaient trait.

La première raison du secret que Jésus-Christ garda à son égard, ce fut, comme on l'a dit, pour ménager sa réputation ; la seconde était pour ne pas traverser l'œuvre de la rédemption, qui devait commencer par la trahison de Judas. Si les apôtres avaient été instruits de ce qu'il tramait, que n'auraient-ils pas fait pour l'arrêter ? Et qui sait si l'épée de saint Pierre serait demeurée dans le fourreau ? Cette dernière raison a fait croire que Jésus-Christ en le découvrant à saint Jean, lui défendit de le découvrir à d'autres.

(14) Jésus-Christ a pu lui confier cette administration, quoiqu'il sût très-certainement qu'il en abuserait. Il n'en est pas ainsi des hommes qui ne peuvent pas, comme Dieu, tirer le bien du mal, et un bien beaucoup plus grand que le mal prévu et permis.

« par lui (15). Si Dieu est glorifié par lui, Dieu « le glorifiera aussi par lui-même et il va le « glorifier ; et après qu'on eut dit le cantique, « ils s'en allèrent au mont d'Olivet. »

Les disciples devaient avoir part à cette gloire. Leur maître le leur avait promis, et il n'eut jamais à leur reprocher leur incrédulité sur cet article. Mais chacun d'eux voulait y primer, et il n'arrivait guère qu'il leur en parlât sans réveiller dans leur cœur cette jalouse prétention. Ce fut donc, à ce qu'il paraît, à l'occasion de ce qu'il venait d'en dire « qu'il s'éleva entre eux « une contestation, qui d'eux devait passer « pour le plus grand. Mais il leur dit : Les rois « des nations leur commandent en maîtres, et « ceux qui ont autorité sur elles prennent le « nom de bienfaisants. Pour vous, n'en usez pas « de même ; mais que celui qui est le plus grand « parmi vous devienne comme le plus petit, et « que celui qui tient le premier rang devienne « comme celui qui sert. Car qui est le plus grand, « de celui qui est à table ou de celui qui sert ? « N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi ce-

(15) Le texte porte *in eo*, c'est-à-dire, littéralement, *en lui*. Ceux qui traduisent ainsi l'expliquent en disant que la divinité, unie personnellement au Fils de l'homme, mais qui jusqu'alors n'avait pas été entièrement manifestée, va l'être par les prodiges qui accompagneront sa mort, et par sa résurrection et son ascension, qui ne tarderont pas à la suivre. Ce qui revient à ceci : c'est à présent que Dieu, caché dans le Fils de l'homme, va être manifesté et reconnu. En traduisant *par lui*, comme le fait le plus grand nombre des interprètes, on a ce sens qui paraît plus simple et plus naturel : Dieu, qui sera glorifié par le Fils de l'homme, va le glorifier aussi à son tour.

« pendant je suis parmi vous comme celui qui « sert (16). »

Ainsi on ne doit commander que pour servir, et, s'il est permis de désirer l'autorité, ce ne peut être qu'en vue de l'utilité qui peut en revenir à ceux sur qui on l'exerce. Après cette leçon que Jésus avait déjà faite à ses apôtres, et qu'il ne fait que répéter ici, il leur propose une gloire bien plus solide que toutes ces distinctions frivoles dont se repaissait leur aveugle ambition. Car, leur rappelant ce qu'ils avaient fait pour lui, et dont sa bonté voulait bien leur tenir compte, quoique ce fût à cette même bonté qu'ils étaient redevables de l'avoir fait : « C'est « vous, leur dit-il, qui êtes demeurés constam-« ment avec moi dans les épreuves que j'ai eues. « Aussi je vous prépare le royaume comme mon « Père me l'a préparé, afin que vous mangiez « et que vous buviez à ma table dans mon « royaume, et qu'assis sur des trônes, vous jugiez « les douze tribus d'Israël. »

Alors, se laissant attendrir par la pensée qu'il était sur le point de les quitter : « Mes petits « enfants, » leur dit-il avec une bonté toute paternelle, « je suis encore avec vous pour un « peu de temps. Vous me chercherez, et de « même que j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez « venir où je vais, je vous le dis aussi à vous-

(16) Il prouve sa doctrine par la conduite qu'il a tenue jusqu'alors. Ils sont, par la manière dont il en use avec eux, comme celui qui est à table, et lui, comme celui qui sert. Donc ils sont comme le maître, et lui comme le serviteur, quoiqu'en effet ils soient les serviteurs, et qu'il soit leur maître. Voyez les pages 129 et suivantes de ce volume.

« mêmes. » Écoutez donc mes dernières volontés, car, en vous quittant, « je vous fais un « commandement nouveau (17) : c'est que vous « vous aimiez les uns les autres, et que vous « vous aimiez comme je vous ai aimés. La mar- « que à laquelle tout le monde connaîtra que vous « êtes mes disciples, c'est si vous vous entr'aimez. »

Rien ne paraît impossible à l'amour. Celui du plus fervent des disciples lui fit regarder au moins comme douteuse la vérité de cette parole de Jésus : « Vous ne pouvez venir où je vais ; » et ce fut dans cette disposition d'esprit que

(17) Le commandement d'aimer son prochain comme soi-même est aussi ancien que le monde. La loi naturelle y oblige ; et les païens mêmes ne l'ont pas ignoré. On le trouve dans Cicéron, exprimé aussi formellement que dans l'Évangile. Les Juifs l'ignoraient encore moins, comme il paraît par l'approbation que le docteur de la loi donna au Sauveur, lorsqu'il lui répondit que le précepte d'aimer son prochain comme soi-même est semblable au précepte d'aimer Dieu. Ce n'est donc pas en ce sens qu'il est appelé ici un commandement nouveau. On en a cherché d'autres, dont le plus naturel est celui-ci. Jésus-Christ prescrit à ses disciples un amour encore plus tendre et plus généreux que celui que tous les hommes sont obligés d'avoir les uns pour les autres ; un amour vraiment fraternel, fondé sur la qualité particulière de chrétien, qui leur donne à tous Dieu pour père et Jésus-Christ pour frère. C'est pour cette raison que le Sauveur ajoute que l'on reconnaîtra à cette marque qu'ils font profession d'être à lui. Cet amour a paru au commencement de l'Église, lorsque *la multitude des fidèles n'avait toute qu'un cœur et qu'une âme* ; et il était encore dans toute sa force aux premiers siècles, lorsque les païens, saisis d'admiration, s'écriaient, au rapport de Tertullien : *Voyez comme ils s'aiment les uns les autres*. S'il est à présent bien refroidi, il n'est pas tout à fait éteint : les personnes assez charitables pour donner presque tous leurs biens aux pauvres, et les hommes apostoliques qui prodiguent leurs sueurs et leur sang pour le salut de leurs frères, font voir que Jésus-Christ a encore sur la terre des disciples et des imitateurs de sa tendre et inépuisable charité.

« Simon-Pierre lui dit : Seigneur, où est-ce donc « que vous allez? Jésus répondit : Vous ne sauriez « à présent me suivre où je vais ; mais vous me « suivrez un jour. »

Il devait le suivre en effet dans ses souffrances et dans sa gloire, mais le temps en était encore éloigné. C'était pour consoler son amour que Jésus lui révélait ce glorieux avenir. Mais, comme il voulait en même temps humilier sa présomption, lorsque « Pierre lui dit : Seigneur, « pourquoi ne vous puis-je pas suivre à présent? « Je mourrai pour vous ; le Seigneur dit à son « tour : Simon, Simon, Satan a demandé (18) à vous « cribler tous comme on crible le froment (19); « mais j'ai prié pour vous (20), afin que votre foi « ne vienne point à manquer (21); et vous aussi, « quand vous serez une fois converti, affermissez « vos frères (22). »

Ils devaient en avoir besoin, puisque, leur adressant à tous la parole, « Jésus leur dit alors :

(18) Comme il demanda la permission de tenter Job. Satan n'a de pouvoir sur nous qu'autant que Dieu lui en accorde.

(19) C'est-à-dire, à vous tenter violemment ; comme le froment que l'on vanne ou que l'on crible est agité et secoué violemment.

(20) Nous ne pouvons résister que par la grâce, et la grâce ne nous est donnée que parce que Jésus-Christ, qui nous l'a méritée par l'effusion de son sang, la demande et l'obtient pour nous.

(21) La foi n'a pas manqué à Pierre, mais le courage de la confesser.

(22) Ces paroles donnent lieu de croire que Pierre, dont la conversion suivit de si près la chute, travailla aussitôt à ramener les disciples dispersés et à affermir leur foi chancelante. Toute l'antiquité a reconnu qu'elles ne s'adressent pas seulement à Pierre, mais encore à ses successeurs, à qui il a été donné d'être après lui la pierre fondamentale qui contribue à donner à l'Église cette inébranlable fermeté contre laquelle il est dit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

« Je vous serai à tous cette nuit une occasion de « scandale. Car il est écrit : Je frapperai le pas« teur, et les brebis du troupeau se disperseront. « Mais, lorsque je serai ressuscité, je me rendrai « avant vous en Galilée. »

Pierre souffrait impatiemment que son maître le confondît dans la foule, dont il ne devait pourtant se distinguer que par une lâcheté plus honteuse et plus criminelle. « Prenant donc « la parole, il lui dit : Quand tous se scanda« liseraient à votre sujet, pour moi, je ne me « scandaliserai jamais ; je suis prêt à aller avec « vous et en prison et à la mort. Oui, je mour« rai pour vous. Vous mourrez pour moi, lui « répondit Jésus? En vérité, en vérité je vous « le dis, Pierre, le coq ne chantera point au« jourd'hui, que vous n'ayez nié trois fois que « vous me connaissiez (23). Vous-même, dis-je, « aujourd'hui, cette nuit, avant que le coq ait « chanté deux fois, vous me renoncerez trois « fois. » On ne se connaît bien soi-même qu'à l'épreuve. Pierre, qui croyait aimer son maître plus que sa vie, quoiqu'en effet il aimât sa vie plus que son maître, « insistait encore davan-

(23) Selon un évangéliste, le Sauveur a dit : Le coq ne chantera pas que vous n'ayez nié trois fois. Selon un autre évangéliste, il a dit : Avant que le coq ait chanté *deux fois*, vous me renoncerez trois fois. On a réuni dans le texte ces deux manières de s'exprimer, sans pouvoir décider de laquelle le Sauveur s'est servi. Le coq chanta une première fois après le premier reniement de saint Pierre. Deux autres reniements ayant suivi, le coq chanta encore pour la seconde et dernière fois. Ainsi lorsqu'il est dit : Le coq ne chantera pas que vous n'ayez renié trois fois, cela veut dire : Le coq n'achèvera pas son chant de la nuit, que vous n'ayez renié trois fois.

« tage : Quand même il me faudrait mourir avec « vous, je ne vous renoncerai point. Tous les dis- « ciples en dirent autant, » soit que ce fût la même présomption qui les fît parler, soit qu'ils eussent honte de faire paraître moins de résolution que leur chef.

Le passé leur inspirait cette assurance pour l'avenir; mais cet avenir, qu'ils croyaient devoir être semblable au passé, devait en être bien différent. Jésus, toujours en butte à la malignité des pharisiens, avait conservé jusqu'alors l'amour et la vénération des peuples. Les disciples, qui avaient eu peu à souffrir de la haine personnelle que les premiers avaient portée à leur maître, avaient recueilli assez abondamment les fruits de l'admiration et de la reconnaissance qui lui étaient dues par tant de titres, et que la multitude lui payait volontiers. Tel était ce passé auquel la suite devait si peu ressembler. Les peuples, entraînés par leurs magistrats et par leurs docteurs, allaient se liguer avec eux contre le Sauveur : la conspiration devait être générale; et après avoir favorisé les disciples à cause du maître, ils allaient, à cause de lui, les persécuter à outrance. Ce sont ces temps et ces traitements si opposés que Jésus-Christ leur mit devant les yeux, lorsqu'il leur dit : « Quand je vous ai envoyés sans « bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous « manqué de quelque chose ? De rien, répondi- « rent-ils. Il leur dit donc : Mais à présent, que « celui qui a une bourse la prenne avec son sac; « et que celui qui n'en a point vende son man- « teau, et qu'il achète une épée. Car je vous dis

« qu'il faut encore que ce qui est écrit s'accom-
« plisse en ma personne : Et il a été mis au nom-
« bre des méchants (24). Car ce qui a été prophé-
« tisé de moi va être entièrement accompli.
« Seigneur, dirent-ils, voici deux épées ; et il leur
« répondit : Cela suffit (25). »

Il ne révoquait pas l'ordre qu'il leur avait donné précédemment d'aller sans provisions, et d'être au milieu du monde comme des brebis au milieu des loups. Mais il les avertissait qu'après avoir été regardés comme les disciples du Messie, on allait les traiter comme les complices d'un malfaiteur ; que le monde allait leur déclarer cette guerre irréconciliable qui ne devait finir qu'avec leur vie, et que les hostilités étaient près de commencer : qu'ils avaient donc grand

(24) Jésus-Christ, comme on l'a dit, allait être traité comme un malfaiteur, et le monde, qui devait le traiter ainsi, devait, en conséquence, persécuter ses disciples, comme étant les complices d'un malfaiteur. C'est ce que le Sauveur fait entendre en déclarant que le moment est venu où cette prophétie va s'accomplir : *Et il a été mis au nombre des méchants*. Ainsi l'explique-t-on communément ; et ce qui favorise le plus cette interprétation, c'est que saint Marc, après avoir dit que Jésus-Christ fut crucifié entre deux voleurs, rappelle aussitôt la prophétie : *Et il a été mis au nombre des méchants*. Quelques interprètes l'ont expliqué différemment. Selon ceux-ci, Jésus-Christ a voulu que ses disciples eussent des épées, parce qu'il prévoyait que saint Pierre se servirait de la sienne pour blesser un de ceux qui venaient pour prendre son maître, que cette violence contre des hommes chargés d'exécuter l'ordre des magistrats serait prise pour un acte de révolte qui ferait regarder Jésus-Christ comme un chef de séditieux. Ainsi la prophétie qui dit : *Et il sera mis au nombre des méchants*, laquelle fut accomplie par le crucifiement entre deux voleurs, eut aussi son accomplissement dans cette circonstance.

(25) C'est-à-dire, c'est assez de deux épées pour l'usage que j'ai en vue ; ou bien, comme d'autres l'expliquent, c'est assez parler sur ce sujet.

besoin de courage, mais qu'ils ne devaient pas trop compter sur celui qu'ils témoignaient par leurs paroles, parce qu'il n'avait pas encore été mis à l'épreuve. L'épée dont il avait parlé n'était que pour exprimer cet état de guerre dans lequel ils allaient entrer. Pierre, qui l'entendait au pied de la lettre, s'arma en effet d'une épée. Jésus ne l'en empêcha point, parce que l'usage que ce disciple ardent allait faire de cette arme devait donner au Sauveur l'occasion de signaler encore sa douceur et sa puissance au moment de sa prise ; et il remit à lui apprendre alors qu'il n'est pas permis aux particuliers d'opposer la force à l'autorité publique, lors même qu'elle use tyranniquement de ses droits.

Les apôtres furent troublés de tout ce qu'ils venaient d'entendre, et il était naturel qu'ils le fussent. Jésus-Christ était sur le point de les quitter, sans qu'il leur fût possible de le suivre. Un d'entre eux devait le trahir, et leur chef était près de le renoncer. Le pasteur allait être frappé, et les brebis, abandonnées à elles-mêmes, allaient se disperser. Faibles comme ils étaient alors, on conçoit quelle tristesse et quelle frayeur durent les saisir à la vue d'un avenir si prochain et si terrible. Ce charitable pasteur, plus touché de leur état que des maux dont il était menacé, paraît s'oublier lui-même, pour ne s'occuper que du soin de consoler ses chers disciples. C'est dans ce dessein qu'il va leur faire l'admirable discours dont on a déjà parlé, dans lequel on peut dire que sa belle âme se déploie tout entière, sa sagesse et sa charité n'ayant jamais paru dans un plus beau jour. Prenant

donc occasion du trouble où ils étaient, il commence, pour les calmer, à leur parler en ces termes.

CHAPITRE LX.

Discours après la cène. — Disciples rassurés et consolés. — Qui voit le Fils voit le Père. — Esprit de vérité promis.

« Que votre cœur ne soit point troublé » de ce que vous venez d'entendre. Mes promesses doivent vous rassurer. Car, comme « vous croyez « en Dieu, croyez aussi en moi (1). » Je m'en vais, comme je vous l'ai dit, et je n'ai encore dit qu'à Pierre qu'un jour il me suivra où je vais. Ceci ne doit pas encore vous alarmer; ni lui ni d'autres ne sauraient vous exclure de cette heureuse demeure. « Il y a plusieurs loge« ments dans la maison de mon Père (2). Si cela

(1) Ayez en moi la même foi et la même confiance que vous avez en Dieu. Ce texte est un de ceux qui prouvent la divinité du Sauveur.

(2) Quoique ces paroles n'expriment pas formellement l'inégalité des places, fondée sur l'inégalité du mérite, cependant l'Église catholique l'y a toujours reconnue, et on s'en sert encore aujourd'hui pour la prouver. Jovinien même, qui croyait que les saints dans le ciel sont tous égaux en gloire, n'a pas laissé de reconnaître l'inégalité dans ce texte. Toute sa ressource était de l'appliquer à l'Église militante et aux divers degrés de sa hiérarchie. D'autres hérétiques, ce sont les pélagiens, mettent de la différence entre la maison et le royaume. Ce dernier, plus excellent, selon eux, est destiné à ceux qui ont reçu le baptême; et la

« n'était pas, je vous l'aurais dit, parce que « je vais vous préparer la place, » et que cette preuve de mon amour ne vous permet pas de soupçonner que je puisse avoir dessein de vous tromper. N'en doutez donc pas, lors même que vous ne me verrez plus, et soyez assurés « qu'a-« près que je vous aurai préparé la place, je re-« viendrai vous prendre avec moi, afin que « vous soyez où je serai (3). Au reste, vous « savez où je vais, et par quelle voie on y va. »

Il allait à son Père, et c'est par lui seul qu'on peut y aller après lui. Il le leur avait dit tant de fois, et en tant de manières, qu'ils ne pouvaient pas l'ignorer tout à fait. Mais, soit qu'ils ne s'en souvinssent plus alors, ou parce qu'ils n'avaient qu'une idée bien imparfaite de la voie et du terme· « Seigneur, lui dit Thomas, nous « ne savons point où vous allez ; et comment « pouvons-nous savoir par quelle voie on y va? « Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la « vie (4). Personne ne va au Père que par moi ; « si vous m'aviez connu, vous n'auriez pas « manqué de connaître aussi mon Père. Vous « l'allez connaître, et même vous l'avez vu. » Ils l'avaient vu, et cependant ils étaient en-

maison est la demeure des enfants qui meurent sans avoir été baptisés, comme si la maison n'était pas dans le royaume, et comme si ce n'était pas plus d'être dans la maison que dans le royaume ; outre que Jésus-Christ parle ici aux apôtres qu'on ne logera point apparemment avec les enfants morts sans baptême.

(3) Il reviendra au moment de leur mort pour y conduire leurs âmes, et au jour du jugement dernier pour les y conduire en corps et en âme.

(4) Je suis la voie que vous devez suivre, la vérité que vou devez croire, et la vie qui doit vous ressusciter à une vie éternelle et éternellement heureuse.

core à le connaître. La connaissance confuse qui fait dire en même temps que l'on connaît et que l'on ne connaît pas, suffit pour ôter l'apparente contradiction qui se trouve dans ces façons de parler. Ils avaient donc vu l'Homme-Dieu : ils avaient été témoins de ses œuvres, ils avaient entendu les paroles qui sortaient de sa bouche adorable. Les unes et les autres procédaient de la divinité qui habite corporellement en lui, et l'auraient décelée à des yeux plus spirituels que les leurs, à des yeux assez perçants pour découvrir, à travers l'humanité du Sauveur, qui n'était que l'instrument des merveilles qu'il opérait, la divinité qui en était le principe. Voir le Fils de cette vue parfaite, c'eût été voir aussi parfaitement le Père ; et, dans ce sens, ils avaient vu le Père comme le Fils, parce que la nature divine, qu'ils n'avaient qu'entrevue dans le Fils, est la même dans le Fils et dans le Père. Ainsi il est aisé de reconnaître et ce qu'ils avaient et ce qui leur manquait. Bientôt, selon la promesse que leur fait ici le Sauveur, rien ne devait plus leur manquer, parce que l'Esprit-Saint allait descendre incessamment sur eux avec la plénitude de ses lumières. Impatient de voir l'effet de cette promesse, « Philippe dit à Jésus : Sei« gneur, faites-nous voir votre Père, et cela « nous suffit. Jésus lui répondit, » dans le sens qui vient d'être expliqué : « Il y a si longtemps « que je suis avec vous, et vous ne m'avez point « connu ! Philippe, celui qui me voit, voit « aussi mon Père. Comment dites-vous : Faites« nous voir votre Père ? Quoi ! vous ne croyez « point que je suis dans le Père, et que le Père

« est dans moi ? Ce que je vous dis, je ne le « dis pas de moi-même. Et pour ce que je fais, « le Père qui demeure en moi, c'est lui qui le « fait. Vous ne croyez point que je suis dans le « Père, et que le Père est dans moi ? Si cela « est, croyez-le au moins à cause des œuvres « que je fais. »

Ses œuvres étaient en effet la preuve incontestable de la vérité de toutes ses paroles ; mais il semble que cette preuve leur devenait plus sensible, s'ils faisaient eux-mêmes, par la vertu de Jésus-Christ, les mêmes choses que Jésus-Christ avait faites. Et, en donnant à qui il voulait le pouvoir de faire des miracles, ne découvrait-il pas sa divinité encore plus clairement que par ses propres miracles ? C'est dans ce sens qu'il leur ajouta : « En vérité, en vérité, je vous « le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres « que je fais ; il en fera même de plus gran- « des (5), parce que je vais à mon Père : et tout « ce que vous lui demanderez en mon nom, « je le ferai, afin que le Père soit glorifié par « le Fils (6). Si vous me demandez quelque chose « en mon nom, je le ferai. »

(5) L'ombre de saint Pierre guérissait les malades, ce que Jésus-Christ n'a jamais fait que par la parole ou par l'attouchement au moins de ses vêtements sacrés. Mais les miracles des disciples tournaient à la gloire du maître, parce qu'ils étaient faits en son nom et par sa vertu.

(6) On doit prier le Père par le Fils, et le Fils par lui-même. Tout par lui et rien que par lui : c'est la croyance et la pratique de l'Église qui ne demande rien qu'au nom et par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ. Motif de la plus profonde humilité. Par moi-même je suis indigne de tout ; motif de la plus parfaite confiance. Par Jésus-Christ je puis obtenir tout : con-

Il est donc aussi puissant, ou plutôt il a la même puissance que le Père, puisque les mêmes choses qu'ils demanderont au Père ils peuvent aussi les demander à lui-même ; et ce qui marque encore plus clairement cette unité de puissance, c'est qu'il ne dit pas ici qu'il priera le Père, et qu'il en obtiendra pour eux tout ce qu'ils pourront désirer, mais que lui-même il le fera. Ces paroles, en prouvant sa toute-puissance, exprimaient en même temps la grandeur de son amour. Car quel témoignage plus touchant pouvait-il leur en donner, qu'en s'offrant, comme il faisait, à accomplir tous leurs désirs, et en les rendant les dépositaires de cette puissance suprême, à laquelle rien ne résiste au ciel et en la terre ? Une promesse si magnifique ne put manquer d'exciter en eux quelques sentiments de reconnaissance et d'amour ; et il est à croire que Jésus, qui profitait de tout pour les instruire, en prit occasion de leur apprendre que cet amour, qu'ils lui devaient à si juste titre, ne devait pas s'arrêter au sentiment, mais qu'il

fiance et humilité, deux dispositions qui doivent toujours accompagner la prière.

Ce serait abuser de cette doctrine que d'en prendre occasion d'affaiblir la confiance qu'ont les fidèles dans l'intercession des saints. On n'en est que plus humble pour croire que les saints sont plus agréables que nous à Jésus-Christ, et l'on n'a pas moins de confiance en Jésus-Christ, puisque l'on croit toujours que ce n'est que par Jésus-Christ que les saints prient et qu'ils sont exaucés. Il faut être calviniste ou iconoclaste pour dire *que nous nous éloignons de Jésus-Christ quand nous prions ses membres, qui sont aussi les nôtres, ses enfants qui sont nos frères, et ses saints qui sont nos prémices, de prier avec nous et pour nous notre commun maître, au nom de notre commun médiateur.* (Bossuet. Exposition de la doctrine de l'Église catholique.)

fallait qu'il se manifestât par les œuvres, puisqu'il ajouta sur-le-champ et sans aucune liaison apparente : « Si vous m'aimez, gardez mes com« mandements. »

Ce don merveilleux ne pouvait pas encore les dédommager de sa perte : il fallait pour cela que Jésus leur donnât à sa place un autre lui-même. Maître de l'envoyer comme Dieu, il peut aussi le demander comme homme, et il promet de le faire, lorsqu'il leur dit : « Je prierai mon « Père, et il vous donnera (7) un autre con« solateur (8) pour demeurer éternellement avec « vous (9), l'Esprit de vérité que le monde ne

(7) C'est lui qui nous l'obtient par ses mérites. Personne n'avait mérité que le Fils fût envoyé ; mais le Fils a mérité l'envoi ou la mission du Saint-Esprit.

On vient de voir que Jésus-Christ pouvait dire absolument, *j'enverrai*, sans dire *je le prierai*, comme il a pu dire auparavant: Tout ce que vous demanderez à mon Père, *je le prierai* qu'il vous l'accorde, au lieu qu'il a dit absolument : Tout ce que vous demanderez à mon Père, *je le ferai*. C'est ainsi qu'il parle, tantôt en Dieu, tantôt en homme, pour assurer la vérité des deux natures.

(8) On lit dans le texte, *un autre paraclet :* Jésus-Christ l'est donc aussi, puisqu'il dit que le Saint-Esprit en est un autre. Le mot grec d'où ce nom est dérivé a trois significations dans le Nouveau Testament : il signifie consoler, exhorter et faire la fonction d'avocat. Dans ces trois sens il convient à Jésus-Christ, et dans les deux premiers au Saint Esprit, à qui le nom d'avocat ne peut pas convenir, puisqu'il ne convient à Jésus-Christ qu'à raison de son humanité, par laquelle il est devenu médiateur entre Dieu et les hommes. Dieu, comme Dieu, ne peut pas être appelé notre avocat ; car auprès de qui plaiderait-il notre cause ? On a traduit par *consolateur* avec la plupart des interprètes.

Le Saint-Esprit devait consoler les apôtres de l'absence de Jésus-Christ. Il devait être aussi leur consolateur au milieu des travaux qu'ils allaient essuyer, et des persécutions auxquelles ils allaient être en butte.

(9) Les apôtres allaient être privés du plaisir de vivre avec

« peut recevoir (10), parce qu'il ne levoit point « et qu'il ne le connaît point. Mais pour vous, « vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera « avec vous et qu'il sera en vous. »

Entre la promesse et l'accomplissement il ne devait guère y avoir que cinquante jours. Le terme n'en était pas bien éloigné, et leur patience n'était pas mise à une trop longue épreuve. Cependant le Sauveur ne voulut pas les laisser dans l'idée qu'ils dussent sentir pendant tout ce temps le regret de son absence ; et par un mouvement de cette tendresse paternelle qui l'avait fait les appeler ses petits enfants, il leur dit encore, en leur annonçant le retour prochain de la résurrection : « Je ne vous laisserai « point orphelins; je viendrai à vous. Il reste « encore un peu de temps, après quoi le monde « ne me verra plus ; mais vous autres, vous me « verrez parce que je vis et que vous vivrez (11).

Jésus-Christ ; mais l'Esprit consolateur ne devait jamais les abandonner. En leur promettant la demeure éternelle du Saint-Esprit dans leurs âmes, Jésus-Christ leur promettait qu'ils ne perdraient jamais la grâce. Mais il y a lieu de croire qu'ils ne comprirent pas alors cette promesse. Voyez la note 8 de la page VI de ce volume.

(10) La vérité se dit par opposition à la vanité et à la fausseté, ce qui la rend tout à fait incompatible avec le monde, qui est essentiellement vain et faux.

On dira que le monde pourrait absolument recevoir le Saint-Esprit. Mais alors il cesserait d'être ce qui est appelé le monde dans l'Évangile.

(11) La mort allait le soustraire pour toujours aux yeux du monde, mais non aux yeux de ses disciples, à qui il devait se faire voir aussitôt après sa résurrection. On peut croire qu'il dit dans ce sens, *Je vis;* une mort si courte pouvant bien n'être appelée qu'un sommeil, comme le Sauveur lui-même l'appelle, parlant de la mort de la fille de Jaïre, et de celle de Lazare qu'il allait ressusciter. Ce qu'il ajoute, *Vous vivrez*, s'entend de l'as-

« Alors vous connaîtrez que je vis en mon Père, « et que vous êtes en moi, et que je suis en « vous (12). » Et parce qu'en un sens ceci ne nous regarde pas moins que les disciples, à qui Jésus adressait alors la parole, remarquons bien la condition à laquelle il attache ses faveurs. « Celui, dit-il, qui sait mes commande- « ments, et qui les garde, c'est celui-là qui « m'aime (13). Or, celui qui m'aime sera aimé de

surance qu'il donne à ses disciples, que la rage de ses persécuteurs ne s'étendra pas jusqu'à eux, suivant la défense qu'il devait leur faire, lorsqu'au moment de sa prise il leur dit : *Puis donc que c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.*

(12) Ils virent après la résurrection que son Père était en lui, parce que sa divinité leur fut rendue si sensible, qu'il n'y eut pas jusqu'au disciple incrédule qui ne confessât qu'il était son Seigneur et son Dieu. Or, voir si clairement sa divinité, c'était voir avec une égale évidence que la nature divine lui est commune avec son Père, et par conséquent qu'il est dans son Père, et que son Père est dans lui, ainsi que lui-même le dit ailleurs. Ils connaîtront encore qu'ils sont en lui et qu'il est en eux, parce qu'ayant participé à la chair et au sang par son incarnation, il s'est fait d'une même nature avec eux, et encore, parce qu'étant leur chef, et eux ses membres, ils sont animés du même esprit et vivent de la même vie surnaturelle que lui, comme on le verra plus au long dans la comparaison qui va suivre de la vigne et de ses branches. Ces vérités ne leur furent pas tout à fait inconnues avant la passion du Sauveur ; mais ils commencèrent à les mieux comprendre après sa résurrection, la gloire de son corps ressuscité ayant déjà commencé à faire luire dans leur esprit un nouveau jour. De nouvelles instructions de leur divin Maître y contribuèrent encore, car, après avoir vu de leurs yeux qu'il était leur Seigneur et leur Dieu, ils apprirent de sa bouche que celui qui était leur Seigneur et leur Dieu était en même temps leur frère, et que son Père était le leur.

(13) *L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.* Il ne sait donc pas s'il aime ; car s'il était assuré qu'il aime, il le serait également qu'il est aimé. Il n'est donc pas assuré qu'il garde les commandements ; car après cette parole de Jésus-Christ, il ne pourrait plus douter ni s'il aime Dieu, ni s'il en est aimé. Ce-

« mon Père, et je l'aimerai, et je me découvrirai « à lui (14). »

« Judas, non pas l'Iscariote, » mais celui qui s'appelait autrement Thadée, frère de Jacques, et cousin du Seigneur, « lui dit : Seigneur, « pourquoi est-ce que vous vous découvrirez à « nous, et non pas au monde ? » C'est parce qu'ils l'aimaient, et que le monde le haïssait. Car c'est la raison que renferment ces paroles que répéta Jésus, lorsqu'il répondit : « Si quel- « qu'un m'aime, il mettra ma parole en prati- « que : mon Père l'aimera, nous viendrons à lui, « et nous ferons chez lui notre demeure (15). « Pour celui qui ne m'aime point, il ne met « point mes paroles en pratique. » Que s'il n'a point d'amour pour moi, il n'en a pas non

pendant l'homme doit se tenir aussi assuré qu'il aime Dieu, qu'il peut l'être qu'il garde ses commandements. Les uns s'inquiètent, parce qu'ils n'ont pas l'amour sensible : d'autres se rassurent parce qu'ils ont de la sensibilité pour Dieu. On se trompe des deux côtés, puisque, au jugement de Jésus-Christ, il n'y a que les commandements gardés ou non gardés qui en décident.

(14) Pour aimer Dieu il faut le connaître. Dieu se fait connaître encore plus à ceux qui l'aiment. Une plus grande connaissance produit un plus grand amour, lequel est récompensé à son tour par un nouveau surcroît de connaissance. L'arbre naît de la semence de l'arbre; et l'un et l'autre, par leur mutuelle reproduction, croît et se multiplie presque à l'infini.

(15) Dieu est partout ; mais il a trois demeures spéciales : le ciel, où il se fait voir à découvert ; les temples, où il reçoit nos hommages; et l'âme du juste, où il opère continuellement par sa grâce. Celle-ci peut bien être appelée son temple : *Vous êtes le temple du Dieu vivant*, dit saint Paul. Elle pourrait bien aussi être appelée quelquefois un ciel, par les merveilleuses clartés que Dieu se plaît à y répandre. Saint Paul ne décide pas si ce ne fut point dans une de ces illuminations intérieures qu'il fut ravi par la contemplation jusqu'au troisième ciel, et qu'il entendit ces *paroles secrètes qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter*. II *Cor*. XII, 4.

plus pour mon Père, et il ne doit pas plus s'attendre à en être aimé que de moi. Car « la parole « que vous avez entendue n'est pas de moi, « mais du Père qui m'a envoyé. »

Tout ceci renferme des sens profonds que les apôtres n'étaient pas encore capables de pénétrer. Jésus, qui ne le disait cependant qu'afin qu'il fût compris, leur en promet l'intelligence par les paroles suivantes : « Je vous ai dit ceci « demeurant encore avec vous. Mais le conso- « lateur, l'Esprit saint que le Père enverra en « mon nom, c'est lui qui vous instruira de « toutes choses (16), et qui vous rappellera « tout ce que je vous aurai dit (17). »

Près de se séparer d'eux, il leur fait encore ses adieux en ces termes : « Je vous laisse la paix, « je vous donne ma paix. » On croit que c'est à peu près ce que les Juifs avaient coutume de se dire en se quittant. Ce n'était de leur part qu'une parole obligeante; mais, de la part du Sauveur, c'était un présent réel. Ce que ceux-ci ne pouvaient que souhaiter, il le donnait; et la paix qu'il donnait était bien plus véritable et plus précieuse que celle qu'ils se souhaitaient les uns aux autres. C'est pourquoi il ajoute : « Je ne vous la donne pas comme le monde la « donne. »

(16) Jésus-Christ pouvait donner le Saint-Esprit aux apôtres en même temps qu'il les instruisait; il ne l'a pas voulu, afin qu'ils apprissent que la prédication extérieure n'a d'effet que par l'action intérieure du Saint-Esprit, et pour qu'ils ne fussent pas tentés d'attribuer à leur prédication les fruits qu'elle devait bientôt produire.

(17) Voyez les pages 346 et 347 du tome Ier.

Mais les apôtres n'étaient point alors en état d'en goûter les douceurs. L'idée de la séparation qu'elle leur rendait présente, leur causa dans ce moment une tristesse et un trouble que le Sauveur crut devoir calmer encore par ces mots : « Ne vous troublez point, et ne crai- « gnez point. Vous venez de m'entendre dire : « Je m'en vais et je reviens à vous. » L'assurance de mon retour doit vous rendre mon absence supportable. Vous iriez même jusqu'à la désirer, si vous étiez plus éclairés que vous ne l'êtes, et si vous aviez pour moi les sentiments que vous devez avoir. Oui, « si vous m'aimiez, « vous auriez de la joie de ce que je vais à mon « Père; car mon Père est plus grand que « moi (18), » et il ne m'appelle à lui que pour m'associer à son trône et pour partager avec moi sa puissance. S'il veut que je n'y parvienne que par la voie des souffrances et des opprobres, bien loin de vous scandaliser, souvenez-vous que « je vous le dis à présent avant que la chose « arrive, afin que vous croyiez quand elle sera « arrivée. Je n'ai plus guère de temps à m'en- « tretenir avec vous; car voilà le prince du

(18) Jésus-Christ le disait à raison de son humanité, suivant l'explication commune qui suffit pour fermer la bouche aux ariens. Les anciens Pères, et principalement les Grecs, ont cru que le Sauveur a pu l'entendre aussi de sa divinité, à cause d'une certaine supériorité, que nous imaginons, selon notre manière de concevoir, dans celui qui est principe sur celui qui procède, dans celui qui engendre sur celui qui est engendré, dans le père sur le fils. C'était, comme on le voit, sans préjudice de l'égalité et de l'identité de nature, et l'hérésie ne pouvait pas profiter de cette explication ; mais elle pouvait en abuser, et il est toujours plus sûr de s'en tenir à la première.

« monde qui vient, et il n'a aucun droit sur « moi (19). Mais, afin que le monde sache que « j'aime mon Père, et que j'exécute les ordres « que mon Père m'a donnés, levez-vous, partons « d'ici (20). »

CHAPITRE LXI.

Suite du discours. — Jésus-Christ est la véritable vigne. — Persévérer dans la charité. — Persécutions prédites. — — Témoignage du Saint-Esprit.

Il n'est pas aisé d'assigner bien exactement le lieu où Jésus-Christ parlait, et d'où il partit alors. Plusieurs pensent qu'il était encore dans le cénacle où il avait mangé l'agneau pascal, et qu'il en sortit en ce moment. D'autres croient qu'il n'en sortit pas même en ce moment; et

(19) C'est le péché qui a donné au démon l'empire de la mort: il n'avait donc aucun droit sur celui qui n'a point péché, lequel n'a pu mourir que volontairement et par choix.

(20) Il y a un point dans le texte, après ces paroles: *Mais, afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'exécute les ordres que mon Père m'a donnés.* Ce point, dans la place où il est, rend la phrase imparfaite et a donné lieu de croire qu'il manque quelque chose; mais en ne ponctuant pas, et joignant à ce qui précède ces dernières paroles, *levez-vous, partons d'ici*, on a ce sens naturel et si conforme à la façon de penser et de parler du Sauveur : *Mais, afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'exécute les ordres que mon Père m'a donnés, levez-vous, partons d'ici,* pour aller à la mort à laquelle il m'envoie. On n'aurait pas osé cependant se donner cette licence, si l'on n'y avait été autorisé par d'habiles interprètes.

quoiqu'il eût dit : « Levez-vous, partons d'ici, » qu'il y resta cependant jusqu'à ce qu'il eût achevé le long discours qu'il avait commencé, et dont il lui restait beaucoup à dire, ce qui est contre toute vraisemblance. Pour nous, en nous arrêtant à la lettre, nous avons déjà rapporté qu'immédiatement après le souper, on dit en commun le cantique d'actions de grâces, et que l'on sortit aussitôt pour se rendre au mont d'Olivet. Il faut en conclure que le discours fut prononcé sur la route, partie en marchant, partie en s'arrêtant, ou sur le chemin même, ou sous quelque abri qui se rencontrait. On n'y trouvera nulle difficulté, si l'on fait attention que l'on marchait hors de la ville et pendant la nuit, c'est-à-dire dans un temps et dans un lieu où le Sauveur ne pouvait pas être interrompu par la foule des passants. C'est donc après avoir fait une pause, que, s'étant levé avec ses disciples, il reprend sa marche et son discours.

Rien n'était plus intéressant pour eux que le nouveau mystère qu'il va leur découvrir. C'est celui de l'union, et, si on ose le dire, de l'incorporation de tous les fidèles à l'Homme-Dieu, par laquelle il est leur chef et ils deviennent ses membres, ne faisant avec lui qu'un même corps animé du même esprit, et vivant de la même vie. Ainsi se forme le Christ tout entier, composé du chef et des membres, comme les branbres attachées au tronc, portées par la même racine et nourries de la même séve, ne font avec lui qu'un seul et même arbre; car c'est la comparaison que fait le Sauveur continuant de parler ainsi.

« Je suis la vraie vigne; et mon Père est le « vigneron (1). Toute branche qui sera en moi « sans porter du fruit, il l'ôtera (2); et toutes « celles qui portent du fruit, il les nettoiera (3), « afin qu'elles portent plus de fruit. Pour vous, « vous êtes déjà nets, à cause de ce que je vous « ai dit (4). Demeurez en moi, et moi en vous. « Comme la branche ne peut d'elle-même por- « ter de fruit qu'elle ne demeure unie à la vigne, « ainsi vous, vous n'en pouvez point porter « que vous ne demeuriez unis avec moi. Je suis « la vigne, et vous êtes les branches. Celui qui « demeure en moi, et en qui je demeure, celui- « là seul porte beaucoup de fruit: car, sans « moi, vous ne pouvez rien faire (5). Si quel-

(1) Jésus-Christ est aussi le vigneron, mais il ne le dit que de son Père, à cause qu'il était de la convenance de la parabole que le vigneron fût distingué de la vigne. Il s'appelle la *vraie* vigne, pour signifier que l'union de la vigne avec ses branches n'est encore qu'une image imparfaite de l'union de Jésus-Christ avec ses membres, et de la manière admirable dont il leur communique la vie et la fécondité.

(2) Elle sera séparée, dès cette vie, de mon corps mystique, par l'hérésie ou par l'excommunication; ou si elle y reste encore attachée par la foi, elle en sera séparée au moins dans l'autre vie par la réprobation.

(3) Il les taillera. Si la branche était sensible, que ne diraitelle pas contre la main qui la taille impitoyablement? Mais si elle était raisonnable, se plaindrait-elle de ces blessures salutaires qui lui procurent la gloire de la fécondité et la préservent du feu auquel sa stérilité l'aurait fait justement condamner?

(4) Il y a dans le texte, *à cause de la parole que je vous ai dite*. C'est la parole évangélique dont la prédication a produit a foi qui a été suivie de la justification.

(5) Ce mot, on peut bien dire toute cette parabole, donne le coup mortel au pélagianisme: c'était le dogme fondamental de cette hérésie, que la grâce n'est pas nécessaire pour faire le bien, qu'elle l'est tout au plus pour le faciliter. Non, dit Jésus-

« qu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté « dehors comme le sarment, et il deviendra « sec. On le ramassera, on le jettera au feu, « et il brûlera (6). Si vous demeurez en moi, « et que mes paroles demeurent en vous, vous « demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous « l'obtiendrez. C'est la gloire de mon Père que « vous fassiez beaucoup de fruit, et que vous « deveniez mes disciples. »

Cette parabole ne pouvait pas être placée plus à propos que dans la circonstance où Jésus-Christ la proposa. Ses disciples, qui étaient sur le point d'être privés de sa présence sensible, pouvaient aisément l'oublier et s'en détacher. Il fallait donc qu'ils connussent l'intérêt capital qu'ils avaient à lui demeurer toujours unis par la foi et par la charité. C'est là le but de la pa-

Christ sans moi, c'est-à-dire, sans ma grâce, vous ne pouvez absolument rien faire ; et en effet, ce n'est point pour fructifier plus aisément ou plus abondamment qu'il est nécessaire que le sarment soit attaché à la vigne, c'est simplement pour être fructifiant ; sans cette union, il lui est également impossible de l'être beaucoup et de l'être peu.

Cette parole, *vous ne pouvez rien faire*, n'exclut pas toute action, mais seulement celles qui sont fructueuses pour le salut. Ce serait en abuser que d'en conclure que toutes les actions des infidèles sont des péchés. Entre les péchés et les actions méritoires de la vie éternelle il y a un milieu : c'est celui des actions moralement bonnes, mais qui, dans l'ordre du salut, n'ont ni valeur ni mérite. Saint Paul dit bien que tout ce qu'il ferait sans la charité ne lui servirait de rien, mais il ne dit pas qu'il lui serait nuisible.

(6) Dans le texte il y a au présent, *et il brûle :* c'est pour signifier l'incroyable activité de ce feu dévorant qui embrase à l'instant tout ce qu'il touche. On y trouve aussi sa durée infinie exprimée par ce présent, toujours à venir et toujours présent, *et il brûle*.

rabole, dans laquelle, outre plusieurs vérités incidentes, on trouve réunis tous les motifs capables d'engager les apôtres à resserrer autant qu'ils peuvent les nœuds qui les tiennent attachés à leur divin Maître : celui de l'honneur, il s'agit pour eux d'éviter l'opprobre de la stérilité, et de se procurer la gloire d'une heureuse fécondité ; celui de la crainte, s'ils se détachent eux-mêmes de cette vigne mystique, ou s'ils méritent d'en être retranchés le feu sera leur partage inévitable et leur éternel supplice ; celui de l'intérêt, sensible à leur attachement, le Sauveur les fait dépositaires de son pouvoir et arbitres de ses grâces, ils n'auront qu'à désirer et à demander, et leurs vœux seront aussitôt accomplis ; celui enfin de la reconnaissance, Dieu sera glorifié par les fruits de justice et de sainteté qu'ils produiront, comme les fruits dont un arbre est couronné sont en même temps la gloire de l'arbre et de celui qui le cultive ; ce qui n'est qu'une répétition figurée de ce que le Sauveur leur avait dit longtemps auparavant, qu'en voyant leurs bonnes œuvres, les hommes en rapporteraient la gloire à leur Père céleste, comme à l'auteur de tout le bien qui serait en eux.

Le Sauveur revient encore à ce qu'il leur a déjà dit, afin de le mieux graver dans leur esprit. Il leur répète donc qu'il faut qu'ils lui demeurent toujours unis par l'observation de ses commandements, et parce que tous les commandements sont renfermés dans la charité, qui comprend l'amour de Dieu et du prochain. « Comme « mon Père m'a aimé, leur dit-il, je vous aime

« de même (7); demeurez dans mon amour. Si « vous gardez mes commandements, vous de« meurerez dans mon amour, comme j'ai gardé « moi-même les commandements de mon Père (8), « et que je demeure dans son amour (9). Je « vous ai dit ceci afin que ma joie soit en « vous (10) et que votre joie soit complète ; « c'est là mon commandement, que vous vous « aimiez les uns les autres comme je vous ai « aimés. Il n'y a point de plus grand amour que « de donner sa vie pour ses amis (11). Vous

(7) C'est-à-dire, gratuitement et sans qu'il y eût de votre part aucun mérite précédent qui m'y obligeât : c'est ainsi que le Père a aimé l'humanité sainte du Sauveur, lorsqu'avant tout mérite, il l'a choisie pour être unie au Verbe en unité de personne. Jésus-Christ parle ici comme homme, et la comparaison qu'il fait de son amour pour ses disciples avec l'amour que son Père a pour lui doit s'entendre d'une gratuité semblable, et non d'un amour égal dans ses degrés et dans ses effets.

(8) *En se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.* Il n'est pas douteux qu'il n'en eût reçu le commandement, puisque sans commandement il n'y a point d'obéissance.

(9) L'amour du Père était pour le Fils un bien inaliénable qu'il ne pouvait jamais perdre; cependant le Fils a plus fait pour le conserver, qu'il n'exige de nous pour que nous ne perdions pas son amour. La condition est semblable, et elle est moins rigoureuse : qui oserait s'en plaindre?

(10) Cette joie de complaisance que ressent un bon père lorsqu'il voit ses enfants dociles à ses salutaires avis. Vous vous réjouirez vous-mêmes de savoir que je me réjouis en vous, et cette joie sainte, qui sera dès à présent le fruit de votre docilité, recevra un jour de votre persévérance sa plénitude et sa perfection.

(11) Tel a été le mien pour vous, tel doit être celui que vous devez avoir les uns pour les autres. Cette conclusion est ici sousentendue; saint Jean l'exprime formellement ailleurs, lorsqu'il dit (*I Ep.* III, 16) : *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous, et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères.* La charité de Jésus-Christ a été encore plus loin. Il n'a pas donné sa vie seulement

« êtes mes amis, si vous faites ce que je vous « commande. Je ne vous donnerai plus le nom « de serviteurs, parce que le serviteur ne sait « pas ce que fait son maître ; mais je vous ai « donné le nom d'amis, parce que je vous ai « découvert (12) tout (13) ce que m'a dit mon « Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, « mais c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous « ai destinés pour aller faire du fruit, et un « fruit qui soit de durée, afin que mon Père « vous donne tout ce que vous lui demanderez « en mon nom. Je vous fais ce commandement « de vous aimer les uns les autres. »

Ce qui l'engage à le leur réitérer ici, c'est que l'union des cœurs est absolument nécessaire à ceux qui doivent concourir au succès d'une grande entreprise ; mais ce concert, qui en facilite les moyens, ne suffit pas seul pour en surmonter les difficultés, la patience est encore nécessaire, et personne n'en eut jamais

pour ses amis, mais, dit saint Paul (*Rom.* v,8,9) : *Dieu a fait éclater son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs et ennemis, Jésus-Christ n'a pas laissé de mourir pour nous.* On a déjà dit dans quelles circonstances il est d'obligation, ou seulement de perfection, de donner sa vie pour le prochain. Voyez note 7, page 248 du tome Ier.

(12) On donne des ordres à ses serviteurs, sans être obligé de leur en découvrir les motifs ; mais on dit ses secrets à ses amis.

(13) *Tout* ne s'entend ici que des choses qui ont rapport à la religion et au salut. Jésus-Christ n'avait pas encore dit toutes ces choses, puisque incessamment il dira aux apôtres : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter présentement.* Mais il en avait dit une partie, et il ne devait pas tarder à dire le reste. Ainsi, *je vous ai découvert*, signifie en cet endroit, *j'ai commencé et j'achèverai bientôt de vous découvrir*, ou par moi-même, ou par l'Esprit que je vous enverrai, tout ce que m'a dit mon Père.

plus besoin que les apôtres, destinés à essuyer le déchaînement de tout l'univers. Jésus-Christ la leur recommande, ou plutôt il la leur persuade par le plus touchant de tous les motifs ; c'est son exemple qu'il leur propose en ces termes : « Si le monde vous hait, sachez que j'en « ai été haï avant vous : si vous eussiez été du « monde, le monde aimerait ce qui serait à « lui (14) ; mais parce que vous n'êtes point du « monde, et que je vous ai choisis et séparés du « monde, c'est pour cela que le monde vous « hait. Souvenez-vous donc de ce que je vous « ai dit : le serviteur n'est pas plus grand que « son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous « persécuteront aussi, s'ils ont gardé ma pa- « role, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous « feront toutes ces choses en haine de mon « nom (15), parce qu'ils ne connaissent point ce- « lui qui m'a envoyé (16). »

(14) Ce n'est pas que l'on ne se haïsse souvent dans le monde ; mais le monde sympathise toujours avec les mœurs corrompues de ceux qui sont du monde, au lieu qu'il a une antipathie naturelle et éternelle pour les mœurs vertueuses des gens de bien.

(15) Non-seulement vous serez persécutés comme moi, mais vous serez persécutés à cause de moi. Le premier est un motif de consolation dans les peines, le second est un sujet de joie et de triomphe au milieu des plus grands outrages. *Ils sortirent du conseil, tout joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (*Act.* v, 41). *Que nul d'entre vous,* dit l'apôtre saint Pierre, *ne souffre pour homicide, ou pour vol, ou calomnie, ou pour avoir voulu prendre le bien d'autrui ; mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en rougisse point, mais qu'il glorifie Dieu.* (I *Petr.* vi, 15, 16.)

(16) Ils connaissent un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, mais ils ne le connaissent pas en qualité de Père de Jésus-Christ, puisqu'ils méconnaissent son Fils ; ni comme auteur de la mission de Jésus-Christ, puisqu'ils méconnaissent son envoyé.

Et cette ignorance ne les excuse point, parce qu'elle est volontaire. « Si je n'étais point venu, « et que je ne leur eusse rien dit, ils seraient « exempts de péché ; mais maintenant ils sont « inexcusables dans leur péché. » Ils n'en comprennent point l'énormité, parce qu'ils croient ne haïr que moi ; mais « celui qui me hait, hait « aussi mon Père (17). » Je le dis donc encore : « Si je n'avais pas fait parmi eux des choses que « nul autre n'a faites, ils seraient exempts de « péché ; mais maintenant, et ils les ont vues, « et ils me haïssent moi et mon Père. Mais c'est « afin que ce qui est écrit dans leur loi s'ac- « complisse : Ils m'ont haï sans sujet.

Mais leur haine ne prévaudra point contre la vérité qu'elle leur fait méconnaître. Car « quand « il sera venu, le consolateur que je vous en- « verrai du sein de mon Père (18), lui qui est

Ils ne connaissent pas Dieu, puisqu'ils ne le reconnaissent pas, c'est-à-dire, puisqu'ils ne connaissent pas sa puissance dans les miracles de Jésus-Christ, et sa sainteté dans la doctrine de Jésus-Christ.

(17) Rien de si rare que la haine directe de Dieu, rien de si ordinaire que la haine indirecte. On hait Dieu indirectement comme législateur et comme juge, lorsqu'on hait la loi qu'il nous impose, et sa justice qui en punit l'infraction. La haine de la religion qu'il a révélée, de l'Église qu'il a fondée, des ministres qu'il a établis, est, de toutes les haines indirectes, celle qui approche le plus de la directe.

(18) Toutes les œuvres que Dieu produit au dehors sont également l'ouvrage des trois personnes divines. Cependant il arrive souvent qu'on les attribue, par appropriation, à l'une des trois personnes. C'est ainsi que la création est attribuée au Père, la rédemption au Fils, et la sanctification au Saint-Esprit. On dit d'une des personnes qu'elle est envoyée, lorsque l'œuvre divine est une de celles qui lui sont appropriées ; ce qui ne se dit pourtant que des personnes qui *procèdent*. Ainsi le Fils est envoyé par

« l'Esprit de vérité qui procède du Père, c'est
« lui qui rendra témoignage de moi ; et vous
« aussi vous en rendrez témoignage, parce que
« vous êtes avec moi dès le commencement (19).

le Père dont il procède, et le Saint-Esprit l'est par le Père et par le Fils ; mais le Père, de qui procèdent les deux autres personnes, et qui ne procède d'aucune, n'est jamais dit être envoyé. Que si le Fils dit de lui-même : L'Esprit du Seigneur est sur moi... il m'a *envoyé* pour évangéliser les pauvres, cela ne doit s'entendre que de l'humanité du Sauveur, selon laquelle il a pu en effet être envoyé par le Saint-Esprit ; car si on ne considère en lui que la divinité, comme il est principe du Saint-Esprit qui procède de lui, c'est lui qui envoie le Saint-Esprit, comme il dit formellement en cet endroit ; et il n'est plus permis de dire alors que le Saint-Esprit l'envoie.

Ce mot, *que je vous enverrai*, a toujours servi à prouver que le Saint-Esprit procède du Fils. Et comme il est dit aussitôt après, *qui procède du Père*, on a dans ce seul texte la réfutation de deux hérésies, de celle qui faisait procéder le Saint-Esprit du Fils et non du Père, et de celle qui le faisait procéder du Père et non du Fils. On n'ignore pas que la seconde est celle des Grecs : la première est peu connue. Saint Basile l'a combattue dans Eunomius, comme on peut le voir *lib.* II *contra Eunomium, in fine.*

(19) Saint Augustin dit que le témoignage que rendirent les apôtres, est le témoignage du Saint-Esprit, dont il est parlé ici. Cela est vrai ; mais ce n'est pas dire assez. A la vérité le Saint-Esprit dirigeait et inspirait les apôtres dans le témoignage qu'ils rendirent de Jésus-Christ, suivant cette parole : *Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.* Et dans ce sens le témoignage des apôtres était aussi celui du Saint-Esprit. Mais cet Esprit divin a aussi rendu son témoignage particulier, tout à fait indépendant de celui des apôtres : ce fut lorsqu'il descendit sur eux en forme de langues de feu, et qu'il leur communiqua le don des langues. Témoignage qu'il répéta toutes les fois qu'il descendit d'une manière sensible sur les nouveaux baptisés, et qu'il leur communiqua le même don. Tel est le témoignage divin qui fut rendu par le Saint-Esprit. Celui des apôtres, en tant qu'ils étaient inspirés par le même esprit était aussi divin. Mais c'était en même temps un témoignage humain, fondé sur ce qu'ils avaient ouï de leurs oreilles, vu de leurs yeux, et touché de leurs mains, comme s'exprime saint

C'est afin que vous ne vous scandalisiez « point, que je vous ai dit » ce que vous aurez à souffrir après moi et pour moi. Vous devez donc vous y attendre. « Ils vous mettront hors « des synagogues. Le temps même approche que « quiconque vous fera périr s'imaginera rendre « service à Dieu (20); et ils en useront ainsi à « votre égard, parce qu'ils ne connaissent ni « mon Père ni moi. Mais je vous ai parlé de la « sorte afin que, quand le temps sera venu, vous « vous souveniez que je vous ai dit ces choses.

« Au reste, je ne vous les ai pas dites dès le « commencement (21), parce que j'étais avec

Jean. (*Epist.* I, 1). Et c'est en ce sens que Jésus-Christ en parle ainsi, lorsqu'il dit : Vous rendrez aussi témoignage de moi, *parce que vous êtes avec moi dès le commencement.* Le premier était nécessaire pour obliger les hommes à croire des vérités divines : le second était accommodé à la nature de l'homme et à sa manière de procéder à la vérification des faits, qui est la preuve par témoins. Par l'union des deux, il ne manque à Jésus-Christ aucune espèce de témoignage.

(20) Les princes et les magistrats chrétiens et catholiques ont cru rendre service à Dieu en poursuivant comme impies ceux qui combattaient la foi chrétienne et catholique, et, en le croyant, ils ne se trompaient pas. Les princes et les magistrats infidèles ou hérétiques se sont imaginé qu'ils rendaient service à Dieu en poursuivant comme impies ceux qui professaient ou qui défendaient la foi chrétienne et catholique, et, en se l'imaginant, ils se trompaient. Ce n'est pas la peine soufferte, mais la cause pour laquelle on la souffre qui fait la différence du martyr et du fanatique opiniâtre. De même ce n'est point la peine infligée, mais la cause pour laquelle on l'inflige qui fait la différence du persécuteur impie ou du pieux zélateur.

Dieu est si juste, qu'il veut que l'ignorance excuse en partie les ennemis de son culte et les meurtriers de ses prophètes : *Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* Il est si patient, qu'il n'écrase pas de sa foudre ceux qui osent dire que la défense de sa cause ne regarde que lui, et que les princes, ceux qu'il a faits ses lieutenants sur la terre, ont tort de s'en mêler.

(21) Jésus-Christ avait déjà prédit plus d'une fois à ses disciples

« vous, » et que soutenus par ma présence, vous n'aviez pas besoin d'être précautionnés par mes avis, outre que les premiers effets de cette haine devaient tomber sur moi seul. « Maintenant je m'en vais à celui qui m'a en-« voyé ; et personne de vous ne me demande : « Où allez-vous ? » Je sais que ce n'est point par indifférence. « Mais parce que je vous ai « parlé de la sorte, la tristesse a *tellement* rem-« pli votre cœur, » que vous n'avez pas la force de parler. « Je vous dis pourtant la vérité. » Quelque avantageuse que vous soit ma présence, « il est de votre intérêt que je m'en aille (22) : « car si je ne m'en vais point, le consolateur ne « viendra point à vous ; et si je m'en vais, je « vous l'enverrai (23). Et quand il sera venu, il

les persécutions qu'ils auraient à essuyer. Ce qu'il leur dit ici pour la première fois, c'est qu'ils seront persécutés et mis à mort, parce qu'on les regardera comme des impies et des ennemis de Dieu ; ce qui devait être fort sensible à ces hommes vertueux. C'est à cette dernière circonstance qu'on peut rapporter ces paroles : *Je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement.*

(22) Les apôtres ne pouvaient être dédommagés de la perte d'un Dieu que par la venue d'un Dieu. Donc le Saint-Esprit est Dieu, dit saint Chrysostome, qui le concluait de là contre Macédonius.

(23) Il aurait pu se faire absolument que le Saint-Esprit vînt et que Jésus-Christ l'envoyât, quoique Jésus-Christ ne quittât point la terre : mais cela ne devait pas être selon l'ordre des décrets divins. Suivant cet ordre, chacune des personnes devait paraître à son tour dans l'ouvrage de la rédemption divine et de la sanctification des hommes. Le Père avait commencé en envoyant son Fils unique, et en l'unissant à la nature humaine par l'incarnation. Le Verbe incarné avait éclairé le monde par sa doctrine, et l'avait racheté par sa mort ; il fallait qu'il disparût, et qu'il laissât, si l'on ose ainsi parler, la place libre, pour que le Saint-Esprit se montrât en qualité de sanctificateur des hommes et de consommateur de l'ouvrage du Père et du Fils. On tire en-

« convaincra (24) le monde sur le péché, sur la « justice et sur le jugement ; » c'est-à-dire (si l'on ose interpréter des paroles si mystérieuses), lorsque le Consolateur sera venu, il convaincra le monde qu'il est pécheur (25), que je suis juste, où plutôt que je suis la justice même, et qu'au jour du dernier jugement, moi qui dois être son juge, puisque je suis le vainqueur et le juge de son prince, je présenterai à ses regards le contraste si accablant pour lui de ses crimes avec mon innocence, et de ma justice avec son iniquité; qu'ainsi le monde saura enfin ce qu'il est, ce que je suis, et à quoi il doit s'attendre.

L'Esprit-Saint doit donc convaincre le monde « sur le péché, » ajoute le Sauveur, qui revient sur ce qu'il a dit : « car ils n'ont pas cru en « moi ; sur la justice, car je vais à mon Père, « et vous ne me verrez plus (26) ; sur le juge-

core d'ici la preuve de la divinité du Saint-Esprit. Car il n'y avait qu'un Dieu qui pût mettre la dernière main à l'ouvrage de Dieu.

(24) Convaincre signifie donner des preuves assez concluantes pour qu'on ne puisse avoir rien de raisonnable à y opposer. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait encore des incrédules, mais c'est ce qui les rend inexcusables.

La plus concluante de toutes les preuves que donnèrent les apôtres, ce furent les miracles que le Saint-Esprit opéra par leur ministère.

(25) Tous les hommes sont pécheurs, et ne peuvent cesser de l'être que par la foi en Jésus-Christ. Donc ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ demeurent nécessairement et irrémédiablement pécheurs.

(26) Jésus-Christ, en quittant la terre et en montant au ciel par sa propre vertu, a fait voir qu'il était plus qu'homme, bien loin de n'être, comme le monde l'avait jugé, qu'un homme pécheur et criminel jusqu'à mériter le dernier supplice.

« ment, car le prince de ce monde est déjà « jugé (27). »

Par ces dernières paroles, le Sauveur entrait dans des mystères dont les disciples n'étaient pas encore capables. C'est ce qui le fait leur dire alors : « J'ai encore beaucoup de choses à vous « dire (28); mais vous n'êtes pas en état de « les porter présentement. » Mais, ajoute-t-il, pour augmenter en eux le désir de la venue du Saint-Esprit, par celui qu'ils avaient sans doute d'être pleinement instruits de tout ce qu'il leur importait de savoir, « mais quand il viendra, « cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute « vérité; car il ne parlera pas de son chef, mais « il dira tout ce qu'il aura entendu (29), et il « vous fera connaître l'avenir (30). C'est lui qui

(27) Le prince du monde, c'est le démon. Dépossédé des temples où il était adoré; réduit au silence dans les lieux où il rendait ses oracles, ou à la confession forcée de la divinité de Jésus-Christ par la bouche des énergumènes des corps desquels on le chassait, cet esprit des ténèbres était manifestement vaincu et par conséquent jugé et condamné. Donc le monde, son adorateur et son esclave, ne pouvait plus éviter d'être jugé et condamné à son tour.

Ces trois vérités, prouvées par les apôtres, c'est-à-dire par le Saint-Esprit, inspirateur de la prédication des apôtres et auteur de leurs miracles, prouvaient celles que Jésus-Christ vient de proposer, prises dans le sens que nous leur avons donné en les expliquant.

(28) Voyez la note 13 de la page 270 de ce volume.

(29) Le Saint-Esprit ne dit que ce qu'il entend du Fils, comme le Fils ne fait que ce qu'il voit faire au Père. Façons de parler qui signifient que le Saint-Esprit reçoit du Fils la science, comme le Fils reçoit du Père la puissance.

(30) Le don de prophétie est promis par ces paroles. Les apôtres l'eurent, et ils ne furent pas seuls à l'avoir, puisque saint Paul distingue différentes classes d'apôtres, de prophètes

« me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à « moi, et il vous l'annoncera (31). »

Il est vrai que tout ce qu'il a vient de mon Père ; mais « tout ce qui est à mon Père m'ap-« partient : c'est pourquoi je vous ai dit qu'il « recevra de ce qui est à moi et qu'il vous l'an-« noncera. »

Ces paroles sont faciles à entendre, si le Fils est principe du Saint-Esprit; mais s'il ne l'était pas, elles seraient inintelligibles. La procession des personnes divines est donc clairement connue, et l'on peut dire que le Sauveur en achève ici la révélation.

CHAPITRE LXII.

Fin du discours. — Joie promise après la douleur. — Jésus prie pour lui-même et pour ses disciples.

Consolés dans leurs souffrances par la visite et par les dons du Saint-Esprit, les disciples le seront enfin par leur réunion avec leur cher maître. L'attente ne doit pas en être bien lon-

de docteurs, etc. Les apôtres réunissaient toutes ces qualités, qui se trouvaient partagées entre les autres.

(31) Avec l'essence divine, le Saint-Esprit reçoit du Fils *toute* la science divine. Mais il ne l'a pas communiquée tout entière aux apôtres, la nature créée en étant incapable ; et c'est de la portion qu'il leur a communiquée que le Sauveur dit : *Il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera*, ce qui revient à ceci : Ce qu'il vous annoncera, il l'aura reçu de moi.

gue ; c'est le temps de cette vie si court en lui-même, et qui n'est qu'un moment si on le compare à l'éternité. C'est dans ce sens, à ce qu'il paraît, que Jésus leur dit encore : « Dans peu « de temps vous ne me verrez plus, et peu de « temps après vous me reverrez, parce que je « vais à mon Père. »

Le premier de ces deux temps, c'est celui qui devait se passer jusqu'à son ascension. Le second devait durer depuis l'ascension du Sauveur jusqu'à la mort des apôtres, jour auquel il devait les recevoir entre ses bras, et porter jusque sur son trône leurs âmes victorieuses du monde et de l'enfer. Ce qu'il ajoute de son retour à son Père se rapporte à ces deux choses. Parce qu'il était près d'y retourner, ses disciples allaient bientôt le perdre de vue ; mais, parce qu'il devait y retourner afin de leur préparer la place, son départ était pour eux le gage de son retour, et le sujet de leur affliction devenait le fondement de leur espérance. Tout cela était annoncé, mais n'était pas développé, et s'il avait pour les disciples la certitude des oracles, il en avait aussi l'obscurité, au moins pour le plus grand nombre d'entre eux. « Il y « en eut donc qui se dirent les uns aux autres : « Que nous dit-il là ? Dans peu de temps vous « ne me verrez plus, et dans peu de temps vous « me reverrez, et je m'en vais à mon Père. Ils « disaient donc : Que dit-il là ? Nous n'entendons point ce qu'il dit.

« Jésus vit bien qu'ils avaient envie de l'in- « terroger, et il leur dit : Vous vous demandez « les uns aux autres ce que je vous ai voulu dire

« par ces paroles : Dans peu de temps vous ne « me verrez plus, et peu de temps après vous « me reverrez. En vérité, en vérité je vous le « dis, vous serez affligés, vous autres, et vous « pleurerez. Pour le monde, il se réjouira. Vous « serez dans la tristesse, mais votre tristesse se « changera en joie. »

Sans expliquer la durée des deux temps, Jésus leur fait comprendre que celui de son absence sera pour eux celui de l'affliction, à laquelle succédera la joie de son retour ; en quoi leur condition est bien différente de celle des amateurs du monde, qui commencent par la joie et qui finissent par la douleur. Qu'ils les laissent donc se livrer à leurs joies courtes et frivoles ; et, au lieu de leur porter envie, qu'ils songent que les maux de la vie présente sont comme le travail par lequel ils enfantent une seconde vie que des joies infinies rendront éternellement heureuse, comme le Sauveur achève de le faire sentir par cette comparaison qui doit servir à la consolation de tous les justes souffrants : « Quand « une femme accouche, elle souffre parce que « son temps est venu ; mais quand elle est ac« couchée d'un fils, elle ne se souvient plus de « tous ses maux, à cause de la joie qu'elle a « d'avoir mis un homme au monde. De même « donc vous êtes présentement dans la tristesse ; « mais je vous reverrai, et vous aurez la joie « dans le cœur, et personne ne vous ôtera vo« tre joie. Alors vous ne me ferez aucune de« mande (1). »

(1) Si l'on rapporte ce mot à ce qui a été dit auparavant, il

Mais, séparés d'un maître si bienfaisant et si puissant, à qui désormais auront-ils recours dans leurs besoins ? Le Sauveur va leur ôter encore cette dernière inquiétude. Il y a un moyen d'obtenir plus de faveurs en son absence qu'ils n'en obtenaient pendant le temps qu'il a conversé parmi eux. Ce moyen, jusqu'alors inconnu, va être enfin manifesté au monde. Jésus qui l'avait déjà indiqué, achève de le faire connaître par ces paroles : « En vérité, en vérité je vous « le dis, ce que vous aurez demandé à mon Père « en mon nom, il vous le donnera. » Accoutumés à n'adresser vos prières qu'à moi seul, « jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon « nom ; demandez, et vous recevrez, en sorte « que votre joie sera complète » par l'entier accomplissement de vos désirs.

Jésus termine enfin cette longue instruction par la promesse réitérée d'une plus claire manifestation des secrets divins. « Je vous ai parlé, « dit-il, de ces choses en paraboles ; voici le « temps que je ne vous parlerai plus en para- « boles, mais je vous annoncerai clairement ce « qui regarde mon Père, » soit par moi-même ou par l'Esprit que je vous enverrai. « Vous de- « manderez alors en mon nom, et je ne vous « dis point que je prierai le Père en votre fa-

signifiera : *Vous ne me ferez plus aucune question.* Si on le joint à ce qui suit immédiatement, il voudra dire : Vous ne me ferez plus aucune *prière.* La plupart des interprètes suivent la première de ces deux explications. Ceux qui voient Dieu face à face n'ont plus d'éclaircissement à demander. Il est vrai qu'ils n'ont plus de besoins à exposer ; mais, s'ils ne peuvent plus prier pour eux-mêmes, ils peuvent le faire encore et ils le font incessamment pour nous.

« veur (2) ; » quand même il serait possible que je ne le fisse pas, vous seriez toujours exaucés ; « car le Père lui-même vous aime, parce que « vous m'avez aimé (3), et que vous avez cru « que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du « Père, et je suis venu dans le monde : je quitte « aussi le monde, et je m'en vais à mon Père (4). »

Le Sauveur avait parlé souvent aussi clairement qu'il vient de le faire, et cependant il n'avait pas été compris. Mais, soit que la répétition des mêmes choses les eût rendues plus intelligibles, soit qu'il eût accompagné ses dernières paroles d'une lumière extraordinaire qui suppléa dans ses auditeurs au défaut de capacité, « les disciples lui dirent : Vous parlez là

(2) Jésus-Christ dans le ciel est *toujours vivant*, *afin d'intercéder pour nous*. (*Héb*. VII, 25.) Cependant l'Église ne lui dit jamais, comme aux saints : *Priez pour nous*, mais : *Ayez pitié de nous*. C'est, dit l'abbé Rupert, parce que l'intercession de Jésus-Christ n'est pas, comme celle des saints, une prière humble et suppliante, mais une représentation que fait de nos besoins et de ses droits celui qui, pour s'être fait semblable à nous, n'en est pas moins égal à Dieu.

(3) L'amour que Dieu a pour nous précède nécessairement celui que nous avons pour Dieu. Nous ne pourrions jamais l'aimer, s'il ne nous aimait le premier. Mais le nôtre donne au sien de nouveaux accroissements, si l'on n'aime mieux dire qu'au premier amour qui n'était que bienveillance, le nôtre fait succéder dans le cœur de Dieu un amour de complaisance ; et c'est de ce second amour qu'il est dit : *Le Père vous aime, parce que vous m'avez aimé.*

(4) Le Verbe était dans le monde avant qu'il sortît du sein du Père, et il ne quitta pas le sein du Père lorsqu'il parut en sortir pour venir dans le monde. Toujours présent partout par son immensité, il ne fit que se rendre visible où il ne l'était pas. L'Homme-Dieu n'a pas quitté le monde depuis qu'il en est sorti pour retourner à son Père. Toujours présent sur la terre sous les espèces eucharistiques, il n'a fait que cesser d'être visible où il l'était auparavant.

« clairement, et vous ne vous servez point de « paraboles. Nous sommes convaincus présen- « tement que vous savez toutes choses, et vous « n'avez pas besoin que personne vous inter- « roge ; c'est ce qui nous fait croire que vous « êtes sorti de Dieu. Jésus leur répondit : Vous « croyez en ce moment, » il est vrai ; mais telle est encore la faiblesse de votre foi, que « voilà « le temps qui vient, et il est déjà venu, que « vous allez être dispersés chacun de votre côté « et me laisser seul ; cependant je ne suis pas « seul, car mon Père est avec moi. » Et, pour leur remettre encore devant les yeux l'objet principal de son discours, il finit par ces mots : « Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez « la paix en moi » par la certitude qu'il n'arrivera rien, ni à vous ni à moi, qui ne tourne enfin à mon avantage et au vôtre. « Vous aurez « bien à souffrir dans le monde ; mais prenez « courage, j'ai vaincu le monde (5). »

« Après que Jésus eut ainsi parlé, il dit en « levant les yeux au ciel : Mon Père, le temps « est venu ; glorifiez votre Fils, afin que votre « Fils vous glorifie, comme (6) vous avez mis

(5) Le monde n'est pas tout à fait désarmé par la victoire que Jésus-Christ a remportée sur lui ; mais il est tellement affaibli, qu'il ne peut plus vaincre que ceux qui ne veulent pas se défendre.

Ce qu'il a de force ne lui a été laissé que pour signaler le courage de ses vainqueurs, et sa faiblesse est la conviction de la lâcheté de ses esclaves.

(6) *Comme* se rapporte à ce mot, *Glorifiez votre Fils.* Il exprime la mesure de la gloire que Jésus-Christ demande. Cette gloire doit être proportionnée à la puissance que son Père lui a communiquée. Or, cette puissance étant sur toute chaire, c'est-à-

« tous les hommes sous sa puissance (7), afin « qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous « lui avez donné. Or, la vie éternelle, c'est de « vous connaître pour le seul véritable Dieu, « et Jésus-Christ que vous avez envoyé (8). Je

dire sans bornes, il est convenable que la gloire qui l'accompagne soit aussi sans bornes. Cette prière a été exaucée dans toute son étendue. Parce que *Jésus-Christ s'est humilié jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père.* (*Philip.* II, 8 et seq.)

(7) Il y a dans le texte, *toute chair*, expression par laquelle on a toujours entendu *tous les hommes.* Il est dit ensuite : *Afin qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné.* Il donne donc la vie éternelle à toute chair, c'est-à-dire à tous les hommes, ce qui montre qu'il ne parle point ici de la vie éternelle consommée, mais seulement de la vie éternelle commencée, ou, comme l'explique saint Cyrille, de ce qui en est la racine et l'origine : savoir, de la connaissance d'un seul vrai Dieu et de Jésus-Christ en qualité de Messie, comme le Sauveur lui-même va nous l'apprendre. Telle est la vie éternelle qu'il a donnée à tous les hommes, c'est-à-dire qu'il leur a offerte, en sorte que, de son côté, il n'a rien manqué de ce qui était nécessaire pour que tous les hommes pussent l'avoir.

(8) La vie éternelle, c'est-à-dire ici, la foi qui en est la racine, a pour dogmes fondamentaux l'existence d'un seul Dieu et la mission de Jésus-Christ en qualité de Sauveur du monde. Le second devait être proposé aux Juifs, qui croyaient déjà le premier, et les deux devaient l'être aux gentils, qui ne connaissaient ni l'un ni l'autre. Reconnaître le Père pour seul Dieu véritable ce n'est pas exclure de la divinité ce qui est avec le Père un seul et même Dieu. Le Fils et le Saint-Esprit ne sont donc pas exclus par ce texte; et les ariens, qui voulaient s'en prévaloir, ne pouvaient en tirer aucun avantage.

Si Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu, il faut donc ajouter foi à toutes ses paroles, et croire qu'il est Dieu, s'il a dit ailleurs qu'il est Dieu. Donc tout ce que l'on pourrait conclure de ce texte, c'est que la divinité de Jésus-Christ n'y est ni prouvée ni contredite, et l'on n'en est pas moins obligé de la croire, supposé que d'autres textes la prouvent.

« vous ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli « l'œuvre que vous m'avez donné à faire ; glorifiez-« moi donc maintenant, mon Père, dans vous-« même de la gloire que j'ai possédée dans vous « avant que le monde fût créé (9). »

Après avoir prié pour lui-même, il va prier pour ses disciples. Un discours plus long et des expressions plus tendres feraient presque penser qu'il s'intéresse plus à leur bonheur qu'au sien propre. C'est donc spécialement d'eux qu'il continue de parler ainsi à son Père : « J'ai fait « connaître votre nom aux hommes que vous « m'avez donnés en les séparant du monde. « Ils étaient à vous, et vous me les avez don-« nés ; et ils ont mis votre parole en pratique. « Ils connaissent présentement que tout ce que « vous m'avez donné vient de vous, car je leur « ai communiqué les paroles que vous m'avez « communiquées ; ils les ont reçues, et ont véri-« tablement reconnu que je suis sorti de vous, « et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé. « Je prie pour eux ; je ne prie point pour le « monde (10), mais pour ceux que vous m'avez

Les anciens Pères l'ont prouvée par ce même texte. Ils traduisaient ainsi : *La vie éternelle, c'est de vous connaître, vous et Jésus-Christ que vous avez envoyé, pour le seul Dieu véritable.* Rien ne répugne à cette interprétation ; et lorsque saint Athanase l'opposa à Arius, celui-ci ne sut que répondre.

(9) Avant la création du monde *le Verbe était dans Dieu*, où il possédait la gloire qui appartient au Fils unique du Père. Il demande que son humanité soit associée à cette gloire, et que l'on puisse reconnaître le Verbe increé aux splendeurs du Verbe incarné.

(10) Jésus-Christ ne prie point ici pour le monde incrédule et pervers, mais pour ses disciples qui avaient la foi et la justice. Aussi demande-t-il pour eux ce qu'il convient de demander

« donnés, parce qu'ils sont à vous. » Il dit ceci parlant en homme, mais il parle en Dieu lorsqu'il ajoute : « Tout ce qui m'appartient est à « vous, et tout ce qui vous appartient est à « moi ; je suis glorifié en eux (11). »

Que l'on ne soit pas surpris de voir qu'il emploie tant de motifs pour engager son Père à les aimer et à les prendre sous sa sauvegarde ; ils vont être privés de sa présence et de l'appui sensible qu'ils y trouvaient. « Je ne suis plus « dans le monde, dit-il ; pour eux, ils y sont, « et moi je retourne à vous. Père saint, con« servez, à cause de votre nom (12), ceux que « vous m'avez donnés, afin qu'ils soient une « même chose comme nous le sommes (13).

pour des hommes justes et fidèles, la persévérance dans la foi et dans la justice, et la consommation de la charité. Sur la croix il demandera pour les méchants et pour les impies ce qu'il faut demander d'abord pour de pareils hommes, le pardon de leurs péchés, dont le premier effet est la justification des pécheurs.

(11) Ce qu'il en avait retiré de gloire jusqu'alors était si peu de chose, que l'on oserait presque dire que cela ne valait pas la peine d'en parler. C'est ainsi qu'il vient de les louer d'avoir cru à sa parole, quoique leur foi fût si chancelante, et d'avoir mis ses leçons en pratique, quoique leur vertu fût imparfaite, qu'il avait été obligé de leur reprocher sans cesse la faiblesse de l'une et de l'autre. On croit voir une mère tendre et éclairée qui remontre à ses enfants leurs défauts pour les en corriger, et qui n'entretient leur père que de ce qu'ils ont de louable et de vertueux pour les en faire aimer.

(12) C'est-à-dire pour la gloire de votre nom ; d'autres traduisent, *par la vertu de votre nom :* on peut choisir entre ces deux explications.

(13) Afin qu'ils soient une même chose par l'union des cœurs, comme nous sommes une même chose par l'unité de nature.

S'ils ont la charité, ils auront toutes les vertus ; et s'ils demeurent parfaitement unis, tous les succès leur sont assurés. Aussi Jésus-Christ semble-t-il borner là tout ce qu'il demande pour eux à son Père.

« Tandis que j'étais avec eux, je les conservais « à cause de votre nom ; j'ai eu soin de ceux « que vous m'avez donnés, et nul d'eux ne s'est « perdu (14), hors le fils de perdition, afin que « l'Écriture s'accomplisse (15). Je vais mainte- « nant à vous, et c'est afin que ma joie soit « parfaite en eux (16) que je dis ceci pendant « que je suis dans le monde. Je leur ai commu- « niqué votre parole, et le monde les a eus en « haine (17), parce qu'ils ne sont point du « monde, de même que moi je ne suis pas du « monde non plus. Je ne vous prie point de les « ôter du monde, mais de les préserver du « mal (18); ils ne soint point du monde, de « même que moi je ne suis pas du monde non « plus. Sanctifiez-les en vérité. Votre parole est « vérité (19). Comme vous m'avez envoyé dans

(14) On peut avoir été donné par le Père à Jésus-Christ, et cependant périr.

(15) Il fallait qu'il pérît, puisque sa perte était prédite dans l'Écriture; mais sa perte n'avait été prédite que parce qu'il devait périr par la détermination libre et volontaire de son cœur.

(16) Celle que j'aurai de les voir conservés et sanctifiés; ou bien celle qu'ils auront en éprouvant les mêmes effets de votre protection en mon absence, que lorsque je leur étais présent. On peut encore choisir entre ces deux explications.

(17) Raison de plus pour que Dieu les aime, l'ennemi de Dieu et de Jésus-Christ les hait

(18) Dieu fait beaucoup pour les gens de bien, qu'il délivre, par la mort, des dangers et des persécutions du monde. Il fait plus pour ceux qu'il y laisse avec la grâce de les surmonter : les premiers sont les justes; les seconds sont les héros de la religion.

(19) Cette parole, c'est la loi évangélique dont Jésus-Christ demande pour ses disciples l'entier accomplissement : elle seule produit la sainteté véritable et parfaite

« le monde, je les ai aussi envoyés dans le « monde (20). Je me sanctifie moi-même pour « eux (21), afin qu'eux-mêmes ils soient aussi « sanctifiés en vérité.

« Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, « mais c'est encore pour ceux qui croiront en « moi par le moyen de leur prédication, afin « qu'ils soient tous une même chose, comme « vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi « en vous; qu'eux-mêmes ne soient aussi qu'une « chose en nous (22), et que le monde croie

(20) Jésus-Christ était l'envoyé de Dieu; les apôtres étaient les envoyés de Jésus-Christ : ceux-ci ont envoyé, au nom de Dieu et de Jésus-Christ, leurs disciples, qui en ont envoyé d'autres à leur tour. Les mains sont différentes, mais la source de la mission est toujours la même, et le dernier évêque qui sera consacré dans l'Église catholique aura sa mission de Dieu aussi véritablement que l'avait Jésus-Christ.

Les apôtres envoyés dans le monde devaient être saints : 1° pour se préserver de la corruption du monde; 2° pour sanctifier le monde par leur exemple, sans lequel la prédication n'est guère sanctifiante. Il fallait que chacun d'eux pût dire comme saint Paul : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.*

(21) La sainteté de Jésus-Christ est la source et le modèle de la nôtre. Quoiqu'il soit essentiellement saint comme Dieu, quoiqu'il soit nécessairement comme homme, uni personnellement au Verbe, il a encore pu, non pas se sanctifier dans le sens rigoureux de ce terme, qui signifie se rendre saint, mais produire des actes de sainteté en vue des hommes qui devaient être sanctifiés par ses mérites et par ses exemples.

(22) Par le moyen de Jésus-Christ qui est *un* avec Dieu et qui s'est fait *un* avec nous, il se forme de Dieu, de Jésus-Christ et de nous, une union si intime que le terme d'union suffit à peine pour l'exprimer, et que celui d'unité semble y être plus propre. Le mystère s'en dévoilera dans le ciel : l'union des fidèles en est l'image sur la terre. Quoique les yeux n'aperçoivent ni Dieu, qui en est l'âme et le centre, ni Jésus-Christ qui en est le lien, l'un et l'autre se manifestent par les effets auxquels on reconnaît l'au-

« que vous m'avez envoyé. Je leur ai aussi fait « part de la gloire que j'ai reçue de vous (23), « afin qu'ils soient une même chose, comme « nous, nous sommes une même chose. Je suis « en eux, et vous êtes en moi ; afin qu'ils soient « unis parfaitement, et que le monde connaisse « que vous m'avez envoyé et que vous les avez « aimés, comme vous m'avez aimé moi-même. « Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je « souhaite qu'où je serai, ils soient aussi avec « moi, afin qu'ils soient témoins de la gloire « qui m'appartient, et que j'ai reçue de vous, « parce que vous m'avez aimé avant la création « du monde. Père juste, le monde ne vous a « point connu; pour moi, je vous ai connu, et « ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. « Je leur ai fait connaître votre nom, et je le « leur ferai connaître, afin que l'amour dont

teur de la loi de charité, comme on reconnaît le Créateur par les ouvrages de la création. C'est pour cela que le Sauveur ajoute : *Afin que le monde croie ou connaisse que vous m'avez envoyé.* Le monde en effet l'a reconnu à cette marque, et tel infidèle qui ne s'était pas rendu à la preuve des miracles n'a pas pu résister à celle-ci.

(23) Par cette gloire, les uns entendent la filiation divine, d'autres la mission apostolique, d'autres encore, la participation du corps et du sang de Jésus-Christ. Quelques-uns croient que le Sauveur parle du don anticipé de la gloire éternelle. On dira à ce propos que l'on a omis d'expliquer plusieurs paroles de la prière du Sauveur, lesquelles sont prises en divers sens par les Pères et les interprètes catholiques. Tous ces sens sont bons: nul n'est assez manifestement le sens littéral pour exclure les autres; les rapporter tous ce serait multiplier inutilement les commentaires, d'autant plus qu'il est difficile qu'il ne s'en présente pas quelqu'un à ceux qui lisent avec attention cette admirable prière, et qu'il est naturel que chacun soit plus touché de ce qui lui vient à l'esprit que de ce qui lui serait suggéré d'ailleurs.

« vous m'avez aimé (24) soit en eux, et que je sois « aussi en eux moi-même (25). »

CHAPITRE LXIII.

Jardin des Olives. — Baiser de Judas. — Soldats renversés. — Malchus. — Jésus est pris et conduit chez Anne et Caïphe. — Soufflet. — Faux témoins. — Confession de Jésus-Christ.

« Après ce discours, Jésus, » qui n'avait plus rien à faire en ce monde qu'à souffrir et à mourir, « alla avec ses disciples au delà du torrent « de Cédron. Il allait, selon sa coutume, à la « montagne des Olives, et ses disciples y allè« rent aussi avec lui. Il vint avec eux dans le « lieu qu'on appellé Gethsémani, où était un « jardin dans lequel il entra lui et ses disciples. « Or, Judas, qui le livrait, savait aussi le lieu, « parce que Jésus et ses disciples s'y étaient « souvent assemblés. » Bien loin de fuir le traître, Jésus allait au-devant de lui, et comme le

(24) Dieu nous aime du même amour dont il a aimé Jésus-Christ. C'est proprement Jésus-Christ qu'il aime en nous, et l'amour qu'il a pour nous n'est qu'une extension de celui qu'il a pour Jésus-Christ.

(25) Cet amour est *en nous*, parce que l'amour du Père n'est autre que le Saint-Esprit qui est réellement donné à ceux que Dieu aime de cet amour spécial par lequel ils sont faits enfants de Dieu. C'est ce qui a fait dire à saint Paul : *La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.* (*Rom.* v, 5.)

moment du combat approchait, « il dit à ses « disciples : Demeurez ici, pendant que je m'en « irai prier là; priez aussi, afin que vous n'en-« triez pas en tentation. Ensuite, laissant les « autres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, « et il commença à craindre (1) et à être rem-« pli de tristesse. Mon âme, leur dit-il, est « triste jusqu'à la mort (2); attendez ici, et

(1) Il commença à sentir l'effroi et la tristesse. Il pouvait éprouver ces deux sentiments, puisqu'il était homme; mais parce qu'il était Homme-Dieu, il ne les éprouva qu'au moment et dans le degré qu'il voulut, et ils cessèrent lorsqu'il leur commanda de le quitter : si c'était être faible, on peut dire que c'était l'être en Dieu ; et pouvoir maîtriser à ce point ses passions, marquait une plus grande force que de ne les avoir pas.

C'est ici proprement *la passion* de l'âme du Sauveur. L'homme avait péché dans son corps et dans son âme. Il fallait, pour que la réparation répondît à l'offense, que le réparateur souffrît dans son corps et dans son âme. L'effroi et la tristesse ne sont point des péchés : ces deux passions n'ont donc rien qui répugne dans celui qui, *au péché près, a été mis à toute sorte d'épreuves pour nous être semblable.* (*Hébr.* IV, 15.)

Il n'est pas plus au-dessus de l'Homme-Dieu de sentir la *douleur* de la tristesse, que la douleur de la flagellation et du crucifiement, puisqu'enfin l'une et l'autre est douleur, et que c'est toujours l'âme qui sent.

(2) Mon âme est triste, et elle le sera jusqu'au moment de ma mort : ou bien, ma tristesse est semblable à celle que l'on ressent au moment de la mort; ou bien encore, je suis triste jusqu'à être prêt à mourir de tristesse. De ces trois explications, la dernière est la plus natuelle et la plus suivie.

On est embarrassé pour accorder cette tristesse avec la vision intuitive de Dieu, que Jésus-Christ n'a jamais perdue. Était-il triste sans aucun mélange de joie, ou bien éprouvait-il les deux extrémités opposées de la joie et de la tristesse? Les uns disent le premier, les autres le second : ni l'un ni l'autre ne paraît impossible ; Dieu, par sa toute-puissance, a pu séparer l'effet de la cause, c'est-à-dire qu'en conservant à l'âme sainte du Sauveur la vision intuitive, il a pu empêcher qu'elle n'y produisît la joie qui en est l'effet naturel. D'autre part, nous savons par expérience que deux causes différentes peuvent produire en même temps,

« veillez avec moi. Et s'étant un peu avancé, « il s'écarta d'eux à la distance d'un jet de pierre; « et s'étant mis à genoux, il fit cette prière : « Mon Père, détournez, s'il vous plaît, de moi « ce calice. Néanmoins que ma volonté ne se « fasse point, mais la vôtre. Et étant réduit « comme à l'agonie, il continuait de plus en « plus à prier : Mon Père, disait-il, tout vous « est possible; détournez de moi ce calice. Qu'il « en soit néanmoins non ce que je veux, mais « ce que vous voulez (3). Et il eut une sueur « comme des gouttes de sang coulant jusqu'à « terre (4). »

dans la même personne, une grande tristesse et une grande joie; c'est de cette seconde manière que l'on conçoit plus communément l'état auquel Jésus-Christ fut réduit pendant son agonie.

(3) Pourvu que l'on ait cette entière résignation à la volonté de Dieu, on peut être sensible à ses maux, en gémir, en demander à Dieu la délivrance, et, dans l'accablement de la nature, chercher du soulagement dans la compagnie de quelques amis vertueux. Tout cela n'est pas incompatible avec la patience, ni même avec la plus parfaite patience, puisque Jésus-Christ l'a fait.

Il y a une manière de souffrir plus courageuse en apparence. Jésus-Christ lui a préféré celle-ci, qui est plus humiliante, et il voulait s'abaisser; plus pénible, et il voulait souffrir; plus proportionnée à notre faiblesse, et il voulait nous instruire.

On peut exhorter à souffrir ainsi, et l'on n'exhorte pas à souffrir avec joie; parce que la joie, dans les souffrances, est un miracle que Dieu fait ou qu'il ne fait pas, selon son bon plaisir, que l'on peut désirer, supposé qu'il plaise à Dieu de le faire, et dont il faut savoir se passer, s'il ne le fait pas.

Tantôt il le fait dans ses saints pour leur faciliter la patience, et tantôt il ne le fait pas pour leur en laisser tout le mérite. Saint Paul dit (II *Cor.* VII, 4): *Je suis dans un excès de joie au milieu de toutes nos tribulations.* Il avait dit auparavant, parlant de ce qu'il avait eu à souffrir en Asie : *Nos peines ont été excessives, et tellement au-dessus de nos forces, que nous étions même ennuyés de vivre.* (II *Cor.* I, 8.)

(4) La sueur est un effet de la frayeur, et ce n'est pas ici le seul

Alors, comme si l'appui de la Divinité eût été entièrement soustrait à l'humanité, « il lui « apparut un ange du ciel qui vint le fortifier (5). « S'étant donc levé après sa prière, il alla à ses « disciples, et il les trouva qui s'étaient endor- « mis de tristesse (6). Il dit à Pierre : Simon, « vous dormez ? Vous n'avez pu veiller une « heure avec moi ? Veillez et priez, afin que « vous n'entriez point en tentation : l'esprit est « prompt, mais la chair est faible (7). Il se re-

exemple que l'on connaisse d'une frayeur assez grande pour être suivie d'une sueur de sang. On ne pourrait donc pas décider si cette sueur était miraculeuse, si ce n'était pas toujours un miracle de charité dans l'Homme-Dieu de s'être réduit pour nous à de si terribles extrémités.

(5) On ne dit pas quelle espèce de soulagement il reçut de l'ange. On peut croire que ce messager céleste fortifia son corps en lui rendant la vigueur que l'agonie et la sueur de sang lui avaient fait perdre. Apparemment qu'il fortifia aussi son esprit, en lui représentant les principaux motifs qui devaient l'engager à souffrir, tels qu'étaient la gloire de son Père réparée et les hommes rachetés et sauvés. La visite de l'ange est encore une des circonstances qui font juger que la nature humaine, dans Jésus-Christ, était alors abandonnée à toute sa sensibilité.

(6) Si la conduite de Jésus-Christ nous apprend qu'il n'est pas défendu à ceux qui souffrent de rechercher des consolations humaines, celle des apôtres fait assez voir le peu de fond que l'on doit y faire.

Au défaut des hommes, revenons, comme Jésus-Christ, à Dieu, qui ne permet que les hommes nous manquent que pour nous rappeler plus efficacement à lui, comme à l'unique refuge et au seul consolateur des affligés.

(7) Ceux qui se tiennent assurés de la victoire parce qu'ils sont déterminés, comme l'étaient les apôtres, à combattre courageusement, ceux-là, dis-je, paraissent ignorer deux vérités dont l'une est d'expérience, et l'autre est de foi. La première, c'est qu'il y a encore loin de la volonté à l'effet, et que les plus courageuses résolutions, prises hors de la vue de l'ennemi, disparaissent souvent à sa présence : c'est ce que fait entendre ici la faiblesse de la chair opposée à la promptitude de l'esprit.

« tira pour la seconde fois, et il fit la même « prière : Mon Père, si je ne puis éviter de boire « ce calice, que votre volonté se fasse; et étant « retourné vers eux, il les trouva encore qui « dormaient : car ils avaient les yeux tout appe- « santis, et ils ne savaient que lui répondre. « Les ayant laissés, il s'en alla encore, et fit « pour la troisième fois la même prière. Alors « il retourna à ses disciples, et leur dit : Dormez « à présent, et reposez, » si vous le voulez, ou si vous le pouvez. « Voici l'heure venue, et le Fils « de l'homme sera livré entre les mains des pé- « cheurs. Levez-vous, allons; voici qu'approche « celui qui me livrera.

« Comme il parlait encore, voici une troupe « de gens, et devant eux l'un des douze, nommé « Judas, qui, ayant pris une cohorte de sol- « dats romains, et des gens de chez les grands « prêtres et de chez les pharisiens, vint là avec « des lanternes, des flambleaux, des armes et « des bâtons. Or le traître leur avait donné un « signal, en disant : Celui que je baiserai (8),

La seconde vérité, qui est de foi, c'est que, si la bonne volonté vient de la grâce, l'exécution doit en venir aussi, suivant cette parole de saint Paul : *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire.* (*Philip.* II, 13.) Qu'il faut donc prier pour obtenir la seconde grâce, sans laquelle la première demeure sans effet.

(8) Il avait donné ce signal afin que Jésus-Christ ne s'aperçût pas que c'en était un. Il était d'usage, chez les Juifs, de se donner le baiser lorsqu'on se revoyait; y manquer c'était une marque d'indifférence et peut-être de peu de considération. On a vu le reproche que Jésus-Christ fait à Simon le pharisien, de ne lui avoir pas donné le baiser. (*Luc.* VII, 45.)

Les premiers fidèles se le donnaient, comme nous l'apprenons par les Épîtres des apôtres : les femmes se le donnent parmi nous. Cet usage est louable, tant qu'il demeure renfermé entre les per-

« c'est lui-même ; arrêtez-le, et emmenez-le avec « précaution. Dès qu'il fut arrivé, s'avançant « vers Jésus : Maître, lui dit-il, je vous salue, et « il le baisa. »

L'Agneau de Dieu ne refusa point ce baiser qui lui fut plus cruel que toutes les cruautés qu'il souffrit dans sa passion ; et, au lieu de traiter le perfide comme le méritait sa perfidie, plus touché de sa perte que de son crime, et cherchant plutôt à le sauver qu'à le confondre : « Mon ami, lui dit-il, à quel dessein êtes-vous « venu ? Quoi ! Judas, avec un baiser vous livrez « le Fils del'homme ! »

Ces douces paroles auraient amolli un tigre et converti un scélérat ordinaire. Un apôtre perverti ne pouvait qu'être le plus méchant et le plus endurci de tous les pécheurs. Celui-ci, au lieu de tomber aux pieds d'un si bon maître, se rejoignit à sa troupe, et ce fut peut-être en ce moment qu'il reçut le payement de sa trahison.

On ne pouvait plus le lui refuser, puisqu'il avait exécuté tout ce qu'il avait promis. Cependant le Sauveur n'était pas encore pris, il ne convenait pas qu'il le fût par surprise, et il ne devait l'être que parce qu'il le voulait. « C'est « pourquoi, sachant tout ce qui lui devait ar- « river, il s'avança vers la troupe, et leur dit : « Qui est-ce que vous cherchez ? Jésus de Na- « zareth, lui répondirent-ils. C'est moi, leur « dit Jésus. Or, dès que Jésus leur eut dit : C'est « moi, ils furent renversés et tombèrent par

sonnes du même sexe ; autrement c'est un abus dont l'indécence ne sera jamais justifiée par la coutume.

« terre. » Celui qui les avait terrassés permit qu'ils se relevassent aussitôt. « Il leur dit donc « une seconde fois : Qui est-ce que vous cher- « chez ? Jésus de Nazareth, lui dirent-ils. Jésus « répondit : Je vous ai déjà dit que c'est moi. « Puis donc que c'est moi que vous cherchez, « laissez aller ceux-ci, » ajouta-t-il en montrant ses disciples, « afin que la parole qu'il avait dite « s'accomplît : De ceux que vous m'avez donnés, « je n'en ai perdu aucun (9). »

Tout ce que Jésus avait déterminé de faire avant sa détention était accompli. D'une de ses paroles il avait fait sentir à ses ennemis que, seul et sans armes, il était plus fort qu'une troupe d'hommes armés. Il leur avait permis contre sa personne ce qui ne leur aurait jamais été possible sans sa permission ; et par la défense de toucher aux siens, il avait marqué la borne que sa main toute-puissante mettait à leur fureur. « Alors ils se jetèrent sur lui, et l'arrê- « tèrent (10).

(9) Cette parole, que l'on a lue page 287 de ce vol., s'entend du salut éternel ; l'application qu'en fait ici saint Jean nous apprend que le Sauveur voulait dire encore qu'aucun de ses disciples ne perdrait la vie dans sa passion. La prophétie s'est accomplie dans les deux sens, et, ce qui est à remarquer, l'exception de Judas a eu lieu dans les deux sens : lui seul a perdu la vie de l'âme et la vie du corps. Ce que Dieu garde est, dit-on, bien gardé. Les fureurs réunies des Juifs et des Romains ne firent pas perdre aux disciples un cheveu de leur tête, et celui qui s'était rangé du côté qui paraissait le plus fort périt misérablement. Dieu laisse prévaloir les méchants jusqu'à un certain point ; mais il frappe à son tour, et ses coups sont si terribles qu'ils font de l'oppresseur abattu un objet de compassion pour ceux-mêmes qu'il a opprimés.

(10) Il est surprenant que le miracle qui les avait renversés ne les ait pas fait rentrer en eux-mêmes. Les miracles ne conver-

« Cependant ceux qui étaient autour de Jé-
« sus, voyant bien ce qui devait arriver, lui
« dirent : Seigneur, frapperons-nous de l'épée?
« Sur cela, Simon-Pierre qui avait une épée,
« la tira sans attendre la réponse, « et frap-
« pant le serviteur du grand prêtre, lui coupa
« l'oreille droite : ce serviteur s'appelait Mal-
« chus. Mais Jésus dit : Tenez-vous-en là (11) ;
« et lui ayant touché l'oreille, il le guérit (12).
« Ensuite il dit à Pierre : Remettez votre épée
« dans le fourreau ; car tous ceux qui se servi-
« ront de l'épée périront par l'épée (13). Quoi !
« ne boirai-je point le calice que mon Père m'a
« donné ? Pensez-vous que je ne puisse pas
« prier mon Père, et qu'il ne me donnerait pas
« aussitôt plus de douze légions d'anges (14)?

tissent pas les gens passionnés ; ils ne servent qu'à les rendre plus furieux : voilà pour les maîtres. Quant aux valets, les uns ne réfléchissent sur rien, les autres ne réfléchissent que sur l'intérêt qu'ils ont à servir la passion de ceux qui les emploient.

(11) On s'en est tenu à l'explication commune. Les paroles latines, *sinite usque huc*, paraissent signifier plus naturellement, *laissez venir jusqu'ici*, soit que le Sauveur l'entende de ceux qui venaient pour le prendre, soit qu'il parle de Malchus qu'il voulait qu'on laissât approcher, afin qu'il le guérît en le touchant. Ce qui donne beaucoup de vraisemblance à cette dernière interprétation, c'est que ces mots, *et lui ayant touché l'oreille, il le guérit,* suivent immédiatement dans saint Luc.

(12) A un prodige de terreur succède un miracle de clémence. S'ils ne sont ni effrayés du premier ni touchés du second, le Seigneur ne sera-t-il pas bien en droit de leur dire : *Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne, que je ne lui aie pas fait?* (*Isa.* v, 4.)

(13) Périront, c'est-à-dire mériteront de périr. Jésus cite la loi, et fait apparemment allusion à cette parole de la Genèse, c. IX : *Quiconque aura répandu le sang humain, son sang sera répandu.*

(14) Il n'avait pas obtenu que le calice de sa passion passât loin de lui, comment pouvait-il obtenir les douze légions d'anges pour

« Comment donc s'accomplira ce que disent les « Écritures, qu'il faut que les choses se fassent « de la sorte? »

Si les deux miracles que Jésus-Christ venait de faire ne servaient pas à désarmer la passion qui le poursuivait, ils devaient servir au moins à faire connaître qu'il dépendait de lui d'en éprouver les effets ou de s'en garantir. Mais, pour achever d'en convaincre ses ennemis, il voulut leur déclarer formellement que, s'ils réussissaient cette fois à se rendre maîtres de sa personne, ce n'était que parce qu'il le voulait, puisque, lorsqu'il ne l'avait pas voulu, ils n'avaient jamais pu y réussir, quoiqu'il fût au milieu d'eux, et pour ainsi dire entre leurs mains. « Il dit donc aux princes des prêtres, aux of- « ficiers du temple, et aux anciens qui étaient « venus à lui : Vous êtes venus à moi comme à « un voleur, avec des épées et des bâtons, pour « me prendre. J'étais tous les jours parmi vous, « enseignant dans le temple, et vous ne m'avez « point arrêté, mais voici votre heure (15), et « l'empire des ténèbres (16). Or, tout cela s'est

l'en garantir? *Rép.* Jésus consentait librement à racheter le genre humain. Le Père éternel lui commandait en conséquence de souffrir la mort sur la croix, le seul prix qu'il acceptât pour notre rançon. Jésus persistant dans la volonté de sauver les hommes, ne pouvait pas dès lors être exempt de boire le calice, et voilà pourquoi il ne l'obtint pas au jardin des Olives. Mais il pouvait révoquer cette volonté; et s'il l'eût fait, son Père aurait armé aussitôt pour sa défense toute la milice du ciel.

(15) Le monde a son heure, et Dieu son éternité.

(16) On a dû remarquer que, dans une circonstance où il était si difficile de se posséder, Jésus ne laisse voir ni emportement ni faiblesse, qu'il parle à tous, à Judas, à Pierre, aux prêtres et à leurs satellites, et qu'il dit à chacun ce qu'il convient de leur

« fait afin que tout ce qu'ont écrit les prophè-
« tes s'accomplît. Alors tous les disciples l'a-
« bandonnèrent et s'enfuirent. Un certain jeune
« homme qui le suivait, n'ayant qu'un linceul
« sur lui, fut pris (17) ; mais, laissant aller le
« linceul, il s'échappa tout nu de leurs mains.

« La cohorte donc, et son commandant, avec
« les officiers des Juifs, se saisirent de Jésus
« et le lièrent. Ils le menèrent d'abord chez
« Anne ; car il était beau-père de Caïphe, qui
« était grand prêtre cette année-là. C'est ce
« Caïphe qui avait fait entendre aux Juifs qu'il
« était expédient qu'un homme mourût pour la
« nation. Anne, » content de la déférence de
son gendre, « lui envoya Jésus lié comme il
« était (18). Ils le conduisirent donc chez Caï-

dire ; qu'il instruit et qu'il donne des ordres jusqu'au moment où il dit en termes équivalents à ses ennemis : Prenez-moi à présent, je ne vous retiens plus. Qu'il y a de force dans cette modération !

(17) La prise du jeune homme donne lieu de croire qu'ils avaient dessein d'arrêter les disciples du Sauveur, s'il leur en avait laissé le pouvoir.

(18) Ces mots, *Anne l'envoya lié à Caïphe,* se trouvent dans saint Jean, immédiatement après qu'il a raconté le premier reniement de saint Pierre, et le soufflet donné au Sauveur par un des officiers du pontife ; ce qui a fait croire à quelques interprètes, et même à saint Augustin, que tant le soufflet que ce premier reniement étaient des choses qui s'étaient passées chez Anne. Cependant, comme les trois reniements sont placés par les autres évangélistes dans la maison de Caïphe, on a cherché le moyen de les accorder avec saint Jean, et on l'a trouvé en observant que les deux événements dont nous parlons sont placés par saint Jean dans la maison de celui qu'il appelle simplement *le pontife*, après s'être contenté de dire d'Anne qu'il était beau-père du pontife. Or, appeler un homme *le pontife,* immédiatement après avoir parlé de celui que l'on a appelé *le beau-père du pontife,* c'est évidemment parler du gendre, après avoir parlé du beau-père. Saint Jean place donc lui-même ces événements chez Caïphe, et s'il

« phe le grand prêtre, chez qui tous les prê« tres, les scribes et les anciens s'étaient as« semblés. »

Or, Simon Pierre, honteux de sa fuite, et un peu revenu de sa frayeur, « suivait Jésus « de loin avec un autre disciple. Ce disciple, « qui était connu du grand prêtre, entra dans « la cour de sa maison avec Jésus. Mais Pierre « étant demeuré dehors à la porte, l'autre dis« ciple (19), qui était connu du grand prêtre,

dit ensuite qu'Anne envoya Jésus chez Caïphe, c'est pour faire entendre comment Jésus était allé chez ce dernier, après avoir été conduit chez Anne. Il fallait qu'il le dît; et, s'il l'avait dit auparavant, il n'y aurait nulle difficulté : mais il n'y a nul inconvénient qu'il l'ait dit après.

Pour prévenir une difficulté que l'on pourrait faire, on remarquera que, depuis que les Romains avaient rendu le pontificat annuel, les noms de pontifes et de princes des prêtres se donnaient encore à ceux qui l'avaient été les années précédentes. Mais on ne le leur donnait que lorsqu'on en parlait collectivement, comme d'un ordre d'hommes que le pontificat, dont ils avaient été décorés, rendait supérieurs au commun des prêtres. Car, lorsqu'on disait simplement le grand prêtre ou le pontife, cela ne s'entendait que de celui qui était actuellement en place.

(19) On s'accorde assez à dire que le disciple était saint Jean; cependant il y a lieu d'en douter. On sait ce qu'était saint Jean avant qu'il s'attachât au Sauveur : un jeune homme de Galilée, fils d'un pauvre pêcheur, qui n'était peut-être pas encore sorti de son pays lorsqu'il quitta sa barque et ses filets pour suivre Jésus-Christ. Quand et comment aurait-il pu faire connaissance avec le pontife, qui était le premier homme de la nation, lui qui n'était qu'un jeune homme de la lie du peuple, un Galiléen méprisé à ce titre des Juifs proprement dits, devenu odieux à tout l'ordre sacerdotal par son attachement déclaré pour Jésus-Christ, qui n'avait passé que quelques jours de sa vie à Jérusalem, pendant lesquels il n'avait pas quitté les côtés de son maître? Comment aurait-il pu être assez considéré des domestiques de la maison, pour qu'ils fissent entrer à sa recommandation un inconnu, dans un temps où tout devait être en défiance, et où il paraît, par l'exclusion de saint Pierre, qu'on y était en effet? N'est-il pas

« sortit, et, parlant à la portière, il fit entrer « Pierre jusque dans la cour du grand prêtre. « Les domestiques et les officiers étaient là au« près du feu (car il faisait froid), et ils se « chauffaient, ayant allumé du feu au milieu « de la cour. Pierre étant entré, s'assit avec les « officiers pour voir à quoi cela se terminerait, « et il se chauffait avec eux. »

Cependant Jésus était entré dans la salle, où tous ses ennemis s'étaient réunis pour être ses juges. Sa perte était jurée, mais nulle action de sa vie ne pouvait fournir matière à une juste condamnation. « Le grand prêtre l'interrogea « donc sur ses disciples et sur sa doctrine. Jé« sus lui répondit : J'ai parlé au monde ouver« tement; j'ai toujours enseigné dans la syna« gogue et dans le temple où s'assemblent tous « les Juifs, et je n'ai rien dit en cachette (20). « Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux

plus naturel de penser que c'était un disciple caché, et dès lors non suspect, homme de condition, tels qu'étaient Nicodème et Joseph d'Arimathie, et qui pouvait être connu et considéré du pontife ? Il est vrai que saint Jean se trouva présent au crucifiement; mais s'ensuit-il qu'il ait commencé à suivre Jésus dès la sortie du jardin des Olives ? Il est vrai encore qu'il est écrit que Pierre suivait de loin, et avec lui un autre disciple ; ce qui fait juger que cet autre disciple était parti avec Pierre du jardin des Olives, et par conséquent que c'était un des apôtres, et dès lors plus que probablement saint Jean. Mais est-il encore impossible qu'un disciple qui n'aurait pas été un des apôtres se soit joint à Pierre dans les rues de Jérusalem, où la marche tumultueuse de tant de monde lui aurait été une occasion de s'informer de ce qui se passait, et d'en être instruit ? Il est donc au moins douteux si ce disciple était saint Jean.

(20) Jésus-Christ a souvent enseigné ses disciples en particulier. Cependant il a pu dire avec vérité qu'il n'avait rien dit *en cachette :* parce que la doctrine qu'il enseignait en particulier était la même que celle qu'il prêchait en public : on entend que c'était la même

« qui m'ont entendu sur ce que je leur ai dit. « Voici des gens qui savent les choses que j'ai « dites, » ajouta-t-il en indiquant, comme il y a lieu de le croire, ceux de l'assemblée qui, l'ayant entendu plusieurs fois, étaient en état de rendre témoignage de sa doctrine.

Cette réponse était digne de la sagesse même qui l'avait proférée. Un accusé n'est pas admis à déposer en sa faveur; et si ce dont on l'accuse est public, il est aisé d'en faire la preuve par témoins. Ne vouloir pas procéder ainsi, c'était trop visiblement vouloir le perdre, et Jésus devait à la vérité et à son innocence de le faire sentir. Il est vrai qu'il ne le pouvait pas sans faire sentir à ses juges qu'ils avaient tort; et comme on n'a jamais raison impunément contre des juges passionnés, « dès « qu'il eut répondu ainsi, un des officiers qui « étaient à côté de Jésus lui donna un soufflet (21), « en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au « grand prêtre ? Jésus lui repartit : Si j'ai parlé « mal à propos (22), montrez ce que j'ai dit de

pour le fond, qu'il ne faisait que développer et qu'expliquer davantage dans les entretiens familiers qu'il avait avec ses apôtres.

(21) Nous ignorons si cet homme est ou n'est pas sauvé; mais nous savons qu'il a pu l'être, c'est-à-dire, que nous savons qu'il n'est pas impossible qu'il goûte des délices ineffables et éternels dans la contemplation de ce visage adorable qu'il a si indignement outragé. O abîme de miséricorde, plus profond et plus impénétrable que tous ceux de la justice !

(22) Il y a des circonstances où la raison, la justice, quelquefois même la charité, obligent à ne pas présenter la joue gauche à celui qui vous a frappé sur la joue droite. Jésus-Christ se trouvait actuellement dans une de ces circonstances. Bientôt il n'y sera plus; et mille soufflets qu'il recevra sans détourner la face, et sans proférer un seul mot, feront bien voir qu'il n'a rien enseigné qu'il n'ait pratiqué.

« mal (23), mais si j'ai parlé à propos, pour quel « sujet me frappez-vous ? »

Les juges approuvèrent, au moins par leur silence, une action si brutale. Cependant ce qu'avait dit le Sauveur était si raisonnable, qu'ils se crurent obligés de procéder contre lui de la manière que lui-même venait de leur indiquer. C'est pourquoi « les « princes des prêtres et toute l'assemblée cher« chèrent quelque faux témoignage contre Jésus « pour le faire mourir; mais ils n'en trouvèrent pas « qui eussent au moins une apparence de vé« rité, encore que l'on eût fait approcher beau« coup de faux témoins : car plusieurs faisaient « contre lui des dépositions » qui étaient visiblement « fausses, et leurs témoignages ne s'accordaient « pas. Enfin il vint deux faux témoins qui dirent : « Nous-mêmes nous lui avons ouï dire, je peux « détruire le temple de Dieu, et le rebâtir dans « trois jours. Je détruirai ce temple qui a été fait « de main d'homme, et, dans l'espace de trois « jours, j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait « de main d'homme (24). Mais ils ne convenaient

(23) Parmi les différentes raisons que le Sauveur a pu avoir de répondre à celui qui l'avait frappé, celle qui se présente la première, c'est qu'il n'a pas voulu laisser croire qu'il eût été capable de manquer de respect aux puissances légitimes, lors même qu'elles sont injustes et persécutrices.

On peut donner pour seconde raison que Jésus, qui profitait de toutes les occasions qui se présentaient d'instruire, voulut apprendre à cet homme, qui était une espèce d'appariteur, qu'il ne devait pas abuser du droit que les lois ou l'usage lui donnaient de frapper ceux qui, en répondant aux magistrats, s'écartaient du respect qui leur est dû.

(24) Jésus avait dit (*Joan.* II, 19) : *Détruisez ce temple, et je le relèverai dans trois jours.* Ces mots, *je peux détruire*, et *je dé-*

« point dans leur témoignage. Sur cela, le grand « prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, in« terrogea Jésus, et lui dit : Vous ne répon« dez point à ce que ces gens-là déposent « contre vous? Mais Jésus, » suffisamment justifié par les contradictions où tombaient ses accu« sateurs, gardait le silence, et il ne répondit « rien. »

Il fallait bien cependant qu'il parlât, puisqu'il fallait qu'il pérît, et que ce n'était plus que dans ses paroles que l'on pouvait trouver un prétexte à sa condamnation. « Le grand prêtre l'inter« rogea donc de nouveau, et lui dit : De la part « du Dieu vivant, je vous conjure de nous dire si « vous êtes le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni. »

Jésus pouvait encore se taire, ou se débarrasser d'une question si pressante, en donnant quelqu'une de ces réponses par lesquelles il avait confondu tant de fois la malice de ses ennemis ; mais il voulut, dans cette occasion, confesser la vérité, dont il devait être le premier martyr, et dont la confession devait faire après lui tous les martyrs. Ainsi, quoique assuré qu'il lui en coûterait la vie : « Vous l'avez dit, » répondit-il à celui qui le sommait de déclarer s'il était le Christ : Oui, « je le suis. » Puis, adressant la parole à tous ceux qui étaient présents : « Et moi, ajouta-t-il, je vous dis de plus :

truirai, mis à la place de celui-ci, *détruisez*, étaient principalement ce qui rendait ceux-ci faux témoins. Lorsqu'on veut accuser et condamner quelqu'un sur ses paroles, si on ne les rapporte pas précisément telles qu'elles sont sorties de sa bouche ou de sa plume, on est faux témoin et juge inique.

« Désormais vous verrez le Fils de l'homme « assis à la droite de Dieu tout-puissant, venir « sur les nuées du ciel (25).

« Alors le grand prêtre, » cachant sa joie sous le masque d'une douleur hypocrite, « dé« chira ses vêtements (26), en disant : Il a blas« phémé, qu'avons-nous plus à faire de témoins? « Vous venez d'entendre le blasphème; que « vous en semble? Tous conclurent qu'il était « digne de mort (27). »

(25) Un sens profond est renfermé dans ces dernières paroles. Jésus-Christ ne les dit pas seulement pour intimider ses juges en les avertissant qu'il sera leur juge à son tour : il leur apprend de plus que tout ce qui a été prédit de son avénement glorieux aura son accomplissement; ce qui ôtait tout prétexte à leur incrédulité. Car c'est comme s'il leur disait : Vous vous croyez autorisés à ne pas me reconnaître, parce que je n'ai pas encore un des principaux caractères du Messie, prédits par les prophètes ; mais attendez, celui-ci paraîtra comme les autres, et, en l'attendant, reconnaissez-moi toujours dans l'état humiliant auquel vous me voyez réduit, puisqu'il n'est pas moins prédit que cet état de gloire et de puissance que l'Écriture annonce, il est vrai, mais dont le temps n'est pas encore venu. Ceci suppose que Jésus-Christ avait prouvé d'ailleurs qu'il était le véritable Messie, et ses miracles en étaient la preuve plus que suffisante.

(26) C'était un scélérat qui faisait l'homme religieux; mais son action nous apprend toujours que les Juifs, lorsqu'ils entendaient blasphémer, déchiraient leurs vêtements, tandis que nous voyons des chrétiens écouter sans émotion les blasphèmes des impies. On ne dira pas qu'ils y applaudissent, car ceux qui y applaudissent pourraient-ils encore être appelés chrétiens?

(27) Dans une nombreuse assemblée de juges, le plus inique de tous les jugements a été unanime. Après cela il n'est plus d'iniquité qui doive surprendre.

Tous ces juges étaient-ils donc également pervers? Non : avec les méchants il y avait des faibles, et les faibles étaient entraînés par les méchants. Ceux-ci étaient sans doute les plus coupables, ce qui n'empêche pas que les autres n'aient leur sentence de mort dans ces paroles de saint Paul (*Rom.* II, 32) : *Ceux qui font de pareilles choses sont dignes de mort, et non-seulement ceux qui le font, mais aussi ceux qui y consentent.*

CHAPITRE LXIV.

Insultes et outrages. — Renoncement de saint Pierre, et ses larmes. — Jésus interrogé une seconde fois par les prêtres. — Repentir de Judas et son désespoir.

Après ce premier interrogatoire on se retira, remettant au lendemain matin la conclusion de cette affaire, dont le succès ne paraissait plus douteux. Jésus fut laissé à la garde des domestiques et des valets. Ces âmes vénales auraient cru mal servir leurs maîtres s'ils s'étaient contentés de le garder; ils jugèrent qu'il était de leur devoir de l'outrager : « quelques-uns se « mirent à lui cracher au visage. Ceux qui le « tenaient le traitaient avec dérision et le frap« paient. Ils lui bandèrent les yeux (1), et lui « donnant des coups sur le visage, ils lui di« saient : Christ, prophétise-nous qui est celui « qui t'a frappé; et blasphémant, ils disaient « encore plusieurs autres paroles contre lui. »

Cette scène occupa le reste de la nuit, pendant laquelle celui que les anges adorent servit de jouet à cette vile canaille. Nous ne lisons point, dans l'histoire de la passion du Sauveur,

(1) Cette insolence est copiée de la manière dont elle peut l'être par ceux qui, pour offenser Dieu avec plus de hardiesse, se persuadent qu'il ne les voit pas, et qui disent, au moins dans leur cœur, ces paroles que le Prophète leur met à la bouche : *Le Seigneur ne le verra pas, et le Dieu de Jacob ne le saura pas.* (*Ps.* XCIII, 7.)

qu'il ait opposé une seule parole à tant d'outrages, parce qu'en effet il n'en proféra aucune. Si les évangélistes ne le disent pas toujours formellement, les prophètes nous l'assurent ; et ce miracle de patience n'est contredit par personne. Mais ce qui le rend encore plus merveilleux, et ce que nous remarquerons ici pour tout ce que le Sauveur endura dans tout le cours de sa passion, c'est qu'il n'eut rien à souffrir qui ne fût senti de sa part autant qu'il pouvait l'être. Nous ne parlons pas seulement de ses douleurs corporelles, auxquelles la parfaite constitution de son corps le rendait si sensible : tout ce que le mépris a d'humiliant, ce que les dérisions ont d'insultant, ce que les injures ont d'outrageant, ce que toutes les indignités qu'il essuya ont de révoltant, il le sentit jusqu'au fond de l'âme, il en savoura toute l'amertume, et s'en remplit jusqu'au rassasiement ; selon ce qui était écrit, qu'il serait rassasié d'opprobres. On peut juger par là de ce qu'il eut à souffrir pendant cette affreuse nuit ; dont le seul souvenir produit dans les âmes pieuses une compassion si vive et des larmes si abondantes. Mais ce qui mit le comble à sa peine, et ce qui fut pour lui le plus douloureux de tous les outrages, c'est que, tandis qu'il était ainsi à la discrétion de ses cruels ennemis, le premier et le plus favorisé de ses disciples, le chef de ses apôtres, le renonçait.

On a vu que Pierre, après être entré à la recommandation d'un des disciples, « était assis « en bas dans la cour, où l'on se chauffait. Une « servante du grand prêtre vint là, et voyant

« Pierre qui se chauffait, elle dit, après l'a-« voir regardé : Vous aussi, vous étiez avec Jé-« sus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le « monde (2), disant : Femme, je ne le con-« nais point (3); je ne sais ce que vous voulez « dire. Ensuite, » voulant éviter une seconde interrogation, « il se retira dans le vestibule, « et le coq chanta. Mais, comme il sortait de « la porte, une autre servante l'aperçut, et dit « à ceux qui étaient présents : Cet homme-là « aussi était avec Jésus de Nazareth ; et peu de « temps après un autre le voyant, dit : Vous « êtes aussi de ces gens-là. Ils lui dirent donc : « N'êtes-vous pas aussi de ses disciples? »

La frayeur de Pierre augmenta avec le danger, et son crime avec sa frayeur. Son premier renoncement avait été un mensonge : au second il ajouta le parjure. « Il nia donc une seconde « fois avec serment, disant : Je ne suis pas ce « que vous me dites ; je ne connais point cet « homme-là. »

(2) Ce que la nature a de plus faible, et ce que le monde a de moins imposant, une femme esclave vient à bout de renverser un apôtre, le chef des apôtres, et de tous les apôtres celui qui jusqu'alors avait montré le plus de courage.

La condition n'y ferait rien, et la beauté seule y pourrait tout, s'il s'agissait de le séduire par ses attraits ; mais c'est par la peur qu'elle le surmonte, et une parole y suffit. Rien n'est plus faible que l'homme présomptueux.

Lorsque Pierre entreprit après cela de planter la croix sur le Capitole, et de forcer Rome idolâtre à adorer, à la place de ses dieux, un Juif crucifié par les Romains, il ne put jamais être tenté de croire qu'un tel projet lui était inspiré par son courage, et que ce serait par sa force qu'il en surmonterait tous les obstacles.

(3) Il ne le méconnut pas intérieurement, mais il le renonça extérieurement. C'est ce qui fit son crime.

Il paraît qu'on lui ajouta foi, puisqu'on n'insista pas, et il aurait dû en profiter pour s'évader au plus tôt. La frayeur même qui lui avait fait renoncer son maître était pour lui un motif pressant de quitter un lieu où il pouvait être reconnu à tout moment pour unde ses principaux disciples. Mais Pierre aimait encore celui qu'il renonçait : il l'aimait, dis-je, moins que sa vie, et c'est ce qui faisait son crime; mais il l'aimait encore assez pour ne pouvoir se résoudre à s'en éloigner, dans l'incertitude où il était quel serait son sort. Ainsi, comme il crut avoir dissipé tous les soupçons, il se flatta qu'il pouvait demeurer impunément, et il put le croire pendant quelque espace de temps que l'on parut l'oublier. Mais, « environ une « heure après, un des domestiques du grand « prêtre, parent de celui à qui Pierre avait « coupé l'oreille, lui dit : Ne vous ai-je pas vu « avec lui dans le jardin? Un autre disait affir« mativement : Celui-ci sans doute était aussi « avec lui, car il est Galiléen. » Au bruit qu'ils faisaient, « ceux qui étaient dans la cour s'ap« prochèrent et dirent à Pierre : Assurément « vous êtes aussi de ces gens-là, car vous êtes « Galiléen; votre langage fait voir qui vous êtes. « Pierre le nia une troisième fois. Il se mit à « faire des imprécations (4), et à dire avec ser-

(4) Il n'est pas dit si ce fut contre lui-même ou contre Jé Christ que Pierre fit des imprécations. Dans l'ignorance où nous sommes à cet égard, il vaut mieux croire que ce fut contre lui-même, et qu'il usa apparemment de quelque façon de parler semblables à celles-ci : Que la foudre m'écrase, ou : Que la terre m'engloutisse si je le connais.

« ment : Je ne connais point cet homme-là que « vous dites. Aussitôt, comme il parlait encore, « le coq chanta pour la seconde fois, et le Sei- « gneur s'étant retourné, regarda Pierre (5). « Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui « avait dite : Avant que le coq chante deux fois, « vous me renoncerez trois fois : et étant sorti, « il pleura amèrement. »

On ignore comment le Sauveur se trouvait dans la cour, où il jeta sur son apôtre ce regard salutaire. Mais comme on ne sait rien de positif sur le lieu où les ministres du pontife lui firent les outrages que l'on a racontés, il a pu se faire que, pour diversifier leurs plaisirs, ils aient changé plus d'une fois le lieu de la scène, et qu'ils aient amené Jésus dans cette cour, au moment même où Pierre le renonçait pour la troisième fois. Car, quoiqu'on ait dit que ce regard de Jésus fut purement spirituel, l'opinion la plus commune est que Jésus regarda Pierre des yeux du corps, et ce sens est celui que le texte présente naturellement à l'esprit.

Tandis que Pierre pleurait son péché, les ministres continuaient leur jeu sacrilége, qui dura pendant le reste de la nuit. « Dès qu'il fut « jour, les anciens du peuple, les princes des « prêtres et les scribes s'assemblèrent contre « Jésus pour le faire mourir. » Sa confession du soir précédent leur suffisait pour cela. Apparemment qu'ils crurent qu'il était à propos

(5) Ce fut ce regard, et la grâce dont il était accompagné, qui opéra la conversion de Pierre.

qu'il la réitérât pour constater encore mieux le délit et l'obstination du prétendu coupable. Ils savaient bien au reste qu'ils n'avaient pas à craindre que le Sauveur les embarrassât en se rétractant. Outre que c'était peut-être ce qu'ils eussent le plus désiré, ils le connaissaient trop bien, on pourrait dire qu'ils l'estimaient trop au fond de leur cœur, pour appréhender qu'il se dédît jamais de ce qu'il avait une fois déclaré. Ainsi, bien assurés de la réponse, « ils lui « dirent, » avec une feinte modération : « Si « vous êtes le Christ, dites-le-nous (6). Il leur « répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez « pas ; que si je vous interroge à mon tour » pour vous demander à quelles marques, selon les Écritures, on doit reconnaître le Christ : « Vous ne me répondrez point, ni vous ne me « laisserez point aller. Le Fils de l'homme, au

(6) Des auteurs graves ont cru que cet interrogatoire et celui de Caïphe avaient été prêtés en même temps, et tous deux le matin. On a préféré le sentiment de ceux qui les séparent, et qui placent celui de Caïphe la vielle au soir, et renvoient celui-ci au lendemain matin. Voici les raisons qui ont fait juger que ce sentiment est le plus probable. Tout le monde convient de deux choses : l'une, que l'interrogatoire que l'on rapporte actuellement fut prêté le matin, l'autre, que ce fut pendant la nuit qui précéda ce matin que le Sauveur fut outragé par les officiers et les valets du pontife. Or, l'interrogatoire de Caïphe précéda ces outrages. Deux raisons le prouvent. 1° Après que saint Matthieu a raconté la confession de Jésus devant Caïphe, et la sentence qui s'ensuivit, il ajoute incontinent : *Alors* (tunc) *ils lui crachèrent au visage, et lui donnèrent des soufflets*, etc. Or, ce mot *alors* lie si étroitement ce qui suit à ce qui précède, qu'il a paru que c'est faire violence au texte que de l'en détacher. 2° Qui ne voit que ces paroles, *Christ, prophétise-nous qui t'a frappé*, font allusion à la confession que Jésus-Christ venait de faire, et pour laquelle on l'avait condamné, par conséquent que la confession a précédé la dérision ?

« reste, sera désormais assis à la droite de Dieu « tout-puissant. » Tous comprirent ce que signifiait cette séance. C'est pourquoi « ils dirent « tous alors : Vous êtes donc le Fils de Dieu ? « Il répondit : Vous le dites ; oui, je le suis. » C'était la même réponse que celle qu'il avait déjà faite à la même question. La conclusion fut aussi la même : « Qu'avons-nous besoin d'autre « témoignage, dirent-ils comme Caïphe, puis- « que nous l'avons entendu nous-mêmes de sa « bouche ? »

Le jugement de mort était déjà prononcé, il ne s'agissait plus que d'en poursuivre l'exécution. On ne perdit point de temps ; « toute « l'assemblée s'étant levée, ils emmenèrent Jé- « sus lié, et le remirent entre les mains du gou- « verneur Ponce-Pilate. »

Alors le traître qui l'avait vendu connut la grandeur de son crime, et en sentit les remords. Il s'était flatté, ou que les ennemis de Jésus n'attenteraient pas à sa vie, ou que sa puissance rendrait leurs efforts inutiles : il voyait le contraire arriver. L'Agneau de Dieu se livrait sans défense à la rage de ses persécuteurs, qui paraissait ne pouvoir être assouvie que par son sang. Il est vrai que le gouverneur, à qui seul appartenait le droit de vie et de mort, n'avait pas encore prononcé; mais le jugement des prêtres pouvait être regardé comme le présage assuré de celui qu'il allait rendre. « Voyant donc « que Jésus était déjà condamné, Judas qui « l'avait livré, » sans trop prévoir les suites de sa trahison, ne fut plus maître de sa douleur ; et, « poussé par son repentir, il reporta

« les trente pièces d'argent aux princes des « prêtres et aux anciens (7). J'ai péché, dit-il, « en livrant le sang du juste. Que nous im- « porte ? lui dirent » ces hommes cruels (8) :

(7) Son repentir, lorsqu'il vit son maître condamné, prouve qu'il avait conservé pour lui une sorte d'amour; mais il aimait encore plus l'argent. Ainsi on a vu que saint Pierre, lorsqu'il reniait Jésus-Christ, l'aimait encore; mais il l'aimait moins que sa vie. Pour être capable des plus grands crimes, il n'est pas nécessaire de n'avoir aucun amour pour Dieu; il suffit que l'on aime quelque chose plus que Dieu.

Tout amour, d'ailleurs légitime, s'il l'emporte dans le cœur sur l'amour de Dieu, est un amour criminel.

Cette fatale disposition se forme et dure sans qu'on s'en aperçoive. *On a les apparences de la vie, et l'on est mort.* (*Apoc.* III, 1.) L'occasion ne la fait pas naître; elle ne fait ordinairement que la déceler. Passer en revue ses attachements, se demander souvent à soi-même ce que l'on ferait si l'on ne pouvait les conserver que par l'offense de Dieu, est peut-être le seul moyen de découvrir ce mal lorsqu'il est caché ; de le prévenir s'il est prochain ; de donner de nouveaux accroissements à l'amour de Dieu, si cet amour est déjà prédominant ; de se prémunir contre les grandes tentations, qui sont toujours moins à craindre lorsqu'on les a prévues, et qu'il est plus facile de surmonter lorsqu'on a pris l'habitude de former les actes par lesquels on les surmonte. C'est *préparer la guerre* pendant la paix, et préluder à la victoire en s'essayant au combat.

Si quelqu'un dit qu'il est dangereux de faire ces sortes de suppositions, on ose répondre qu'il est plus dangereux de ne les faire pas. Toute attaque alors est une surprise, et quiconque est surpris est presque toujours vaincu.

Si Judas, dès qu'il put s'apercevoir qu'il aimait l'argent, s'était ainsi éprouvé lui-même, il est à présumer qu'il ne serait jamais venu, d'homme intéressé, voleur; de voleur, traître, pour finir par le désespoir et la réprobation.

(8) Il semble qu'ils devaient répondre à Judas : Vous vous repentez d'avoir fait une bonne action : celui que vous avez livré est un séditieux et un blasphémateur. Pourquoi ne parlent-ils pas ainsi ? C'est qu'eux-mêmes n'en croyaient rien. Lorsque les méchants ont conjuré la perte du juste, ils disent bien au monde:

« c'est à vous de voir. » Cette sèche et dédaigneuse réponse acheva de le désespérer. « Il jeta « l'argent dans le temple, et étant sorti il alla « se pendre. » Dieu voulut qu'un mort si infâme fût suivie d'un accident qui la rendît encore plus ignominieuse. Le malheureux « étant « suspendu creva par le milieu du ventre, et « toutes ses entrailles se répandirent. »

Il s'était fait justice : mais cette justice cruelle qu'il fit de lui-même fut le plus grand de ses crimes, parce que, désespérer de la miséricorde du Seigneur, c'est l'injure la plus sensible que nous puissions lui faire. Il restait à délibérer sur l'usage que l'on ferait de son argent : les scélérats sont quelquefois scrupuleux sur les bienséances. Ceux-ci, « ayant ramassé les pièces « d'argent, dirent : Il ne nous est pas permis « de les mettre au trésor, car c'est le prix du « sang. Et après avoir tenu conseil (ce qui ne « put être que quelques jours après), ils en « achetèrent le champ d'un potier pour la sé- « pulture des étrangers. C'est pour cela que « jusqu'à présent on appelle ce champ *Hacel- « dama*, c'est-à-dire, le champ du sang. » Par où il est devenu la preuve subsistante de leur crime et le monument de leur incrédulité ; car « alors s'accomplit ce qu'a dit le prophète « Jérémie (9) : Ils ont reçu trente pièces d'ar-

C'est un méchant et un malfaiteur, mais entre eux ils parlent franchement : Nous le trouvons, disent-ils, sur notre chemin, il faut nous en défaire.

(9) Cette prophétie ne se trouve point dans Jérémie ; mais on la lit en termes équivalents dans *Zacharie*, c. II. Saint Jérôme dit l'avoir lue dans un volume hébreu de Jérémie, qui lui fut

« gent ; le prix qu'à été prisé celui que les en-
« fants d'Israël ont mis à prix; et ils les ont
« donnés pour avoir le champ d'un potier,
« comme le Seigneur me l'a prescrit. »

CHAPITRE LXV.

Jésus conduit devant Pilate. — Pilate l'interroge, et l'envoie à Hérode.

« Cependant ils menèrent Jésus, » comme on l'a dit, « de chez Caïphe au prétoire. Leurs « pieds furent agiles pour répandre le sang, « car c'était le matin, » et aussitôt après la tenue du conseil. Un scrupule les arrêta à la porte. La loi, qui défendait le meurtre de l'innocent, ne défendait pas d'entrer dans la maison d'un gentil; mais ces hommes, religieux au delà de ce qui était prescrit, « n'entrèrent point dans « le prétoire de crainte de se souiller, et afin de manger la pâque (1). Pilate, » instruit du

montré par un Juif. Saint Augustin avait vu quelques exemplaires où ni Jérémie ni aucun autre prophète ne se trouvait nommé. Il aurait donc pu se faire que le nom de Jérémie eût été surajouté par quelque copiste. Quoi qu'il en soit, on a d'une part la prophétie, puisqu'elle se lit au moins dans Zacharie : d'autre part, on en voit l'accomplissement dans l'Évangile. Cela doit suffire à la foi, et même à la raison, qui ne doit chercher à savoir que ce qu'il est important de ne pas ignorer.

(1) Soit qu'ils aient mangé l'agneau pascal un jour plus tard que le Seigneur; soit que manger des victimes que l'on immolait le lendemain, cela s'appelât encore manger la pâque.

sujet qui les amenait, vint donc à eux dehors, « et leur dit : De quoi accusez-vous cet homme? « Si ce n'était pas un malfaiteur, lui répon- « dirent-ils, nous ne vous l'aurions pas livré. » C'était la haine qui parlait, et Pilate l'entendit fort bien. « Il leur dit donc : Prenez-le vous- « mêmes, et jugez-le selon votre loi. Mais les « Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis « de faire mourir personne. »

Les Romains leur en avaient ôté le droit, et, par l'aveu qu'ils en faisaient, ils reconnaissaient que le sceptre, de quelque manière qu'on l'entende, était enfin sorti de Juda. Ils auraient dû reconnaître en conséquence que « celui qui « devait être envoyé, le désiré des nations, « était venu; » mais, aveuglés par la passion, ils ne pouvaient plus voir ce qui devenait, par leur aveu, plus évident que jamais. Cependant comme la passion, qui aveugle sur tout le reste, n'est que trop éclairée sur ce qui peut la satisfaire, il est surprenant qu'ils n'aient pas voulu user de la permission que Pilate leur donnait de juger eux-mêmes celui dont ils désiraient si ardemment la mort. Quelque espérance qu'ils eussent de l'obtenir de sa complaisance ou de l'arracher à sa faiblesse, elle ne valait pas l'assurance qu'ils pouvaient se donner, et à laquelle ils renonçaient; aussi a-t-on cru que le gouverneur parlait ironiquement, et que les Juifs, qui le comprirent, ne pensèrent pas à user d'un droit qui ne leur était pas sérieusement accordé. Cependant on pense plus communément que l'offre était sérieuse, mais que plusieurs raisons empêchèrent qu'elle ne fût acceptée. Les prêtres

n'auraient pu condamner Jésus, selon la loi, qu'à être lapidé, et ils voulaient qu'il fût crucifié, la haine qu'ils lui portaient ne pouvant être assouvie que par le plus infâme et le plus douloureux de tous les supplices ; de plus ils appréhendaient que le peuple, qui n'était pas encore séduit, ne leur imputât la mort du juste, et ne se portât peut-être à quelque violence contre eux qui en auraient été les auteurs. Si les Romains l'ordonnaient, ils servaient à la justifier, ou bien on en rejetait sur eux le blâme ; et si le peuple se mutinait, Pilate, alors intéressé à soutenir son jugement, avait plus d'autorité et de force qu'il n'en fallait pour le contenir : tels furent les motifs qui les firent agir, et Dieu permit qu'ils réussissent, parce qu'ils servaient à l'exécution de ses décrets et à la vérification de ses oracles ; car si Pilate, cédant à leurs clameurs, se détermina enfin à juger le Sauveur et à le condamner au crucifiement, ce fut « afin que s'accomplît la parole qu'avait dite « Jésus, pour marquer de quelle mort il devait « mourir. »

Obligés cependant, par le premier refus de Pilate, à produire et à prouver des crimes, les ennemis de Jésus « commencèrent à l'accuser, « en disant : Nous avons trouvé cet homme qui « pervertissait notre nation, qui défendait de « payer le tribut à César, et qui se donnait le nom « de Christ et de Roi (2). »

(2) Il n'y avait que cinq jours que Jésus-Christ, interrogé sur le tribut, avait répondu publiquement : *Rendez à César ce qui est à César*. Quelle impudence de l'accuser de le défendre ! C'étaient eux qui ne voulaient pas payer le tribut dont Jésus-Christ

De ces trois chefs d'accusation, le premier était vague, le second était faux, le troisième, qui était vrai au fond, était malicieusement exagéré. Car Jésus, qui était plutôt convenu qu'il n'avait déclaré qu'il était le Christ, n'avait point dit jusqu'alors qu'il fût roi, et sa conduite faisait foi qu'il n'avait jamais prétendu l'être dans le sens qui pouvait faire de cette prétention un crime d'État. Ce mot néanmoins produisit l'effet qu'on avait lieu d'en espérer. Le seul soupçon d'aspirer à la souveraineté, fût-il mal fondé, mérite l'attention du magistrat. Il ne doit jamais paraître le mépriser. « C'est « pourquoi Pilate, » dès qu'il eut entendu parler de royauté, « rentra dans le prétoire, « et appela Jésus. Jésus parut devant le gou- « verneur, qui l'interrogea en disant : Êtes- « vous le roi des Juifs ? Jésus répondit : Dites- « vous cela de vous-même, ou si d'autres vous « ont fait ce rapport de moi? Est-ce que je suis « Juif ? répliqua Pilate. C'est votre nation et « les grands prêtres qui vous ont mis entre mes « mains ; qu'avez-vous fait ? »

Cette réponse du gouverneur était de sa part un aveu qu'il interrogeait comme juge, puisqu'il le faisait sur des accusations qui avaient été portées à son tribunal. Le Sauveur le lui fit

leur avait fait un devoir. C'étaient eux encore qui cherchaient un Messie qui se fît roi dans le sens qu'ils accusaient le Sauveur de vouloir l'être, et qu'il ne le voulait pas.

Les méchants imputent des crimes aux gens de bien, tout le monde le sait ; mais il faut savoir encore que les crimes qu'ils leur imputent le plus souvent, ce sont leurs propres crimes. On ne se trompera guère en jugeant par leurs imputations de ce qu'ils font ou de ce qu'ils machinent.

expliquer, parce qu'il voulait subir la flétrissure d'un jugement régulier. Ainsi, dès que Pilate eut déclaré en quelle qualité il lui parlait, « Jésus, » toujours soumis aux puissances légitimes, lui « répondit : Mon royaume n'est pas de ce « monde (3). Si mon royaume était de ce monde, « mes sujets ne manqueraient pas de combattre « pour que je ne fusse point livré aux Juifs ; « mais mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui « dit : Vous êtes donc roi (4) ? Jésus répondit :

(3) Jésus-Christ n'était pas roi de ce monde, parce qu'il n'a pas voulu l'être. Le royaume qu'il s'est réservé, c'est l'Église. Elle est dans ce monde, mais elle n'est pas de ce monde. Elle vient du ciel, elle doit y retourner. Le ciel est sa patrie, et la terre est le lieu de son pèlerinage. Jésus-Christ la gouverne par sa doctrine, par ses sacrements et par ses ministres. Ces moyens lui donnent des sujets, mais ils sont volontaires, et ils n'en sont que plus soumis à leurs princes, à qui Jésus-Christ veut qu'ils obéissent comme à lui-même.

(4) Pilate comprit deux choses, l'une que Jésus-Christ était roi, l'autre que sa royauté n'avait rien qui pût préjudicier aux droits des souverains. Il fallait bien qu'il le crût ainsi, puisque aussitôt après l'aveu qu'a fait Jésus, Pilate déclare qu'il ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. On juge qu'il le croyait effectivement roi, par l'affectation avec laquelle il lui donne cette qualité. *Voici votre Roi ; Crucifierai-je votre Roi ; Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ?* Car les circonstances décident que tout cela fut dit sérieusement et sans ironie.

Quoique Pilate ne comprît pas bien dans quel sens le Sauveur se disait roi, on ne peut guère douter qu'il n'entendît que c'était dans quelque sens mystique relatif à la religion des Juifs. De là ce mot : *Est-ce que je suis Juif*, pour pouvoir parler de mon chef sur une affaire de la nature de celle-ci ?

Mais, quoique cette royauté lui parût innocente, il y a toute apparence que l'aveu qu'en fit Jésus contribua à sa condamnation. *Après tout, il a avoué qu'il est roi*, se sera dit à lui-même ce faible juge, lorsqu'il céda enfin aux clameurs des Juifs. Le Sauveur, qui le prévoyait, ne supprima point pour cela une vérité dont l'aveu devait lui coûter la vie. On peut croire que c'est pour cette raison que saint Paul (I *Tim.* IV, 13) loue la géné-

« Vous le dites que je suis roi (5). C'est pour « rendre hommage à la vérité que je suis né et « venu au monde. Quiconque aime la vérité « écoute ma voix. Qu'est-ce que la vérité ? lui « dit Pilate (6). Et dès qu'il eut dit cela, il « revint aux Juifs, aux princes des prêtres et « au peuple, et leur dit : Je ne trouve en lui « aucun sujet de condamnation. »

Ne semble-t-il pas plutôt qu'il aurait dû leur annoncer qu'il le trouvait coupable ? Il venait de convenir qu'il était roi. C'était le crime dont on l'accusait. Comment Pilate, après en avoir tiré l'aveu de sa bouche, va-t-il déclarer aussitôt qu'il le trouve innocent ? C'est que, sans pénétrer tout le mystère de sa royauté, il avait compris au moins qu'elle n'était pas de nature à donner de l'ombrage aux puissances de la terre. En effet, ce n'était point par le commandement qu'elle s'exerçait, mais par la persuasion ; et jusqu'alors elle avait donné des disciples et non des sujets au Sauveur. Pilate ne pouvait pas l'ignorer. Un homme d'un aussi grand éclat que l'était Jésus n'avait pas pu échapper à l'attention du gouverneur. On verra

reuse confession que fit Jésus-Christ sous Ponce-Pilate, quoiqu'on puisse l'entendre de toutes les vérités qu'il annonça et dont il fut le martyr.

(5) Cette royauté de Jésus-Christ est décrite au psaume II comme il la décrit ici lui-même : *Le Seigneur m'a établi roi sur sa sainte montagne de Sion* (l'Église), *pour annoncer son commandement*.

(6) Qu'est-ce que cette vérité à laquelle vous rendez témoignage ? Il avait bien peu d'envie de le savoir, puisqu'il n'attendit point la réponse. Il ne faut pas s'en étonner. Pilate était un grand du monde, et il avait compris confusément que cette vérité appartenait à la morale ou à la religion.

bientôt qu'il savait jusqu'au motif secret qui animait ses ennemis à sa perte : à plus forte raison le détail de sa vie et de ses actions lui était-il connu. Il n'avait pu y remarquer que ce que le Sauveur venait de lui faire entendre, et ses réponses ne firent que le confirmer dans l'idée qu'il en avait déjà. D'ailleurs ceux qui l'accusaient de se faire roi n'articulaient aucun fait positif qui pût servir à le prouver. Il n'y en avait donc aucun à produire; car serait-il échappé à une haine si furieuse et si envenimée, et pouvait-on se tromper en jugeant que Jésus était irrépréhensible sur tous les cas qui ne lui étaient pas imposés? Ainsi on ne doit pas être surpris qu'après un interrogatoire si court, Pilate n'ait pas hésité à prononcer qu'il ne trouvait rien en lui qui fût digne de mort. Il était assez instruit pour savoir à quoi s'en tenir, et les reproches vagues auxquels étaient réduits les accusateurs achevaient de l'assurer de la vérité des choses.

Ceux-ci continuèrent sur le même ton, et, suivant la coutume de tous les calomniateurs, ne pouvant prouver aucun fait, ils multiplièrent les crimes. Jésus n'y opposa pas une seule parole, « et, quoiqu'il fût accusé sur plusieurs « chefs par les princes des prêtres et par les « anciens, il ne fit aucune réponse. » Ce n'était pas à lui à parler; c'était au juge, qui n'avait que ce mot à dire. Il ne suffit pas d'accuser, il faut prouver; mais on ne voit pas qu'il le leur ait dit une seule fois. Il savait bien que c'eût été exiger d'eux beaucoup plus qu'ils ne pouvaient faire : cependant, pour ne pas demeurer

tout à fait muet dans une scène où il devait faire le premier rôle, « il interrogea Jésus une « seconde fois. N'entendez-vous pas, dit-il, de « combien de crimes ils vous chargent? Vous « ne répondez rien? Voyez sur combien de « chefs ils vous accusent. Mais il ne répondit « plus à rien, de sorte que le gouverneur en « était tout surpris (7). »

Il devait l'être, connaissant la sagesse de Jésus, de voir qu'il se livrait ainsi sans défense à tous les traits de la calomnie, lui qui l'avait tant de fois confondue avec une seule parole. Il ignorait, ce qu'il n'était pas obligé de savoir, que Jésus avait résolu de mourir; qu'en conséquence de cette résolution, il ne devait pas dire un seul mot qui pût servir à lui sauver la vie, quoiqu'il dît tout ce qui était absolument nécessaire à la confession de la vérité et à la déclaration de son innocence. Pilate en effet reconnut qu'il était innocent. C'en était assez pour qu'il fût obligé de l'absoudre, et Jésus ne lui devait rien de plus. Il avait suffisamment éclairé sa conscience. Il ne tenait plus qu'à lui qu'il fût équitable, et s'il ne le fut pas, il n'a dû s'en prendre qu'à lui seul. D'autres moyens auraient infailliblement réussi au Sauveur. Il pouvait prendre à partie ses accusateurs, et tourner leurs accusations contre eux-mêmes. Il pouvait adresser la parole au peuple, lui remettre devant les yeux la pureté de ses mœurs

(7) Il n'aurait eu que de la compassion pour un silence de faiblesse ou de stupidité. Un silence de hauteur et de contumace aurait excité son indignation. Celui qui le surprit et qu'il admira ne pouvait donc être qu'un silence de patience et d'intrépidité.

et la sainteté de sa doctrine, l'attendrir par le récit de tous les biens qu'il lui avait faits, l'animer contre ses adversaires par le contraste de leurs vices avec ses vertus. Tous ces moyens, employés avec cette éloquence divine qui avait fait dire que nul homme n'avait jamais parlé comme celui-ci, quelle impression n'auraient-ils pas faite sur les esprits, et qui sait si ce nuage formé par la passion n'aurait pas éclaté sur elle-même ? Mais l'ouvrage dont l'Homme-Dieu était chargé n'aurait pas été accompli : le monde n'aurait pas été racheté, et Jésus n'aurait pas donné à ses disciples l'exemple de cet héroïque silence qui souffre, sans mot dire, tout ce que Dieu a déterminé qu'ils souffriront, « attendant, à l'ombre de ses ailes, que le temps « de l'iniquité ait eu son cours. »

Pilate, après avoir reconnu l'innocence de l'accusé, n'avait plus qu'à imposer silence aux accusateurs, et à les renvoyer avec la confusion qu'ils méritaient. Il ne l'avait pas fait, parce qu'il n'avait pas osé le faire. Les ennemis du Sauveur, qui sentirent bien ce qu'il y avait de faible dans cette conduite, espérèrent qu'en le poussant ils emporteraient par importunité ce que la conscience du juge ne lui permettait pas de leur accorder : c'est pourquoi, sans produire de nouveaux crimes, « ils se mirent à crier plus « fort, en disant : Il soulève le peuple, semant « sa doctrine par toute la Judée, depuis la Ga- « lilée jusqu'ici (8). »

(8) Il faut que la calomnie souffre qu'on lui donne ici un démenti. Non, il n'allait point soulevant les peuples. *Partout où il a passé,* dit saint Pierre (*Act.* x), *il a fait du bien ; il a guéri*

L'heureuse issue pour un homme qui ne voyait plus par où il pourrait sortir d'embarras ! « Pilate, entendant parler de la Galilée, « demanda si Jésus était Galiléen ; et quand il « sut qu'il était de la juridiction d'Hérode, qui « était pour lors à Jérusalem, il le renvoya de« vant lui. »

Le meurtrier de Jean-Baptiste pouvait bien l'être aussi de Jésus, et celui qui avait immolé un prophète au ressentiment d'une femme, n'était que trop capable d'en sacrifier un autre à la haine des chefs de la nation. Ceux-ci purent donc se réjouir d'abord lorsqu'ils virent que l'affaire lui était renvoyée, d'autant plus qu'aussitôt après la mort du précurseur, on avait dit qu'Hérode faisait chercher Jésus pour le faire mourir. Le Sauveur en avait eu l'avis, et le bruit avait pu en venir jusqu'à eux. Malgré tout cela, le premier moment ne parut pas leur être favorable : les dispositions du prince étaient changées. A la haine ou à la politique qui en voulait aux jours du Sauveur, avait succédé, dans l'esprit d'Hérode, une curieuse admiration de sa personne. « Lorsqu'il le vit, il en « eut beaucoup de joie ; car depuis longtemps « il souhaitait de le voir, parce qu'il avait fort « entendu parler de lui, et qu'il espérait de « lui voir faire un miracle ; ainsi il lui fit plu-

tous ceux que le démon tenait dans l'oppression. Celui qui le dit ne parle pas sans savoir, puisqu'il ajoute : *Nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et à Jérusalem.* Puisqu'on voulait faire le procès au Sauveur, il fallait commencer par entendre ses disciples ; mais on n'a garde, lorsqu'on veut perdre l'innocent, d'appeler des témoins instruits et véridiques.

« sieurs questions, mais Jésus ne lui faisait au« cune réponse. Cependant les princes des prê« tres et les scribes, » qui voyaient que son sort était entre ses mains, et qu'il échapperait des leurs s'il se prêtait aux désirs d'Hérode, « per« sistaient opiniâtrément à l'accuser. » Jésus ne répondit pas plus aux accusations qu'il ne l'avait fait aux interrogations d'Hérode.

Il faisait deux miracles ; l'un de sagesse, en ne satisfaisant point la frivole curiosité de ce mauvais prince ; l'autre de patience, en n'opposant pas une seule parole au déchaînement de ses ennemis : miracles non attendus, et toujours peu estimés du monde, et surtout de la partie principale du monde, qui sont les cours, où l'on peut bien être ébloui quelquefois de ce que la vertu a de merveilleux et d'éclatant, mais où l'on est incapable de sentir ce qu'elle a de vrai et de solide. « Hérode, » encore plus corrompu que ne le sont ordinairement les grands, « le méprisa donc, et toute sa cour « avec lui (9). » Le dépit de voir sa curiosité trompée lui fit ajouter au mépris la dérision et

(9) Puisque le prince s'en moquait, il était *dans l'ordre* que les courtisans s'en moquassent à son exemple. On peut en donner encore une autre raison, c'est que le caractère moqueur est proprement celui du courtisan. Plus les objets sont graves et sérieux, plus il est disposé à en rire ; et si la religion est la chose dont il se moque le plus, c'est parce qu'elle est la chose du monde la plus sérieuse. Cependant il est capable de sérieux, mais c'est lorsque les sujets sont risibles. Ceux-ci se moquèrent du silence de Jésus, dont la gravité et la dignité en avaient imposé à Pilate même. Si c'eût été un charlatan qui eût fait en leur présence quelque tour bien subtil, qu'il eût fait valoir avec l'éloquence propre d'un tel personnage, ils auraient eu pour lui l'admiration la plus vive et la plus sérieuse. On les au-

l'insulte. « Il le fit revêtir, par moquerie, d'une « robe blanche, et le renvoya à Pilate » avec cet habillement qui marquait un stupide ou un visionnaire, ou peut-être un roi de théâtre. C'était pour sortir d'embarras que le gouverneur le lui avait envoyé. Hérode crut aisément que c'était par déférence, et pour reconnaître ses droits qu'il avait peu ménagés jusqu'alors. Cette imagination apaisa ses ressentiments. « Dès « le jour même Hérode et Pilate devinrent « amis, eux qui étaient ennemis auparavant. »

CHAPITRE LXVI.

Jésus reconduit devant Pilate. — Barabbas. — Femme de Pilate. — Flagellation. — Couronnement d'épines.

Cependant l'intention du gouverneur n'avait pas été remplie. La conduite peu sérieuse d'Hérode laissait l'affaire au même état, et Pilate dans les mêmes perplexités. Il conservait toujours le désir et n'avait pas encore perdu l'espérance de soustraire l'innocent à l'injustice qui le poursuivait. Il avait un moyen infaillible, c'était la voie d'autorité : il n'eut pas la force de s'en servir ; et les autres moyens, qui trahissaient sa faiblesse, bien loin de sauver Jésus, ne servirent qu'à multiplier ses oppro-

rait entendus s'écrier : O l'homme admirable ! Qu'il vive, et que le prince ait la gloire de l'avoir conservé à l'univers !

bres et ses tourments; ce qui montre qu'une protection faible peut avoir des effets aussi cruels que l'oppression. Pilate commença donc par faire une remontrance. « Ayant assemblé les « princes des prêtres, les magistrats et le peuple, « il leur dit : Vous m'avez présenté cet homme « comme soulevant le peuple, et vous voyez « que je l'ai interrogé en votre présence, sans « trouver en lui aucun sujet de condamnation « sur les chefs dont vous l'accusez. Hérode n'y « en a point trouvé non plus, car je vous ai « renvoyés à lui; cependant on ne lui a rien « fait » qui marque qu'on l'ait jugé « digne de « mort. Je le laisserai donc aller après l'avoir « fait châtier. »

Le châtiment qu'il lui destinait, c'était le fouet, peine douloureuse et infamante, à laquelle un homme d'honneur ne pourrait pas survivre. L'espérance que les ennemis du Sauveur voudraient bien s'en contenter avait fait imaginer à Pilate ce bel expédient. Telle est la protection que ce lâche politique donnait à l'innocent qu'il voulait sauver. Cependant, soit qu'il s'aperçût que ce tempérament ne satisfaisait pas encore ces hommes sanguinaires; ou que, par un reste d'humanité, il ne voulût en user qu'à la dernière extrémité, il s'avisa d'un autre dont le succès lui paraissait assuré, mais qui n'eut d'autre effet que d'attirer à Jésus le dernier des affronts, et la plus étrange confusion que jamais homme ait pu essuyer sur la terre.

« C'était la coutume qu'au jour solennel le « gouverneur accordât au peuple la liberté d'un

« prisonnier, qui que ce fût qu'ils lui deman-« dassent. » Cet usage avait été ajouté aux autres cérémonies que la loi prescrivait pour célébrer la délivrance de la captivité d'Égypte et du glaive de l'ange exterminateur. Quoique les histoires précédentes n'en fassent aucune mention, il y a toute apparence qu'il était beaucoup plus ancien que la domination des Romains dans la Judée. Ces nouveaux maîtres l'avaient conservé aux Juifs par forme de privilége, et Pilate « était obligé » de les en faire jouir. Il le désirait alors plus qu'eux-mêmes. Voici comment il essaya d'en tirer parti. « Il avait alors un fameux « prisonnier qu'on appelait Barabbas. C'était « un voleur qui avait été mis en prison pour « avoir excité une sédition dans la ville, et pour « y avoir commis un meurtre. Le peuple étant « monté » au prétoire, « commença à demander » au gouverneur « ce qu'il leur accordait toujours. « Comme ils étaient tous assemblés, Pilate leur « dit : C'est un usage parmi vous qu'à la fête « de la pâque je vous relâche un criminel ; lequel « voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas « ou de Jésus qui est appelé Christ ? »

Plus la comparaison était odieuse, plus le gouverneur la jugeait propre à son dessein. Jésus, mis en parallèle avec un scélérat connu et généralement détesté, devait naturellement emporter tous les suffrages. Mais ce qui le faisait encore plus espérer à Pilate, c'est qu'alors il traitait avec le peuple. S'il n'eût eu affaire qu'aux prêtres, il n'aurait pas eu la même confiance : « car il savait bien que c'était par envie « que les princes des prêtres le lui avaient

« livré ; » et il n'ignorait pas que l'envie est capable de tout, et qu'elle ne rougit de rien. Mais le peuple qui n'avait jamais été opposé à Jésus; qui même s'était déclaré assez hautement en sa faveur pour tenir ses ennemis en respect; qui, peu de jours auparavant, lui avait décerné une espèce de triomphe, pouvait-on appréhender raisonnablement qu'il ne lui préférât un voleur, un assassin encore fumant du dernier meurtre qu'il avait commis ? Assuré par toutes ces raisons, Pilate voulut encore employer les expressions les plus propres à les gagner; et au nom de Christ qu'il avait déjà donné au Sauveur, ajoutant celui de roi des Juifs, toujours agréable à leurs oreilles, il leur dit pour la seconde fois : « Voulez-vous donc que je vous « délivre le roi des Juifs? »

Il attendait la réponse, lorsqu'un message mprévu la suspendit pour quelques moments. « Pendant qu'il était assis sur son tribunal » pour entendre la requête du peuple, et pour prononcer la grâce du criminel dont on allait lui demander la délivrance, « sa femme lui en« voya dire : Ne vous mêlez point de ce qui re« garde cet homme juste, car j'ai beaucoup « souffert à son sujet dans un songe que « j'ai eu (1). »

(1) Malgré l'autorité de quelques anciens qui ont cru que ce songe venait du démon, l'opinion commune est qu'il venait de Dieu. Il n'y a pas d'apparence que le démon, qui avait suggéré à Judas le dessein de trahir son maître, eût rien appris de nouveau depuis ce temps, c'est-à-dire depuis quelques heures, sur les effets que la passion de Jésus-Christ devait avoir. Ce songe était effrayant, puisque celle qui l'eut, déclare qu'il l'avait bien fait souffrir. On conjecture fort probablement qu'il lui présageait

L'histoire ne dit pas si cet avertissement fit impression sur Pilate, ni s'il parut d'abord y avoir quelque égard. Il put bien, dans la circonstance où il se trouvait, faire dire à sa femme qu'elle pouvait se tranquilliser, que les mesures qu'il avait prises sauveraient infailliblement ce juste à qui elle s'intéressait. Si ce fut là sa réponse, il la trompa; mais ce fut parce qu'il se trompait lui-même. La cabale prévalut, et la multitude fut séduite. « Les prin-« ces des prêtres et les anciens échauffèrent le « peuple, et lui persuadèrent de demander « Barabbas et de faire périr Jésus. »

On connaît le peuple, également emporté dans ses affections et dans ses haines, et l'on sait avec quelle rapidité ceux qui savent le manier le font passer d'une extrémité à l'autre. Ce fut pour les ennemis du Sauveur l'ouvrage d'un moment : car il est probable qu'ils ne le

les malheurs que Pilate attirerait sur lui et sur sa maison, s'il trempait ses mains dans le sang du Juste. Tout le monde sait qu'il fut disgrâcié et banni, et qu'il périt de sa propre main.

On demande quel pouvait être le dessein de Dieu en envoyant ce songe? Susciter un témoin de plus à l'innocence de son Fils, et donner à Pilate une grâce de plus pour le soutenir sur le bord de l'injustice dans laquelle il était près de tomber, ce sont déjà deux motifs très-dignes de la sagesse et de la bonté de Dieu. Mais n'eût-il eu en vue que le salut de cette femme, cette raison lui était plus que suffisante : et quoique la vision n'ait pas eu l'effet auquel elle paraît se rapporter plus directement, qui était d'empêcher le juge de condamner l'innocent, Dieu néanmoins en aurait toujours recueilli le fruit qu'il avait le plus à cœur, puisque le salut d'une seule âme est plus cher à Jésus-Christ que sa propre vie. Car on tient que la femme de Pilate est sauvée: des auteurs très-anciens la nomment Claudia Procula ou Procle. C'est aussi le nom que les Grecs lui donnent dans leur ménologe, où ils l'ont mise au rang des saints.

commencèrent que lorsque Pilate proposa le choix de Jésus ou de Barabbas, la destinée de Jésus n'ayant commencé qu'alors à dépendre de la volonté du peuple; et le moment d'après, qui est celui dont nous allons parler, cet ouvrage était déjà consommé. Lors donc que, débarrassé du message de sa femme, « le gou-« verneur leur dit : Lequel des deux voulez-vous « qu'on vous délivre ? Ils s'écrièrent tous en-« semble : Défaites-nous de celui-ci, et relâ-« chez-nous Barabbas. Pilate » étonné, et qui voulait toujours sauver Jésus, « leur dit pour « la seconde fois : Que voulez-vous donc que « je fasse au roi des Juifs, à Jésus dit le Christ ? « Mais ils se mirent à crier tous en disant : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! Il leur dit pour la « troisième fois : Mais quel mal a-t-il fait ? Je « ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je « le vais donc faire châtier, » ajouta-t-il, revenant à sa première idée, « et puis je le renverrai. « Mais ils insistaient, demandant à grands « cris qu'il fût crucifié ; et ils redoublaient leurs « clameurs, en disant : Crucifiez-le, qu'il soit « crucifié !

« Pilate voyant que tout était inutile, et que « même le tumulte allait en augmentant, se « fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains « devant le peuple, il leur dit : Je suis net du « sang de cet homme juste. Pour vous, pen-« sez-y bien. Mais tout le peuple répondit : « Que son sang soit sur nous et sur nos en-« fants ! »

L'Éternel entendit cette horrible imprécation et la ratifia. Depuis plus de dix-sept siè-

cles ce sang demande encore vengeance, et l'obtient contre la postérité de ce malheureux peuple, Dieu ayant voulu apprendre à l'univers qu'une multitude séduite, quoique incomparablement moins coupable que ses séducteurs, peut l'être encore assez pour mériter un châtiment si épouvantable.

Cette populace furieuse entraîna enfin le gouverneur, et l'on devait bien s'y attendre. Celui qui avait molli contre les sollicitations des prêtres, qu'il aurait pu arrêter d'une seule parole, n'était pas assez ferme pour résister à un peuple mutiné qui paraissait menacer d'une sédition. Ainsi, après la vaine cérémonie du lavement des mains, ou plutôt après avoir rendu contre lui-même ce témoignage éclatant de l'injustice qu'il allait commettre, « Pilate, vou« lant contenter le peuple, prononça que ce « qu'il demandait lui était accordé. »

En conséquence « il leur relâcha celui qu'ils « avaient demandé, ce Barabbas qui avait été « emprisonné à cause d'un meurtre et d'une « sédition. »

On peut douter si la sentence de mort du Sauveur se trouvait renfermée dans les termes généraux dont le gouverneur s'était servi. La flagellation qui suivit ne décide point la chose : elle devait précéder le crucifiement, suivant les lois romaines dont Pilate peut bien n'avoir pas voulu s'écarter dans cette occasion. Si on s'en tient là, on doit croire que Jésus était déjà condamné au supplice de la croix; mais, d'autre part, on a vu que Pilate avait eu la pensée de le faire flageller dans le dessein de lui

sauver la vie, en donnant cette satisfaction à ceux qui demandaient sa mort; et nous allons voir qu'il essaya encore d'en tirer ce parti. Mais suivit-il toujours sa première idée, ou bien, après l'avoir abandonnée en condamnant le Sauveur, y revint-il par compassion ou par remords? C'est sur quoi il serait assez difficile de prononcer. Quoi qu'il en soit, en même temps qu'on délivrait Barabbas, « Pilate fit prendre Jésus et le « fit flageller. » Les évangélistes n'en disent que ce mot; mais l'opinion commune est que cette flagellation fut poussée jusqu'au dernier excès de cruauté. On ne peut pas douter qu'elle n'ait été fort cruelle, puisque Pilate crut qu'en faisant voir aux Juifs en quel état elle avait réduit le Sauveur, il réussirait enfin à les fléchir par la compassion; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été cruelle au point que Jésus n'ait pu y survivre que par miracle. S'il en était ainsi, Pilate n'aurait pas témoigné une si grande surprise lorsqu'on lui dit, trois heures après que le Sauveur eut été crucifié, qu'il avait déjà rendu le dernier soupir.

Ce supplice fut suivi immédiatement d'un autre, ou suggéré par la haine des Juifs, ou inventé par la brutalité des soldats. Ceux-ci « ayant emmené Jésus dans la cour du prétoire, « rassemblèrent autour de lui la cohorte en-« tière, et après l'avoir dépouillé, ils le cou-« vrirent d'un manteau de pourpre. Puis entre-« laçant des épines, ils en firent une couronne « qu'ils lui mirent sur la tête; ils lui mirent « aussi un roseau à la main droite; ensuite s'ap-« prochant et fléchissant le genou devant lui,

« ils lui disaient par dérision : Roi des Juifs, je « vous salue. Ils lui crachaient aussi au visage, « et prenant le roseau, ils l'en frappaient sur la « tête, et ils lui donnaient des soufflets. »

CHAPITRE LXVII.

Ecce Homo. — Seconde interrogation de Pilate. — Jésus est condamné. — Il porte sa croix. — Simon le Cyrénéen. — Filles de Jérusalem. — Jésus crucifié entre deux voleurs. — Titre de la croix. — Vêtements tirés au sort.

Après tant de tourments et d'opprobres, les Juifs devaient enfin être contents. « Pilate, qui « le crut ainsi, sortit de nouveau, et leur dit : « Voilà que je vous l'amène dehors, fin que « vous sachiez que je ne trouve en lui aucun « sujet de condamnation. Jésus sortit donc por- « tant une couronne d'épines et un manteau de « pourpre, et Pilate leur dit : Voilà l'homme ! » Le peuple se tut, et la compassion commençait peut-être à le gagner ; « mais les princes des « prêtres et leurs ministres s'écrièrent, dès « qu'ils le virent : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! « Pilate, » trompé encore une fois, et piqué de l'être, « leur dit » avec humeur : « Prenez- « le vous-même et crucifiez-le ; car, pour moi, « je ne trouve point en lui de quoi le condam- « ner. Les Juifs lui répondirent : Nous avons « une loi, et selon cette loi il mérite la mort, « parce qu'il s'est fait passer pour Fils de Dieu. »

Ainsi, au crime d'état que Pilate ne trouvait pas en lui, ils substituaient un crime de religion sur lequel il semble qu'il devait se rapporter à leur témoignage, n'étant pas assez instruit de leur loi pour en juger par lui-même ; peu s'en fallut cependant que ce mot, échappé à leur emportement, ne leur dérobât leur victime. Le gouverneur ne regardait pas Jésus comme un homme ordinaire. La sagesse de ses réponses, sa patience inaltérable, son héroïque fermeté, tout cela, joint à son innocence avouée par lui-même, et à ce qu'il avait appris de ses miracles lui avait déjà inspiré des sentiments de vénération pour sa personne. Il apprenait de plus qu'il se donnait pour Fils de Dieu ; ne l'était-il pas en effet? Non pas dans le sens de la génération éternelle, qui était trop au-dessus des idées que pouvait avoir un païen, mais tel que le paganisme pouvait se le figuger, engendré par quelqu'un des immortels (1), dont la vengeance ne manquerait pas d'éclater sur quiconque aurait trempé ses mains dans le sang de son fils.

« Lors donc que Pilate eut entendu ce discours, « ses craintes redoublèrent, et, rentrant dans le « prétoire, il dit à Jésus : D'où êtes-vous ? Mais « Jésus ne lui répondit rien. Pilate lui dit donc : « Vous ne me dites mot ? Ne savez-vous pas « que j'ai le pouvoir de vous crucifier, et que « j'ai le pouvoir de vous relâcher ? »

Ce pouvoir qui n'a jamais intimidé l'homme juste, qui ne craint point la mort, pouvait encore moins produire ces effet, sur l'homme-Dieu

(1) *S. Cyrillus, lib. 12, cap. 20.*

qui la désirait. C'est pourquoi, bien oin de flatter l'orgueil du gouverneur, Jésus lui fit une leçon bien propre à inspirer la modestie aux hommes en place, en leur rappelant de qui ils tiennent leur autorité, et à qui ils en sont comptables : « Vous ne pourriez rien contre moi, ré-« pondit-il, s'il ne vous avait été donné d'en « haut ; c'est pour cela, » ajouta le Sauveur, « que celui qui m'a livré à vous est plus cri-« minel. »

Ce dernier mot, qui regardait ses accusateurs, paraît signifier que le plus criminel de tous les meurtres, c'est de livrer un innocent aux juges légitimes pour lui faire perdre, par leur sentence, l'honneur avec la vie. Mais le juge assez lâche ou assez corrompu pour servir à l'exécution d'un pareil dessein, s'il n'est pas toujours de tous les assassins le plus méchant, n'est-il pas au moins le plus infâme ? Cette conséquence, que le Sauveur n'exprimait pas formellement, Pilate pouvait aisément la sentir ; et comme elle tombait directement sur lui, il n'est pas surprenant si « depuis ce moment il cherchait à le « délivrer : » mais ce fut inutilement. Le peuple avait trop bien reconnu l'ascendant que ses clameurs avaient pris sur ce faible juge, pour se laisser donner le change. « Les Juifs se mirent « donc à crier : Si vous le relâchez, vous n'êtes « pas ami de César : car quiconque se donne « pour roi se déclare contre César. » Pilate ne tint plus contre ce dernier tonnerre. « Lorsqu'il « les eut entendus parler de la sorte, il amena « Jésus dehors, et s'assit dans son tribunal, au « lieu qu'on appelle en grec Lithostrotos, et en

« hébreu Gabbatha. C'était le jour de la pré-
« paration de la pâque, sur la sixième heure du « jour, et il dit aux Juifs : Voilà votre roi. Mais « ils s'écrièrent : Otez-le ! ôtez-le ! crucifiez-le ! « Crucifierai-je votre roi ? » leur dit encore Pilate. Et ce mot fut comme le dernier soupir de son équité expirante. « Nous n'avons point « d'autre roi que César, répondirent les prin- « ces des prêtres. Alors donc il leur abandonna « Jésus pour en faire ce qu'ils voudraient, » c'est-à-dire qu' « il le leur remit entre les mains « pour qu'il fût crucifié. » Voilà par où il finit après l'avoir déclaré tant de fois innocent. Qu'aurait-il fait de plus s'il l'eût reconnu coupable? Et à quoi sert la justice dans le cœur d'un homme qui n'a pas le courage de la défendre contre des passions injustes, qu'à le rendre injuste lui-même avec des répugnances qui ne sauvent pas l'innocent et qui ne font que rendre le juge plus inexcusable?

Cependant Jésus « s'abandonnait, » sans murmure « à celui qui le jugeait injustement ; » et, par son silence, il vérifiait encore la prophétie qui le compare à l'agneau, lequel, bien loin de se défendre, n'oppose pas même un cri au couteau qui va l'égorger. Les soldats, chargés de l'exécution « le saisirent, » et lui firent tout ce qu'ils voulurent. « Ils lui ôtèrent le manteau de « pourpre ; ils lui remirent ses habits, et le me- « nèrent dehors pour le crucifier. Jésus, por- « tant sa croix, alla au lieu appelé Calvaire, qui « se nomme en hébreu Golgotha. »

Il était d'usage, chez les Romains, que ceux qui devaient être crucifiés portassent eux-mêmes

leur croix jusqu'au lieu du supplice. Il n'y eut donc en cela rien d'extraordinaire par rapport au Sauveur. Mais Jésus, déjà épuisé de forces et de sang, succomba bientôt sous le faix. Sa faiblesse aurait pu le dérober au dernier supplice, ou du moins en retarder le moment si désiré de ses ennemis. Cette appréhension les fit penser à le soulager, lorsque le hasard, ou plutôt la Providence leur présenta celui que Dieu avait choisi pour secourir son Fils dans cette triste conjoncture. « Ils emmenaient Jésus, et « ils en étaient à la sortie » de la ville (2), « lors- « qu'ils rencontrèrent un certain homme de Cy- « rène, nommé Simon, Père d'Alexandre et de « Rufus, qui passait par là en revenant d'une « maison de campagne. Ils le contraignirent de « porter la croix de Jésus, et ils la lui mirent « sur les épaules, pour qu'il la portât derrière « lui. » Il est à croire qu'il ne le fit que par force, et avec de grandes répugnances. Mais, lorsqu'à la lumière de la foi dont il fut ensuite éclairé, il découvrit qu'il avait eu l'honneur de

(2) Saint Matthieu dit seulement, *en sortant*, ils rencontrèrent... Simon... qu'ils contraignirent de porter la croix. D'autre part, saint Jean dit : Jésus sortit portant sa croix, ce qui oblige, pour accorder ces deux évangélistes, à distinguer deux sorties, l'une du prétoire, et alors Jésus portait sa croix ; l'autre de la ville, qui fut celle où on l'en déchargea pour la faire porter à Simon. Ainsi Jésus porta sa croix durant tout le chemin qu'il fit dans Jérusalem, et Simon en fut chargé ensuite depuis la porte de la ville jusqu'au haut du Calvaire. On jugea apparemment que Jésus, qui avait eu assez de force pour la porter lorsqu'il marchait de plein-pied, n'en avait pas assez pour la porter en montant. Peut-être les forces lui manquèrent-elles en effet ; car il faut se souvenir que la nature humaine était alors abandonnée à toute sa faiblesse.

soulager son Sauveur, de coopérer au salut du monde, et d'être la figure de ceux qui doivent porter la croix après Jésus-Christ et le suivre, c'est-à-dire, des prédestinés de tous les siècles, on conçoit que son sort lui parut digne d'envie, comme il l'a toujours paru aux âmes pieuses, qui voudraient bien avoir pu lui être associées dans un si glorieux ministère.

« Cependant Jésus était suivi d'une grande « foule de peuple, et de femmes qui se frap-« paient la poitrine et qui le pleuraient avec « de grands gémissements. Mais se tournant « vers elles : Filles de Jérusalem, dit-il, ne « pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-« mêmes et sur vos enfants. Car voici bientôt le « temps auquel on dira : Heureuses les femmes « stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point « porté d'enfants et les mamelles qui n'en ont « point allaités? Alors ils commenceront à dire « aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux « collines : Cachez-nous. Car, s'ils traitent ainsi le « bois vert, que fera-t-on au bois sec ?

« Deux criminels, » chargés sans doute de leur croix selon l'usage, « étaient conduits avec Jésus « pour être exécutés. Ce fut en cette compagnie qu' « ils le conduisirent jusqu'au lieu qui, » comme on l'a déjà dit, « est appelé Golgotha », ce qui signifie le Calvaire.

« Lorsqu'ils furent arrivés, on lui présenta « à boire du vin assaisonné de myrrhe et mêlé « de fiel (3). Mais, après en avoir goûté, il n'en

(3) Saint Matthieu parle du fiel et non de la myrrhe ; saint Marc, de la myrrhe et non du fiel ; l'un n'exclut pas l'autre ; c'est

« voulut point boire. Ce fut à la troisième heure « du jour qu'ils l'attachèrent à la croix (4). Ils

pourquoi on les a réunis. Ce breuvage était-il ou n'était-il pas d'usage dans la circonstance ? Le donnait-on en vue de fortifier le patient, ou de l'assoupir, ou peut-être de lui faire endurer un tourment de plus ? Le fiel y entrait-il toujours, ou bien y fut-il mêlé cette fois par la malice des ennemis du Sauveur ? C'est sur quoi on ne peut rien dire de bien assuré. Jésus le goûta pour obéir, pour souffrir, pour expier nos intempérances, et pour accomplir les prophéties. On ignore pour quelle raison il ne voulut pas l'avaler, si ce n'est, suivant une interprétation pieuse, pour montrer qu'il a goûté l'amertume du péché, puisqu'il en a porté la peine, mais qu'il n'en a pas avalé le poison, parce que le péché n'a jamais pénétré jusqu'à son âme, toujours toute pure et toute sainte.

(4) C'est saint Marc qui le dit ainsi, et qui paraît être en contradiction avec saint Jean, qui fait prononcer l'arrêt de condamnation *sur la sixième heure*. Saint Jérôme, et après lui Théophilacte, ont cru qu'il y avait dans le texte de saint Marc une erreur de copistes, que la lettre grecque qui exprime le nombre trois s'y était glissée à la place de celle qui exprime le nombre six. Rien de si aisé en apparence. Cependant cette conjecture a été abandonnée, parce qu'il ne s'est trouvé aucun exemplaire de saint Marc où on lise que le Sauveur a été crucifié à la sixième heure. Or, ce qui se lit dans tous les exemplaires doit être conservé, et ce n'est que lorsqu'il y a des variantes qu'il peut être permis de les corriger l'un par l'autre. Si l'on ne respectait pas au moins cette borne, que resterait-il d'entier dans le texte ? D'autres interprètes ont imaginé des manières de partager le jour en quatres parties, suivant lesquelles la troisième heure de saint Marc reviendrait à la sixième de saint Jean. Le partage réel et connu des nuits en quatre veilles leur en a fait naître l'idée, et semble l'appuyer. Malheureusement on ne cite point d'exemples de cette division du jour en quatre parties, ni du nom d'heures donné à ces parties, dont chacune serait composée de trois heures. Reconnaissons que cette difficulté n'est point éclaircie, et contentons-nous de croire que, suivant une certaine manière de compter qui nous est inconnue, mais qui ne l'était pas au temps où saint Marc écrivait, cet évangéliste a pu appeler la troisième heure celle que saint Jean appelle la sixième. Il suffit à la foi que la chose ne soit pas impossible, et assurément celle-ci ne l'est pas.

« crucifièrent avec lui les deux voleurs, un à sa « droite, et l'autre à sa gauche, et Jésus au « milieu. Ainsi cette parole de l'Écriture fut « accomplie : Il a été mis au nombre des scé- « lérats. »

Le déicide était consommé : il ne restait plus q'uà le venger. Jésus n'avait qu'à parler. Il semble même qu'il n'avait qu'à se taire, et à laisser tomber la foudre prête à écraser les auteurs et les exécuteurs d'un si énorme attentat. On dirait presque qu'il le craignait, tant il s'empressa de parer le coup. A peine attaché à la croix et élevé sur la montagne, « il dit, » et ce fut la première parole qu'il prononça : « Mon « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font. »

Nous ne devons pas omettre une circonstance de la passion du Sauveur que le Saint-Esprit a jugée digne de tenir place dans l'histoire qu'il en a dictée aux écrivains sacrés. « Pilate fit, » selon la coutume, « l'inscription qui fut mise « au haut de la croix. Lacause de la condamna- « tion de Jésus y était marquée » en ces termes : « C'est Jésus de Nazareth, roi des Juifs. « Il y eut donc beaucoup de Juifs qui lurent « cette inscription, parce que le lieu où Jésus « fut crucifié était près de la ville, et l'inscrip- « tion était en hébreu, en grec et en latin. Les « princes des prêtres » s'en tinrent offensés : en quoi ils pouvaient avoir quelque apparence de raison. C'était faire une insulte à la nation, que d'appeler simplement roi des Juifs un homme que les chefs de la nation, suivis de la plus grande partie du peuple, venaient de livrer au

dernier supplice. Ils « dirent donc à Pilate : « N'écrivez pas : Roi des Juifs, mais qu'il a dit: « Je suis le Roi des Juifs, Pilate répondit : Ce « que j'ai écrit, est écrit ; » et il les renvoya avec cette brusque réponse.

Il pouvait bien se faire que le gouverneur ne pensât alors qu'à se délivrer de leurs importunités, dont en effet il ne devait être que trop fatigué ; peut-être aussi qu'après avoir été si lâche, il voulut enfin montrer de la fermeté, à quoi pouvait se joindre encore le plaisir de ce venger de la violence que les Juifs venaient de lui faire. Quel qu'ait été son motif, qu'il n'est pas trop aisé de démêler, il exécutait, sans le savoir, les ordres du Très-Haut. Dieu avait dicté ce que le juge avait écrit, et retenait sa main pour que ce qu'il avait écrit ne fût point effacé. C'était par le bois que l'Homme-Dieu devait régner; en l'y attachant on l'avait placé pour ainsi dire sur le siége de sa royauté. Il fallait encore le proclamer roi : et Pilate, un gentil, le faisait juridiquement, malgré l'opposition et l'indignation du peuple juif : figure sensible de ce qui arriva bientôt après, lorsque, ces homicides s'obstinant à ne vouloir pas que Jésus-Christ régnât sur eux, on vit les peuples de la gentilité le reconnaître, non-seulement pour leur roi, mais pour leur Dieu et pour leur Sauveur; les Juifs faire inutilement les plus grands efforts pour l'empêcher, et, témoins malgré eux de son triomphe, en augmenter la gloire par leur mortel dépit et leur rage impuissante.

Rien n'est petit dans un si grand événement ;

et, n'y eût-il que cette raison, on ne doit pas être surpris que les écrivains sacrés aient rapporté le trait qu'on va lire. Mais une autre raison le rend très-remarquable, c'est l'accomplissement littéral des prophéties dans une circonstance si légère et si accidentelle, que l'esprit qui l'a prévue et prédite ne peut être que cette intelligence infinie, à qui tous les siècles sont présents, et qui, dans tous les événements, aperçoit jusqu'aux détails les plus imperceptibles et les plus arbitraires : voici le fait qui a donné lieu à cette réflexion. « Les soldats, après avoir « crucifié Jésus, prirent ses habits, dont ils « firent quatre parts, une pour chaque sol- « dat (5) ; ils prirent aussi sa tunique (6). Or « elle était sans couture et tissue depuis le haut « jusqu'en bas; de sorte qu'il dirent entre eux : « Ne la déchirons point, mais tirons au sort

(5) Quatre soldats avaient donc servi à l'exécution ; ce qui rend plus probable le sentiment de ceux qui croient que Jésus-Christ fut attaché à la croix avec quatre clous.

(6) Cette tunique avait été tissue, dit-on, par la sainte Vierge, lorsque Jésus était encore enfant. Elle grandissait donc avec lui, et ne s'usait pas. On n'a aucune preuve positive de ce fait ; mais la tradition en est fort ancienne ; elle n'a jamais été contredite, et les miracles n'ont rien ici qui surprenne. Il n'y a pas moins de raison, et il y a toujours plus de religion à respecter ces sortes de traditions qu'à les mépriser.

La tunique du Sauveur était une figure de l'Église son épouse, qui est une et indivisible, parce qu'elle se maintient toujours dans une même foi et dans une même charité.

On dit de ceux qui font schisme dans l'Église, qu'ils déchirent la robe de Jésus-Christ, c'est-à-dire, qu'ils font effort pour la déchirer ; mais ils n'y réussissent pas. On peut les regarder comme des lambeaux mal assortis et mal cousus qui, en se détachant d'elle, ne lui font rien perdre de son intégrité, et qui, lorsqu'ils en sont détachés, ne sont plus bons qu'à être jetés au feu.

« à qui l'aura; afin que ce que dit l'Écriture s'ac-
« complît : Ils ont partagé mes habits entre eux,
« et ils ont tiré ma robe au sort (7). C'est ce
« que firent les soldats. Après quoi, s'étant
« assis, ils le gardaient. »

CHAPITRE LXVIII.

Blasphèmes et insultes. — Bon larron. — Paroles de Jésus à sa mère. — Ténèbres. — Jésus meurt. — Prodiges. — Côté percé. — Sépulture. — Descente aux enfers.

Jésus, en proie aux plus mortelles douleurs, était encore en butte aux outrages les plus sanglants. « Ceux qui passaient, le chargeaient de « malédictions en secouant la tête, et disant : « Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le re- « bâtis en trois jours, sauve-toi toi-même; si « tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. « Le peuple, qui s'était arrêté pour le regar- « der, se moquait de lui. Les principaux de la « nation s'en moquaient aussi avec le peu- « ple (1), » car ils n'eurent pas honte de se

(7) On tient assez communément que les habits furent aussi tirés au sort, parce qu'il n'était guère possible que les parts fussent parfaitement égales. Ceci peut faire juger que l'habillement du Sauveur, sans être précieux, avait pourtant quelque valeur, et comme plusieurs le pensent, qu'il était propre et décent.

(1) Nouvelle preuve de son innocence. La justice n'a plus que de la compassion pour le coupable qu'elle est obligée de punir. Il n'y a que la passion qui insulte encore à l'innocent qu'elle immole

joindre à la multitude ; et, oubliant ce qu'ils se devaient à eux-mêmes, il firent éclater leur joie avec la même grossièreté et la même impudence. Ainsi, ce qui aurait dû faire rougir jusqu'à la plus vile populace, « les princes des prêtres avec « les scribes et les anciens se moquant aussi de « Jésus, disaient : Il a sauvé les autres, et il ne « peut se sauver lui-même (2). S'il est le roi d'Is- « raël, qu'il descende présentement de la croix, « et nous allons croire en lui. Il se confie en « Dieu. Si Dieu l'aime, qu'il le délivre à pré- « sent ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. »

David les avait en vue lorsqu'il mit ses paroles dans la bouche des impies oppresseurs du juste ; et, sans le vouloir, ils servaient à l'accomplissement de cette prophétie. On les entendait dire encore : « Qu'il se sauve, s'il est le « Christ élu de Dieu ; qu'il descende à présent « de la croix, ce Christ, le roi d'Israël, afin que « nous voyions, et que nous croyions (3). Les « soldats aussi se moquaient de lui, s'appro-

à ses fureurs. Tandis qu'on outrageait ainsi le Juste par excellence, on ne disait rien aux deux voleurs, ou, si on paraissait penser à eux, ce n'était apparemment que pour les plaindre. Il y a une mesure de peines qui suffit à la justice ; il n'y en a point qui assouvissent l'envie et la haine.

(2) *Il a sauvé les autres*, c'est-à-dire, il a fait des miracles pour les autres, et il ne peut pas en faire pour lui-même. Parler de la sorte, c'était reconnaître la vérité de ses miracles, et en prendre occasion de lui insulter davantage. Ce n'est pas faute de miracles, ni souvent faute de croire aux miracles, que les méchants sont méchants ; c'est parce qu'ils veulent être méchants.

(3) Non, il n'est pas vrai qu'ils auraient cru en lui, s'il était descendu de la croix ; car, comme on le verra bientôt, ils furent convaincus de la vérité de sa résurrection, et n'en furent que plus endurcis. Tous ces demandeurs de miracles ne parlent pas sincèrement.

« chant et lui présentant du vinaigre. Si tu es « roi des Juifs, disaient-ils, sauve-toi la vie. » Et, pour comble d'outrage, « les voleurs qui « étaient crucifiés avec lui, lui faisaient les mêmes « reproches. »

Celui qu'ils traitaient si indignement ne voulait que les sauver, et sa grâce fit en ce moment une de ses plus illustres conquêtes. Tandis que « l'un de ces voleurs crucifiés blasphémait « contre lui en disant : Si tu es le Christ, sauve-« la vie à toi-même et à nous aussi ; l'autre, » éclairé tout à coup, et changé en un autre homme, « prit la parole et lui fit une répri-« mande. Quoi ! dit-il, vous ne craignez point « Dieu, tout condamné que vous êtes au même « supplice ? Pour nous, ce n'est pas sans sujet, « car nous portons la peine dûe à nos crimes ; « mais lui, il n'a fait aucun mal. »

L'ouvrage de la conversion est bien avancé lorsque le pécheur confesse son iniquité et la justice du châtiment qu'il en reçoit. La connaissance de la bonté de Dieu, et une amoureuse confiance en ses miséricordes, l'achèvent et la perfectionnent. Pénétré de ce second sentiment qui, dans cet heureux crucifié, fut la suite et peut-être la récompense du premier : « Seigneur, « dit-il à Jésus, souvenez-vous de moi lorsque « vous serez entré dans votre royaume. » Par cette prière, il confessait que Jésus est le roi du siècle futur ; et le sens de la mystérieuse réponse que le Sauveur fit à Pilate lui fut pleinement révélé. La foi tout entière est renfermée dans cette confession ; mais ce qui en fait le prodige, c'est la circonstance où ce voleur rendit à Jésus un si

glorieux témoignage : son salut en fut le prix, et il en eut sur-le-champ l'assurance. « En vérité, « je vous le dis, lui répondit Jésus, dès aujour- « d'hui vous serez avec moi dans le paradis (4). »

Un objet encore plus intéressant pour Jésus attira son attention, et lui donna l'occasion de remplir un des premiers devoirs que prescrit la nature, afin de nous apprendre qu'il n'est pas venu la détruire mais la perfectionner. « Sa « mère, » que la plus violente affliction qui fut jamais n'avait pas empêchée de le suivre jusqu'au dernier suplice ; « sa mère, dis-je, et la sœur « de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et « Marie-Madeleine étaient debout au pied de « sa croix. Jésus donc voyant sa mère, et au « près d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à « sa mère : Femme, voilà votre fils. Puis il dit « au disciple : Voilà votre mère (5). Et de-

(4) On cherche quel était ce paradis, qui ne pouvait être ni le ciel, lequel ne fut ouvert aux hommes qu'au jour de l'Ascension, ni le paradis terrestre, qui n'existait plus, au moinsde puis le déluge. Il paraît que c'est le sein d'Abraham qui, pour les justes entièrement purifiés, était un lieu de repos, et pouvait être regardé comme celui d'une félicité commencée. Ne pourrait-on pas dire qu'il n'est plus permis d'en douter après cette parole de Jésus-Christ : Aujourd'hui vous serez *avec moi* dans le paradis ? Car il est de foi que ce jour-là Jésus-Christ fut dans les limbes, et il déclare formellement que lui et le voleur seront réunis ce jour-là dans le même lieu.

(5) On a déjà dit qu'il était fort probable que saint Joseph était mort avant la prédication de Jésus-Christ : ceci prouve au moins qu'il était mort au temps de la passion. Car s'il eût été encore vivant, il n'aurait pas été besoin que le Sauveur eût recommandé sa mère à un autre.

La mère vierge fut recommandée au disciple vierge. Les saints Pères donnent encore pour cause de cette faveur le tendre et généreux attachement du disciple, qui lui fit suivre son maître

« puis cette heure-là, le disciple la prit chez « lui (6).

« Il était environ la sixième heure du jour, et « il y eut des ténèbres (7) répandues sur toute « la terre (8) jusqu'à la neuvième et le soleil « s'obscurcit (9). A la neuvième heure, Jésus

jusqu'au dernier supplice. Il avait d'abord pris la fuite comme les autres, mais il fut le seul qui revint. Avec Dieu, il y a toujours lieu au retour.

(6) On fait ici une difficulté sur ce que les apôtres qui avaient tout quitté, n'avaient plus de demeure qui leur fût propre. Saint Jean avait encore sa mère Salomé, chez qui il logeait sans doute, et où il aura retiré avec lui la sainte Vierge, à qui la compagnie de cette femme ne pouvait être qu'agréable.

Les interprètes disent que saint Jean représentait ici tous les fidèles, et qu'en l'adoptant, Marie nous adoptait tous. C'est de là que les panégyristes de Marie ont pris occasion de dire que le Père éternel, après avoir voulu qu'elle fût la mère de son Fils unique, a voulu qu'elle fût encore la mère de tous ceux qui, par le caractère de l'adoption divine, deviennent ses propres enfants, et que la maternité dans Marie n'eut point d'autres bornes que la paternité dans Dieu même.

(7) Ces ténèbres commencèrent un peu après le crucifiement, et elles cessèrent un peu avant que Jésus expirât. C'était le deuil de la nature à la mort de son auteur.

(8) Plusieurs interprètes entendent par toute la terre, tout le pays, c'est-à-dire, la Judée. Le sentiment le plus commun est que ces ténèbres furent répandues en effet sur toute la terre. Le peu que l'on a recueilli de l'histoire sur un fait si mémorable, prouve qu'elles s'étendirent bien au delà de la Judée. Ce ne furent point des ténèbres palpables comme celles de l'Égypte : c'était l'obscurité d'une nuit claire, pendant laquelle on voit le ciel et les étoiles ; car on les voyait, au rapport de Phlégon, auteur païen qui vivait alors, et qui a écrit ce qu'il en avait vu.

(9) Les uns disent que ce fut par la soustraction de ses rayons que le soleil cessa d'éclairer ; d'autres, que la lune, ayant changé son cours naturel, vint miraculeusement se placer entre le soleil et la terre. La seconde manière est celle dont il est parlé dans la lettre de saint Denys l'Aréopagite à saint Polycarpe. La première paraît nécessaire pour que les ténèbres aient été universelles, comme le donnent à entendre tous les monuments où il est fait

« s'écria à haute voix ; Éloï, Éloï, lamma sa-« bacthani ? ce qui signifie : Mon Dieu, mon « Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé (10) ? »

Ce délaissement était sans doute la plus douloureuse de toutes ses peines. Mais, comme cette peine était tout intérieure, on ne pouvait pas la voir comme on voyait ce qu'il souffrait dans son corps ; et ce fut pour nous la faire connaître, qu'il dit les paroles qu'on vient de rapporter. Bien loin qu'on en comprît alors tout le sens, l'ignorance de la langue sainte dont Jésus s'était servi fut cause que « quel-« ques-uns de ceux qui étaient là, et qui l'en-« tendirent, disaient : Voilà qu'il appelle Élie.

« Ensuite Jésus sachant que tout était ac-« compli, » à la réserve d'unelégère circonstance que sa pénétration infinie alla démêler dans cette foule de prophéties qui regardaient sa personne, « afin que l'Écriture s'acomplît (11) » sans qu'il y manquât un seul iota, ou un seul

mention de ce prodige. Ce point reste indécis comme bien d'autres.

(10) Ces paroles sont les premières du psaume XXI. On trouve dans ce psaume les principales circonstances de la passion si clairement marquées, qu'il en est regardé comme une des prophéties les plus frappantes. C'est l'homme dans Jésus-Christ qui se plaint au Père éternel d'en être abandonné sans défense à la rage de ses ennemis, et d'être laissé en proie aux plus vives douleurs, sans aucune consolation sensible. Cette plainte fut résignée et respectueuse. Ce n'était donc pas un cri de désespoir, comme l'a dit Calvin, qui a ajouté ce nouveau blasphème à tous ceux que Jésus-Christ eut à essuyer de la part des Juifs.

(11) Ce qui s'accomplit alors, c'est la seconde partie de ce verset du psaume LXVIII : Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et, dans ma soif, *Ils m'ont abreuvé de vinaigre*. La première partie avait eu son accomplissement avant le crucifiement, lorsqu'on présenta au Sauveur du vin mêlé de fiel.

point, « il dit : J'ai soif. Il y avait là un vase « plein de vinaigre. En même temps un de ceux « qui étaient présents courut prendre une éponge, « l'emplit de vinaigre, et l'attachant avec de « l'hysope au bout d'un roseau, lui en donna à « boire. Cependant les autres disaient : Atten« dons, voyons si Élie viendra le délivrer. » Celui qui présentait le breuvage disait avec eux : « Attendez, voyons si Élie viendra le délivrer. « Jésus ayant pris de ce vinaigre, » et s'étant assuré, par un dernier regard, que rien ne manquait à son sacrifice, « dit : Tout est ac« compli. Au même temps il s'écria une seconde « fois d'une voix forte (12) : Mon Père, je re« mets mon âme entre vos mains (13). En di-

(12) Mourir en croix, c'était mourir épuisé de forces et de sang. Ce cri était donc surnaturel : aussi fût-il regardé comme miraculeux par ceux qui l'entendirent. *Le centurion... voyant qu'il était mort en jetant ce cri, dit : En vérité, cet homme était le Fils de Dieu.* Une si grande force dans l'extrémité de la faiblesse montrait bien que Jésus mourait parce qu'il le voulait, et au moment qu'il le voulait. Elle vérifiait cette parole qu'il avait dite auparavant : J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre. (*Joan.* x, 18.) Le mot, *tout est accompli*, le signifiait encore. Car Jésus-Christ voulait dire : J'ai souffert tout ce que j'avais à souffrir ; à présent je n'ai plus qu'à mourir. Parler ainsi, et mourir aussitôt après, c'est évidemment mourir quand on le veut.

(13) Tous les chrétiens doivent mourir avec cette parole à la bouche, quoiqu'elle y ait un sens différent de celui qu'elle avait dans la bouche de Jésus-Christ. L'Homme-Dieu recommandait son âme à son Père, comme un dépôt que l'on confie à la personne que l'on aime le plus, jusqu'au moment où l'on jugera à propos de le reprendre. L'homme pécheur, et toujours incertain de son salut, recommande son âme à la miséricorde de Dieu, afin qu'il ne le traite pas selon toute la rigueur de sa justice.

On recommande l'âme, et non le corps ; parce que la destinée du corps dépend de la destinée de l'âme. L'âme sauvée sauve le corps ; et perdue, elle le perd avec elle.

« sant ces paroles, et baissant la tête, il rendit « l'esprit. »

Ici finit la puissance des ténèbres. La puissance divine, qui s'était tenue cachée jusqu'à la consommation du sacrifice, éclata à l'instant, et fit sortir la gloire de l'Homme-Dieu des horreurs du dernier supplice et des ombres de la mort. Il ne faisait que d'expirer, « et voici que « le voile du temple se déchira en deux depuis « le haut jusqu'en bas; la terre trembla; les « pierres se fendirent, et les tombeaux s'ou« vrirent. » Ce dernier prodige en préparait un autre qui n'arriva que le troisième jour suivant. « Les corps de plusieurs saints qui étaient morts « ressuscitèrent (14), et étant sortis des tom« beaux après la résurrection de Jésus, ils vin« rent dans la ville sainte, et apparurent à plu« sieurs. »

C'est ainsi que les créatures insensibles, mar-

L'Église a placé l'*In manus* à la fin de l'office du soir. C'est parce que le sommeil auquel on est prêt à se livrer est l'image de la mort, et qu'il est arrivé plus d'une fois que la réalité se soit trouvée jointe à l'image.

(14) Il n'est pas décidé si ces saints ressuscitèrent avant Jésus-Christ, ni s'ils ressuscitèrent pour ne plus mourir. Ce qui doit être tenu pour certain, c'est que, s'ils ressuscitèrent pour ne plus mourir, leur résurrection n'a dû arriver qu'après celle du Sauveur, qui est appelé dans l'Écriture, *les prémices de ceux qui dorment* (I *Cor.* xv, 20) et *le premier né d'entre les morts*, (*Colos.* I. *Apoc.* I.)

Le sentiment le plus commun est qu'ils ressuscitèrent après Jésus-Christ et pour ne plus mourir, et qu'ils le suivirent au ciel au jour de son ascension. Ainsi ils furent le gage et comme la figure de la seconde ascension qui arrivera à la fin des siècles, lorsqu'après avoir jugé les vivants et les morts, Jésus-Christ montera de nouveau au ciel, et y conduira tous les élus en corps et en âme, pour y régner éternellement avec lui.

quèrent leur sensibilité à la mort de leur auteur. Leur exemple, si l'on ose ainsi parler, produisit son effet. Plût à Dieu que, dans la plupart, il eût été durable ! Mais enfin, dans cette crise de toute la nature et cet ébranlement de l'univers, les hommes parurent rougir d'être plus durs que les pierres et les rochers. D'abord « le centurion « qui était vis-à-vis de Jésus, qui avait vu ce « qui s'était passé, et qu'il avait expiré en jetant « un si grand cri, rendit gloire à Dieu, en di- « sant : Certainement cet homme était juste : « il était vraiment Fils de Dieu. Ceux qui étaient « là avec lui à garder Jésus, voyant le tremble- « ment de terre et les choses qui se passaient, « furent fort effrayés, et dirent : Cet homme « était véritablement Fils de Dieu (15). Et toute « la multitude de ceux qui assistaient à ce spec- « tacle, considérant toutes ces choses, s'en re- « tournaient en se frappant la poitrine. »

D'autres encore plus affligés, mais sans remords, ne pouvaient se résoudre à s'éloigner d'un objet si cher. C'étaient « toutes les per- « sonnes de la connaissance de Jésus, et plu- « sieurs femmes qui se tenaient à l'écart, re- « gardant de loin ce qui se passait. Entre ces « femmes était Marie-Madeleine, Marie (16)

(15) On lui avait reproché de s'être dit faussement Fils de Dieu, parce qu'il s'était laissé attacher à la croix, et qu'il ne pouvait pas en descendre. Il est encore attaché à la croix, et il y est mort; et voici qu'on publie hautement qu'il est *véritablement* Fils de Dieu. Déjà les blasphèmes de ses ennemis se tournent en confession de sa divinité.

(16) La même qui vient d'être appelée Marie, femme de Cléophas, et sœur de la sainte Vierge. On suivait alors le récit de saint Jean qui la plaçait avec Marie-Madeleine au pied de la

« mère de Jacques le Mineur et de Joseph, et « Salomé, mère des enfants de Zébédée, qui le « suivaient lorsqu'il était en Galilée et qui pre- « naient soin de lui. Beaucoup d'autres qui « étaient venues avec lui à Jérusalem » étaient aussi présentes.

Les Juifs, dans tout ce qu'ils avaient attenté contre le Sauveur, n'avaient fait « qu'accom- « plir ce que la puissance de Dieu et son con- « seil avaient déterminé. » Ils ne purent jamais lui faire souffrir que ce que Dieu avait résolu qu'il souffrirait; et parce que Dieu ne voulait pas qu'il souffrît un autre genre de supplice qu'ils lui destinaient encore, l'idée ne leur en vint qu'après sa mort. Ce fut encore le zèle de la loi qui parut les faire agir dans cette occasion. Elle ordonnait que les cadavres de ceux qui étaient morts attachés à un gibet, en fussent détachés avant la fin du jour. Il fallait se presser, parce que le temps auquel une œuvre de cette nature était permise allait bientôt expirer. Ainsi « comme « c'était la veille du sabbat, » dont la solennité commençait au coucher du soleil, « afin que les « corps ne demeurassent point à la croix le jour « du sabbat (car ce sabbat-là était un jour fort « solennel), les Juifs prièrent Pilate de leur « faire rompre les jambes, et de les faire enle- « ver. Il y alla donc des soldats qui rompirent

croix. Ici d'autres évangélistes les en tiennent éloignées. Il n'y a nulle contradiction. Saint Jean nous apprend où elles étaient placées aussitôt après que Jésus eut été attaché à la croix. Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc nous disent où elles se tenaient après que Jésus eut expiré. Dans l'espace de trois heures, il a pu se faire aisément qu'il soit survenu quelque raison qui les ait obligées à changer de place.

« les jambes au premier, et à l'autre qui était « crucifié avec lui. Ensuite venant à Jésus, et « voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rom« pirent point les jambes, mais un des soldats « lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt « il en sortit du sang et de l'eau (17). Celui qui « l'a vu en a rendu témoignage, et son témoi« gnage est vrai, et il sait qu'il dit la vérité, « afin que vous croyiez aussi vous-mêmes. Car « ces choses sont arrivées afin que l'Écriture « s'accomplît : Vous ne briserez aucun de ses « os. L'Écriture dit encore ailleurs : Ils verront « celui qu'ils ont percé (18). »

Cependant il fallait songer à la sépulture du Sauveur. L'idée en vint à deux hommes qui lui rendirent ce dernier devoir avec tout le zèle que pouvait inspirer un grand attachement pour sa personne, et avec une somptuosité digne de leur opulence. Dieu, qui commençait à glorifier la

(17) De l'eau naturelle et élémentaire. Si l'on dit que cela ne pouvait pas être sans miracle, on dit ce qui est avoué par tout le monde. Si l'on prétendait que ce n'était pas de l'eau naturelle et élémentaire, on serait opposé à toute la tradition, et on tiendrait une opinion qui peut être regardée comme erronée.

Suivant l'explication des saints Pères, le baptême était signifié par l'eau, et l'eucharistie par le sang. Voilà pourquoi ils ajoutent que l'Église est sortie du côté de Jésus-Christ mort, comme Ève était sortie du côté d'Adam endormi, parce que les fidèles qui composent le corps de l'Église sont formés par le baptême et nourris par l'eucharistie ; et parce que le baptême et l'eucharistie sont les deux principaux sacrements, et ceux auxquels tous les autres se rapportent ; c'est ce qui a fait dire encore aux saints Pères que tous les sacrements sont sortis du côté de Jésus-Christ.

(18) Ils le virent au lieu même où ils l'avaient percé. Ils le verront encore, mais avec quel inexprimable effroi ! Ils le verront, dis-je, au dernier des jours, lorsqu'il présentera à ses meurtriers les cicatrices de ses plaies en témoignage de leur déicide. C'est

chair de son Fils, leur en avait inspiré le dessein, et leur en donna le courage. Il pouvait y avoir environ une heure que Jésus avait expiré, et « il se faisait tard, lorsqu'il vint un homme « riche, nommé Joseph, qui était de la ville « d'Arimathie. C'était un officier considérable, « homme juste et vertueux, disciple lui-même « de Jésus, mais en secret (19), parce qu'il crai- « gnait les Juifs. Il n'avait point pris de part à « leur dessein, ni à ce qu'ils avaient fait, et il « attendait le royaume de Dieu. Il vint donc et « alla hardiment trouver Pilate, et lui demanda « le corps de Jésus. Pilate, étonné que Jésus « pût déjà être mort fit venir le centurion, et « s'informa de lui s'il était vrai que Jésus fût « déjà mort. Le centurion l'en ayant assuré, il « donna le corps à Joseph, qui vint et enleva le « corps de Jésus. Nicodème, celui qui était venu « trouver Jésus la première fois durant la nuit, « y vint aussi avec environ cent livres d'une « composition de myrrhe et d'aloès (20). Jo- « seph acheta un linceul dont il enveloppa Jé- « sus après l'avoir ôté de la croix : ils l'enve- « loppèrent de linges avec des parfums (21), « selon que les Juifs ont coutume d'ensevelir.

saint Jean qui, dans l'Apocalypse, renvoie à ce temps le parfait accomplissement de cette prophétie : *Le voilà qui vient au milieu des nues : tout œil le verra, et ceux mêmes qui l'ont percé.* (*Apoc.* I 7.)

(19) Il y a donc des circonstances où l'on peut faire un secret de sa religion sans cesser d'être *homme juste et vertueux.* Puisque l'Écriture appelle ainsi Joseph d'Arimathie, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter, mais il est bien facile d'en abuser.

(20) Tandis que les disciples déclarés fuient et se cachent, les disciples cachés paraissent et se déclarent. L'un est la preuve de l'infirmité humaine, l'autre montre la vertu de la croix.

(21) Le linceul était aussi de lin. De là l'usage, au sacrifice de

« Or il y avait un jardin au lieu où il avait « été crucifié, et dans ce jardin un sépulcre nou- « vellement fait, où l'on n'avait encore mis personne. Joseph donc, à cause que c'était « la veille du sabbat des Juifs, et que le sépul- « cre était proche (22), mit le corps dans ce « sépulcre tout neuf qu'il avait fait tailler pour « lui dans le roc; et ayant roulé une grande « pierre à l'entrée, il s'en alla. C'était la veille « du sabbat qui était près de commencer. Marie- « Madeleine et l'autre Marie, qui étaient ve- « nues de Galilée avec Jésus, étaient là, se te- « nant assises auprès du sépulcre. Elles consi- « dèrent le tombeau, et comment le corps de « Jésus y avait été mis, » car c'était dans ce « dessein qu' « elles avaient suivi » le convoi. « Après, s'en étant retournées, elles préparèrent « des aromates et des parfums, et elles se « tinrent en repos le jour du sabbat, selon la « loi (23). »

la messe, de poser le corps de Jésus-Christ sur un linge, à l'exclusion de toute autre étoffe. Saint Jérôme en faisait la remarque il y a près de 1400 ans.

(22) Tout ce qui paraît se rencontrer ici par hasard était arrangé par la Providence; car il fallait que le sépulcre fût proche du Calvaire, afin que l'on eût le temps d'y porter le corps de Jésus et de l'y enfermer avant que le repos du sabbat commençât. Il fallait que ce sépulcre fût tout neuf, et qu'on n'y eût encore mis personne, pour qu'il imitât à sa manière la pureté du sein de Marie, et que l'on ne pût pas mettre en question si le mort ressuscité n'était pas un autre que Jésus. Il fallait encore qu'il eût été taillé dans le roc, afin que l'on ne soupçonnât point qu'il eût été percé, et que le corps en eût été enlevé furtivement.

(23) C'étaient ordinairement les femmes qui embaumaient les corps. Celles-ci ne le purent pas. Les circonstances avaient obligé d'en abandonner le soin aux hommes. Elles espéraient bien y revenir, et donner les dernières façons à un ouvrage

Les ennemis de Jésus ne s'y tinrent pas. Ces rigides observateurs du saint repos, qui avaient fait tant de fois un crime au Sauveur de l'avoir violé en faisant des guérisons miraculeuses, le violèrent à leur tour dans le dessein d'ensevelir sa religion avec son auteur dans le même tombeau. Jésus, comme on l'a vu, avait prédit bien des fois qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort. Ses disciples l'avaient oublié, ses persécuteurs s'en souvinrent. Sans doute ils ne croyaient pas que la prophétie dût s'accomplir; ainsi ils ne pouvaient guère avoir d'autre intention que d'en constater le non-accomplissement, pour démontrer par là à tout l'univers que Jésus était un faux prophète : car la crainte d'une entreprise de la part des disciples avait trop peu de fondement pour avoir pu être autre chose qu'un prétexte. Quel qu'ait été leur motif, « le jour suivant, qui était le jour « d'après celui qui est appelé la préparation du « sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent chez Pilate, et lui di- « rent : Seigneur, nous nous sommes souvenus « que ce séducteur (24), étant encore en vie,

qu'elles jugeaient avoir été un peu précipité. Jésus-Christ leur sut gré de leur zèle, mais il ne permit pas qu'elles en vinssent à l'exécution.

(24) Jésus-Christ a souffert, dit saint Augustin, qu'on l'appelât séducteur, pour la consolation de ses serviteurs, lorsqu'il arrive qu'on les appelle ainsi. On en donne aussi le nom aux véritables séducteurs ; et dans toutes les disputes sur la foi, l'orthodoxe et l'hérétique se le renvoient de part et d'autre. D'un côté, c'est vérité; de l'autre, c'est calomnie. Il n'est pas toujours facile au peuple d'en faire le discernement, et il a toujours un intérêt capital à ne pas s'y méprendre : à qui aura-t-il recours ? A l'Église. Qu'il la consulte, et qu'il tienne pour assuré que celui qu'elle

« a dit : Je ressusciterai au bout de trois jours. « Commandez donc qu'on garde le sépulcre jus- « qu'au troisième jour » inclusivement, « de « peur que ses disciples ne viennent l'enlever, « et ne disent au peuple : Il est ressuscité ; alors « la dernière erreur sera pire que la première. « Pilate leur dit : Vous avez une garde (25) ; « allez, gardez-le comme vous l'entendrez. Eux « s'en allèrent au sépulcre, le fermèrent bien, « mirent le sceau sur la pierre, et posèrent des « gardes. »

Toutes ces mesures étaient nécessaires pour rendre incontestable le miracle de la résurrection, et les passions humaines ne secondèrent jamais mieux les desseins de la providence divine. Cependant ce mort que l'on gardait avec tant de précaution, était « libre entre les morts. « Mort à la vérité selon la chair, il vivait et il « agissait selon l'esprit ; » et celui que les Juifs regardaient comme leur captif, brisait actuellement les fers d'un peuple entier de captifs. « Descendu dans les parties les plus basses de « la terre, il y prêcha aux esprits qui étaient « en prison, » et l'Évangile pénétra avec lui dans ces régions ténébreuses. On croit que sa sainte âme y passa tout le temps qu'elle fut sé-

reconnaît pour orthodoxe est orthodoxe, qui que ce soit qui l'appelle séducteur ; et que celui qu'elle traite de séducteur est séducteur, fût-il regardé comme orthodoxe par le reste du monde.

(25) Ils avaient une garde à leurs ordres qui était pour le temple. La réponse de Pilate porte naturellement à croire que c'est de celle-ci qu'il leur permet de se servir. Ce qui pouvait rendre sa permission nécessaire, c'est qu'apparemment cette garde ne devait pas être employée hors du temple sans l'agrément du gouverneur.

parée de son sacré corps. Elle y fut occupée à développer aux justes qui y étaient détenus, le grand mystère de la rédemption qui venait de s'opérer, à leur annoncer leur délivrance et leur entrée au ciel qui allait enfin s'ouvrir, après avoir été fermé jusqu'alors à la nature humaine, Ils en avaient déjà l'avant-goût dans la joie que lui causa sa présence. On tient même, et c'est l'opinion la plus commune et la plus autorisée. qu'il leur communiqua dès lors la claire vision de Dieu, qui fait la félicité essentielle du paradis, et que c'est encore en ce sens qu'il promit au bon larron que ce jour-là même il serait avec lui dans le paradis.

CHAPITRE LXIX.

Résurrection. — Ange du Seigneur. — Soldats effrayés. — Pierre levée. — Voyage des femmes. — Course de Pierre et de Jean. — Apparition à Madeleine. — Apparition aux autres femmes. — Retour des gardes à Jérusalem, et leur déposition.

Nous voici parvenus au grand événement que les ennemis du Sauveur avaient si fort appréhendé, et que ses disciples n'osaient plus espérer. Ses humiliations ont fini avec sa vie mortelle. Sa gloire, qui ne doit jamais finir, commence avec la vie immortelle qu'il reprend le troisième jour après sa mort et sa sépulture. Il n'a pas plu à Dieu de nous en révéler le moment

précis, et l'on ne peut avoir sur ce point que des conjectures. On croit communément que sa résurrection a devancé le lever du soleil, mais que l'aurore l'a précédée. On a déjà remarqué que Jésus avait déclaré en termes formels qu'il serait trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Pour que la prophétie fût littéralement accomplie, il fallait qu'il y fût encore le troisième jour, lorsqu'il y avait déjà assez de clarté sur la terre pour qu'on pût dire exactement : Il fait jour. Un instant y suffisait, et l'aurore pouvait le faire. C'est donc dans cet entre-deux de l'aurore et du lever du soleil que Jésus-Christ ressuscita par sa propre vertu, laissant au fond de son sépulcre les linceuls dont il avait été enveloppé, pour être comme les témoins de sa mort et de sa résurrection tout ensemble. Il ressuscita sans bruit et sans éclat apparent, et sortit du tombeau comme il était sorti du sein de sa bienheureuse mère, sans ouverture et sans fracture, ne déplaçant point la pierre, mais la pénétrant par la subtilité de son corps glorieux. Les gardes ne s'en aperçurent pas ; et l'effroi avec lequel on les représente à la vue de l'Homme-Dieu sortant du tombeau, n'est qu'une imagination des peintres. Ce qui causa leur frayeur, ce fut le tremblement de terre et l'apparition de l'ange, comme on va le voir dans le récit de ce qui arriva aussitôt après que le Sauveur fut ressuscité.

« Lorsque le sabbat fut passé » (c'est-à-dire le jour même du sabbat après le coucher du soleil), « Marie-Madeleine, Marie mère de Jac- « ques, et Salomé, achetèrent des parfums pour « aller embaumer Jésus. » Elles en avaient pré-

paré dès la veille; mais, obligées par le repos du saint jour d'interrompre leurs préparatifs, elles profitèrent, pour les achever, du premier moment où il leur fut permis d'agir. Il fallut bien attendre, pour se mettre en chemin, que la nuit fût passée; cependant elles n'attendirent pas tout à fait le retour de la lumière. « Le premier « jour de la semaine, lorsqu'il faisait encore « obscur, elles sortirent de grand matin, por- « tant les aromates qu'elles avaient préparés, « et arrivèrent au sépulcre, le soleil étant déjà « levé. » Elles ignoraient que les Juifs y avaient mis des gardes. C'est pourquoi, n'imaginant pas qu'elles dussent rencontrer d'autre obstacle, « elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous « ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? « Car cette pierre était fort grande. »

Elles exprimaient ainsi leur embarras, lorsque le Seigneur leva en un moment tous les obstacles. « Il se fit tout à coup un grand tremble- « ment de terre. Car un ange du Seigneur des- « cendit du ciel et, s'approchant de la pierre, « il la renversa et s'assit dessus. Il avait le visage « brillant comme un éclair, et son habit était « blanc comme la neige. Les gardes en furent « tellement saisis de frayeur qu'ils devinrent « comme morts. » Ils ne tardèrent pas à repren- « dre leurs esprits et disparurent aussitôt. Cependant « les femmes virent, en regardant, que cette « pierre qui était si grande était ôtée. » L'ange, dont la vue les aurait effrayées, ne se rendant pas encore visible à leurs yeux, rien ne paraissait plus devoir empêcher l'exécution de leur pieux dessein. « Mais, étant entrées dans le sé-

« pulcre, elles ne trouvèrent point le corps du « Seigneur Jésus (1). »

On peut croire qu'elles en sortirent alors, et il n'est pas hors de vraisemblance que, dans la pensée qu'on aurait pu déposer le corps dans quelque lieu voisin, elles se dispersèrent pour le chercher. Madeleine, plus impatiente, alla aussitôt vers ceux qu'elle imaginait pouvoir lui en donner des nouvelles. « Elle courut donc « trouver Simon-Pierre et l'autre disciple que « Jésus aimait, et elle leur dit : On a enlevé du « sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où « on l'a mis. Sur cela Pierre sortit avec cet autre « disciple ; et ils allèrent au sépulcre (2). Ils « couraient tous deux ensemble; mais cet autre « disciple courut plus vite que Pierre, et se ren- « dit le premier au sépulcre, et se baissant, il « vit les linges qui étaient à terre, mais il n'entra « pas. Simon-Pierre, arrivant après lui, entra « dans le sépulcre, et il y vit les linges, et le

(1) La marche de Madeleine et des saintes femmes vers le sépulcre, et celle des deux disciples : les apparitions des anges et celle de Jésus-Christ, tant à Madeleine qu'aux saintes femmes, sont des faits certains, puisqu'ils sont rapportés par les écrivains sacrés ; mais il est fort difficile de les arranger, et l'on croit pouvoir dire que, de tous les systèmes imaginés par les interprètes, il n'en est aucun qui n'ait quelque inconvénient. On ne garantit pas davantage celui que l'on a suivi : il est arbitraire comme tous les autres ; mais il fallait en prendre un.

(2) Pierre se comporte comme s'il n'avait pas péché ; c'est parce qu'il est pénitent, et qu'il connaît assez le cœur de son Maître pour ne pas douter que le pécheur pénitent n'y retrouve les mêmes bontés que s'il n'avait pas péché. L'expérience fit bien voir qu'il ne se trompait pas. Il fut le premier des apôtres à qui Jésus-Christ apparut. Ce qu'il dut sentir de joie et de douleur en voyant ce prodige de miséricorde sont des choses qu'il est difficile d'imaginer, et qu'il serait impossible d'exprimer.

« suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel « n'était pas avec les autres linges, mais qui était « plié dans un endroit à part. Alors le disciple « qui était venu le premier au sépulcre y entra « aussi : il vit, et il crut ; car ils ne compre- « naient pas encore ce qui est écrit, que Jésus « devait ressusciter (3). Ensuite les disciples « s'en retournèrent chez eux. Pierre, » qui n'é- tait pas encore bien persuadé, « se retira, ad- « mirant en lui-même ce qui était arrivé. »

Madeleine, arrêtée par son amour, ne put se résoudre à les suivre ; « elle se tenait dehors « près du sépulcre, versant des larmes. Comme « elle pleurait ainsi elle se baissa, et, regardant « dans le sépulcre, elle vit deux anges avec des « habits blancs, qui étaient assis dans le lieu « où l'on avait mis le corps de Jésus, l'un à « la tête et l'autre aux pieds. Femme, lui dirent- « ils, qu'avez-vous à pleurer? C'est, leur dit- « elle, qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne « sais où on l'a mis. Après ces paroles, s'étant

(3) Ce mot, *Ils ne comprenaient pas encore ce qui est écrit*, se rapporte aux deux disciples, mais avec quelque différence. A l'égard de saint Pierre, qui ne croyait pas encore, il signifie que, parce qu'il ne comprenait pas ce qui est écrit de la résurrection de Jésus-Christ, il s'en retourna sans la croire. A l'égard de saint Jean, qui commença pour lors à la croire, ce mot veut dire que, parce qu'il ne comprenait pas ce qui est écrit de la résurrection, il ne la crut alors que parce qu'il trouva le tombeau ouvert, les linges sans le corps, et le suaire plié à part. Or, s'il avait compris ce qui est écrit, il aurait cru la résurrection, parce qu'elle était prédite et uniquement sur le témoignage de Dieu, ce qui aurait produit une foi beaucoup plus parfaite. Car ne croire que sur les conséquences qu'il tira de ce qu'il voyait, c'était ne croire que par raisonnement, ce qui ne lui donnait pas d'autre avantage sur saint Pierre que celui d'avoir l'esprit plus juste ou plus pénétrant.

« retournée, elle vit Jésus qui était là : mais « elle ne reconnut pas que c'était Jésus (4) : « Femme, lui dit-il, qu'avez-vous à pleurer? « Qui cherchez-vous? Elle, croyant que c'était « le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous « qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, « et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie. Elle, « se retournant, lui dit : Rabboni, c'est-à-dire « maître. » Elle se jeta aussitôt à ses pieds pour les embrasser; mais le séjour qu'il allait faire sur la terre devait lui en donner le temps et les occasions, et un soin plus pressant devait l'occuper en ce moment. C'est pourquoi « Jésus lui dit : « Ne me touchez point, car je ne suis pas en« core monté vers mon Père (5); mais allez trou« ver mes frères (6); et dites-leur : Je monte « vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu « et votre Dieu (7).

(4) Peut-être parce qu'elle ne l'avait pas envisagé, prévenue qu'elle était de l'idée que ce ne pouvait être que le jardinier. Peut-être, et c'est l'opinion la plus commune, qu'elle aperçut une figure différente de celle du Sauveur, non par aucun changement réel qui fût arrivé dans les traits de son visage, mais parce que l'image qui se peignit dans les yeux de Madeleine ne le représentait pas tel qu'il était.

(5) Cet endroit a toujours été regardé comme très-difficile. L'explication que l'on a insérée dans le texte, a paru la plus naturelle et la plus satisfaisante.

(6) Il les appelle ses frères pour les rassurer contre la crainte qu'ils devaient avoir que leur fuite au temps de sa passion n'eût diminué son affection pour eux. Saint Paul insinue une autre raison : c'était afin qu'ils sussent que, loin de les méconnaître dans l'état glorieux où l'avait mis sa résurrection, ils ne lui en étaient devenus que plus chers et plus proches.

(7) Il ne la charge pas seulement d'annoncer sa résurrection à ses disciples ; il veut qu'elle leur apprenne encore qu'il est ressuscité pour ne plus mourir ; qu'il n'a que fort peu de temps à séjourner sur la terre ; que, s'il les quitte pour aller à Dieu,

« Ainsi Jésus étant ressuscité le matin, le « premier jour de la semaine, il apparut pre- « mièrement à Marie-Madeleine qu'il avait dé- « livrée de sept démons. » Il voulut, par cette distinction, récompenser la ferveur et la constance de son amour. Le zèle des autres femmes eut aussi sa récompense. Revenues au sépulcre (car nous supposons qu'elles y vinrent deux fois), et ne trouvant point ce qu'elles cherchaient avec tant d'empressement, « comme elles « étaient dans une grande consternation, voici « que deux hommes parurent auprès d'elles avec « des robes brillantes. Saisies de frayeur, elles « baissaient les yeux vers la terre, lorsqu'un ange « prenant la parole leur dit : Pour vous, n'ayez « point de peur (8), car je sais que vous cher- « chez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Com- « ment cherchez-vous parmi les morts celui qui « est vivant? Il n'est point ici, car il est ressus- « cité, comme il a dit. Ressouvenez-vous que, « lorsqu'il était encore dans la Galilée, il vous « a dit : Il faut que le Fils de l'homme soit livré « entre les mains des pécheurs, qu'il soit cru- « cifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Ve-

il ne se sépare point d'eux pour toujours, puisqu'en les appelant ses frères, et en appelant leur Dieu et leur Père celui qu'il appelle son Père et son Dieu, il leur donne à entendre qu'il ne fait que les devancer dans la maison paternelle, où ils doivent se trouver un jour réunis avec lui.

(8) *Pour vous* est dit par opposition aux soldats. Bien loin de rassurer ceux-ci, l'ange a voulu les effrayer ; bien loin d'avoir voulu effrayer les saintes femmes, il les rassure.

Dans les visions qui viennent de Dieu, on est d'abord surpris et effrayé ; mais on ne tarde pas à être rassuré.

Celles qui commencent par l'assurance et qui finissent par le trouble sont justement soupçonnées de venir du mauvais esprit.

« nez et voyez l'endroit où l'on avait mis le Sei-« gneur. Allez promptement dire à ses disciples « et à Pierre qu'il est ressuscité (9). Voilà qu'il « s'en va en Galilée avant vous. Là vous le ver-« rez (10), comme il vous adit: Je vous le dis « par avance. Elles se ressouvinrent alors des « paroles de Jésus.

« Aussitôt elles sortirent du sépulcre, sai-« sies de crainte et transportées de joie, et cou-« rurent pour en donner la nouvelle aux disci-« ples. Elles ne dirent rien » sur la route « à « personne, tant elles étaient effrayées, » mais leur frayeur fut bientôt calmée, et leur joie fut portée à son comble. Lorsqu'elles marchaient avec la précipitation qu'on vient de dire, » voici « que Jésus se présente à elles et leur dit : Je « vous salue. Elles s'approchèrent, et lui em-« brassant les pieds, elles l'adorèrent. Alors Jé-« sus leur dit : Ne craignez point. Allez, dites « à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, ils « me verront là. Lorsqu'elles furent de retour, « elles annoncèrent toutes ces choses aux onze « apôtres et à tous les autres disciples. Ce fut « Jeanne, Marie mère de Jacques, et les autres « qui les accompagnaient, qui portèrent ces « nouvelles aux apôtres; mais ils prirent ce « qu'elles leur disaient pour une rêverie et n'a-« joutèrent point foi à leurs paroles. Marie-« Madeleine » n'avait pas eu un succès plus

(9) Pierre seul fait une classe à part.

(10) En Galilée, quoiqu'ils dussent le voir auparavant à Jérusalem. Mais la Galilée était le lieu où il devait leur apparaître plus souvent, rester avec eux plus longtemps et se faire voir à un plus grand nombre.

heureux, lorsqu'elle « vint dire aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. « Eux entendant dire qu'il était vivant et qu'elle « l'avait vu, ne le crurent point. »

Il n'en fut pas ainsi des principaux auteurs de sa mort. Ils crurent sa résurrection. Mais ces hommes endurcis ne cherchèrent qu'à en étouffer la preuve, et à empêcher, autant qu'il était en leur pouvoir, que le monde n'y donnât la même croyance qu'ils étaient forcés d'y avoir. Dieu, qui voulait les convaincre, parce qu'il voulait les sauver, leur envoya des témoins qui ne pouvaient pas leur être suspects. « Après que « les femmes furent parties, quelques-uns des « gardes allèrent à la ville, et rapportèrent aux « princes des prêtres tout ce qui était arrivé. »

Il semble, par ce qui a été dit jusqu'à présent, qu'ils n'avaient pu remarquer que le tremblement de terre, le déplacement de la pierre, et l'apparition de l'ange. Soit qu'ils en aient conclu que Jésus-Christ était vraiment ressuscité, comme il était naturel qu'ils le crussent soit qu'ils en aient eu d'ailleurs la preuve directe et positive, ce qui a bien pu être, quoique la chose ne soit pas écrite, il est certain qu'ils en furent persuadés, et qu'ils le persuadèrent aux hommes du monde qui avaient le plus d'intérêt à ne pas le croire. Car, après qu'ils eurent fait leur rapport, les princes des prêtres « s'étant « assemblés avec les anciens, et ayant délibéré » sur ce qu'il y avait à faire, « ils donnèrent aux « soldats une grosse somme d'argent (11), en

(11) Que ne les faisaient-ils conduire au supplice comme com-

« leur disant : Dites ceci : Ses disciples sont venus « la nuit, et l'ont dérobé pendant que nous dor- « mions. Que si cela vient à la connaissance du « gouverneur, nous ferons si bien qu'il nous « croira, et que vous ne serez pas inquiétés. « Les soldats ayant reçu l'argent, firent comme « on leur avait dit ; et ce bruit est demeuré ré- « pandu jusqu'à présent parmi les Juifs. »

L'imposture était si visible, qu'on croirait d'abord que personne ne devait s'y laisser surprendre. Il est déjà bien difficile que plusieurs gardes en faction s'endorment tous à la fois, mais il est tout à fait impossible qu'on ait pu exécuter un enlèvement comme celui-ci sans qu'ils se soient réveillés. Il fallait déplacer et rouler une pierre d'une grosseur énorme, pénétrer dans le sépulcre, prendre le corps et l'emporter; il fallait, dis-je, que tout cela se fît à tâtons, puisque c'était pendant la nuit; et que plusieurs hommes y missent la main, car il est évident qu'un seul n'y suffisait pas. Si l'on ajoute qu'une entreprise si tumultueuse, si sujette aux méprises et aux contre-temps, a pu réussir au milieu des gardes sans qu'un seul ait été réveillé, il ne faut plus dire que ces gardes étaient endormis, mais qu'ils étaient enchantés. Ce raisonnement est si

plices de l'enlèvement ? C'est ce que fit Hérode aux gardes de saint Pierre ; et ce moyen, qui n'aurait rien coûté, était le plus propre à en imposer au public. Ils l'auraient fait sans doute, s'ils avaient eu le droit de vie et de mort qu'Hérode avait sur ses sujets et sur ses soldats. Mais, ne l'ayant pas, ils étaient réduits à les dénoncer à Pilate, qui probablement ne les aurait pas condamnés sans les entendre ; et la procédure n'aurait servi qu'à faire connaître et à divulguer la vérité. Le parti qu'ils prirent ne valait rien, mais ils n'en avaient pas d'autre à prendre.

simple, qu'il n'est pas douteux que beaucoup de Juifs ne l'aient fait, et que, malgré l'autorité de leurs chefs, ils n'aient bien su à quoi ils devaient s'en tenir. Cependant ces chefs ne furent point malhabiles de semer dans le public un bruit si dénué de toute vraisemblance. Pour s'en désabuser, il fallait faire une réflexion, et ils n'ignoraient pas que la multitude en est incapable.

CHAPITRE LXX.

Diverses apparitions à Pierre, à Jacques, aux deux disciples d'Emmaüs, aux onze (première et seconde).

Ce fut en retirant son corps des mains des Juifs que Jésus-Christ leur prouva sa résurrection, et cette preuve était pour eux sans réplique. Car, puisqu'ils en étaient demeurés les maîtres, il fallait, ou qu'ils le représentassent après le troisième jour, ou qu'ils confessassent qu'il était ressuscité; et l'on n'échappait point à cette alternative, en faisant dire à des témoins endormis qu'il avait été enlevé. Il aurait fallu faire la preuve juridique de l'enlèvement, en punir les auteurs et les complices, ce que l'on ne voulait pas même tenter, parce qu'une pareille procédure ne pouvait que tourner à la confusion de ceux qui l'auraient entreprise. Le Sauveur en usa différemment à l'égard de ses disciples. Il les convainquit pleinement de sa résurrection,

en se montrant à eux, et en se livrant pour ainsi dire entre leurs mains, puisqu'il leur permit jusqu'à l'attouchement de ses membres sacrés. L'infidélité des premiers fut inexcusable, les seconds furent forcés d'être fidèles. Ce n'est pas à nous à lui demander la raison de ces conduites différentes. Pour revenir aux disciples, il ne les amena que par degrés de l'état d'incrédulité où ils étaient d'abord, à cette foi inébranlable qu'ils communiquèrent au monde entier, et qu'ils finirent par sceller de leur sang. La première preuve qu'il leur donna fut le rapport des saintes femmes, et la vue du tombeau ouvert, avec la circonstance des linceuls laissés et du suaire plié; ce qui détruisait toute idée d'un enlèvement furtif. Puis il apparut à quelques-uns en particulier, ensuite aux onze assemblés; et ce fut alors qu'il leur permit de le toucher, et qu'il mangea avec eux. Enfin « il se fit voir à plus de « cinq cents frères à la fois. » De ces différentes apparitions, les unes ne sont qu'indiquées par les écrivains sacrés; les autres sont racontées en détail. Nous allons les rapporter comme ils les rapportent, en commençant par les apparitions particulières.

La première fut à Simon-Pierre. On en sait le jour, qui fut le dimanche même de la résurrection; mais on en ignore le moment, le lieu et les circonstances. Sa pénitence fit oublier son crime; et, bien loin d'être rejeté, il n'en fut pas moins favorisé, puisqu'il fut le premier des apôtres à qui le Seigneur se fit voir. Dieu pardonne en Dieu, c'est-à-dire qu'il pardonne parfaitement. Il aime et il caresse le pécheur pénitent

comme s'il n'en avait reçu aucune offense. Ce n'est pas perdre tout le fruit de cette apparition, dont les détails nous sont inconnus, que d'en recueillir une vérité si consolante.

Il y eut aussi une apparition particulière à Jacques le Mineur, celui que l'on appelait le frère du Seigneur, dont il était proche parent selon la chair. On a tout lieu de croire que celle-ci n'arriva que plusieurs jours après la résurrection, et que lorsque le Seigneur fit cette faveur à Jacques, celui-ci ne doutait pas qu'il ne fût ressuscité, puisqu'il devait l'avoir vu plus d'une fois, étant dans la compagnie des autres apôtres.

Celle qui suit fut accompagnée de circonstances fort remarquables. « Le jour même » de la résurrection, sur le soir, « deux disciples s'en « allant à un bourg nommé Emmaüs, éloigné « de Jérusalem de soixante stades (1), s'entre« tenaient de tout ce qui venait d'arriver. Tandis « qu'ils parlaient et qu'ils raisonnaient ensem« ble, Jésus lui-même les joignit, et il marcha « avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus (2),

(1) Environ deux lieues.

(2) Saint Marc dit : *Il se montra sous une autre apparence à deux d'entre eux qui allaient aux champs.* Ce qui a pu se faire en deux manières, ou par le changement réel des traits de son visage, ou parce qu'une image différente de la sienne se peignit dans les yeux des deux disciples. La seconde manière est en elle-même la plus probable, comme on l'a déjà dit en parlant de l'apparition faite à Madeleine ; et quoique le texte de saint Marc paraisse insinuer la première, on doit l'expliquer par saint Luc, qui, après avoir dit d'abord, *leurs yeux étaient retenus* afin qu'ils ne le reconnussent pas, finit par dire encore : *leurs yeux* s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Par où l'on voit qu'il place dans *leurs yeux* toute la cause de la méprise.

Saint Thomas la place dans les puissances de l'âme. Pour re-

« afin qu'ils ne le reconnussent pas. Il leur dit : « Quels discours tenez-vous là l'un avec l'autre « en marchant, et d'où vient que vous êtes tris-

connaître quelqu'un, il ne suffit pas de voir son visage, il faut se souvenir qu'on l'a vu. Ce souvenir est une opération de l'âme que Jésus-Christ a pu suspendre dans les deux disciples. Ainsi, en le voyant tel qu'il était, ils ne l'auront pourtant pas reconnu, parce que la puissance divine empêchait qu'ils ne se souvinssent que c'était lui. La chose n'est pas impossible de cette manière ; mais il semble qu'alors saint Luc aurait dû dire, leur mémoire fut arrêtée, et non *leurs yeux étaient retenus* afin qu'ils ne le reconnussent pas.

Il reste une autre question plus délicate, savoir si Jésus-Christ, en se faisant voir aux disciples d'une manière qui le faisait prendre pour un autre, ce n'était pas de sa part un mensonge ; car il y a des mensonges d'actions, comme il y en a de paroles. Les priscillianistes ont cru que ç'en était un. C'était dans eux une erreur rapportée et réfutée par saint Augustin. On est donc obligé de croire que Jésus-Christ n'a commis dans cette occasion aucune espèce de mensonge. Mais cela est plus aisé à assurer qu'à expliquer. On va cependant essayer de le faire. Dans une action comme celle-ci, il faut considérer quelle en est l'intention et la fin. L'intention n'était pas de tromper, et la fin a été de détromper. Si Jésus-Christ avait pris la figure de pèlerin dans le dessein de faire accroire aux disciples voyageurs que ce pèlerin qui leur parlait était un autre que lui-même, son action aurait été trompeuse et mensongère. Mais, au contraire, son dessein était de les convaincre qu'il était ressuscité, et que c'était lui qui leur parlait, et il finit par les en convaincre en effet. Ce qu'il dit et ce qu'il fait auparavant n'a pour but que de les amener à cette connaissance et à cette conviction. Il ne les induit donc pas en erreur ; mais il les laisse d'abord dans leur ignorance, et il ne les y laisse que pour la dissiper ensuite d'une manière plus convenable à leurs dispositions, et plus salutaire à eux-mêmes et à ceux qu'ils auront à instruire à leur tour. Il en est de ce procédé à peu près comme des allégories et des paraboles. Celui qui les propose commence par dire des choses qui sont fausses, prises au pied de la lettre, et qui induiraient en erreur ceux qui les prendraient ainsi. Attendez la fin, et vous y trouverez la vérité dont il voulait vous instruire ; et vous y verrez de plus que ce qui avait d'abord un air de fausseté n'était employé que pour rendre la vérité plus claire et plus sensible.

« tes? L'un d'eux, qui se nommait Cléophas (3), « lui dit: Quoi! vous êtes le seul étranger dans « Jérusalem qui ne sachiez pas les choses qui « s'y sont passées ces jours-ci? Et quelles cho- « ses? leur dit-il. Ils répondirent: C'est ce qui « est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, qui « était un prophète puissant en œuvres et en « paroles devant Dieu et devant tout le peuple, « comme les princes des prêtres et nos ma- « gistrats l'ont livré pour être condamné à la « mort, et l'ont crucifié. Pour nous, nous es- « périons que ce serait lui qui délivrerait Israël; « et cependant, après tout cela, voici déjà le « troisième jour que ces choses sont arrivées. « A la vérité, quelques femmes de celles qui « étaient avec nous nous ont fort étonnés; car « elles ont été avant le jour au sépulcre; et « n'ayant point trouvé son corps, elles sont « venues dire qu'elles ont vu même des anges qui « disent qu'il est vivant. Quelques-uns des nô- « tres sont aussi allés au sépulcre et ont trouvé « que ce que les femmes avaient dit était véri- « table : mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé. « Alors Jésus leur dit: O hommes de peu de « sens, et dont le cœur est tardif à croire tout

(3) On ignore quel était l'autre disciple. On sait que ce n'était pas un apôtre, puisqu'il est dit que ceux-ci étant retournés à Jérusalem, y trouvèrent les *onze* apôtres *assemblés*, à l'exception de saint Thomas. Plusieurs ont cru que c'était saint Luc qui avait supprimé son nom par humilité. On peut dire qu'ils sont réfutés par saint Luc même, qui déclare, au commencement de son Évangile, que ce qu'il va raconter il le tient de ceux qui en ont été témoins oculaires. S'il avait été du nombre de ces témoins, il aurait dit pour le moins que ce qu'il allait raconter, il l'avait vu en partie, et en partie appris de ceux qui en avaient été témoins oculaires.

« ce que les prophètes ont dit ! ne fallait-il pas « que le Christ souffrît de la sorte, et entrât « par là dans sa gloire? Ensuite parcourant « tous les prophètes, après avoir commencé « par Moïse, il leur expliquait ce qui était dit « de lui dans toutes les Écritures.

« Cependant ils se trouvèrent près du bourg « où ils allaient, et il fit semblant de passer « outre (4). Mais ils le contraignirent » de s'arrêter « en disant : Demeurez avec nous ; car il se « fait tard, et le jour est déjà sur son déclin. « Il entra donc avec eux ; et tandis qu'il était à « table avec eux, il prit le pain et le bénit ; et « l'ayant rompu, il le leur présenta (5). Alors

(4) Il fit semblant, dans le sens qu'il aimait mieux demeurer, pourvu qu'ils l'en priassent, comme il arriva en effet. Mais il ne faisait pas semblant, dans un autre sens ; c'est celui où il était résolu de passer outre, supposé qu'ils ne l'eussent pas invité à rester. Il voulut que le bonheur de le reconnaître fût la récompense de l'hospitalité exercée envers un inconnu. Ceci donne lieu de croire qu'au moins un des deux disciples était du bourg d'Emmaüs, et qu'il y avait sa maison. Saint Jérôme dit que c'était Cléophas, et il ajoute qu'en célébrant l'eucharistie dans sa maison, Jésus-Christ en fit une Église. Il est assez douteux si Cléophas est celui dont une des Maries était la femme ou la fille.

(5) Il prend le pain, il le bénit, il le rompt, il le distribue ; c'est tout ce qu'il fit lorsqu'à la dernière cène il changea le pain en son corps. Cet amas de circonstances semblables a fait juger qu'il consacra pareillement celui-ci, et qu'il en fit le pain eucharistique. L'effet miraculeux qu'il produisit sur les deux disciples vient encore à l'appui de ce sentiment : aussi est-il celui de saint Jérôme, de saint Augustin, de Théophylacte, etc. Les calvinistes pensent le contraire, et, dans leurs principes, ils ont raison : car il s'ensuivrait évidemment que Jésus-Christ même a donné la communion avec la seule espèce du pain. Mais il faut qu'ils avouent au moins que saint Jérôme, saint Augustin, et les autres anciens, qui pensaient que le pain était consacré, ont cru conséquemment que Jésus-Christ même a donné la communion avec la seule espèce du pain.

« leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent. « Mais il disparut de devant leurs yeux, » leur laissant dans l'esprit la conviction pleine et entière que c'était lui, et qu'il était vraiment ressuscité. « Sur quoi ils se disaient l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au de- « dans de nous lorsqu'il nous parlait durant le « chemin, et qu'il nous expliquait les Écri- « tures? »

Ce feu sacré ne cherche qu'à se répandre. « Ainsi se levant à l'heure même, ils retournè- « rent à Jérusalem. Ils y trouvèrent les onze as- « semblés avec ceux qui étaient des leurs, qui « disaient : Le Seigneur est véritablement res- « suscité, et il a apparu à Simon. Eux, de leur « côté, racontèrent ce qui s'était passé dans leur « voyage, et comme ils l'avaient reconnu à la « fraction du pain : mais ils ne les crurent pas ; » ce qu'il faut entendre de quelques-uns d'entre eux qui n'avaient pas eu plus de foi au témoignage du chef des apôtres.

Enfin la vérité triompha de l'incrédulité, et l'opiniâtreté fut obligée de céder à l'évidence. « Comme ils s'entretenaient sur ce sujet, le « même jour, qui était le premier de la semaine, « au soir, les portes de la maison où les disci- « ples étaient assemblés de peur des Juifs étant « fermées (6), Jésus apparut aux onze qui étaient

(6) Jésus-Christ entra, les portes étant et demeurant fermées, comme il était sorti du sein de sa mère, et du sépulcre avant que la pierre fût ôtée, sans fracture et sans ouverture. C'est ainsi que tout l'univers l'a entendu jusqu'à Calvin, qui, sans discuter de quelle manière Jésus-Christ était entré, a dit qu'il ne fallait pas roire qu'il fût entré les portes étant et demeurant fermées. La

« à table, et leur dit : La paix soit avec vous. « C'est moi ; n'ayez point de peur. Il leur re« procha leur incrédulité, et la dureté de leur « cœur, de n'avoir point cru ceux qui l'avaient vu « ressuscité. Mais, dans le trouble et la frayeur « où ils étaient, ils s'imaginaient voir un esprit ; « et il leur dit : Quel est le sujet de votre trou« ble, et pourquoi ces pensées vous viennent« elles ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est« moi-même, touchez et voyez. Un esprit n'a « point de chair ni d'os, comme vous voyez que « j'en ai. Après avoir dit cela, il leur montra ses « mains et ses pieds, et son côté (7).

« Les disciples, voyant le Seigneur, furent « remplis de joie. Mais comme, dans la joie

pénétration des corps, dont la possibilité emporte celle de la présence réelle, en était une conséquence trop manifeste. Il a donc fallu abandonner l'ancienne explication, qui ne s'accordait pas avec la nouvelle erreur. On a tâché cependant d'en donner une autre raison. Jésus-Christ, a-t-on dit, prouvait bien mieux qu'il n'était pas un pur esprit en entrant par la porte ouverte, que si elle était demeurée fermée ; comme si la vérité de son corps n'était pas encore mieux prouvée par l'attouchement de ses mains, de ses pieds, de son côté, qu'il permit à ses disciples. Mais il avait de plus à leur faire connaître les prérogatives des corps ressuscités ; et il le fit lorsqu'il entra les portes étant fermées.

(7) Il n'est pas dit s'ils le touchèrent en effet. Les anciens en doutaient si peu, qu'ils n'ont pas même pensé à mettre la chose en question : en effet, tout induit à le croire. Ils voulaient s'assurer de la vérité de la résurrection : l'attouchement en était le vrai moyen, et Jésus-Christ le leur offrait. Quand saint Thomas leur dit : *Si je ne mets le doigt dans le trou des clous, etc., je ne croirai pas*, ne semble-t-il pas avoir voulu dire : Je le croirai comme vous quand je l'aurai touché comme vous ? On entend aussi de cet attouchement ces paroles de la première épître de saint Jean : « Ce qui a été dès le commencement, ce que nous « avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, et ce que nous « avons considéré, *ce que nos mains ont touché*, concernant le « Verbe de vie..... c'est ce que nous vous annonçons. »

« qu'ils avaient, ils ne croyaient point en-
« core (8), et étaient tout étonnés, il leur dit :
« Avez-vous là quelque chose à manger? Ils lui
« présentèrent un morceau de poisson rôti et
« un rayon de miel. En ayant mangé en leur pré-
« sence, il prit ce qui restait et le leur donna.

« Il leur dit une seconde fois : La paix soit
« avec vous. » Et comme il allait leur faire un grand don, et leur communiquer, de tous les droits de la Divinité, celui qui jusqu'alors avait paru le plus incommunicable, il ajouta : « Je
« vous envoie comme mon Père m'a envoyé.
« Après ces paroles, il souffla sur eux (9), et
« leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Ceux dont
« vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur
« seront remis (10); et ceux dont vous aurez
« retenu les péchés, leurs péchés seront rete-
« nus (11). » Ce souffle sacré était le signe sen-

(8) Il fallait bien qu'ils crussent jusqu'à un certain point, puisqu'ils étaient *remplis de joie.* Mais cette croyance n'était pas exempte de doute. C'est pour cela qu'il est dit qu'ils ne croyaient pas encore, parce qu'ils n'avaient pas la foi qui est incompatible avec le doute. Ils étaient charmés de le voir, mais ils doutaient si ce n'était pas une illusion ou un songe.

(9) Ce souffle n'était pas le Saint-Esprit il n'en était que le signe.

Par ce souffle sorti de sa poitrine, Jésus-Christ signifiait encore que le Saint-Esprit procède de lui selon sa divinité.

(10) La rémission des péchés est appropriée au Saint-Esprit ainsi que tous les autres effets de la bonté divine, parce que le Saint-Esprit est la production de la volonté du Père et du Fils, et que l'objet de la volonté, c'est tout ce qui est bon. — Le Saint-Esprit n'est donné ici aux apôtres que relativement à la rémission des péchés. Ainsi le don qui leur est fait en ce jour est sans préjudice des dons d'intelligence et de force, et de tous les dons miraculeux qui leur sont promis, et qu'ils recevront le jour de la Pentecôte.

(11) Puisque le pouvoir de retenir les péchés est joint à celui

sible de ce qu'il opérait invisiblement en eux, et justifiait d'avance les mystérieuses cérémonies que son Église devait employer dans l'administration des sacrements.

Cependant il restait encore un incrédule à convaincre. « Thomas, appelé aussi Didyme, « l'un des douze apôtres, n'était pas avec eux « lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui di« rent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais lui, il leur dit : Si je ne vois dans ses mains « l'ouverture des clous ; si je ne mets le doigt « dans l'endroit des clous, et la main dans son « côté, je n'en croirai rien. »

C'était vouloir faire la loi à son maître, et personne n'était moins digne d'une pareille faveur que celui qui osait l'exiger. Mais cet aimable maître ne voulut écouter alors que sa bonté, et nous apprendre jusqu'où peuvent aller ses adorables condescendances. « Huit jours après, « comme les disciples étaient encore dans la « maison, et que Thomas était avec eux, Jésus « vint, les portes étant fermées, et se mettant « au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec « vous. Il dit ensuite à Thomas : Mettez ici votre « doigt, et regardez mes mains. Approchez vo« tre main, et mettez-la dans mon côté, et ne « soyez plus incrédule, mais soyez fidèle. Tho« mas lui répondit : » Vous êtes « mon Seigneur

de les remettre, ceux qui en sont établis juges doivent donc faire le discernement des péchés qui doivent être remis et de ceux qui doivent être retenus. Ce discernement ne peut pas se faire sans connaissance, et la connaissance ne peut venir que de la confession ; donc la confession est non-seulement de précepte, mais encore d'institution divine.

« et mon Dieu (12). Jésus lui dit : Thomas, « parce que vous m'avez vu vous avez cru. « Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont « cru ! (13) »

Si après cela il resta encore quelques incrédules parmi les disciples, au moins n'y en eut-il plus parmi les apôtres. Dieu avait permis leur incrédulité, parce qu'elle devait servir à la foi de tous les siècles. On a vu qu'ils n'ont laissé ni difficultés à faire ni épreuves à désirer ; ils les ont épuisées toutes, et la cause de l'incrédulité n'a jamais pu être confiée à des hommes moins crédules. Qu'aurions-nous donc encore à opposer au témoignage qu'ils ont rendu de la résurrection du Sauveur, nous que l'on peut dire l'avoir vu par leurs yeux et touché par leurs mains ?

(12) Ces mots, *vous êtes*, ne sont pas dans le texte. Cependant on a toujours regardé ces paroles de saint Thomas comme une confession de foi de la divinité de Jésus-Christ. Les ennemis de ce dogme capital ont prétendu que ce n'était qu'un cri de surprise et d'admiration. Cette explication a été condamnée par le second concile de Constantinople. Celle que nous suivons, avec toute la tradition, se fait mieux sentir dans les langues grecque et latine que dans la nôtre.

(13) Parce qu'il faut ne pas avoir vu pour avoir la foi, qui est, selon la définition que saint Paul en donne, *le fondement des choses que nous avons à espérer et le motif de croire celles que nous ne voyons pas*. (*Hébr.* II.) Ainsi saint Thomas qui vit et qui toucha Jésus-Christ ressuscité n'eut pas, à proprement parler, la foi de la résurrection, et nous l'avons cette foi, nous qui croyons la résurrection de Jésus-Christ sans l'avoir vue. C'est en quoi Jésus-Christ déclare que nous sommes plus heureux que Thomas, et même que tous les autres apôtres, qui ne crurent la résurrection du Sauveur que sur le témoignage de leurs yeux et de leurs mains. Cependant Thomas fit un acte de foi très-excellent en confessant la divinité de son maître, parce qu'il ne la voyait pas, et que ce n'était que par la révélation du Père céleste qu'il pouvait, comme saint Pierre, la connaître et la croire.

« Jésus a fait encore en présence de ses dis-
« ciples plusieurs autres miracles qui ne sont
« point écrits dans ce livre. Mais ceux-ci ont
« été écrits afin que vous croyiez que Jésus-
« Christ est le Christ Fils de Dieu, et que,
« croyant, vous ayez la vie en son nom. »

CHAPITRE LXXI.

Apparition sur le bord de la mer. — Pêche miraculeuse. — Pierre établi pasteur de tout le troupeau. — Apparition sur une montagne de Galilée. — Mission des apôtres. — Dernière apparition à Jérusalem. — Promesse du Saint-Esprit. — Ascension. — Conclusion.

Ce que l'on va raconter n'est plus pour servir de preuve à ce qui est déjà suffisamment prouvé, et ne peut avoir pour objet que les instructions particulières qu'un lecteur pieux et attentif pourra aisément y recueillir. Telle est l'apparition qui suit ; car « Jésus se fit voir une autre
« fois à ses disciples près de la mer de Tibériade,
« et ce fut en cette manière. Simon-Pierre et
« Thomas, Nathanaël de Cana en Galilée, les
« fils de Zébédée, et deux autres disciples de
« Jésus étaient ensemble ; Simon-Pierre leur
« dit : Je m'en vais pêcher. Ils lui dirent : Nous
« y allons aussi avec vous. Ils partirent, et mon-
« tèrent dans une barque ; mais ils ne prirent
« rien cette nuit-là. Le matin étant venu, Jésus
« parut sur le rivage, sans néanmoins que les

« disciples reconnussent que c'était Jésus. Il « leur dit donc : Enfants, n'avez-vous rien à « manger ? Non, lui répondirent-ils. Il leur « dit : Jetez le filet du côté droit de la barque, « et vous en trouverez. Ils le jetèrent donc, et « ils ne pouvaient plus le tirer, tant il y avait « de poissons (1). Alors le disciple que Jésus « aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Simon-« Pierre, entendant que c'était le Seigneur, « prit sa tunique, car il avait quitté ses habits, « et se jeta dans la mer. Pour les autres disci-« ples, ils vinrent avec la barque, traînant le « filet qui était plein de poissons ; car ils n'é-« taient pas loin de terre, mais ils en étaient « environ à deux cents coudées.

« Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils vi-« rent des charbons allumés et un poisson des-« sus et du pain (2). Jésus leur dit : Apportez « du poisson que vous venez de prendre. Simon-« Pierre monta dans la barque, et tira à terre « le filet plein de cent cinquante-trois gros pois-

(1) Le travail de toute la nuit n'avait rien produit aux disciples, une parole du Sauveur remplit leurs filets en un moment. Mais le Sauveur ne dit cette parole qu'après qu'ils ont travaillé toute la nuit. L'homme a beau faire des efforts, le succès ne peut venir que de Dieu ; mais Dieu n'accorde le succès qu'à ceux qui font tous leurs efforts. Travailler comme si l'on n'attendait le succès que de son travail, et ne l'attendre cependant que de Dieu seul, c'est ce que prescrivent également la raison et la religion, et le moyen d'éviter les deux extrémités vicieuses de la présomption et de la fainéantise.

(2) Ils avaient fatigué pendant toute la nuit, ils avaient faim, ils n'avaient pas de feu, apparemment que le pain leur manquait. Il leur aurait fallu bien du temps pour s'en procurer. Jésus-Christ fait un miracle de plus, pour qu'ils trouvent sur-le-champ tout ce qui leur était nécessaire. Dien pense à tout, il peut tout, et il fait tout pour ceux qui mettent en lui leur confiance.

« sons, et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne « rompit point. Venez, leur dit Jésus, mangez. « Et pas un de ceux qui se mirent là pour man- « ger n'osait lui demander : Qui êtes-vous ? sa- « chant bien que c'était le Seigneur (3). Jésus « vint aussi » se placer avec eux, « et prenant « du pain il leur en donna, et du poisson aussi ; « ce fut la troisième fois qu'il se fit voir à ses « disciples depuis sa résurrection (4). »

Simon-Pierre avait eu plus de part que les autres à cette pêche miraculeuse dont il était comme le chef ; mais il ignorait encore toute la part qu'il devait y avoir dans les desseins de son maître : cet heureux apôtre en était l'objet principal. Ses trois renoncements devaient y être réparés par trois protestations d'amour; en conséquence il allait être confirmé dans la qualité de pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Pour comble de faveur, il devait recevoir l'assurance de mourir un jour pour celui qu'il avait renié, et d'effacer la honte de sa faiblesse par la gloire d'un généreux martyre. « Lors donc qu'ils eu- « rent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : Si- « mon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne « m'aiment ceux-ci ? Oui, Seigneur, lui répon-

(3) S'il avait été reconnaissable à la vue, il semble qu'on aurait dû dire : *voyant bien* que c'était le Seigneur. Il leur apparaissait donc sous une autre figure, de la manière dont on l'a déjà expliqué, et ils ne *voyaient* pas que c'était lui, mais ils le *savaient*, parce que ses miracles le décelaient, et que lui-même leur avait mis dans l'esprit la certitude que c'était lui.

(4) L'Évangéliste n'entend point parler des apparitions particulières, mais seulement de celles où Jésus se fit voir en même temps à un nombre considérable de disciples. Celle-ci était la troisième de cette espèce.

« dit-il, vous savez que je vous aime. Alors Jésus « lui dit : Paissez mes agneaux. Il lui dit encore : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? Oui, Sei- « gneur répondit Pierre, vous savez que je vous « aime. Paissez mes agneaux, lui dit Jésus. Il lui « dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, « m'aimez-vous? Pierre s'affligea de ce que « Jésus lui avait dit pour la troisième fois, « m'aimez-vous? Et il lui répondit : Seigneur, « vous connaissez toutes choses; vous savez « que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes « brebis (5). »

Ce qui faisait sa peine, c'est qu'il appréhendait que son maître ne se défiât, non pas de la

(5) On a l'explication de cette parole dans celles-ci de saint Bernard au pape Eugène (*Liv.* III, *de la Considération, chap.* VIII) : « Qu'êtes-vous? lui dit le saint docteur : Vous êtes le grand « prêtre, le souverain pontife... vous êtes celui à qui les clefs ont « été données, à qui les brebis ont été confiées. Je conviens qu'il « y a d'autres portiers du ciel, et d'autres pasteurs des trou- « peaux; mais, dans vous, ces deux noms sont d'autant plus « glorieux, que la signification en est plus excellente. Les autres « pasteurs ont leur troupeau à part, et chacun a le sien. Tous « les troupeaux vous ont été confiés : ils ne sont, par rapport à « vous, qu'un troupeau sous un pasteur; vous ne l'êtes pas seu- « lement des brebis, vous êtes aussi le pasteur de tous les pas- « teurs. Vous demandez comment je le prouve? par les paroles « du Seigneur. Car, à qui je ne dis pas des évêques, mais même « des apôtres, toutes les brebis ont-elles été confiées d'une ma- « nière aussi absolue et aussi universelle que l'est celle-ci : « Pierre, si vous m'aimez, paissez mes brebis? Et de quelles « brebis veut-il parler? Est-ce d'un peuple particulier, d'une « ville, d'un pays, d'un royaume? Non : il dit simplement « *mes brebis*. Qui ne voit qu'il n'en désigne pas quelques-unes, « mais qu'il les exprime toutes? »

Puisque Jésus-Christ a dit indéfiniment à Pierre : Paissez mes agneaux, paissez mes brebis, on doit conclure que quiconque ne reconnaît pas Pierre pour pasteur n'est pas du nombre des agneaux ni des brebis de Jésus-Christ.

sincérité, mais de la constance de son amour, supposé qu'il fût mis à quelque épreuve pareille à celle à laquelle il avait succombé. Jésus le rassure en lui promettant avec serment qu'alors il sera généreux et fidèle. Il ajoute donc : « En vé-« rité, en vérité, je vous le dis ; quand vous étiez « plus jeune, vous vous ceigniez vous-même, « et vous alliez où il vous plaisait. Mais, lors-« que vous serez devenu vieux, vous étendrez « vos mains, un autre vous ceindra, et vous mè-« nera où vous ne voulez pas. Or Jésus dit cela « pour faire entendre par quelle mort Pierre « devait glorifier Dieu ; et après ces paroles, il « lui dit : Suivez-moi. »

Ce langage figuré fut entendu de celui à qui il s'adressait, et il excita dans lui une curiosité que le Seigneur ne jugea pas à propos de satisfaire. « Pierre s'étant retourné, vit le disciple que « Jésus aimait qui venait après lui, celui-là mê-« me qui, pendant la cène, se pencha sur le sein de Jésus, et qui dit : Seigneur, qui est celui qui « vous trahira ? Pierre donc l'ayant vu, dit à Jé-« sus : Et celui-ci, Seigneur, qu'en sera-t-il ? « Jésus lui répondit : Je veux qu'il reste ainsi « jusqu'à ce que je vienne. Que vous importe ? « Pour vous, suivez-moi. Là-dessus le bruit se « répandit parmi les frères que ce disciple ne « mourrait point. Toutefois Jésus ne dit pas à « Pierre : Il ne mourra point ; mais : Je veux qu'il « reste ainsi jusqu'à ce que je vienne : que vous « importe (6) ? C'est ce même disciple qui rend

(6) Lorsque les disciples expliquaient en ce sens les paroles du Sauveur, il cessait de parler, et l'on peut dire que le son de sa voix retentissait encore dans leurs oreilles. Est-il croyable

« témoignage de ces choses, et qui les a écrites; « et nous savons que son témoignage est véri- « table.

« Cependant les onze s'en allèrent sur la mon- « tagne de Galilée où Jésus leur avait ordonné « de se rendre. En le voyant, ils l'adorèrent; « quelques-uns néanmoins furent dans le dou-

qu'ils eussent assez peu de mémoire pour imaginer qu'il venait de dire ces propres mots, *il ne mourra pas?* Non : mais ils prétendaient seulement que ce que Jésus avait dit signifiait que celui dont il parlait ne mourra pas. Que si c'était là en effet le sens de son discours, ils l'avaient donc bien compris. Dès lors à quoi bon cette reprise de saint Jean, *et Jésus ne dit pas, il ne mourra pas?* Les disciples n'auraient-ils pas été en droit de lui répondre : On sait bien qu'il ne l'a pas dit en termes formels; nous croyons seulement que ce qu'il a dit le signifie? Que trouvez-vous donc ici à reprendre?

Si les paroles du Sauveur signifiaient : Il ne mourra pas, ne semble-t-il pas encore que saint Jean chercherait à donner le change à ses lecteurs en affectant d'écarter de leur esprit le vrai sens des paroles du Sauveur?

On ose conclure de ces réflexions, que si Jésus n'a pas voulu dire que saint Jean ne mourrait pas, ce qu'ajoute cet évangéliste est très-raisonnable; mais que cela n'est point du tout raisonnable, si Jésus a voulu dire que saint Jean ne mourrait pas.

Et puisque c'est sur cet endroit de son Évangile qu'est fondée l'opinion de ceux qui croient qu'il n'est pas mort, on peut dire que cette opinion manque par le fondement.

Les auteurs les plus anciens et les mieux instruits ne paraissent pas douter de la mort de saint Jean. Ils parlent de son tombeau comme d'une chose qui était connue de toute la terre. Il est vrai que l'on ne sait pas ce que son corps est devenu, ce qui a fait croire à plusieurs que Jésus-Christ l'avait ressuscité, et qu'il l'avait transporté au ciel en corps et en âme avant la résurrection générale. C'était le disciple bien-aimé, l'apôtre vierge; il avait reposé sur la poitrine du Seigneur qui se l'était substitué dans la qualité de fils de Marie, de laquelle on peut dire qu'il fut après Jésus-Christ la consolation et les délices. On a cru qu'il était naturel de penser qu'il lui avait été associé dans le même privilége. Ce n'est qu'une opinion pieuse; mais, bien loin de chercher à la combattre, on doit désirer qu'elle soit véritable.

« te, » ce que l'on a peine à croire des apôtres. Voilà pourquoi plusieurs ont pensé qu'il s'y trouva avec eux un grand nombre de disciples, et que cette apparition, qui avait été la plus annoncée, et qui devait être la plus solennelle, fut celle où se trouvèrent les cinq cents frères dont parle saint Paul. « Jésus, s'approchant, leur dit « ces paroles » qui pouvaient bien, avec proportion, s'adresser aussi aux disciples du second ordre : « Tout pouvoir m'a été donné « dans le ciel et sur la terre (7) ; allez donc (8), « enseignez toutes les nations (9), les baptisant « au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Es- « prit, leur apprenant à observer toutes les cho- « ses que je vous ai prescrites. Et voilà que je

(7) La toute-puissance a été donnée à Jésus-Christ en plusieurs manières différentes. 1° Le Verbe l'a reçue du Père avec la nature divine que le Père lui communique tout entière. 2° L'homme dans Jésus-Christ la possède en vertu de l'union hypostatique. 3° Jésus-Christ l'a acquise par ses souffrances et par sa mort ; en sorte que la monarchie de l'univers, qui appartient au Fils de Dieu par la génération éternelle, au Fils de l'homme par l'incarnation, appartient encore à l'Homme-Dieu par droit de conquête. On croit qu'il en parle ici dans ce dernier sens, parce qu'il paraît en parler comme d'une chose nouvelle.

(8) *Tout pouvoir m'a été donné..... allez donc.* C'est comme s'il disait : L'entreprise dont je vous charge est bien au-dessus de vos forces ; mais allez sans crainte, c'est le Tout-Puissant qui vous envoie.

(9) Enseignez les mystères de la foi ; administrez les sacrements ; expliquez les préceptes de la morale évangélique : c'est, en trois mots, ce que Jésus-Christ confie à ceux qu'il établit les pasteurs de son Église, ce qu'ils ne tiennent d'aucune autre puissance, et ce que nulle autre puissance n'a droit de leur ravir.

Ce pouvoir leur vient du ciel. Ni l'enfer ne peut les en dépouiller, ni la terre se l'approprier.

L'Église ne l'avait pas moins sous Dioclétien, ni plus sous Constantin ; persécuté ou protégé, il est toujours le même.

« suis continuellement avec vous jusqu'à la con- « sommation des siècles. Allez donc par tout « l'univers, prêchez l'Évangile à toute créa- « ture (10). Celui qui croira et qui sera baptisé « sera sauvé (11); mais celui qui ne croira point « sera condamné. Or voici les miracles que fe- « ront ceux qui croiront : Ils chasseront les dé- « mons en mon nom ; ils parleront de nouvelles « langues ; ils chasseront les serpents ; et s'ils « prennent quelque breuvage capable de causer « la mort, il ne leur en arrivera aucun mal. Ils « mettront les mains sur les malades, et leur ren- « dront la santé. »

Il serait fort difficile de marquer précisément dans laquelle de ces apparitions Jésus dit à ses disciples les paroles suivantes. On sait seulement que ce fut à Jérusalem, après qu'ils y furent revenus de Galilée, suivant l'ordre qu'il leur en avait donné. Il leur disait donc encore : « Voilà « ce que je vous disais, étant encore avec vous, « qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi

(10) Toute créature signifie tous les hommes, comme tout l'univers signifie toute la terre. On voit la différence qui est entre cette mission et celle que Jésus-Christ donna aux apôtres avant sa passion. Dans la première, il leur avait défendu de prêcher aux Samaritains et aux gentils ; dans celle-ci, il les envoie prêcher à toute créature. Le mur de séparation est détruit, et tous les peuples ne doivent plus faire qu'un seul peuple.

(11) Il sera sauvé, pourvu que par ses œuvres il ne contredise pas sa foi, et qu'il ne démente pas les promesses de son baptême. On trouve dans l'Écriture plusieurs propositions générales semblables à celle-ci, lesquelles ont une condition sous-entendue ; par exemple : *Quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé.* (*Joel.* II, 32.) *Quiconque demande, reçoit.* (*Matth.* VII, 8.) Pour ce qui regarde en particulier celles où le salut est attribué à la foi sans qu'il soit parlé des œuvres, ou bien aux œuvres sans qu'il soit fait mention de la foi, voyez la note 4 de la page 66 du tome I.

« dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et « dans les Psaumes, s'accomplît. Il ouvrit alors « leur esprit, afin qu'ils entendissent les Écri-« tures, et leur dit : Il est écrit ainsi, et il fallait « que le Christ souffrît de la sorte, qu'il ressus-« citât le troisième jour, et qu'on prêchât en son « nom la pénitence et la rémission des péchés à « toutes les nations (12), en commençant par « Jérusalem. Or, vous êtes les témoins de ces « choses ; et » pour que vous soyez capables de rendre et de soutenir un si grand témoignage, « je vais vous envoyer le don que mon Père a « promis. Cependant tenez-vous dans la ville, « jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu « d'en haut. »

Ce fut ainsi que « Jésus se montra à ses apô-« tres plein de vie après sa passion. Il les en con-« vainquit par plusieurs marques, leur apparais-« sant pendant quarante jours, et les entretenant «du royaume de Dieu. Mangeant avec eux, il « leur ordonna de ne point sortir de Jérusa-« lem, mais d'attendre la promesse du Père : « Laquelle, dit-il, vous avez entendue de ma « propre bouche. Car, à la vérité, Jean a donné « un baptême d'eau; mais, pour vous, vous

(12) C'était la plus intéressante nouvelle qu'on pût apporter au genre humain. Redevables à la justice de Dieu d'une dette infinie, les hommes étaient incapables de s'acquitter, et leur réprobation était inévitable. On leur annonce qu'il a paru un Sauveur qui a payé pour eux, et que par la pénitence chacun peut s'approprier un si grand bienfait. La pénitence dont on parle ici est proprement celle qui dispose au baptême, laquelle consiste dans la détestation des péchés commis, jointe à un désir sincère de ne plus les commettre. Il ne s'agit pas encore des œuvres satisfactoires, qui ne sont nécessaires que pour l'expiation des péchés commis après le baptême.

« recevrez le baptême de l'Esprit-Saint dans peu « de jours.

« Sur cela, ceux qui étaient présents, » toujours préoccupés du règne temporel du Messie, « lui firent cette demande : Est-ce en ce temps-« ci, Seigneur, que vous rétablirez le royaume « d'Israël ? » Le Saint-Esprit devait bientôt les désabuser entièrement de cette idée ; ainsi, sans s'arrêter à la contredire, le Seigneur se contenta de leur répondre : « Ce n'est point à vous de savoir « les temps ou les moments dont le Père s'est « réservé la disposition. Mais vous recevrez la « vertu du Saint-Esprit qui viendra sur vous « d'en haut : et vous me servirez de témoins « dans Jérusalem, dans toute la Judée, et dans « la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. « Le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi par-« lé, les mena hors de la ville jusqu'à Béthanie, « et ayant levé les mains, il leur donna sa béné-« diction ; et en les bénissant, il se sépara d'eux. « Ils le virent s'élever en haut : une nuée le dé-roba à leurs yeux, et il monta au ciel, où il « est assis à la droite de Dieu. Comme ils le re-« gardaient monter au ciel, deux hommes vêtus « de blanc se présentèrent soudain à eux, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi « vous arrêtez-vous à regarder en haut ? Ce Jésus « qui vient de s'élever du milieu de vous dans le « ciel, en reviendra de la même manière que « vous l'y avez vu monter. »

Ainsi l'attente de Jésus-Christ a fait l'occupation et, si on ose le dire, la religion de tous les siècles. Promis aussitôt après le péché du premier homme, il a fixé l'attention de tous les justes

depuis la naissance des temps jusqu'à celui de sa venue. A peine a-t-il quitté la terre, que deux anges déclarent à ses disciples qu'il doit un jour y reparaître. Ceux-ci se dispersent aussitôt chez toutes les nations, à qui ils n'annoncent pas seulement qu'il est venu, mais qu'il doit venir encore. Il viendra, disaient les prophètes chargés de prédire son premier avénement. Il est venu, et il reviendra, ont dit après eux les apôtres, prophètes à leur tour de son second avénement. Le temps du premier était marqué, parce qu'il ne devait pas avoir assez d'éclat pour frapper d'abord tous les yeux, et que, pour être reconnu, il fallait qu'il fût observé. Celui du second avénement n'est point prédit, et il n'est pas nécessaire qu'il le soit, parce que Jésus-Christ s'y fera voir avec toutes les splendeurs de la Divinité, comme le soleil, qui se manifeste par sa propre lumière, n'a pas besoin, pour être aperçu, que l'on soit averti du moment où il paraîtra sur l'horizon. Alors on verra l'accomplissement de ces magnifiques prophéties qui nous le représentent si majestueux et si terrible ; et tous les oracles qui concernaient le Messie se trouveront vérifiés à la lettre, tant ceux qui prédisaient les « souffrances qui devaient précéder sa gloire, « que ceux qui promettaient la gloire dont les « souffrances devaient être suivies. » Les premiers désignaient un Sauveur qui ne pouvait l'être que par l'humiliation et par la douleur ; les seconds annoncent un juge qui se montrera dans tout l'éclat de la puissance et de la majesté divines. Malheureux ceux qui l'auront méconnu dans ses abaissements ! Celui qui était venu pour

être leur Sauveur ne se fera plus voir à eux qu'en qualité de juge et de vengeur de leurs crimes. Heureux ceux qui l'auront reconnu, révéré, imité dans l'état humble et souffrant auquel l'a réduit son amour pour les hommes ! Dans leur juge, ils verront un Sauveur qui a promis de partager son trône et ses délices avec ceux qui auront eu part à ses humiliations et à ses souffrances.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

PRÉCIS

DE CE QUI EST CONTENU DANS LES

ACTES DES APOTRES

Jésus-Christ, montant au ciel, commanda à ses apôtres d'attendre dans Jérusalem le don du Saint-Esprit, qu'il leur avait promis tant de fois. La promesse du Sauveur fut accomplie le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire, cinquante jours après Pâque, et dix jours après l'Ascension. Il se fit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux, dont toute la maison où les disciples étaient assemblés fut remplie. Il parut en même temps des langues de feu qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils parlaient différentes langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler. Il y avait alors dans Jérusalem une infinité de peuples différents. On ne peut exprimer leur surprise de voir des hommes qu'ils savaient être de Galilée parler tant de différentes langues. Ils se demandaient les uns aux autres d'où pouvait provenir ce prodige. Il y en eut qui osèrent dire qu'ils étaient ivres. Saint Pierre, plein de courage, éleva hardiment la voix pour réfuter cette calomnie. Il démontra que ce qu'ils voyaient avait été prédit par les prophètes ; que c'était l'ouvrage de Jésus-Christ qu'ils avaient crucifié.

Saint Pierre annonça ces vérités avec tant de sagesse et de force, qu'à sa première prédication il en convertit trois mille. Rien n'était plus saint ni plus édifiant que la vie de ces premiers fidèles. Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain, dans les prières. Ceux qui croyaient étaient unis ensemble, et tout ce qu'ils avaient était commun entre eux. Ils vendaient leurs terres et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon le besoin que chacun en avait. Ils allaient tous les jours au temple dans l'union d'un même esprit, et y persévéraient en prières.

Les miracles que faisaient les apôtres augmentaient considérablement le nombre des fidèles. Un des plus considérables fut celui que firent saint Pierre et saint Jean, lorsque, allant prier au temple, ils trouvèrent à la porte un homme né boiteux, qui demandait l'aumône. Cet homme, s'apercevant que saint Pierre et saint Jean le regardaient, les regardait aussi, parce qu'il espérait en recevoir quelque argent. Saint Pierre lui dit qu'il n'avait ni or ni argent; mais qu'il lui donnait ce qu'il avait. En même temps il lui commanda, au nom de Jésus, de se lever et de marcher. Il le prit par la main, il se leva; ses pieds se raffermirent, et il marchait droit. Il entra dans le temple avec saint Pierre, sautant de joie, et louant Dieu de cette grâce à la vue de tout le peuple, qui fut d'autant plus surpris de ce miracle, qu'il connaissait cet homme depuis fort longtemps. Saint Pierre déclara que ce n'était point lui qu'il fallait regarder; qu'il n'était point l'auteur de ce miracle, que

c'était au nom de Jésus que cet homme avait été miraculeusement guéri. Il leur représenta le crime qu'ils avaient fait en l'attachant à la croix. Pour adoucir néanmoins ce reproche, il dit qu'ils l'avaient fait par ignorance. Il les exhorta à faire pénitence de leurs péchés, en les faisant souvenir, pour animer leur confiance, que Dieu leur avait d'abord envoyé son Fils, et qu'ils étaient les enfants des prophètes. Cette prédication de saint Pierre en convertit cinq mille. Les prêtres, irrités de ce succès, se saisirent des apôtres et les mirent en prison. Ils firent venir ensuite saint Pierre, à qui ils demandèrent au nom de qui il avait fait ce miracle. Saint Pierre répondit hardiment que c'était au nom de Jésus-Christ, qu'ils avaient crucifié. Ils proclamèrent alors cette injuste défense, de parler jamais au nom de cet homme : ce qui donna lieu à saint Pierre et à saint Jean de faire cette admirable réponse : *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues.* Les prêtres, sans leur rien dire, les renvoyèrent avec de grandes menaces.

Les premiers chrétiens se distinguaient partout par leur extrême charité. Ils n'avaient rien à eux. Ils vendaient leurs terres et leurs possessions pour soulager les pauvres. Ananie et Saphire, se laissant dominer par l'esprit d'avarice, s'éloignèrent du saint exemple que leurs frères leur donnaient. Ayant vendu une terre, ils retinrent en secret une partie de l'argent, et ils apportèrent le reste aux pieds des apôtres. Saint

Pierre, blessé jusqu'au fond du cœur d'une dissimulation qui semblait vouloir tromper Dieu même, demanda à Ananie comment il avait pu écouter le démon jusqu'à se résoudre à mentir au Saint-Esprit. Il lui dit qu'il aurait pu retenir sa terre sans la vendre ou en garder l'argent après l'avoir vendue. *Ce ne sont pas les hommes*, lui dit-il, *que vous avez voulu tromper*, *c'est Dieu même.* Ananie, comme si ces paroles eussent été pour lui un coup de tonnerre, tomba mort au même moment. Sa femme, qui ignorait la mort de son mari, entra chez saint Pierre trois heures après. Il lui demanda s'il était vrai qu'ils eussent tant vendu leur terre. Elle répondit qu'il était vrai. Saint Pierre lui fit les mêmes reproches qu'à son mari. Il ajouta que ceux qui avaient emporté son mari mort étaient à la porte, et qu'ils l'emporteraient de même. Cette femme tomba morte à l'instant. Elle fut emportée et ensevelie avec son mari.

Pendant que le nombre des fidèles croissait de jour en jour, les saducéens furent ceux qui témoignèrent en être le plus irrités. Ils se saisirent des apôtres, et ils les mirent dans la prison publique. Mais l'ange du Seigneur les en délivra, et il leur commanda d'annoncer au peuple la parole du salut. Le lendemain, les prêtres s'assemblèrent, et donnèrent ordre qu'on fît venir les apôtres. Ils apprirent avec beaucoup d'étonnement qu'on avait trouvé la prison fermée, et que les prisonniers en étaient sortis. On leur vint dire en même temps qu'ils parlaient publiquement au peuple. Ils donnèrent ordre qu'on les arrêtat, et qu'on les conduisît

dans leur assemblée. Le grand prêtre leur demanda pourquoi ils prêchaint au nom de Jésus. Saint Pierre employa la même réponse dont il s'était déjà servi, qu'*il fallait plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes*. Cette réponse mit en fureur les ennemis des apôtres, et ils formaient le dessein de les faire mourir. Gamaliel, l'un des plus considérables, dit que la chose méritait une grande attention. Il fit voir par quelques exemples dont il avaient été eux-mêmes les témoins, que cette doctrine nouvelle ne serait point écoutée, et que l'entreprise serait bientôt dissipée, si elle était des hommes; mais que, si elle était de Dieu, ils travaillaient vainement à en empêcher les progrès. Ces remontrances les arrêtèrent. Ils se contentèrent de faire battre de verges les apôtres, et de leur défendre de parler à l'avenir au nom de Jésus. Les apôtres sortirent du conseil remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ.

Il s'éleva dans l'Église un murmure parmi les fidèles. Les Grecs convertis crurent qu'on méprisait leurs veuves, et qu'on préférait celles des Hébreux dans la dispensation des aumônes qui se donnaient chaque jour. Les apôtres, pour couper la racine de cette division, se proposèrent de choisir sept diacres qui fussent pleins du Saint-Esprit, et à qui on pût confier ce ministère important. Ils crurent que c'était assez pour eux de s'appliquer entièrement à la prière et à la dispensation de la parole, et qu'ils ne devaient point se charger de soins qui pussent les distraire de ces premières et indispensables obli-

gations. Entre ces sept qui furent appelés diacres, saint Étienne fut le plus considérable. Sa foi était grande, et il faisait beaucoup de miracles. Ses grandes vertus lui attirèrent des envieux et des ennemis; mais, comme le Saint-Esprit parlait par sa bouche, il était difficile de l'attaquer. Ils eurent recours à la calomnie. Ils gagnèrent de faux témoins, qui publièrent parmi le peuple qu'Étienne blasphémait contre le temple et contre la loi. Il fut cité en pleine assemblée. Ses paroles étaient pleines de zèle et de feu. Il fit des reproches aux Juifs de l'endurcissement de leur cœur, et de l'opiniâtreté avec laquelle ils avaient résisté au Saint-Esprit. Il leur fit voir quel était leur crime d'avoir persécuté les prophètes, qui leur prédisaient l'avénement du Sauveur, dont ils venaient d'être les traîtres et les homicides. Ces reproches excitèrent leur fureur. Ils se jetèrent avec impétuosité sur Étienne, sans respecter la majesté de son visage, qui paraissait être plutôt le visage d'un ange que celui d'un homme. Il s'écria à la fin de son discours, qu'il voyait les cieux ouverts, et Jésus assis à la droite de son Père. Ils menèrent cette innocente victime hors de la ville. Lorsqu'ils le lapidaient, ce saint homme, mettant les genoux en terre, pria Dieu à haute voix de pardonner ce crime à ses persécuteurs, et il mourut en offrant à Dieu cette prière.

Les fidèles étaient persécutés, et la persécution augmentait leur courage. Ils furent dispersés dans les provinces éloignées. Ils n'allaient en aucun lieu qu'ils n'y répandissent la foi. En ce même temps Philippe, diacre, prêcha en Sama-

rie. Il y en eut un grand nombre qui l'écoutèrent, et qui se convertirent. Ils étaient touchés de la sainteté de ses paroles et du grand nombre de ses miracles. Pendant que le peuple se présentait en foule pour recevoir le saint baptême, un grand magicien, nommé Simon, qui avait longtemps séduit la ville de Samarie par ses enchantements, crut, se fit baptiser, et s'attacha à Philippe. Les apôtres, qui étaient restés à Jérusalem pendant la persécution, ayant appris que la ville de Samarie avait embrassé la foi, y envoyèrent saint Pierre et saint Jean, afin de leur donner le Saint-Esprit qu'ils n'avaient pas encore reçu. Simon, voyant avec admiration que ces deux apôtres faisaient descendre le Saint-Esprit en imposant les mains, leur offrit de l'argent, et les pria de lui communiquer cette puissance, de telle sorte que tous ceux à qui il imposerait les mains reçussent aussi le Saint-Esprit. Saint Pierre entra dans une juste indignation contre cet homme : *Que votre argent périsse avec vous,* lui dit-il, *vous qui croyez qu'on peut acheter le don de Dieu avec l'or.*

L'ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit d'aller vers le chemin qui va de Jérusalem à Gaza. Lorsqu'il y fut arrivé, il aperçut un eunuque, l'un des premiers officiers de Candace, reine d'Éthiopie, surintendant de tous ses trésors, qui était venu à Jérusalem pour adorer et s'en retourner. Il était assis dans on chariot, où il lisait le prophète Isaïe. L'esprit du Seigneur commanda à Philippe d'avancer et d'approcher de ce chariot. Philippe, s'étant approché, entendit que l'eunuque lisait le prophète

Isaïe : il lui demanda s'il croyait entendre ce qu'il lisait. L'eunuque, faisant voir que sa grande puissance ne le rendait pas superbe, répondit à Philippe, avec beaucoup de simplicité, qu'il ne le pouvait comprendre si quelqu'un ne lui en donnait l'explication. Il le pria de monter et de s'asseoir auprès de lui. Voci quel était l'endroit d'Isaïe que l'eunuque lisait : *Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a pas ouvert la bouche; il est demeuré muet comme l'agneau devant celui qui le tond.* L'eunuque pria Philippe de lui dire de qui parlait le prophète en cet endroit, si c'était de lui ou de quelque autre. Philippe prit cette occasion pour lui annoncer Jésus-Christ. L'eunuque crut ce qu'il lui disait : et lorsque le chariot fut proche d'un lieu où il y avait de l'eau, il le fit arrêter, et demanda ce qui pouvait empêcher qu'il ne fût baptisé. Philippe répondit que s'il croyait de tout son cœur, rien ne l'en empêchait l'eunuque ayant assuré qu'il croyait, ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe le baptisa. Lorsqu'ils sortirent de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus. Il continua son chemin, plein de joie de la grâce qu'il venait de recevoir.

La conversion de saint Paul fut le fruit de la prière que saint Étienne mourant fit pour ses persécuteurs. Saul ne respirait que le sang des chrétiens. Comme il allait à Damas, plein de fureur, une lumière éclatante l'environna et le renversa par terre. Il entendit en même temps une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?* Et comme il s'informa de qui était

cette voix, Jésus lui répondit que c'était lui qu'il persécutait. Saul trembla à cette parole, et son désir le plus ardent fut de savoir ce qu'il avait à faire. Jésus lui commanda de se lever et d'aller à la ville, où on lui expliquerait quelle conduite il devait tenir. Ceux qui l'accompagnaient étaient d'autant plus surpris, qu'ils entendaient parler et ne voyaient point celui qui parlait. Saul, se relevant de terre, ouvrit les yeux, et ne voyait point. Il fut conduit à Damas, où il demeura trois jours sans voir, et sans boire ni manger. Ananie vint le trouver, suivant le commandement qu'il en avait reçu du Seigneur pendant la nuit. Il lui imposa les mains, en lui disant que le Seigneur Jésus, qui lui avait apparu en chemin, l'avait envoyé pour lui rendre la vue, afin qu'il fût rempli du Saint-Esprit. En même temps il sortit de ses yeux comme des écailles; il vit clair, et fut baptisé; et ayant pris de la nourriture, ses forces lui revinrent. Il prêcha avec force que Jésus était véritablement le Fils de Dieu. Les Juifs de Damas lui dressèrent des embûches. Les disciples le descendirent la nuit dans une corbeille du haut des murs de la ville, dont on avait fermé les portes afin qu'il ne put échapper. Il revint à Jérusalem. Comme les disciples qui ignoraient sa conversion le craignaient, Barnabé le mena aux apôtres, leur raconta le changement que Dieu avait opéré en lui, et il fut regardé comme un disciple zélé de Jésus-Christ; mais comme il ne se trouva pas plus en sûreté à Jérusalem qu'à Damas, il fut contraint de se retirer à Tharse.

La charité de saint Pierre le portant à aller

de ville en ville visiter les disciples, il vint dans la ville de Lydde. Il y trouva un homme nommé Énée, qui était paralytique, et qui, depuis huit ans, ne se levait point de son lit. Pierre alla à lui. Il lui dit que le Seigneur Jésus le guérissait; qu'il n'avait qu'à se lever, et qu'il serait en état de faire lui-même son lit. Le malade se leva parfaitement guéri. La vue de ce miracle attira plusieurs personnes qui se convertirent à Dieu. Il y avait aussi à Joppé une femme très-renommée par ses bonnes œuvres et ses grandes aumônes; elle se nommait Tabithe ou Dorcas. Étant tombée malade, elle mourut. Lydde étant près de Joppé, les disciples, qui savaient que Pierre y était, lui envoyèrent deux hommes pour le prier de venir chez eux. Lorsqu'il fut arrivé, on le conduisit à la chambre où était le corps de Tabithe. Là, toutes les veuves se présentèrent à lui en pleurant et en lui montrant les robes et les habits que Tabithe leur faisait. Pierre les fit sortir, se mit à genoux et pria. Puis, se tournant vers le corps, il dit : *Tabithe, levez-vous.* Elle ouvrit les yeux au même moment, et ayant vu Pierre, elle se recoucha; il lui donna la main, et elle se leva; et ayant appelé les disciples et les veuves, il la leur rendit vivante. Ce miracle fut connu dans toute la ville de Joppé, et plusieurs crurent au Seigneur.

Corneille, recommandable par sa piété et par ses aumônes, vit dans une vision un ange qui lui dit que Dieu avait écouté ses prières et regardé favorablement ses aumônes; qui lui ordonnait d'envoyer à Joppé chercher un homme nommé Pierre, qui lui ferait connaître ce que

Dieu désirait de lui. Corneille aussitôt envoya quelques-uns de ses gens à Joppé. Lorsqu'ils approchaient, saint Pierre, priant Dieu, entra comme dans une extase. Il vit le ciel ouvert, d'où il descendait un linge suspendu qui était plein de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, de serpents et d'oiseaux, et il entendit une voix qui lui disait de tuer et de manger. Pierre s'en excusa, et il dit qu'il n'avait jamais mangé de viande impure; mais il lui fut répondu que ce que Dieu avait purifié n'était point impur. Lorsque saint Pierre examinait ce que cette vision pouvait signifier, les gens de Corneille entrèrent, qui lui dirent qu'ils étaient envoyés de la part de Corneille, pour le prier de l'aller trouver. Saint Pierre, accompagné de quelques Juifs, partit le lendemain avec eux. Corneille alla au-devant de lui, et se jeta à ses pieds. Saint Pierre le releva, et lui dit qu'il était homme comme lui. Il lui représenta l'horreur que les Juifs avaient de se trouver avec les gentils. Corneille lui raconta sa vision : cette vision fit connaître au saint apôtre que Corneille était appelé à la lumière de l'Évangile, et qu'il devait lui annoncer Jésus-Christ. Lorsqu'il parlait encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui étaient présents, et ils reçurent le saint baptême. Il demeura quelques jours avec eux. Quand il fut de retour, les Juifs se plaignirent de la conduite qu'il avait gardée, Le disciple de Jésus-Christ humble, bien loin de rejeter avec orgueil ceux qui le blâmaient si injustement, voulut au contraire leur rendre compte de son action. Il leur exposa par ordre sa vision et celle de Corneille; il produisit pour

témoins six hommes qu'il avaient menés avec lui; il leur fit entendre qu'il aurait résisté au Saint-Esprit en en usant autrement, et que, puisqu'il était descendu sur eux, il n'avait pu s'empêcher de les baptiser. Cette modestie arrêta leurs plaintes, et elle sera une preuve continuelle qu'on ne perd rien de son autorité en usant de modération et de condescendance.

Le roi Hérode, persécutant l'Église, après avoir fait couper la tête à saint Jacques, voulut encore faire mourir saint Pierre, parce qu'il voyait que cela plaisait aux Juifs. Il le fit mettre en prison, pour exécuter son mauvais dessein, lorsque la fête de Pâque serait passée. Toute l'Église poussait sans cesse ses prières et ses cris vers Dieu, qui les écouta favorablement. La nuit de devant le jour qu'Hérode avait choisi pour accomplir ses ordres barbares, le cachot où était enfermé cet apôtre, qui dormait entre deux soldats, fut tout-à-coup rempli d'une grande clarté : l'ange le poussa, et lui dit qu'il se hâtât de se lever. Les chaînes qui le liaient tombèrent de ses mains; il prit ses habits et suivit l'ange sans savoir ce qu'il faisait, et s'imaginant que tout ce qu'il voyait était un songe. Ils passèrent le premier et le second corps-de-garde, et vinrent à la porte de fer qui mène à la ville, laquelle s'ouvrit d'elle-même. Ils marchèrent ensemble le long d'une rue, et l'ange disparut. Saint Pierre entra en lui-même, et il reconnut que Dieu avait envoyé son ange pour le délivrer de la main d'Hérode. Sa première pensée fut d'aller à la maison de la mère de Marc, où plusieurs fidèles assemblés priaient. Lorsqu'il eut frappé, une jeune

fille, appelée Rhodé, reconnut la voix de saint Pierre. Au lieu de lui ouvrir promptement, elle courut, dans un transport de joie, dire à ceux qui étaient dans le logis que Pierre était à la porte : on la prit pour une insensée ; d'autres dirent que c'était l'ange de saint Pierre. Cet apôtre continuant à frapper, on fut dans une grande surprise quand la porte fut ouverte. Saint Pierre fit signe qu'on se tût : il leur dit comment il avait été délivré de la prison par le moyen d'un ange : il leur recommanda d'en donner avis à saint Jacques et aux autres frères. Il sortit ensuite de Jérusalem pour se retirer dans un autre lieu.

Saint Paul étant à Lystre, trouva un homme boiteux dès sa naissance ; comme il l'écoutait avec une grande attention, il lui cria qu'il se levât, et qu'il se tînt ferme sur ses pieds, ce qu'il fit sur l'heure. Le peuple, étonné de ce miracle, voulut sacrifier à saint Paul et à saint Barnabé, disant que c'étaient des dieux descendus du ciel qui avaient pris une forme humaine. Ils appelaient Barnabé *Jupiter*, et Paul *Mercure*, parce que c'était lui qui portait la parole. Ces humbles disciples de Jésus-Christ déchirèrent leurs habits, et dirent hautement qu'ils n'étaient que des hommes semblables à eux ; qu'il les conjuraient d'abandonner le culte sacrilége des idoles pour adorer le seul vrai Dieu, qui de rien a fait le ciel et la terre. Les Juifs survinrent en ce moment dans la ville de Lystre et soulevèrent le peuple. Ce peuple inconstant changea en un moment les honneurs divins qu'il voulait rendre à saint Paul, en un excès de fureur. Ils le traînèrent hors de la ville, l'accablèrent de pierres,

et le laissèrent pour mort. Saint Paul, couvert de blessures, sans se rebuter ni prendre aucune relâche, alla à l'heure même exercer son saint ministère, fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, leur remontrant, encore plus par ses exemples que par ses paroles, que *c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu.*

La question qui s'éleva sur la nécessité des observations légales donna lieu au célèbre concile de Jérusalem, où elle fut terminée. Plusieurs soutenaient qu'il fallait circoncire les gentils, et leur ordonner de garder la loi de Moïse. Paul et Barnabé s'élevèrent contre cette prétention : il fut résolu qu'ils iraient à Jérusalem avec quelques-uns de ceux qui étaient pour les observations légales, et que la question serait proposée aux apôtres. Étant arrivés à Jérusalem, ils furent écoutés et reçus avec tous les témoignages de la charité qui était ordinaire à ces hommes apostoliques. Les apôtres et les prêtres s'assemblèrent pour examiner cette affaire. Après avoir beaucoup conféré ensemble, Pierre parla. Il expliqua les grâces que Dieu avait faites aux gentils par son ministère : qu'il n'avait point fait de différence entre les Juifs et eux, puisqu'ils avaient aussi reçu le Saint-Esprit. Il conclut qu'il ne fallait pas imposer aux disciples un joug que ni leurs pères ni eux n'avaient pu porter. On écouta avec attention Paul et Barnabé, qui racontaient combien de miracles et de prodiges Dieu avait fait par eux parmi les gentils. Jacques prit la parole : il confirma par l'autorité des pro-

phètes ce que Simon-Pierre avait dit des grâces faites aux gentils. Ces témoignages éclatants en faveur des gentils, le portèrent à dire que ceux d'entre les gentils qui se convertiraient à Dieu, ne devaient point être inquiétés; mais qu'il fallait seulement leur écrire qu'ils s'abstinssent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. Ce sentiment de saint Jacques devint la décision du concile, qui fut expliqué dans la Lettre écrite au nom des apôtres. Ils assurèrent dans cette Lettre qu'ils ont été les organes du Saint-Esprit : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* Cette Lettre fut lue avec joie, et elle combla de consolation les fidèles à qui elle fut adressée. Quand l'Église parle, c'est le Saint-Esprit qui parle : c'est ce qui fait voir qu'elle ne peut se tromper dans ses jugements.

Il serait trop long de parcourir tous les lieux où saint Paul a prêché l'Évangile, et de faire l'énumération de tous les peuples qu'il a convertis. On se contentera de rapporter l'excellent discours qu'il fit dans l'aréopage. Comme il était à Athènes, son esprit se sentait ému, et son zèle ardent ne le laissait point tranquille, en voyant cette ville si attachée à l'idolâtrie. Tantôt il conférait avec les Juifs; tantôt il se trouvait dans la place publique, où il se faisait entendre à tous. Il s'y rencontrait des philosophes et des hommes de toutes sortes de conditions. Les uns le traitaient de discoureur, les autres disaient qu'il établissait de nouveaux dieux, parce qu'il prêchait Jésus-Christ et qu'il annonçait le mystère de sa résurrection. Enfin, ils le prirent et le me-

nèrent à l'aréopage, lui disant qu'ils seraient bien aises de connaître cette nouvelle doctrine qu'il publiait. Étant au milieu de l'aréopage, il commença son discours par leur faire remarquer qu'il avait lu cette inscription à un de leurs autels : *Au Dieu inconnu;* qu'il entreprenait de leur découvrir quel est ce Dieu qu'ils ne connaissaient pas ; que le Dieu véritable est celui qui a fait le ciel et la terre, qui a produit le monde, et tout ce qui est dans le monde ; qu'il n'habite point dans les temples bâtis par les hommes, et qu'il n'est point honoré par les ouvrages de la main des hommes, comme s'il avait besoin de ses créatures, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. Le Dieu tout-puissant a produit d'abord un seul homme, dont toute la race des hommes a pris naissance : il a donné à l'homme pour sa demeure toute l'étendue de la terre : c'est lui qui a marqué l'ordre des saisons : il veut que les hommes le cherchent ; et il est facile de le trouver, puisqu'il est au milieu de nous : c'est en lui que nous vivons; le mouvement et l'être viennent de lui ; et même, leur dit-il, vos poètes ont connu quelle est notre noblesse, et comment nous sommes les enfants et la race de Dieu, d'où il suit que la divinité ne peut point être semblable à de l'or, de l'argent ou de la pierre. De là il passe à ce jour terrible où Dieu jugera le monde selon sa justice, et il dit que celui à qui il a donné témoignage en le ressuscitant d'entre les morts, présidera à ce jugement. Lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, quelques-uns s'en moquèrent; d'autres dirent qu'ils l'entendraient une

autre fois. Quelques-uns se joignirent à lui et embrassèrent la foi; comme Denys, sénateur de l'aréopage, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux.

Saint Paul étant des élus et des amis de Dieu, a essuyé un grand nombre de persécutions. Les Juifs se saisirent de lui dans un grand tumulte qu'ils excitèrent à Jérusalem, et le tribun eut beaucoup de peine à l'arracher d'entre les mains de ses ennemis. Quoiqu'il fût meurtri de coups, il demanda la liberté de parler au peuple ; mais à peine eut-il fait entendre qu'il était appelé de Dieu pour prêcher la foi aux gentils, que tous crièrent qu'un tel homme était indigne de vivre. On ne cessa de le maltraiter, que parce qu'il demanda s'il était permis de battre ainsi de verges un citoyen romain. Saint Paul, se justifiant dans une nombreuse assemblée, avec une liberté admirable, Ananie, prince des prêtres, lui fit donner un soufflet : il répondit à ce juge, que Dieu le frapperait comme il l'avait fait frapper. La fureur des Juifs alla jusqu'à faire vœu de ne boire ni manger, que saint Paul n'eût perdu la vie : il y en eut quarante qui entrèrent dans cette conspiration. Il fut traduit devant différents juges : la plupart admiraient la sagesse de ses réponses, et convenaient qu'il était innocent. Comme il en avait appelé à César, un capitaine nommé Jules, fut chargé de le conduire à Rome. Après avoir navigué longtemps avec un vent contraire, ils arrivèrent avec peine à l'île de Crète, où saint Paul les avertit qu'ils étaient menacés d'une furieuse tempête, mais on ne le crut pas. Lorsqu'elle fut arrivée, le saint apôtre les sou-

tint en les assurant qu'aucun ne périrait. Le vaisseau s'étant brisé, tous arrivèrent à l'île de Malte, où ils furent reçus avec beaucoup d'humanité. Les habitants allumèrent d'abord du feu pour les sécher. Saint Paul ayant pris quelques sarments, fut mordu d'une vipère ; ce qui donna lieu à ces barbares de penser que c'était un méchant homme que la colère de Dieu poursuivait ainsi par mer et par terre ; mais lorsqu'ils virent saint Paul secouer cette vipère dans le feu sans en être blessé, ils crurent que c'était un dieu. Il guérit, dans cette île, le père de Publius, qui en était gouverneur, et plusieurs autres malades. Après y avoir resté pendant trois mois, il arriva enfin à Rome. Il y assembla les principaux des Juifs, et leur expliqua pourquoi il en avait appelé à César. Il n'omit rien pour les porter à la foi de Jésus-Christ, sans se rebuter de toutes les contradictions que l'on opposait à ses bons desseins. L'apôtre saint Paul a prêché Jésus-Christ avec un zèle admirable jusqu'à la fin de sa vie On aurait peine à expliquer l'immensité de ses travaux et l'excès de ses souffrances. Il les a aimées, il s'en est glorifié, il en a reçu la récompense. Il n'y a point d'autre voie pour aller au ciel que celle que Jésus-Christ a enseignée, qu'il a lui-même observée, et que ses apôtres ont suivie. Nous ne pouvons nous dispenser d'embrasser cette voie, si nous voulons être associés aux saints apôtres, et participer comme eux à la couronne immortell de la gloire dont Jésus-Christ doit un jour revêtir dans l'éternité ses fidèles serviteurs.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

A

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

